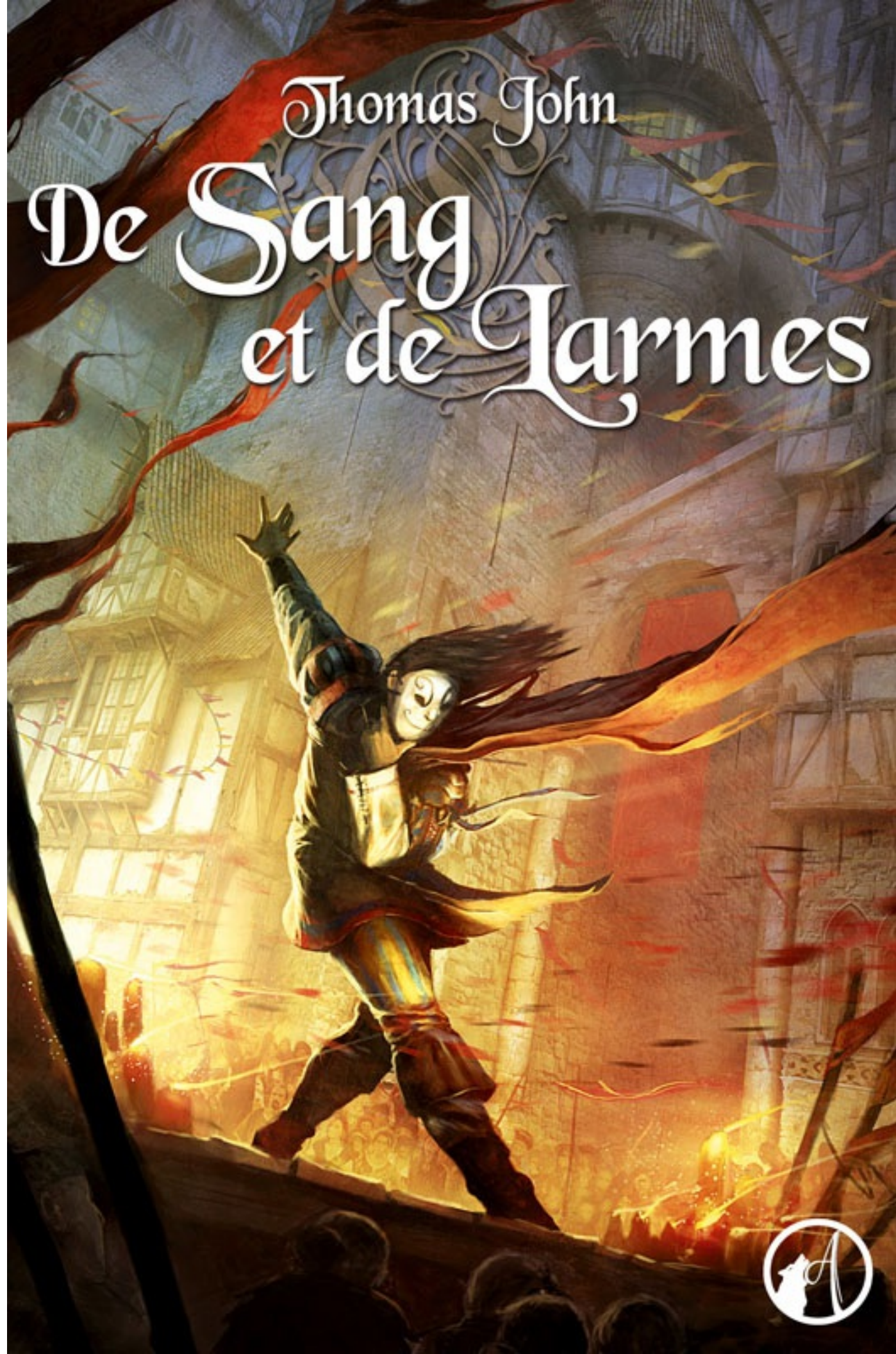


Thomas John

De Sang et de Larmes



De Sang et de Larmes

Thomas John

LUNARDENTE T2



L'OMBRE SOUS LE TRÔNE

C'était le soir. Une lanterne à la main, un homme traînait des pieds dans les sous-sols de la forteresse de Heaumenut. Paltrone, le doyen des serviteurs, reconnaissable à son embonpoint généreux et aux touffes de poils blancs qui lui jaillissaient des oreilles.

Il s'arrêta et cligna des yeux, essayant de discerner quelque chose dans la pénombre.

— Saleté de bestiole de mes deux ! maugréa-t-il dans sa barbe hirsute.

Le sobriquet désignait le chat de la nièce du seigneur gardien Haardoth, une gamine capricieuse et particulièrement retorse avec les serviteurs. L'animal en était à sa énième fugue et le vieux laquais soupçonnait la jeune fille de laisser sa chambre entrouverte à dessein.

On était venu frapper à la porte de Paltrone alors qu'il venait tout juste de s'allumer un bon feu dans sa cheminée et s'apprêtait à déguster un godet de vin chapardé dans les caves du maître.

Au lieu de ça, l'affreux matou l'obligeait à sillonner les souterrains saturés de relents de mois.

Une humidité rance et glaciale suintait par toutes les vieilles pierres des tunnels et rendait le sol aussi traître qu'un sous-bois verglacé. Pour couronner le tout, c'était un soir de lunardente et on venait de sonner les cloches fatidiques. Paltrone aurait préféré de loin se trouver au chaud dans sa chambre verrouillée à double tour, mais, s'il revenait bredouille, il serait bon pour une retenue sur ses gages. Quarante ans de bons et loyaux services consacrés à Heaumenut, tout ça pour se coltiner les tâches les plus ingrates en première ligne ! Pour la peine, il envoya valdinguer dans les ténèbres une pierre dressée sur son chemin.

La galerie qu'il suivait menait à une vieille réserve abritant quantité de bois et de grain. Il avait déjà retrouvé ce maudit chat ici, à deux reprises. La première fois, en train de faire ses griffes sur un panier en osier. La seconde, le regard brillant d'innocence, une souris entre les mâchoires. À coup sûr, l'animal avait pris goût au jeu et s'était mis en chasse dans les galeries voisines.

Les lueurs nerveuses jetées sur les parois jouaient des tours au brave homme. Il avait beau tenir fermement sa lanterne, les plus infimes oscillations renvoyaient des éclats d'ombre fugaces à la lisière du halo, comme si la bestiole avait décidé de jouer à cache-cache avec ses nerfs. Paltrone n'était pas du genre à attraper la frousse pour un brin d'obscurité, mais là, seul à se peler aux tréfonds de la forteresse, en pleine lunardente, la pensée de la Fossoyeuse lui noua les tripes.

L'instant d'après, un son lointain lui fit dresser l'oreille. Un miaulement étouffé... L'homme poussa un juron de satisfaction et hâta le pas vers la vieille réserve, le cœur battant à l'idée de pouvoir enfin mettre un terme à cette virée souterraine.

Juste avant qu'il franchisse le seuil du dépôt, le bruit résonna à nouveau, quelque part au milieu du noir. Ça venait de plus loin dans le tunnel, une section du boyau où l'on ne fichait presque jamais les pieds. Un endroit prévu à l'origine pour entreposer les surplus de bois, et qui, au fil des ans, avait fini par prendre des allures de dépotoir.

Paltrone laissa la réserve derrière lui et s'avança à contrecœur dans l'ancienne galerie. Les fagots occupaient une bonne partie du passage, l'obligeant à se coller contre la paroi quand les bûches dépassaient trop. Sa lanterne révéla, pêle-mêle, une brouette vermoulue, un sceau couvert de

rouille, quelques ballots de tissu rongés aux mites et un fatras de poteries brisées. Le tunnel étroit s'achevait en cul-de-sac.

Aucune trace du chat.

— Bordel ! Où est-ce que t'es allé te fourrer, à la fin ? beugla-t-il en approchant son lampion des tas de rondins.

Un miaulement brusque le prit par surprise. Paltrone sursauta et dérapa sur une pierre humide. Il essaya de se rattraper à un fagot, s'écorcha la main et emporta bruyamment plusieurs bûches dans sa chute. Sa lanterne dansa la gigue au bout de son bras et la lumière tangua dans le boyau. Il eut à peine le temps d'entrapercevoir une ribambelle de charançons s'éparpiller en tous sens... qu'une scolopendre longue comme une couleuvre glissa sous son nez avant de se faufiler dans une crevasse enténébrée. L'homme se releva aussi vite qu'il était tombé, un rictus de dégoût aux lèvres et une main sur ses reins endoloris.

Le chat avait gueulé depuis le cul-de-sac. Interloqué, Paltrone inspecta à nouveau le fond du tunnel : un tas de bois dans l'angle, la pierre suintante en haut ; à ses pieds, la roche crevée d'éboulis... Il s'accroupit avec précaution. En y regardant de plus près, il y avait un orifice au bas de la paroi : une brèche d'une noirceur insondable. Hors de question d'y glisser ne fût-ce que l'ombre de son petit doigt, surtout après la vision d'horreur qu'il venait de se payer ! Il extirpa une branche d'un fagot et l'introduisit avec circonspection dans la trouée, s'appuyant sur le mur pour garder son équilibre.

— Allez, minou, montre un peu le bout de tes moustaches.

Paltrone enfonça plus loin le bâton, pesa davantage contre la roche et... bascula doucement vers l'avant, les yeux exorbités, emportant peu à peu le mur avec lui. Le cul-de-sac bougeait. Se rendant à l'évidence, il se redressa, appuya franchement des deux mains sur la pierre. Le mur vacilla et pivota sur lui-même.

— Crénom d'une punaise !

Avec un peu de chance, ce passage secret oublié depuis des lustres allait le conduire tout droit au matou. Il avança de quelques pas, leva bien haut sa lanterne et découvrit un spectacle ahurissant.

Il était tombé dans une grande caverne naturelle. Avec le halo timide de son lampion, impossible de savoir jusqu'où montait le sommet. Sans doute au ras de la surface, peut-être même juste sous le donjon principal !

Le bruit du passage secret se refermant sur ses talons lui flanqua soudain la trouille, comme s'il se retrouvait pris au piège dans ce lieu mystérieux. Un sentiment absurde, car il lui suffisait d'appuyer sur la cloison rocheuse pour regagner la galerie. Alors, juste pour se rassurer, il revint sur ses pas et pressa la paroi ; la roche ne broncha pas.

Il insista, ahana, poussa de toutes ses forces, mais le cul-de-sac ne branla pas d'un poil. Par un curieux mécanisme, il était impossible de rouvrir le passage de l'intérieur.

À cet instant précis, un frôlement contre sa cheville lui tordit l'estomac. Dans un feulement sauvage, le chat détala entre ses jambes, s'engouffra dans la brèche et s'en retourna dans la galerie.

Paltrone hoqueta de rage, s'attrapa la tête entre les mains et arracha le peu de cheveux qu'il lui restait, incrédule et consterné face à l'étendue de sa poisse. Il était au bord de la panique quand il sentit un courant d'air frais souffler derrière ses oreilles velues. Une bouffée d'espoir le tira aussitôt de ses affres. L'air était plein de promesses : un passage par lequel il pourrait se faufiler, une ouverture d'où on l'entendrait crier... Il existait une sortie, dans cette caverne !

Mais l'air était aussi chargé d'une sale odeur. Ça puait la pisse et la merde à plein nez. Maintenant que le brave homme y prêtait plus d'attention, il constatait que le sol n'était plus simplement humide mais trempé, et qu'il s'enfonçait parfois avec une mollesse écoeurante.

Le vrombissement d'une mouche agressa soudain son tympan. Par réflexe autant que par dégoût, Paltrone se claqua l'oreille pour la chasser.

Quelques toises plus loin, il pataugea carrément dans les déjections et dut enfouir ses narines dans sa manche pour se protéger de la pestilence.

— Putain, me voilà coincé dans le trou du cul de la forteresse !

Il l'imaginait bien, maintenant, ce sommet de la caverne l'ayant presque émerveillé : percé de douzaines d'arrivées de latrines dégoulinantes. Et ce foutu courant d'air n'était pas qu'un peu frais, il était carrément glacial.

Derrière le bourdonnement des essaims de mouches, la fosse tout entière lui crachait son haleine à la figure, un souffle d'outre-tombe qui lui givrait presque les poils de la barbe.

Une respiration sonore, ample, lente et régulière. Étrangement rythmée.

L'obscurité lui parut tout à coup infiniment menaçante.

Paltrone se figea sur place, ensorcelé par le souffle vibrant dans les ténèbres.

Une certitude viscérale s'imposa à lui : il y avait quelque chose, là, devant. Une présence. Ce fut presque dans un murmure qu'il demanda :

— Il y a... quelqu'un ?

Une question qu'il avait posée sans même s'en rendre compte, une partie de lui-même cherchant à se rassurer, l'autre apeurée à l'idée de se faire remarquer. Une question saugrenue, aussi ; au bruit de la respiration, la chose tapie dans le noir était bien trop imposante pour être un homme.

Un fourmillement intense parcourut son bras, son cœur cogna douloureusement dans sa poitrine. Il leva sa lanterne d'une main tremblante.

Une épaisse fumée sombre s'effilocha dans le halo, charriant un parfum âcre qui le prit à la gorge. Durant un court instant, il ne perçut plus que le vrombissement des nuées de mouches autour de lui. Une note épouvantable retentit soudain dans la fosse empuantie. Un son grave, plaintif. Paltrone grelotta du crâne aux orteils et sentit ses entrailles se retourner.

Il devina la créature, noyée dans une nappe de brume cendreuse : une gigantesque scolopendre, dont les anneaux ondulaient lentement au-dessus du sol, exhibant quatre pattes osseuses prolongées de serres difformes.

L'homme n'eut pas le temps de distinguer la gueule de la Fossoyeuse.

Saisi d'effroi, il laissa échapper la lanterne. Le verre éclata à ses pieds, la chandelle roula et s'éteignit dans une flaque. Une poigne glacée se referma alors sur son cœur, serra à l'en écraser. Paltrone tomba à la renverse et s'en alla seul dans la nuit, la main crispée sur sa poitrine, agité de convulsions dans un linceul fangeux.

LE COMPLIT

Quelque part dans les profondeurs du Fangeux, Malazur et Raven s'entretenaient à mi-voix.

La caverne où ils se trouvaient se prolongeait en terrasse naturelle avant d'aboutir à un précipice. Au fond, l'un des bras de lave de Monfournaise s'écoulait, serpent incandescent parcouru de convulsions à mesure que les bulles de chaleur éclataient à sa surface.

Le seigneur Sourgne tenait un mouchoir collé sur son nez, à cause de l'odeur de soufre. Contre les parois, deux torchères, allumées pour l'occasion, révélaient une atmosphère rougeâtre, lourde, parfois vaporeuse. L'air était terriblement chaud.

Plus loin dans l'ombre, plusieurs gardes veillaient. De larges capes masquaient leurs couleurs, si bien qu'on ne distinguait pas les Sourgne des Heaumenuit.

— Où en sont les Gordreg ? demanda Malazur.

— Ils n'ont que des soupçons. Yorek était le seul témoin dans le Fangeux. D'après Feyziye, il n'a plus toute sa tête et seul son trône l'obsède. Rien à craindre de leur côté, pour le moment. Qu'en est-il de Haardoth ?

— Il est à mille lieues d'imaginer ce qui se trame. Et pour nous assurer qu'il n'entretiendra aucun doute à notre sujet, je lui présenterai une réplique du kriss que nous détruirons sous ses yeux. En réalité, le cromlek me préoccupe davantage.

— Allons, il n'a rien contre nous. Il sait très bien ce qu'il pourrait lui en coûter de nous accuser sans preuve.

— Pour l'instant. Mais Perceron lui a sans doute parlé, et il y a fort à parier qu'il se pose des questions. (Il haussa le ton.) Quoi qu'il en soit, si Feyziye avait laissé Lysandrin en finir avec le vaurien, nous n'aurions rien à craindre de l'ogre. Avouez que l'intervention du barde a de quoi surprendre. Qui vous dit qu'il n'œuvre pas en réalité pour les Gordreg ?

— Si tel était le cas, nous serions déjà aux fers, répondit Raven. Feyziye est un espion remarquable. Remarquable et gourmand, voilà tout. Je vous rappelle que c'est lui qui a retrouvé la trace du kriss. Sans lui, nous en serions encore à réfléchir à notre plan.

— Alors quel intérêt trouve-t-il à la nomination d'un nouveau seigneur ?

— Nous savons que Feyziye s'est rapproché du cromlek lors du séjour de celui-ci à Roquacier. Il est fort probable que le barde se croie capable d'orienter le vote de l'ogre, ce qui le placerait en position de force pour mieux négocier avec nous. À sa place, j'aurais agi de la même manière.

— Son dessein se bornerait donc à stimuler notre générosité ?

Raven s'épongea le front d'un revers de manche.

— Ou bien à s'assurer une forme de garantie.

— Soit. (Malazur claudiqua vers le précipice, suivi avec prudence par le Sourgne.) Mais si Feyziye vient à nous avec le kriss, en quoi nous est-il indispensable, ensuite ? Contentons-nous de récupérer le poignard. Ensuite, nous n'aurons qu'à faire en sorte que le barde s'approche un peu trop près du bord...

Avec un geste du menton, le premier conseiller s'était penché vers le gouffre, ses pouvoirs le

rendant insensible à la chaleur qui en émanait. Raven ne jouissait pas du même don et devait se tenir un pas en retrait pour ne pas commencer à roussir. Un sourire complice déformait les traits du bossu. Éclairé par la lueur rouge, il évoquait un démon au faciès grimaçant.

— Feyziye a, semble-t-il, des révélations à nous faire. Si vous voulez bien m’excuser. (le Sourgne recula de quelques pas et prit une goulée d’air en se retournant.) Nous ferions mieux, d’abord, d’écouter ce qu’il ...

Des exclamations de surprise l’interrompirent.

Plusieurs gardes tirèrent leurs épées.

Un homme aux longs cheveux blonds et bouclés venait d’apparaître sur la terrasse, pieds nus, une harpe à la main.

Il avança entre les brumes écarlates, sa démarche empreinte d’une grâce féline.

— Ye vous salue.

— Comment êtes-vous arrivé jusque là ? s’étonna Raven.

— N’est-ce pas moi qui vous ai donné rendez-vous ici ?

— Certes, mais je veux dire... Les gardes, dans la galerie. Ils étaient censés annoncer votre arrivée. Comment êtes-vous passé ?

Feyziye éluda de nouveau la question.

— Ye dois dire que ye m’attendais à un accueil plous chaleureux de votre part. Non pas que l’air soit particulièrement frais ici, mais...

— Allez-vous répondre, à la fin !

Feyziye le fixa avec intensité.

— Il faut croire que la mousique a doû les convaincre. (Il se tourna vers les gardes qui brandissaient encore leurs épées.) Faudra-t-il aussi leur youer un air pour les adoucir ?

— Ce ne sera pas nécessaire. (le Sourgne s’épongea de nouveau le front.) Vous avez le kriss ?

— Ye l’ai.

— Remettez-le-moi, voulez-vous ? demanda Raven sur un ton qui trahissait son agacement.

— Ce n’est pas dans mon intention.

— Allons ! Ma patience a des limites. Les gardes ne sont-ils pas assez convaincants ? Faut-il que je leur demande de faire preuve de plus de zèle ?

Les hommes dissimulés dans l’ombre firent mine de s’avancer.

Feyziye scruta l’obscurité et répondit :

— Savez-vous ce qu’il est advenou aux derniers qui s’y sont risqués ?

Sur ce, le barde égreua quelques notes sur sa harpe et entama un chant vif dans une langue inconnue, aux accents narquois. Une langue qui ne semblait pas faite pour l’homme.

Raven écarquilla les yeux.

Deux silhouettes avançaient depuis la galerie, le pas hésitant. Les deux gardes qu’on avait chargés de rapporter l’arrivée de Feyziye se placèrent lentement derrière lui, les gestes raides, pantins au regard vide.

Le musicien blond afficha un sourire carnassier.

— Faites-le taire immédiatement ! s’écria Malazur.

Mais le chant était déjà à l’œuvre. Le barde accéléra le tempo et les notes se succédèrent à une vitesse démoniaque.

En un battement de cils, la plupart des hommes s’écroulèrent. Incapables de se mouvoir, tous

plaquèrent leurs mains contre leurs tympan.

Bientôt, la musique n'eut plus rien des sons produits par une harpe. Chaque accord, chaque corde pincée provoqua des vagues de crissements qui se prolongeaient, s'amplifiaient sans fin.

Partiellement protégés par leurs propres pouvoirs, les deux sorciers étaient toujours conscients. Décidé à lutter, Raven tendit le bras et concentra toute la force de sa volonté.

La harpe s'échappa des mains de Feyziye, frappa le sol et glissa vers le Sourgne en raclant la roche.

Le silence retomba d'un coup sur la terrasse. Raven se pencha pour s'emparer de l'instrument, se releva.

Plusieurs hommes reprenaient déjà leurs esprits et ramassaient leurs armes.

Plein de flegme, le barde rejeta sa chevelure dorée en arrière. Avec une agilité bestiale, il bondit sur un garde, l'attrapa par le col, prit appui des deux pieds sur la paroi et s'élança de nouveau, avec son fardeau, droit vers le précipice. Il s'arrêta juste au bord du gouffre.

Malazur béait, stupéfait.

Aucun être humain ne peut se déplacer ainsi, réalisa-t-il.

Feyziye tenait l'homme contre lui, la pointe du kriss sacré au contact de la gorge de son prisonnier.

Raven s'écria :

— Ainsi, vous comptiez nous éliminer ?

— Nullement. Rassurez-vous, ma chanson tirait à sa fin. Je ne souhaitais que vous retourner la politesse de votre accueil.

— Croyez-vous que cet otage va vous éviter la mort ?

— Y'en doute. En revanche, vous seriez bien en peine, si mon poignard venait à glisser dans le vide.

— Il lui suffit de suivre le même chemin que votre harpe, s'écria le Sourgne en tendant la main.

— Je vous déconseille de...

Le temps d'un battement de cœur, le kriss pulsa d'un halo sombre.

— Trop tard, murmura le barde.

Comme frappé par une force invisible, Raven recula. Son nez saignait.

— Qui êtes-vous, au juste ? demanda-t-il en s'essuyant, tout aussi furieux que surpris.

— Un allié. Et un artiste. D'ailleurs, il y a un nouméro que je broûle de vous faire découvrir.

— Un numéro ?

Feyziye lui adressa un clin d'œil... et, d'un geste assuré, trancha la gorge du garde.

L'homme glissa contre lui, interloqué, les vêtements inondés de son propre sang.

— Ordures ! hurla un compagnon de la victime, l'épée à la main.

Malazur intima au soldat de rester en arrière.

Les traits du barde se durcirent.

Brandissant son kriss, il entonna une litanie dans son étrange langage, où chaque phrase s'achevait sur le mot *Sivalek* – un mot qu'il prononçait de plus en plus fort.

Un air glacial s'insinua sur la terrasse, se coula sous les vêtements, fit vaciller la flamme des torchères. Soudain, le visage du barde se déforma. Un réseau de veines épaisses se contracta sur sa peau, ses yeux s'écarrillèrent et se voilèrent entièrement de noir. Sa voix se fit plus grave.

Plusieurs gardes reculèrent dans l'ombre.

Les contours du kriss devinrent flous. Le garde égorgé tressauta... puis, lentement, des volutes vaporeuses s'échappèrent de sa bouche. Son cadavre se figea tandis que les filaments translucides s'assemblaient, pour former une silhouette fantomatique.

Feyziye s'était tu. Impassible, il contemplait sa création.

À l'exception du crépitement des torchères, le silence régnait de nouveau.

Le spectre tourna sur lui-même, hésitant. Il flotta un instant au-dessus de l'homme égorgé. Fit volte-face vers la terrasse. Puis d'un coup, avec un cri strident, se jeta sur un garde.

— *Ek'snarol !* s'écria le barde au dernier moment.

La chose avait suspendu son vol à quelques pouces seulement du garde – qui se tenait recroquevillé, bras en croix devant son visage.

Feyziye proféra d'autres mots incompréhensibles. Le spectre abandonna alors sa cible, revint auprès du corps dont il était sorti et s'y s'engouffra, comme aspiré par la bouche du défunt.

Puis, le kriss pointé vers le cadavre à ses pieds, Feyziye ordonna :

— Au nom de Sivalek, lève-toi !

Un gémissement sourd s'échappa du mort.

Malazur sentit les poils de ses bras se dresser. L'inspiration qu'il prit alors fut si profonde que l'odeur d'œuf pourri dégagée par le soufre imprégna son palais.

Le défunt se redressait, comme éveillé d'un profond sommeil. Ses traits reflétaient une lassitude extrême, son regard était vitreux. Le sang s'échappait toujours de sa gorge, glissait sur sa tunique et dégouttait sur la roche de la terrasse.

Feyziye brandit ensuite le kriss vers le précipice et prononça un mot, un seul mot : *Saute*.

Alors, sans hésitation, le corps pivota, se dirigea vers le bord et bascula dans le vide.

Le silence s'attarda dans la caverne.

Le grand-prêtre de Sivalek... songea le bossu de Heaumenuit.

Toujours revêtu de son apparence monstrueuse, Feyziye reprit la parole avec détermination, d'une voix dénuée de tout accent :

— Que les choses soient claires. Vous ne savez pas utiliser cette arme et, sans mon enseignement, elle ne vous sera guère plus utile qu'un couteau à viande. (Il marqua une pause, et poursuivit avec plus de ferveur.) L'espace d'un instant, l'homme dont vous venez de contempler l'âme est devenu immortel. Immortel... et d'une loyauté sans failles ! Demain, des hommes comme lui se compteront par milliers. Ils seront à vos côtés. Ce que je vais vous offrir, même le puissant empire de la Solarkie en rêverait. Car je vous offre des légions éternelles !

— Jadis, un homme avait, dit-on, des pouvoirs semblables.(Malazur boita vers le barde.) Mais on prétend aussi que la divinité qu'il adorait a, depuis, quitté ce monde.

— Il semblerait que ce culte ne soit pas si moribond, commenta Raven. Toutefois, l'histoire de cet homme remonte à près d'un siècle.

— La longévité n'est que l'un des nombreux avantages conférés par ma déesse, expliqua Feyziye. Si les glyphes de protection placées par Silus-Pang avaient perdu de leur efficacité plus vite, je serais revenu bien avant.

Malazur simula un air contrit.

— Nous croyions avoir affaire à un simple espion.

Le barde avança, son poing étroitement serré sur le kriss ensanglanté, et poursuivit :

— On m'appelait autrefois Lydriss. Depuis toujours, je sers Sivalek, déesse des Arts et de la

Nature.

— De la Nature *destructrice*, non ? souleva Raven.

— C'est ce que Silus-Pang, le seigneur gardien de l'époque, a bien voulu vous faire croire. C'est seulement dans le but de nuire qu'il s'est efforcé de nous associer à l'image du mal.

— Faudrait-il y voir un lien avec le sacrifice de plusieurs milliers d'esclaves ? insista le Sourgne, sarcastique.

Feyziye eut un rire bref.

— Parce que vous ne sacrifiez plus d'esclaves pour vos rituels, peut-être ? Sachez que dans notre cas, la plupart étaient des croyants, des volontaires. Mais fi de tout cela ! Je ne suis pas venu ici pour justifier ma cause. Je suis venu vous convaincre de la nécessité d'une alliance.

— Et j'abonde dans votre sens. (Raven fixa le barde, tel un serpent toisant sa proie.) Toutefois, un détail me chagrine.

— Je vous écoute.

— Lorsque Lysandrin vous a demandé de lui remettre Perceron, sur le pont-levis de Roquacier... Pourquoi avez-vous désobéi ? Pourquoi avoir cherché à protéger le Veilleur ?

— Avant de perdre connaissance, Perceron m'a fait savoir qu'il détenait le titre de propriété du domaine. Je savais que Kroll deviendrait seigneur régent avec ce document.

— Vous *saviez* ? Vous avez sciemment donné notre droit de vote à autrui, et vous prétendez vouloir être notre allié ? Navré, mais quelque chose m'échappe.

Feyziye se rapprocha du Sourgne, soutint son regard sans ciller et le domina même de toute sa hauteur.

— En offrant à Kroll le titre de seigneur régent, je vous ai évité la mort.

— Et en quelle manière ?

— Dans l'hypothèse où le vote vous aurait été acquis avec certitude, les Gordreg prévoyaient de raser Tranche-Cime et de vous massacrer jusqu'au dernier. Je n'ai eu vent de leur projet que quelques heures avant l'arrivée de Perceron à Roquacier. Vous pouvez remercier les dieux que le Veilleur soit parvenu en vie jusqu'à moi !

Raven ne trouva rien à redire.

Feyziye poursuivit :

— Si les Gordreg pensent pouvoir remporter le vote de manière légitime, ils privilégieront cette voie-là. Donc, la nomination de Kroll a sauvé votre tête. Toutefois, ce n'est qu'un sursis : il nous faut mettre à profit ce temps pour trouver un moyen d'éliminer la menace Gordreg avant que le cromlek n'ait pris sa décision.

— Si tant est qu'il la prenne en notre faveur.

— Si nous conjugons nos efforts, je gage que nous y parviendrons aisément.

Malazur hocha lentement la tête.

— Considérez notre alliance scellée.

Le visage du barde reprit ses traits gracieux.

— Ye reprendrai bientôt contact avec vous, messires. (Il dévisagea Raven.) Y'aurai besoin de *ceci*.

Il désignait la harpe que le Sourgne tenait encore contre lui.

— Que serait un musicien sans son instrument ? ironisa ce dernier en la lui remettant.

Sur ce, Feyziye rejeta sa chevelure dorée par-dessus son épaule et, avec un salut de la main,

disparut dans la galerie enténébrée.

LE CONSEIL

— Merci pour ton aide, Perceron, mais je n'enfilerais jamais ce costume de foire.

Au second étage de la tour de guet, Kroll s'assit sur un coffre avec un geste d'humeur, faisant gémir le bois sous son poids.

État de santé oblige, il avait passé quelques jours à Roquacier en compagnie de Perceron avant de rejoindre Ao et Valthar à la tour, bien aise de découvrir qu'ils avaient hérité de l'édifice suite à l'exécution du testament de Maître Payot. Du moins, voilà pour la bonne nouvelle. La mauvaise, c'était que le marchand était criblé de dettes, et le mobilier gagé auprès d'une foultitude de créanciers qui n'allaient pas tarder à se faire connaître.

Cela dit, les maraudeurs ne s'en plaignaient pas, le confort de l'endroit ne se pouvant comparer à celui de leurs précédentes masures. D'ailleurs, s'il était entendu qu'ils auraient à traiter certaines affaires à la nécropole – leur domaine régent –, à l'évidence ce serait à la tour de guet que se tiendraient leurs quartiers véritables.

Mais ce soir-là, le cromlek avait des préoccupations plus pressantes : il se préparait en vue de son premier conseil.

— Allons, messire Kroll, inutile d'être fêru d'étiquette pour le comprendre. Chacun n'aura d'yeux que pour vous. Vous serez l'étoile du manoir de Haardoth, autant briller un peu ! Et je vous rappelle que le carrosse nous attend en bas, le temps nous manque pour trouver appareil plus seyant.

Coiffé d'un chapeau à larges bords, Perceron désignait le costume suspendu à un paravent. Brodé de fils d'or et d'argent, découpé dans une soie jaune, le vêtement se prolongeait en haut d'une collerette, en bas d'une robe ourlée de satin.

— Je vis à Kan-Pang depuis moins longtemps que toi, mais jamais encore je n'ai vu de seigneur accoutré ainsi, hormis peut-être Nibélune.

Perceron acquiesça avec véhémence.

— Précisément, messire, précisément ! La Dame Sourgne est de loin la plus élégante, la plus remarquée !

— J'ai une tête à vouloir être élégant ?

L'autre le dévisagea, plissant la paupière d'un œil.

— Mon intention n'est pas de vous froisser, seulement de vous faire paraître à votre avantage.

Kroll haussa les épaules.

— L'avantage, nous l'avons déjà. Feyziye a raison : tout ce que les Gordreg et les Sourgne auront en tête, ce sera d'obtenir notre droit de vote. Le pourpoint de velours gris que le barde avait prévu fera très bien l'affaire.

Depuis l'escalier, des toussotements se firent entendre. D'un pas vif, Valthar achevait de dévaler les marches. Une armure de cuir blanc l'habillait, assortie aux joncs d'ivoire qui agrémentaient sa double barbe. Seules ses bottes poussiéreuses juraient avec sa tenue impeccable.

Il se dirigea droit vers une commode où il se mit à farfouiller.

— Salutations, messire, dit-il sur un ton rogue.

— C'est bon, arrête. Je n'y peux rien si c'est mon signalement qu'on a donné en premier à la capitainerie.

Le vétérân fit mine de l'ignorer et chercha dans un autre tiroir.

— Au fait, tu as eu de la visite hier, poursuivit-il. À peine célèbre, et les rapaces te tournent déjà autour !

— Qui était-ce ?

— Une vieille borgne.

— Qu'est-ce qu'elle voulait ?

— À vrai dire, c'est un peu le cadet de mes soucis. Tout ce que je sais, c'est qu'elle fait partie des cromleks qui travaillent sur le chantier naval. À mon avis, c'est un coup à faire appel à ta solidarité pour te soutirer de l'or. Bref, j'ai écourté, mais elle va sans doute revenir à la charge.

— Tu pourras toujours lui donner quelques piécettes de ma part, si elle revient en mon absence.

— Les autres risquent de rappliquer comme des mouches autour d'un pot de miel.

— Écoute, fais comme bon te semble.

Kroll changea de sujet.

— Ao veut rester ici ?

— Elle n'est pas encore prête à affronter le monde extérieur.

Retranchée dans une chambre au troisième étage de la tour, la jeune aveugle invoquait le besoin de repos et de recueillement. Kroll aurait donné cher pour être auprès d'elle, mais, pour l'heure, mieux valait respecter son isolement et se concentrer sur sa prochaine nomination. Le statut de seigneur régent lui donnerait des moyens considérables pour lui venir en aide.

— Ce qui compte, Valthar, c'est que l'on profite tous de ce titre. Cette comédie ne va durer qu'un temps, de toute façon. Je sais très bien qu'on était là-bas tous les trois. Le titre de chef, c'est seulement ...

— Tous les cinq, coupa le vétérân en refermant le tiroir de la commode.

Sur quoi, il s'en retourna dans les escaliers, laissant le cromlek sans voix.

— Tu l'as entendu ? demanda-t-il finalement à Perceron.

— Je devine chez lui comme une pointe d'agacement, répondit ce dernier, occupé à enfiler des chausses.

Secouant la tête, Kroll se leva et ouvrit une armoire au bois laqué. Sa main gantée de cuir déplaça une pile de vêtements.

— Il a changé, depuis la disparition de Leen. Cela m'inquiète.

— J'ai ouï dire qu'ils étaient plus que de simples amis, pourtant je ne l'ai pas vu verser l'ombre d'une larme.

S'arrêtant sur le pourpoint en velours, Kroll acquiesça.

— Je le connais bien. Sa peine, il la garde au fond de lui. Il devient plus amer chaque jour.

— Peut-être faut-il lui laisser un peu de temps.

— Valthar mérite plus que de la patience. Je voudrais lui faire comprendre mes intentions, mais il refuse de m'écouter. (Il se débarrassa de ses vieux vêtements de maraudeur.) Bon, nous verrons cela plus tard. Tu te souviens du plan ?

— Par cœur ! (Perceron énuméra les étapes sur ses doigts.) Tirer notre épingle du jeu, laisser croire à Malazur que nous ignorons tout de ses accointances avec les Sourgne, et récolter une petite fortune auprès des seigneurs avant de voter et de prendre la poudre d'escampette.

Sans oublier de trouver entre-temps un moyen de guérir Ao, songea le cromlek avec détermination.

— Je n'ai nullement l'intention de vous presser, messire, mais un carrosse nous attend à l'extérieur, avec une escorte de six cavaliers cuirassés aux couleurs de Heaumenuit. Le cocher, qui a tout d'un gentilhomme, a précisé que la patience ne figurait pas au nombre des vertus de Haardoth.

— Alors en route.

Kroll passa le pourpoint gris, soulevant ses lourdes tresses une à une.

— À propos, d'Oustreval, rien ne t'oblige à me donner du messire.

— Je comprends... Seigneur.

Malgré son anxiété, le cromlek ne put réprimer un sourire.

— Cela incluait aussi ce titre.

Quelques instants plus tard, les maraudeurs se trouvaient dans le carrosse, en route vers le manoir de Haardoth. Incommodé par la cabine brinquebalante, Kroll s'étonnait du peu de confort de ce moyen de transport, pourtant si engageant de l'extérieur. À vrai dire, il commençait à détester ce véhicule qui l'obligeait à courber l'échine et lui retournait l'estomac.

Soupirant un grand coup, il fit jouer les muscles de ses épaules et s'efforça de rester concentré.

Une fois de plus, les paroles de l'énigmatique Feyziye lui revinrent en mémoire. Ce personnage à l'accent exotique avait été de bon conseil, jusqu'ici. Et même si ses motivations demeuraient mystérieuses, Kroll ne perdait rien à lui faire confiance... pour le moment. Après tout, comme Perceron, le barde avait joué un rôle clef dans son accession au titre de seigneur régent.

Cette soirée était l'occasion de s'imposer, lui avait dit le musicien. Il s'agissait de faire entendre sa voix, de donner le change et de faire monter les enchères.

Comment les représentants des Maisons allaient-ils réagir ? On racontait qu'ils maîtrisaient de terribles pouvoirs. Seraient-ils capables de deviner ses intentions ? Chaque cahot sur le chemin multipliait les interrogations du cromlek.

La toux de Valthar l'arracha à ses pensées.

Suite à leur baignade improvisée dans le port, le vétérinaire avait pris un sérieux coup de froid. Le regard de Kroll s'attarda sur ses compagnons. Perceron était remis de ses blessures mais, avec sa posture exagérément cambrée, sourcils et menton relevés à l'extrême, il n'était guère plus crédible. Un vieux guerrier grincheux et malade, un vaurien prétentieux et servile... Rien de bien convaincant face aux régents, et lui-même ne valait guère mieux.

Il ressemblait davantage à un égoutier convalescent qu'à un seigneur. L'odeur du Fangeux traînait en permanence sur ses doigts, et le goût âcre des remèdes imprégnait encore son palais. Sa cheville ne le faisait plus souffrir, mais il avait l'impression de se déplacer avec une pierre à la place du pied. Sans parler de son affreuse plaie aux côtes, qui se couvrait d'une curieuse croûte noire et rugueuse.

Le carrosse s'arrêta brusquement. Portant la main à son flanc, Kroll étouffa un gémissement et écarta le rideau.

— Nous sommes arrivés, messire, s'écria le cocher.

Surplombé d'une enceinte de trente pas de haut, le manoir de Haardoth, sombre et majestueux, dominait la cour intérieure. De part et d'autre de l'édifice, des serpents de jade s'enroulaient autour de colonnes de basalte. Au centre, ovale, la porte d'entrée évoqua un instant au cromlek la gueule d'un animal béant sur un long cri d'horreur. Sur le fronton, des statues de scornal en encorbellement

défiaient les visiteurs, crocs dehors ou cornes abaissées.

Lorsque Kroll descendit du carrosse, la vision du sommet lui coupa le souffle. Entre deux tours prolongées de piques, des serres de métal entrouvertes se rejoignaient autour d'une sphère brumeuse. Vacillant, l'orbe rappelait ces masses d'air se troublant au loin par forte chaleur, à ceci près que, agité de courants contraires, il diffusait une clarté bleutée aux reflets cristallins.

— Le sommet visible de la source.

La voix provenait du perron, où se tenait un homme élancé aux longs cheveux noirs.

— Lothis, ajouta-t-il en s'inclinant. Pour vous servir.

Sans plus attendre, les maraudeurs entrèrent dans le manoir, les gardes sur leurs talons. L'intérieur du bâtiment, voûté, silencieux, était semblable à un temple. Guidés par Lothis, ils croisèrent plusieurs individus aux robes écarlates ornées d'un heaume noir sur la poitrine. Sur le chemin, des lueurs fugaces surprirent le regard de Kroll. Elles apparaissaient tantôt dans un angle, tantôt au plafond, s'évanouissant l'instant d'après avec un bruit de vélin déchiré. Les lieux vibraient de la présence de la source, et une lourde odeur d'encens planait dans l'air.

Au détour d'un couloir, près d'une porte à double battant, drapé dans sa cape rouge sang, Haardoth s'entretenait à mi-voix avec son premier conseiller, tous deux indifférents à l'arrivée du groupe. Sans un mot, Lothis s'inclina et s'en fut avec les gardes. La discussion inaudible se poursuivit sans qu'on leur prêtât la moindre attention.

Au bout d'un moment, Kroll s'éclaircit la gorge. Haardoth leva aussitôt vers lui ses prunelles enfiévrées.

— Réservez-vous le même accueil à tous les seigneurs régents ?

Le seigneur gardien s'interrompit et, avec un geste sec, signifia au cromlek de le suivre.

— J'ai à vous parler. Seul à seul.

Kroll avait prévu le cas.

— Je n'ai aucun secret pour mes hommes. Ils viendront avec moi.

Il ne devait pas se laisser intimider. Feyziye le lui avait expliqué : il était seigneur régent de droit. Cette introduction auprès de ses pairs n'était qu'une formalité accessoire.

— Soit, peu importe. Si j'ai bien compris, vous êtes là par hasard ?

— Que voulez-vous dire ?

— Ce titre, vous n'avez pas cherché à l'obtenir, n'est-ce pas ? C'est un concours de circonstances...

— Admettons. Qu'est-ce que cela change ?

— Cela change que vous ne connaissez rien à nos usages. (Haardoth pointa la porte à double battant.) Ils ne feront qu'une bouchée de vous, à l'intérieur. Vous n'êtes qu'un jouet aux yeux de certains, cela vous a-t-il traversé l'esprit ? Tout au plus, le miracle durera quelques décades, et vous perdrez ensuite vos maigres richesses à sauvegarder les apparences. Pire, vous finirez seul.

— Où voulez-vous en venir ?

— J'ai décidé de vous faire une proposition que vous ne voudrez pas refuser. Un trésor, au lieu d'un combat perdu d'avance. Je vous rachète votre domaine. Dès cette nuit, vous pourrez jouir comme bon vous semble de quinze mille pièces d'or. Cette offre est déjà ma dernière, n'essayez même pas de négocier.

Le silence qui suivit s'éternisa.

Valthar toussa, cette fois peut-être à dessein, alors que, dans son dos, Kroll sentait Perceron tirer

sur le velours de son pourpoint, comme pour l'inciter à accepter.

— Pardonnez-moi, mais je préfère refuser.

Le vaurien étouffa un gémissement.

Feyziye l'avait averti : les premiers chiffres annoncés seraient tous inférieurs à ce que l'on pourrait lui offrir par la suite. Et puis il y avait Ao. Ce titre donnait à Kroll plus de chances de lui venir en aide qu'une quelconque fortune.

Quand bien même, décliner une offre aussi importante lui donna le vertige.

— Il faut être fou ou retors pour ignorer pareil trésor.

— Je ne suis qu'un seigneur régent, rétorqua le cromlek.

Haardoth cilla.

— J'aurais au moins tenté de vous faire entendre raison. Malazur, explique-lui ce qui l'attend.

En boitant, le premier conseiller s'approcha.

— Votre nomination n'est pas le seul sujet prévu à l'ordre du jour. Nous commencerons par là, et continuerons avec les autres affaires en cours. Nous déplorons plusieurs absences : Yorek Gordreg porte toujours le deuil de notre regrettée Sernole, et Rhimos Sourgne est indisposé. Je dois vous prévenir que la situation est passablement complexe et qu'il s'agira sans doute d'une réunion mouvementée. Je ne saurais que trop vous recommander de rester à l'écart des sujets divers, pour le moment.

— Je comprends.

— Nous pouvons donc les rejoindre. (Il frappa deux fois dans ses mains avant de se tourner vers les maraudeurs.) Il va de soi que vos compagnons garderont le silence.

On ouvrit les huis de l'intérieur, et tous s'avancèrent dans la salle du conseil, drapée de tentures à l'effigie des Heaumenuit.

Quinze mille pièces d'or, bon sang. Kroll passa une main gantée sur son visage. *Je viens de refuser quinze mille pièces d'or. Le jeu a intérêt à en valoir la chandelle.*

Là, les quatre seigneurs présents s'impatientsaient autour d'une table ovale moirée, encadrés par la garde privée du maître des lieux – dix hommes lourdement cuirassés de noir et de rouge, immobiles, hallebarde au côté. Raven, Nibélune, Wolfan et Raspone. Tous avaient les traits tirés.

Passées les présentations, sommaires, Haardoth désigna le cromlek d'un geste gracieux.

— Ainsi que le veut la tradition, j'enjoins les seigneurs réunis en ces lieux à honorer Kroll, régent de la nécropole. Un banquet officiel célébrera demain son titre. À présent, levons-nous.

Les fauteuils crissèrent sur le parquet. Poing contre le cœur, les seigneurs récitèrent d'une même voix les paroles rituelles.

— Frère, par la grâce de la Chimère et de ses suivants, nous te saluons, pair parmi tes pairs...

Chacun y allait de sa touche personnelle pour l'honorer. Wolfan inclinait son menton en croissant, déférent, tandis que Nibélune lui adressait un sourire enjôleur.

— ... Puisse ton avènement nous montrer la voie. Que tes pas suivent le chemin de la déesse et que ton âme se mêle à la source.

Sans un bruit, ils se rassirent.

— Seigneur Kroll, à vous la parole, indiqua Haardoth.

Le cromlek avait passé une partie de la nuit à ruminer ce qui suivait. Anxieux, il avait encore la gorge nouée lorsque les premiers mots franchirent ses lèvres.

— Merci pour cet accueil. Voici les principaux membres de la Maison des Danker, dont le nom

est inspiré de feu le célèbre marchand. Perceron, à ma droite, qui abandonne sa charge de Veilleur pour se consacrer à ses nouvelles fonctions, et Valthar à ma gauche, à qui je délègue la capacité de me représenter pour le vote en cas de besoin, ainsi que ma charge de commandant de l'escadron du Fangeux. À ce propos, il faudra régler un problème avant d'envoyer des hommes là-dessous. L'endroit pullule de spectres. Un de nos compagnons y a perdu l'âme et nous avons tous failli y rester.

Haardoth acquiesça.

— Mon premier conseiller ici présent m'a instruit de la question. Louée soit la Chimère, ces choses sont attachées au temple et incapables d'en quitter l'enceinte. Je propose, par précaution, que le gouffre soit condamné.

— Le temps de réunir les ouvriers nécessaires... et ce sera fait d'ici la fin des deux prochaines décades, déclara Malazur, le nez dans un registre. Après quoi, nous procéderons à la sélection des lynx, en compagnie de Valthar. En ce qui vous concerne, Perceron, je tiens à vous féliciter pour votre coopération – de courte durée, mais qui marquera les mémoires. Seigneur Kroll, nous devrions être en mesure d'organiser votre vote pour le lendemain de votre banquet d'investiture. La date vous convient-elle ?

— C'est un peu court.

— En ce cas, doublons le temps de réflexion. Je vais noter deux jours.

— Je pensais plutôt à une décade.

Malazur le menaça d'un feuillet tremblant.

— Dix jours ? Je vous rappelle que les Terres de Jade traversent une période d'instabilité sans précédent. La situation est urgente. Qu'est-ce qui justifie ce laps de temps ? Le besoin de vous forger une conviction politique ?

— Est-ce un tort ? demanda Raspone.

L'intervention du héros Gordreg conforta l'assurance du cromlek.

— Certes non, se radoucit Malazur. Je ne fais qu'attirer votre attention sur la gravité de la situation.

— Cette période sera mise à profit pour entendre les arguments de chacune de vos Maisons, précisa Kroll. Nous prendrons une décision à la fin de ces discussions.

Plusieurs seigneurs acquiescèrent.

Le moment était venu de s'attirer les faveurs du bossu de Heaumenuit, ou tout du moins sa neutralité dans la partie qui s'annonçait.

— Et à propos... Perceron a connu quelques problèmes dans un passé récent – problèmes dont nous sommes informés dans les moindres *détails*. Nous sommes prêts à tirer un trait sur toute cette mésaventure. En revanche, s'il lui arrive quoi que soit... (Il sortit une pièce de sa bourse, la fit tourner en l'air et la plaqua sur la table.) ... le vote des Danker sera tiré à pile ou face.

Nibélune soupira. De grands cercles sombres soulignaient ses yeux mauves, et sa peau était presque aussi pâle que celle de Wolfan.

— En un sens, cela pourrait éviter bien des complications... Mais n'ayez crainte, nous veillerons sur Perceron comme s'il était de notre sang.

— Fort bien, reprit Haardoth. Les consignes du Seigneur Kroll étant exposées, passons aux autres sujets à l'ordre du jour.

Le seigneur gardien revint sur les funérailles de Sernole, qui avaient eu lieu la veille. Son

premier conseiller loua les vertus de l'ancienne guerrière, emportée par l'âge, puis évoqua l'accession prochaine de Yorek à la tête de Roquacier.

On passa ensuite aux affaires courantes, et Kroll réalisa qu'il ignorait tout des derniers événements en date. Ses quelques jours de repos l'avaient totalement coupé de la vie de Kan-Pang.

Lors de la dernière lunardente, on disait avoir aperçu la Fossoyeuse aux abords du palais du seigneur gardien, et Paltrone, le doyen des serviteurs, manquait à l'appel. Haardoth avait immédiatement ordonné de lancer une battue dans les souterrains – le dernier endroit où l'on avait vu le vieil homme entrer – et de renforcer la garde autour de sa chambre.

On évoqua ensuite la révolte d'une poignée de rebelles cromleks sur le chantier naval, vite matée dans le sang par le sanguinaire marchand Banthor et sa bande de mercenaires, avant de mentionner le convoi parti ce matin même pour accompagner deux croûpiturés vers Nordane, puis la nomination de Lysandrin en tant que cinquième Veilleur.

Sur ces entrefaites, des laquais offrirent aux seigneurs des rafraîchissements, servis dans des coupes au verre mordoré : du cristalambre de Nyamarch – l'une des cités majeures des Terres de Jade. Kroll n'en avait vu qu'une fois jusque là. Réputé incassable, le matériau était aussi fort onéreux.

Les discussions se poursuivirent, mais le conseil ne s'anima vraiment que lorsqu'on aborda le sujet des affaires, et plus particulièrement le thème de la foire de Moldar.

— Lorsque la fête battra son plein, la cité noire n'aura jamais accueilli autant de marchands et de visiteurs de toute son histoire. Nous allons devoir redoubler de vigilance.

— La garde devra être renforcée, surtout après les derniers incidents que la région a connus, confirma Haardoth sur un ton peu amène. Des espions à l'œuvre dans les cités voisines nous ont fait part de l'apparition de plusieurs mouvements contestataires, suite à cet... épisode. Des protestations publiques à Kan-Pang seraient du plus mauvais effet sur notre commerce.

De quel incident parle-t-il ? se demanda Kroll, la coupe suspendue à ses lèvres.

— Nous avons des soucis plus conséquents que de vagues agitateurs, objecta Raven.

— Mais encore ? s'enquit Haardoth.

— Oh, la liste est longue ! Tenez, hier encore, des négociants d'étoffes de Suzerain nous ont informés que certains de leurs confrères ne se rendraient pas à Kan-Pang cette année. En venant ici, ils ont peur de subir, à leur retour, une désaffection de leur clientèle locale vis-à-vis de leurs produits : les habitants de Suzerain sont ceux qui critiquent le plus ouvertement l'extermination des Naïmes !

Par Denether, tous les villages y sont donc passés ! réalisa le cromlek. *Qui est derrière ces massacres ? Les tribus Setnef ? Les Solarkiens ?*

Kroll retenait sa respiration.

— Balivernes ! rugit Raspone, la voix étouffée par son masque de métal. Vous craignez peut-être les racontars, mais moi je vois les étals des Transmarches crouler sous les marchandises. La place des Quatre Héros n'est plus assez grande pour accueillir tous les commerçants, et l'on est même obligé d'installer de nouveaux éventaies dans les rues voisines.

Haardoth lui laissa à peine terminer sa phrase.

— À t'entendre, ce qui s'est passé n'a guère plus d'importance qu'un vilain orage... Au lieu de te réjouir de la situation, je préférerais que tu nous dises comment vous comptez expliquer ce drame. Vois-tu, une partie des impôts versés par les cités repose sur notre capacité à assurer leur protection.

Que devrai-je rétorquer à leurs dirigeants, s'ils viennent me demander une réduction de leur contribution ?

Kroll se demanda pourquoi le seigneur gardien prenait ainsi Raspone à partie. Une possibilité lui vint alors à l'esprit : les Gordreg détenaient les clefs du pouvoir militaire, et un échec en matière de défense relevait sans doute de leur responsabilité.

Le seigneur gardien coula un regard réprobateur vers Wolfan, avant de poursuivre.

— Les produits des cités alliées se retrouvent partout à Kan-Pang. Dans nos penderies, nos armureries, nos assiettes. Dans cette pièce, voire dans nos mains. (Il agita sa coupe en cristallambre.) C'est pour ce genre d'articles que les marchands viennent de si loin et que les Transmarches connaissent un tel succès. Notre force commerciale nous permet d'entretenir notre armée et notre influence. Elle nous a garanti la paix, jusque là, et j'entends que cela continue ainsi. Ce que j'attends des Gordreg, c'est que vous vous rendiez là-bas en personne, dans chacune des trois cités. Il est indispensable de rassurer leurs représentants et de justifier ces actes.

Kroll faillit bondir de son fauteuil.

Ils ne vont tout de même pas laisser ces massacres impunis ? Ils devraient parler de représailles, de traque !

Ses doigts se resserrèrent autour de sa coupe, si fort que du verre normal se serait brisé. Une bouffée de rage le prit à la gorge.

— Je m'y engage, répondit Wolfan, lèvres pincées, avec un geste du poing vers le cœur.

— Bien, passons au sujet suivant. Malazur, qu'en est-il des projets de festivité ?

Kroll n'y tint plus. Il prit la parole avant le premier conseiller.

— Est-ce qu'on sait qui a commis ces actes ?

Un silence pesant s'installa.

Wolfan manifesta une expression embarrassée. Si sa peau n'avait pas été aussi blanche, on aurait pu penser qu'il avait pâli.

— Il y a bien des indices ? insista le cromlek.

— C'est peu de le dire, répondit Nibélune avec un sourire cruel.

Il la contempla d'un air incrédule, attendant une réponse.

— Vous n'aurez pas à chercher bien loin. Il vous suffit de regarder devant vous.

Face à lui, il n'y avait que Raspone.

— Je ne parle pas de ceux qui auraient pu empêcher ces crimes, Dame. Je parle de ceux qui les ont commis.

— C'est bien ce que j'avais compris, précisa Nibélune.

Le héros Gordreg prit la parole, manifestement embarrassé.

— Nous avons de sérieuses raisons de faire cela, croyez-nous.

Un rictus contraint déforma la bouche de Kroll. La réunion tournait au cauchemar.

Raspone avait détruit son village, exterminé les siens. Pire, il avait failli tuer Ao. Et il se tenait là, tout proche, drapé dans son statut de héros. Kroll n'avait qu'à bondir et lui briser la nuque !

La voix de Haardoth brisa sa pulsion.

— Que les choses soient claires. Le but, aujourd'hui, est de prévenir des conséquences qui pourraient se révéler fâcheuses, pas de faire un procès à Roquacier. Bien, nous en avons terminé avec ce sujet. Malazur, la suite.

Nous en avons terminé avec le sujet... répéta Kroll mentalement, incapable d'accepter ces

propos.

Le premier conseiller poursuivait sur le thème des attractions prévues à la Foire. Il évoqua les dresseurs et la ménagerie aux créatures fabuleuses, ainsi que les bouffons qui participeraient à l'événement...

Mais Kroll n'écoutait plus. La rage montait en lui, incontrôlable.

Il se forçait à baisser le regard pour ne pas se faire remarquer du Gordreg à la muselière.

La surprise l'empêchera de réagir correctement, se disait le cromlek. *Et si je suis assez rapide, les gardes en armure noire n'auront pas le temps d'intervenir...*

Un seul bond suffirait pour être sur sa proie.

Le cœur de Kroll battait de manière désordonnée. Sa main se crispa sur l'accoudoir de son fauteuil, appuya dessus...

Et Ao ? Qui pourra l'aider, ensuite ?

Raspone était la seule piste dont il disposait pour guérir la Naïme de sa cécité. Il se mordit la joue pour réprimer un nouvel élan de colère, mais le goût du sang sur sa langue ne fit qu'exacerber sa fureur. Une chaleur intense envahit son corps.

Malazur abordait le clou du spectacle – *le Bateau volant* – quand un fracas de verre figea l'assemblée. Une pluie mordorée cliqueta sur le sol de marbre. La coupe en cristalambre avait éclaté dans la main gantée de Kroll.

— Il semblerait que les marchands de Nyamarch surestiment leurs produits... pointa Nibélune.

— Que vous arrive-t-il ? demanda Haardoth.

Deux battements de cœur passèrent, qui parurent au cromlek une éternité.

Il devait trouver une réponse sensée, et vite.

Des picotements brûlants parcoururent sa nuque et son crâne. Il ferma les yeux.

— Ma blessure au flanc. La douleur s'est réveillée.

La salle chavirait autour de lui. Kroll se pencha en avant. Les voix lui parvenaient, assourdies.

Haardoth l'aida à se relever et se dirigea avec lui vers la porte. Valthar et Perceron se dressèrent pour les suivre.

— Vous avez besoin de repos. L'essentiel a été dit pour cette réunion. Que vos...

Secoué par un spasme de douleur, la main en visière sur le front, Kroll avait ouvert puis fermé les yeux.

Cela n'avait duré qu'un instant, juste celui de voir ses pupilles animées de flammes dansantes dans un reflet sur la porte au bois moiré.

Haardoth y avait-il prêté attention ?

— Que vos gens vous raccompagnent, acheva ce dernier, un infime tressaillement au coin des lèvres.

Le conseil était terminé. Les autres seigneurs sortirent peu après les Danker, puis regagnèrent leurs carrosses, sous bonne escorte.

LA CHAIR ET L'ACIER

Wolfan remontait le corridor en direction de l'arène souterraine, les mains croisées dans le dos.

Son fils Sandaril l'accompagnait avec la même posture, l'œil vif et le buste dressé, coiffé d'une coupe au bol. L'attitude qu'il arborait du haut de ses douze ans pouvait prêter à sourire, elle n'en paraissait pas moins sincère. Toutefois, un détail chiffonnait Wolfan. Son fils avait à la lèvre ce pli familial qui revenait chaque fois qu'un souci le préoccupait.

— Tu te sens prêt ?

— Plus que jamais, père. Assister à l'appel du Rugissant est un insigne honneur. Mon sang bout d'impatience à la perspective de vivre cet instant.

Wolfan sourit. Sandaril n'avait pas son pareil pour singer le langage de sa caste, et ne cessait de l'étonner sur ce chapitre.

— Alors qu'est-ce qui te tracasse ?

Le garçon se mâchouilla la lèvre avant de répondre :

— J'aurais dû m'en remettre à vous plus tôt. À présent, je risque de vous importuner.

Son père s'arrêta sur-le-champ pour le dévisager avec gravité.

— L'appel est sacré, mon fils. Je ne veux pas que tu aies l'esprit distrait pendant la cérémonie. Parle.

— Même si le sujet concerne oncle Raspone ?

— À plus forte raison s'il s'agit de l'un d'entre nous.

Sandaril hésita avant de se lancer.

— Eh bien, lors du banquet de Rougiver, il m'est apparu qu'un pan de notre histoire familiale m'était inconnu. Je croyais que ma cousine Ryniver avait trouvé la mort, il y a deux ans. De toute évidence, j'étais dans l'erreur. Que s'est-il passé au juste entre elle et son père ?

Son fils l'avait ferré comme un débutant. Wolfan s'était lui-même collé au pied du mur et se trouvait maintenant obligé de répondre à l'une des rares questions qu'il aurait préféré éluder.

— Ryniver, bredouilla-t-il, laissant courir ses doigts sur son menton blafard en galoche. Après tout, il fallait bien que tu saches un jour... Raspone l'a reniée.

— Pour quel motif ?

— Un crime contre l'armée, mon fils. C'est une longue histoire.

L'expression sourcilleuse de Sandaril indiqua qu'il ne se satisferait pas d'une réponse aussi maigre. De toute façon, maintenant que sa curiosité était piquée, il finirait vite par apprendre la vérité, d'une manière ou d'une autre. Autant que ce fût de la bouche de son père.

Wolfan prit une longue inspiration et poursuivit sur le ton de la confidence.

— Ryniver a perdu très tôt sa mère, Nyméria. Une mort du genre à lui glacer le cœur et à marquer son destin du sceau de la haine. Les Gordreg avaient arrangé un mariage entre Raspone et Nyméria – une Solarkienne de haute extraction, aux yeux océan, férue de chant et de danse. Les sentiments de ton oncle allaient vers une autre, néanmoins il accepta cette union, censée apporter la paix entre nos deux peuples.

« Nous ignorions à ce moment qu'il ne s'agissait que d'une ruse de l'ennemi pour nous infiltrer, et que Nyméria nous espionnait en vue d'aider la Solarkie à prendre Kan-Pang.

« Nous sommes sortis vainqueurs de la Guerre de Cendre en dépit de sa trahison. Certains prétendent que son amour pour sa fille était si fort qu'elle s'était contentée de livrer au camp adverse des informations sans importance. Nous ne connaissons jamais la vérité.

« Jarod Cœur-de-pierre, notre père, encore en vie à cette époque, était un homme austère, qui plaçait la loi et l'honneur au-dessus de tout. Il fit décapiter Nyméria sur la place Koreander, sous les yeux de sa propre famille. Je crois que le cœur de la petite Ryniver s'est beaucoup durci à ce moment-là. Elle ne parlait plus que d'acier et de guerre, quand les autres filles de son âge rêvaient de beaux mariages et de belles parures.

« Depuis, elle n'a eu de cesse de vouloir prouver à son père qu'elle était capable de porter l'épée aussi bien que lui, et aussi bien que Sonja, sa sœur aînée, née d'un autre mariage. Une combattante émérite qui a longtemps inspiré Ryniver ! Elle brillait aux côtés de son père à chacune de nos batailles. Ensemble, ils paraissaient invincibles... jusqu'à ce qu'une volée de viretons la fauche en pleine gloire. Mais les facultés de guérison de Sonja ne valaient pas celles de son père, et elle est morte après une lente agonie.

« Raspone a tout de suite pris le parti d'éloigner Ryniver des champs de bataille. Toutefois, il ne pouvait pas le lui interdire de manière directe. Comme tu le sais, empêcher un Gordreg de se battre va à l'encontre des préceptes du Rugissant. Alors il a choisi, à la place, de la décourager, de la détourner de la voie de l'acier.

— Par quel subterfuge ?

— Pendant son apprentissage, il a affecté Ryniver à un bataillon entraîné par Ashnar, un officier brutal. L'officier était de mèche avec ton oncle et avait son blanc-seing pour la forcer à abandonner.

— Je suppose que ma cousine leur a donné du fil à retordre.

Wolfan hochait lentement la tête.

— C'est peu de le dire ! Comme se plaisait à le rappeler Sonja de son vivant, ta cousine était plus têtue qu'une mule enragée. Elle laissa les insultes glisser sur elle. Elle endura les pires épreuves sans jamais rechigner. Mais Ashnar finit par dépasser les bornes.

« Après une séance d'entraînement éprouvante, il la prit à partie devant tout le bataillon. Il l'obligea à se coucher par terre, l'insultant sans retenue et essuyant sa botte sur sa joue, pour l'humilier. Voyant qu'elle ne bronchait toujours pas et perdant patience, il ne trouva rien de mieux que la rouer de coups de pied pour lui arracher des larmes. Ryniver prit sur elle tant qu'elle a pu, mais ses nerfs finirent par lâcher. Après toutes ces années avec son père comme instructeur personnel, cela se régla en deux coups d'épée. À ce que l'on raconte, Ashnar s'effondra sans avoir eu le temps de sortir sa lame.

— Un tel crime à l'encontre d'un gradé est puni de mort, n'est-ce pas ?

— En théorie. Seulement, incapable d'appliquer la sentence à sa fille, Raspone décida de la condamner à dix ans de réclusion au monastère du Rugissant, sur les plateaux neigeux de Karsk. Une peine légère au regard des traditions. Si légère... qu'elle entachait son honneur et sa réputation d'impartialité ! C'est la seule fois où j'ai vu ton oncle s'écarter de son code de conduite. (Un pli soucieux barra le front de Wolfan.) Mais Ryniver ne mit jamais les pieds au monastère. Après une échauffourée avec l'escorte chargée de l'y conduire, elle s'enfuit, en pleine tempête de neige, vers les contrées glacées de Karsk. Pour sauver l'honneur des Gordreg, Raspone prit immédiatement la

décision de la déshériter.

« Elle a disparu pendant près de deux ans. Deux ans pendant lesquels son père a essayé de faire son deuil.

— C'est de là qu'elle tient toutes ses cicatrices ?

— Sans doute. J'ignore ce qu'il s'est passé ensuite, et nous avons appris son retour en ville il y a quelques mois à peine. De ce que nous savons, elle œuvre pour le compte de Malazur, désormais.

— Au banquet de Rougiver, le soir où il l'a menacée avec sa hache... En aurait-il fait usage contre elle ?

Wolfan dévisagea son fils avec un sourire amer.

— Raspone ne voulait pas perdre la face, c'est pour cela qu'il a brandi son arme. Jamais il ne serait allé plus loin, crois-moi. (Il s'éclaircit la gorge.) Maintenant que tu connais l'histoire, range-la dans un coin de ton esprit, et tâche de te montrer à la hauteur pendant l'appel. Pas de sensiblerie, pas d'effusions. Garde le contrôle, serre les dents s'il le faut, mais ne détourne pas le regard. Sous aucun prétexte. Reste concentré sur la technique des combattants, cela t'aidera.

— Croyez-vous que je serai un jour aussi fort que mon oncle ?

— Sois déjà aussi malin que ton père, ce sera un bon début, conclut-il avec une petite tape sur l'épaule du garçon.

Sur ce, il reprit sa marche déterminée, Sandaril sur ses talons.

Le corridor déboucha plus loin sur une vaste salle éclairée de flambeaux. La majeure partie de l'espace était occupée par une arène circulaire d'une vingtaine de pas de diamètre, au sol couvert de sable blanc. Tout autour, en surplomb, une foule muette siégeait sur des gradins de pierre. Cent cinquante guerriers qui retenaient leur souffle, le regard braqué sur les combattants prêts à livrer bataille.

À l'exception notable de Yorek, absent pour cause de faiblesse passagère, tous les Gordreg adultes étaient au nombre des spectateurs, de même que tous les officiers, les soldats les plus anciens et les plus émérites. Il n'était pas question ici d'une quelconque distraction. L'appel du Rugissant était avant tout une cérémonie sacrée.

De manière ostentatoire, les Gordreg avaient depuis toujours pratiqué un double culte. L'un dédié à la Chimère – divinité tutélaire de la cité noire, déesse de la magie et des légendes –, l'autre au Rugissant, dieu de la guerre. Si la première était fréquemment invoquée par les seigneurs, le second avait toutefois la faveur des troupes.

D'après une ancienne légende, le Rugissant était apparu au fondateur de leur Maison, Moldar, alors que ce dernier s'était sacrifié pour défendre son foyer face à des pillards. En dépit de blessures mortelles, se sachant condamné, il avait, disait-on, poursuivi la lutte au-delà de ce qu'un homme pouvait endurer, pour assurer la protection des siens. Devant tant de courage, le Rugissant en personne avait non seulement permis à Moldar de triompher, mais il avait en outre accordé sa bénédiction à toute la lignée Gordreg.

L'appel du Rugissant était un rituel destiné à faire revivre la légende, à rassembler chacun autour de cet acte fondateur, et à rappeler à tous la vertu du courage et l'honneur de la Maison. Les seigneurs y avaient recours pour marquer les tournants de leur histoire, qu'il s'agît d'une victoire mémorable, d'un changement de seigneur régent ou encore d'un miracle. Ce jour-là, plutôt qu'un

enterrement en grande pompe pour la matriarche, on rendait hommage à Sernole de la manière la plus noble qui fût. Indirectement, on célébrait du même coup l'ascension de Yorek. Une ascension bien éphémère compte tenu de la croûpiture qui le rongait déjà jusqu'aux os.

Yorek aurait dû me laisser la place et s'en aller pour Nordane, au lieu de céder aux caprices de son orgueil, songeait Wolfan. Mais au fond, il ne lui en tenait pas rigueur. Il considérait cela comme la dernière volonté d'un frère dont les jours à Kan-Pang étaient désormais comptés. De surcroît, en cette période d'instabilité, force était d'admettre que ce rassemblement était une nécessité.

Kan-Pang se trouvait à la veille d'une lutte intestine à l'issue incertaine. Les Gordreg avaient plus que jamais besoin de veiller au moral des troupes. En la matière, rien de tel que l'appel du Rugissant pour exalter leur courage et leur loyauté.

Wolfan observa les quatre champions qui attendaient dans la fosse. Redan, capitaine de la garde d'élite, naguère chargé d'assurer la protection de Sernole et désormais affecté au service de Yorek. Le capitaine portait un harnois d'ivoire. À la dextre, une épée bâtarde au pommeau d'argent. Sous son ceinturon, un kriss à large lame. Son armure polie étincelait à la lueur des flambeaux, contrastant avec son visage et ses cheveux couleur d'ébène. Traits impassibles, lèvres scellées, regard fixe, il dégageait une impression de profonde fermeté.

À sa gauche se tenait Légis, vétéran du siège de Kan-Pang, qui avait activement contribué à la défaite des Solarkiens. Ses ravages dans les rangs ennemis, ses coups meurtriers et sa rapidité lui avaient valu le surnom de « la Panthère ». Sec, athlétique, un pourpoint de cuir sans manches l'habillait, qui laissait entrevoir des membres maigres à la peau tannée. Deux javelots étaient fichés dans le sable devant ses pieds nus, un coutelas reposait dans un baudrier contre sa hanche, et un bouclier de poing terni, constellé d'éraflures, cachait sa main gauche. Ses joues couturées de cicatrices disparaissaient à moitié sous un rideau de nattes fines.

Non loin, fauchant l'air de sa masse à deux mains, Beorg, un géant joufflu revêtu d'une broigne, piaffait d'impatience en creusant de larges sillons rageurs dans le sable. Célèbre pour sa force d'ours et ses attaques dévastatrices, on l'avait déjà vu renverser destrier comme cavalier d'un seul coup de masse sur le champ de bataille.

Tous trois se tenaient en ligne à quinze pas de leur adversaire : un colosse immobile, à demi-nu. Seuls les va-et-vient de son poitrail massif trahissaient un signe de vie sous sa carcasse figée aux muscles saillants. Outre un pagne, quelques pièces de métal couvraient son corps : un casque intégral, à large visière, imitant un visage dépourvu d'expression, des jambières pour les tibias et les genoux, des bracelets aux reflets irisés, et une spallière le protégeant jusqu'au cœur. Sur le côté gauche, un bouclier aussi large qu'une porte se hissait jusqu'à son épaule. À droite, ses doigts épais enserraient un bâton de chêne.

Le guerrier incarnait le noble Moldar.

Derrière lui, au fond, contre l'enceinte, une gigantesque statue sombre se dressait, évoquant au premier coup d'œil ce qui aurait pu être l'ombre démesurée du colosse. Le monument représentait le Rugissant, un homme nu pourvu d'une tête de loup hargneux dont les oreilles dressées frôlaient le plafond.

Un claquement de tambour rompit le silence.

Puis d'autres suivirent, de plus en plus rapprochés. Les frappes se firent sèches, rapides. Le rythme s'emballa en un tournemain. Les battements éclatèrent, furieux, bestiaux, tandis qu'un puissant

chœur de basses rejoignit le concert sauvage des percussions. Le cantique des prêtres du Rugissant avait des intonations pesantes, belliqueuses. Au son de leurs voix, Wolfan sentit s'éveiller en lui les pulsions les plus primitives. Les tambourineurs se déchaînèrent, pris de frénésie subite, emportés par une succession ininterrompue de notes fracassantes.

Et, aussi brusquement que la tempête étourdissante s'était levée, le calme retomba.

Alors, solitaire, un timbre féminin s'éleva lentement en contrebas et suspendit le temps, emplissant peu à peu l'espace. Un chant voluptueux, noble, aux accents de douceur et de résignation. Une mélodie empreinte d'une tendresse désespérée, qui serra la gorge de Wolfan. Surgie d'une entrée obscure de la fosse, une femme s'avancait d'une démarche altière entre les quatre combattants. Un déguisement d'oiseau de proie aux ailes déployées la couvrait. La cantatrice symbolisait tout à la fois la compassion pour Moldar, et le sort funeste qui l'attendait. Elle se déplaçait sur le sable avec une grâce infinie.

Elle ondula, souple, autour du colosse impassible, ponctuant sa mélodie de notes vibrantes, et enfin s'agenouilla devant lui, enfouit son visage masqué dans ses ailes et interrompit son chant. Puis, dans un silence religieux, à pas comptés, elle regagna la sortie de la fosse.

Un gong retentit derrière la statue du Rugissant.

Raspone, car c'était lui, empoigna fermement son bouclier et son bâton, et fit un pas vers ses trois adversaires.

Du haut de son gradin, Wolfan retint son souffle, mi-inquiet, mi-admiratif. Son frère avait décidé de camper le rôle de Moldar pour la troisième fois consécutive. Il avait à nouveau exigé que ses adversaires soient équipés d'armes véritables, et à peine acceptait-il de porter quelques protections indispensables.

Le Rugissant ne lui avait pas fait don de ses pouvoirs pour qu'il se livre à une pantomime de combat, mais pour lui permettre de servir d'exemple, d'inspirer ses hommes, disait-il. Lui-même se contentait d'un bâton pour limiter les risques. Cela ne l'avait pas empêché de fendre un crâne, de briser quelques membres et de remporter haut la main les précédents appels. Néanmoins, ses assaillants avaient été jusqu'ici désignés par le sort parmi les soldats. Cette fois, pour corser l'épreuve, Raspone avait choisi de se mesurer à des champions. Et aucun ne rechignerait à verser le sang du seigneur : le meilleur d'entre eux obtiendrait son poids en or comme récompense. Ils avaient pour consigne de traiter Raspone comme un ennemi authentique durant tout l'affrontement, et de cesser les hostilités seulement s'il levait la main. Dans ce cas, il était prévu ceci : ceux qui tiendraient encore debout se coucheraient, pour figurer l'intervention divine du Rugissant.

Les chances en faveur du héros Gordreg étaient minces et, dans tous les cas, l'issue incertaine. À ce niveau de maîtrise, une mauvaise anticipation, une esquive trop vive, un élan mal calculé ou même l'ombre d'une hésitation... Le plus infime détail pouvait sceller le sort des combattants.

Raspone avait expliqué à son frère que le risque était mesuré, que l'enjeu consistait d'abord à enflammer le cœur de leurs guerriers. Sa bravoure était incontestable, mais Wolfan soupçonnait son cadet de s'identifier à Moldar plus que de raison.

Plus bas, le combat commençait.

Parfaitement coordonnés, les trois champions avancèrent sur une même ligne. Alors même que Raspone fondait sur eux pour les prendre de court, un javelot fusa dans sa direction. Il eut à peine le temps de freiner son élan et de lever son bras gauche pour protéger sa clavicule. Le trait percuta la tranche du bouclier et tournoya avant d'échouer dans le sable. Légis esquaissa un rictus, fier de sa

manœuvre.

Ses acolytes arrivèrent comme deux furies au contact du colosse. Ayant perdu l'initiative, Raspone exposa son flanc à Beorg et interposa l'écu entre eux. Le géant abattit sa masse avec un beuglement tandis que le capitaine Redan surgissait à son tour, étincelant d'ivoire, épée et kriss en main. Un fracas d'acier retentit en contrebas et, l'espace d'un instant, Wolfan craignit de voir son frère chuter. L'expression incrédule de Beorg le rassura.

Car l'écu se dressait dans le sable, comme un rempart, et Raspone se tenait fléchi derrière. Au dernier moment, il s'était élancé vers le géant pour en briser l'élan, et les lames de Redan avaient fauché le vide.

Le héros Gordreg enchaîna d'une brusque détente du coude, au jugé, percutant l'estomac de Beorg avec sa porte de métal. Plié en deux, les yeux exorbités et le teint violacé, le géant joufflu s'écroula de toute sa masse.

Légis rejoignit le pseudo-Moldar, lança une estocade de la pointe de son javelot, direction la cheville. Raspone dévia l'attaque d'un tour de bâton, mais la Panthère le frappa simultanément avec son coutelas. La lame ripa sur le bracelet, éraflant la peau du seigneur. Celui-ci releva aussitôt son bâton, contraignit Légis à parer d'un revers de son bouclier de poing, puis à reculer d'un pas.

Redan revenait déjà à la charge, et les trois combattants entamèrent une danse mortelle. L'acier tinta, chanta, ricocha en une succession d'impacts difficile à suivre à l'œil nu, tandis que les adversaires ambidextres de Raspone le harcelaient d'assauts et frappaient à coups redoublés, l'obligeant à reculer, un pas après l'autre.

Plus loin, Beorg se remettait peu à peu, se relevant péniblement sur un coude.

Au plus fort de la mêlée, Redan esquissa une fente à découvert. Raspone parut anticiper son mouvement et lança un moulinet sauvage pour le cueillir au flanc, mais le capitaine interrompit sa feinte et pivota pour intercepter l'attaque. Le bâton se retrouva bloqué entre ses lames, laissant le champ libre à Légis.

Alors que Raspone s'efforçait de dégager son arme, un javelot fusa vers sa cheville. Il tourna le pied par réflexe, la pointe glissa sur sa grève de métal ; de l'autre côté, le coutelas fila vers son bras. En dépit d'un geste instinctif du coude pour éviter la menace, le tranchant creusa une longue estafilade rougeâtre jusqu'à son épaule. Raspone ne laissa pas à Légis l'occasion de pousser son avantage. Plutôt que de jouer le jeu de Redan, il prit son adversaire au dépourvu et lâcha brusquement son bâton. Le capitaine perdit l'équilibre, bascula d'un pas et fit obstacle à son acolyte. Au passage, Raspone lui asséna un coup de poing sur la tempe, ramassa son bâton et l'en frappa avant qu'il n'ait repris ses esprits. Le premier coup percuta sèchement la main gauche du capitaine, envoyant son épée au pommeau d'argent valdinguer dans les gradins – ce qui provoqua les exclamations de quelques spectateurs. Le second fila vers la tête, frôla la tempe. Redan se ressaisit assez tôt pour ne pas se faire assommer, et écopa malgré tout d'une sévère gourmade qui lui laissa l'oreille en sang.

Raspone allait achever le tableau quand Légis s'élança de nouveau sur lui.

Il fit alors tourner son bouclier, juste à temps pour contrer le fer du javelot, mais, l'instant d'après, la Panthère prit appui sur le rebord de l'écu, bondit à un pas au-dessus du sol et frappa à une vitesse étourdissante. Le coutelas crissa contre le gorgerin du casque et s'enfonça jusqu'à la garde sous la clavicule de Raspone.

Du coin de l'œil, Wolfan vit son fils baisser le regard. Il lui empoigna l'épaule et la lui broya

pour l'obliger à faire face.

— Fais-lui honneur, souffla-t-il.

Légis avait aussitôt repris du champ. Sans doute entrevoyait-il la fin du combat. Des filets écarlates inondaient le torse du seigneur, son pagne, sa cuisse. Wolfan se demanda si le coup n'avait pas atteint le poumon. Il était temps de lever la main pour mettre fin au rituel. Après tout, son frère avait mis en difficulté des adversaires de taille. L'honneur était sauf.

Quoique toujours debout, Raspone avait le dos voûté, peinait à respirer et ruisselait de sueur. Autour de lui, ses adversaires attendaient sa décision, mais le geste ne venait pas. Des murmures incrédules parcoururent les gradins.

Redan pointa son kriss dans la direction du seigneur et se planta à un pas de lui. Un air de défi rogue se lut sur la mine d'ordinaire impénétrable du capitaine. Tout en souplesse, Légis, lui, tournoyait autour du guerrier blessé, s'approchant parfois plus que de raison avant de se replier sur-le-champ, comme s'il cherchait à lui faire perdre patience, à le pousser à se découvrir.

Le héros Gordreg ne broncha pas d'un pouce.

Un instant, Wolfan se prit à croire que tout n'était pas encore joué. Mais quand il vit que Beorg s'était redressé et avançait à pas comptés dans le dos de Raspone, sa lourde masse bien en main, ses espoirs s'envolèrent. Le baroud d'honneur allait faire long feu, avec Légis qui détournait l'attention de son frère ! Wolfan sentit ses tripes se nouer de rage. Raspone allait se faire étendre en traître par une brute écervelée ! Il voulut se lever, le prévenir, lui hurler de surveiller ses arrières, mais trop tard : le géant joufflu levait déjà sa masse.

Raspone dut son salut à une vague lueur : le reflet fugace de Beorg sur le harnois d'ivoire poli de Redan. Le seigneur fit instinctivement volte-face et propulsa de tout son poids son bouclier au visage de son assaillant. Tandis que le géant s'écroulait pour de bon, mâchoire déboitée et lèvres éclatées, Wolfan se surprit à sourire avec fierté...

Et déchantait très vite. Son frère s'était à moitié écroulé, un genou à terre. Il essaya de se relever, tomba à nouveau. Le capitaine avait profité de l'assaut contre Beorg pour lui ouvrir salement le mollet.

De sous son bouclier, Raspone riposta et faucha l'air de son bâton, au ras du sable, cueillant le talon de Redan et l'envoyant au sol. Prompt comme la foudre, Légis se jeta au même moment sur le héros, leva son javelot et lui transperça l'avant-bras droit de part en part.

Le bâton du seigneur tomba à ses pieds.

Alors même que la Panthère croyait en avoir terminé, Raspone se débarrassa des sangles entravant son bras gauche, lâcha son écu ébréché, et empoigna féroce la tige de bois qui traversait son autre bras. Légis s'agrippa au manche, résista pour ne pas perdre son arme et, de sa deuxième main, abattit son coutelas au hasard. Mais le héros Gordreg lui captura le poignet au vol et, lentement, il le tordit contre le bouclier de poing.

Les os à la limite de la rupture, Légis sauta à pieds joints, balançant ses talons en plein sous la clavicule de Raspone et s'arc-bouta sur sa poitrine pour se dégager. Le seigneur frissonna de douleur et faillit lâcher prise. Alors même que la foule s'attendait à ce qu'il cédât, un rugissement caverneux gronda sous son casque. Les muscles tremblant sous l'effort, il ramena d'un coup son adversaire contre son torse. Les pieds nus de la Panthère patinèrent, glissèrent sur le poitrail maculé de sang, et ils se retrouvèrent nez à nez. Sans hésiter, Raspone expédia à Légis un coup de heaume en plein visage. Les nattes fines voletèrent et l'homme s'effondra, inconscient, sur le sable.

Avec un grognement sourd, le héros Gordreg extirpa d'un geste sec le javelot de son bras, et le jeta à ses côtés.

Le capitaine Redan revenait déjà vers lui, furieux, humilié par sa chute, la main refermée autour du kriss, à s'en faire blanchir les phalanges.

Wolfan retint son souffle, plantant ses ongles aiguisés dans sa main alors qu'il serrait le poing.

Allez mon frère, il est temps de se coucher. Tu n'es pas immortel, bon sang !

Raspone n'avait plus d'arme ni de bouclier. Il tenait à peine debout sur sa jambe blessée, dégoulinait de sang et de sueur. Au travers des prises d'air de son casque, on percevait un halètement rauque, de plus en plus distinct.

Tout ce que tu as à faire, c'est lever la main !

Raspone boita d'un pas vers le capitaine.

Il tourna les paumes au ciel, se dressa avec fierté et frappa ses pectoraux pour l'exhorter à venir au contact.

D'un bond, Wolfan se leva, ulcéré.

— Raspone ! cria-t-il, au mépris de la tradition qui exigeait la réserve.

Le silence s'abattit sur les gradins. Des centaines de regards interrogateurs convergèrent vers lui. Les combattants se figèrent. Wolfan sentit le feu de l'opprobre empourprer ses joues. Dans un rare instant d'égarement, l'inquiétude pour son frère l'avait emporté sur sa dignité, et il allait s'en mordre les doigts.

Il s'apprêtait à bredouiller une explication bancale, quand Hellsam prit le relais et lui sauva la mise.

En effet, le commandant de la flotte se dressa, leva le poing et hurla à tue-tête :

— Ras-pone ! Ras-pone !

Il n'en fallut pas plus pour enflammer la foule.

D'autres voix reprirent ce nom en écho, et ce fut bientôt l'arène tout entière qui résonna d'un tourbillon de clameurs.

Le capitaine Redan accepta le verdict improvisé de sa Maison et, à contrecœur, jeta son kriss aux pieds du héros, avant de plier genou. Raspone cracha un molard sanglant et s'assit en tailleur sous les vivats tonitruants. Des hommes en toge éteignirent les flambeaux.

Peu à peu, le tumulte s'apaisa dans la pénombre. La voix mélancolique de la cantatrice s'éleva de nouveau. Le rituel était presque terminé.

Wolfan connaissait la suite. On allait évacuer les combattants sur des civières, on rallumerait les torches, et la prêtresse chanterait les louanges du Rugissant.

Ses ongles raclaient machinalement la pierre du gradin. Cette saleté de blessure que son frère avait reçue le perturbait. C'était peut-être sérieux, et un sentiment de malaise croissant le taraudait. Il devait en avoir le cœur net.

Partir maintenant manquait de bienséance du fait de son rang, mais, après tout, Yorek lui-même était absent.

— Je dois quitter l'arène. Tu rejoindras oncle Hellsam tout à l'heure, dit-il à son fils en lui tapotant l'épaule.

Il abandonna sa place, traversa les gradins d'un pas décidé et s'enfonça dans les coulisses. Il dévala plusieurs volées de marches, arpenta un couloir étroit et marcha jusqu'à un soldat en faction devant une porte.

— Où est Raspone ?

— On vient de l'installer, il...

Wolfan ne le laissa pas terminer sa phrase, il poussa brutalement la porte.

L'austérité était de mise dans les sous-sols des arènes, si bien que la salle avait de faux airs de cachot. Le héros Gordreg gisait sur une table recouverte de linges imbibés de sang. Tête nue, dressé sur un coude et le front en nage, il rugissait en s'envoyant une rasade d'eau-de-roc par une fente de sa muselière d'acier. Un vieux médecin officiait à son chevet et nettoyait son torse, où la plaie coagulait déjà à vue d'œil.

— Les blessures sont graves ? s'enquit Wolfan.

— Pour le commun des mortels, assurément. Mais ses jours ne sont pas en danger.

— Fort bien. Laisse-nous seuls.

L'homme s'exécuta sans demander son reste. Wolfan attendit qu'il eût refermé la porte derrière lui pour s'approcher de son frère.

— Tu crois que tu honores la mémoire de notre mère ? Que c'est ce qu'elle aurait voulu ?

Le colosse lui décocha un regard torve.

— Je ne pense pas qu'elle aurait apprécié ton interruption du rituel.

Wolfan secoua la tête, exaspéré, et haussa le ton.

— Foutreciel ! Tu voulais te faire tuer, ou quoi ?

— Tu te gourres, je savais ce que je faisais. Si Hellsam ne t'avait pas couvert, tu aurais ruiné tous mes efforts.

Raspone avait le souffle rauque, hargneux.

— De quoi parles-tu ?

— Tu crois que la troupe va suivre un homme qui se fait torcher par son grand frère ?

— Ils ne suivront certainement pas un mort. Tu te vidais de ton sang... Tu voulais affronter le kriss du capitaine à mains nues ?

— J'allais le battre à la loyale, et là je dois me contenter d'une demi-victoire, tout ça parce que tu as eu la trouille ! (Raspone se redressa un peu trop brusquement et, de douleur, plissa les paupières.) Nom de...

Sous le coup de la colère, Wolfan n'avait même pas pris le temps de le regarder. Le corps de son frère évoquait celui d'une bête passée entre les mains d'un boucher. Malgré quelques bandages sommaires, les bras, la jambe et le torse dégouttaient de sang et de sueur mêlés. Les chairs se refermaient déjà par endroits, mais la respiration sous la muselière rappelait celle d'un supplicié.

Raspone poursuivit sur un ton distant, comme s'il passait aux aveux.

— À Pomawok, je me suis déshonoré. Ils devaient voir que le héros existe encore.

Wolfan sentit sa gorge se nouer.

— Notre Maison supporterait mal un nouveau deuil.

— Notre Maison, ou *toi* ? grommela le guerrier au milieu d'une nouvelle rasade.

Un silence embarrassé s'installa pendant quelques secondes.

La voix fêlée, le seigneur désigna son cadet d'un geste plein de consternation.

— Regarde un peu dans quel état tu es...

— Tu devrais venir plus souvent sur les champs de bataille.

Wolfan ignora la remarque et, d'un air distrait, roula un linge sous la nuque de son frère, en coussin de fortune.

— Nous nous passerons de ta présence au banquet de Kroll. Tu dois prendre du repos.

— Demain, je boiterai à peine.

— Nibélune en profitera pour te pousser à bout. Un nouvel incident est exclu.

D'un geste rageur, Raspone envoya la bouteille se fracasser contre le mur, laissant une large traînée sanglante sur la pierre.

— Bougre de salope ! Que la Fossoyeuse l'emporte... (Du sang s'écoula sur son torse et il se rallongea, haletant.) Fiche-moi la paix, maintenant, le spectacle est terminé. Demain, je viendrai et j'éviterai cette langue de vipère.

— Je te laisse. Mais fais-moi au moins le plaisir de prendre ça.

Wolfan lui tendit un petit flacon au liquide vert.

— Garde tes remèdes de bonne femme.

— Tu préfères souffrir ?

— Maintenant que tu m'as fichu l'image de cette chienne dans le crâne, oui, grogna-t-il sombrement. Je vais m'en passer. Je veux garder ma haine intacte. Je veux marquer au fer rouge cette sensation dans ma tête. Quand l'occasion viendra, je m'en souviendrai. Oh oui, par le Rugissant ! Je m'en souviendrai... Ces blessures ne sont rien à côté de ce qui l'attend.

UN CŒUR NOIR

La salle de banquet de Tranche-Cime comptait une douzaine de convives, ce soir-là. Le vent chuchotait sa litanie lancinante, peu à peu couverte par les éclats de voix de l'assemblée qui s'échauffait sous l'effet du vin.

Les Sourgne s'étaient réunis au grand complet. Aucun membre de la famille ne s'attendait à un discours officiel, mais les quelques doutes, jusqu'ici murmurés du bout des lèvres, n'allaient pas manquer de faire surface : le bon déroulement du plan exigeait une allégeance sans failles et chacun avait pour consigne d'exprimer à voix haute ses interrogations.

Rhimos trônait au bout de la table de chêne, Raven à dextre, Nibélune à senestre.

Aspic de faisan en farandole de baies, loups d'écume aux truffes, gibelottes à la mûre ou encore gâteaux de miel aux pommes se disputaient la place entre les couverts en or.

Nibélune n'avait de cesse d'épier le mur du fond, sur lequel cascadaient des tentures écarlates. Elle avait beau essayer de fixer ailleurs son attention, son regard ferré revenait malgré elle, par à-coups déchirants, sur ces drapés taillés dans une étoffe épaisse : un velours rouge et moiré, en provenance des Îles-aux-Perles. Des reflets sombres et effrayants le parcouraient, semblables à des ombres agonisant sous la lueur nerveuse des torchères.

Derrière ces rideaux se trouvait une alcôve. Une pièce à peine plus grande qu'un cachot, pourvue d'une paire de larges fauteuils. Un recoin où son père l'avait entraînée plus d'une fois pour assouvir ses pulsions. Cela se passait lorsqu'il cherchait à profiter de l'état de faiblesse qui succédait aux crises de sa fille, ou bien encore à l'issue de banquets interminables – quand, ivre d'alcool et d'intrigues, Raven ne trouvait pas le sommeil. Et ce soir, le flot de souvenirs abjects que Nibélune avait tant de fois refoulé inondait sa mémoire.

Elle demeurait hypnotisée par ce velours épais, linceul de sa virginité, quand la voix sèche de son père lui arracha un frisson de dégoût.

— Tu en veux encore ?

— Quoi ? bégaya-t-elle.

Raven désignait la bouteille de glacevin avec un air compassé, lissant, de l'autre main, sa barbichette en pointe.

— Le vin. Tu en veux encore ?

Nibélune n'était pas dupe. Son père la rappelait à l'ordre par cette simple question. La prestance était de rigueur en pareille circonstance, et le trouble qu'elle affichait faisait injure à son rang. Elle accepta, prit une longue gorgée et se composa un masque altier en un battement de cils.

— Un breuvage exquis, n'est-ce pas ? siffla l'époux de Mélusine sur un ton acerbe.

L'homme possédait une fortune considérable, doublée d'une influence précieuse au sein des guildes marchandes.

Raven leva un sourcil interrogateur tout en lui répondant.

— D'une volupté rare, en effet.

— Et pourtant, je lui trouve un petit arrière-goût de chair pourrie.

— Mais encore ?

Nesfared tapota sa fine moustache du bout de sa serviette.

— Le négociant en glacevin a décidé de ne plus commercialiser son nectar en notre aimable cité.

— Je gage qu'il s'agissait d'un intime de Payot ?

— En effet.

— Si cela peut te réconforter, notre cave recèle bien d'autres crus.

Son gendre lui servit un sourire âpre.

— Ses intimes sont nombreux et font commerce d'autres denrées que le vin.

— C'est fort regrettable, mais cet échalas pompeux nous aurait sucé jusqu'à la moelle, si nous l'avions laissé faire.

— Que son sort soit mérité ou non, désormais nous allons devoir vider notre coupe jusqu'à la lie. Sa mort était-elle nécessaire ?

— Tu me trouves radical ? Alors, tu seras surpris d'apprendre que je lui ai laissé une chance de s'en tirer. Nibélune a essayé de le ramener à la raison, mais il n'a rien voulu savoir.

Nesfared se tourna vers l'intéressée.

— J'ai ouï-dire que vous le connaissiez personnellement ?

Pas de faiblesse, songea-t-elle d'instinct.

— Il avait de l'affection pour moi. Il aurait pu faire un pion intéressant, mais son ambition le rendait imprévisible. Sa disparition est un soulagement.

Son ton était glacial, son attitude inflexible. Mais au fond, elle se sentait souillée, avilie comme la dernière putain d'un triste bordel. Elle se mordit la langue jusqu'à sentir le goût du sang dans sa gorge. Nesfared plissa les paupières et revint à Raven. Ce dernier le précéda.

— Pour répondre à ta question, nous n'avions plus le choix. Les risques encourus pour le plan étaient trop importants. Crois-moi, ce n'était pas de gaieté de cœur.

— Dans ce cas, pourquoi s'être offert un trophée en sus ? Cette pièce faisait partie de sa collection personnelle, n'est-ce pas ?

Il désignait une sculpture au fond de la salle : une licorne d'or et d'argent en train de se cabrer, les yeux sertis d'émeraudes. Nibélune éprouva un haut-le-cœur. Si, dans le salon lumineux de Payot, la créature brillait d'une fierté sauvage, ici, perdue entre les murs nus, mangée par la pénombre, elle semblait pousser un dernier hennissement de terreur inaudible, une lueur agonisante au fond de l'œil.

— Une mise en garde. Un simple rappel pour les arrivistes que les idées de grandeur de Payot auraient pu inspirer. Ni plus, ni moins.

— Nous recevons des marchands, ici, sans compter que cette attention ne sera peut-être pas au goût des maraudeurs...

— Il sera toujours temps de la déplacer, si le cromlek et sa bande sont conviés céans. Quant aux marchands, ce bout de statue fera un épouvantail de premier choix pour les corbeaux qui fréquentaient trop souvent le salon de Payot. D'ailleurs, Nesfared, qu'ils aient fait partie de ses intimes ou, au contraire, qu'ils soient rangés dans notre camp, de toute façon ce sont tous des corbeaux.

— Quelle piètre opinion de nos alliés !

Rhimos émit un rire bref et noir qui refroidit aussitôt l'atmosphère.

— Ne vois là que du réalisme, rétorqua Raven avec gravité. Nos alliés, comme tu les appelles, n'ont qu'une obsession : notre départ vers Nordane. Après nous, ce sont eux qui contrôleront la cité. Alors oui, je les nomme corbeaux. Ils sont comme ces charognards en train de rôder autour d'une bête

à l'agonie, si excités par l'odeur de la chair tiède qu'ils rêvent de l'achever à coups de becs voraces. Si nous avons trouvé des partisans dans leurs rangs pour s'occuper de l'armée de réserve, c'est uniquement pour cette raison.

— Un horizon bien sombre, répondit Nesfared. Ils se croient sur le point de forger leur destin, alors qu'ils ne font que doubler leurs fers. Marcheront-ils encore dans nos pas lorsqu'ils découvriront la vérité ?

Avec nonchalance, Raven fit craquer un raisin sous sa dent.

— Tu sous-estimes leur goût pour l'or. Quand nos légions immortelles se lèveront, ils courberont l'échine. Les croassements se tairont et céderont la place aux bêlements. Demain, le pouvoir incontestable de notre armée sera un gage de sécurité inestimable pour leurs affaires. Ils nous suivront comme un seul troupeau, Nesfared. Ils iraient jusqu'à frayer avec les démons des neuf enfers si cela pouvait encore engrosser leurs coffres.

L'époux de Mélusine ne trouva rien à redire. Ce fut Rhaégir qui prit le relais.

— Soit. Dans ce cas, pourquoi ne pas aller jusqu'au bout de la logique ? Ces intimes du défunt marchand, nous les connaissons. Nous pouvons leur couper l'herbe sous le pied.

Aussi riche que Nesfared, Rhaégir menait la coalition des Forains – la faction marchande alliée aux Sourgne –, réputée pour sa férocité envers ses opposants. La coalition du Guet, qui incluait Payot et sa clique, était leur bête noire.

— Tu as des noms ?

— Plusieurs. Et pour commencer, un de ses vieux compagnons, de retour en ville : Morgan Mophus.

Nibélune chérissait l'alchimiste autant qu'elle avait aimé Payot. Quand elle entendit ce nom, prononcé comme une sentence, un feu glacé coula dans ses veines.

Rhaégir esquissa un sourire équivoque et enfonça le clou :

— Sans vouloir vous offenser, Dame Nibélune, ne voyez là qu'un calcul politique.

Elle lui sourit avec la condescendance d'une mère pour son enfant.

— Vous ne m'offensez pas, cher cousin, dit-elle avec une légèreté redoutable. La prochaine fois, prenez toutefois la peine de bien compter avant de parler de calcul.

— Pardon ? s'écria l'homme en ouvrant de grands yeux surpris.

Et il partit d'un éclat de rire si hautain qu'il aurait mouché la plus fière des dames.

— J'espère que vous ne riez pas à vos dépens, renchérit Nibélune avec une douceur feinte.

Il ravala son enthousiasme sans se départir de sa morgue :

— Très chère, nous vous écoutons. Qu'avez-vous à nous enseigner sur la politique ?

— Avez-vous songé aux conséquences de ce nouveau crime ?

Rhaégir se tourna fièrement vers l'assemblée :

— À part quelques larmes ? Ou une alliance qui en sortirait renforcée avec les Forains ? Non, je ne vois pas.

— Dans ce cas, laissez-moi éclairer votre lanterne. La mort de Payot était une mise en garde. Une action efficace destinée à museler les fauteurs de troubles. Abattez un autre représentant du Guet, et vous en ferez des martyrs. Ils finiront par se révolter, de peur d'être les prochains sur la liste... et vous obtiendrez le chaos. Selon vous, votre *calcul* jouera-t-il en faveur de notre plan ?

Le silence se fit autour de la table.

— Nous pouvons très bien faire passer sa mort pour un accident, rétorqua son cousin, les joues en

feu.

— Le Guet ne sera pas dupe. Vous ne tromperez que vous-même.

— Rhaégir, intervint Raven, j'aimerais autant que toi régler le sort de cet importun. Mais, pour l'heure, je préfère éviter toute anicroche dans notre plan. Si tout se déroule bien, nos petits arrangements avec la guilde des Forains nous assureront bientôt la victoire.

Serré dans un somptueux pourpoint en soie de Manakil, Halaster émit un raclement de gorge. Un foulard de satin mauve autour du cou le distinguait, artifice destiné à masquer un début de Croûpiture. De tous les cousins Sourgne, c'était le plus retors. Il enfourna un morceau de viande et prit la parole tout en mâchonnant.

— Navré de vous paraître trivial, mais nous avons des sujets plus immédiats. L'ogre, vous avez de quoi le tenir en laisse ?

— Nous avons tous les atouts en main, ce n'est plus qu'une affaire de jours.

Halaster désigna Raven de la pointe de son couteau.

— Tu vois, ce genre de faux-fuyant me hérise. Je ne suis peut-être pas aussi fin stratège que vous, mais j'ai le nez assez creux pour savoir quand ça sent le roussi. Et là, l'odeur est tellement forte que j'en ai les poils de nez qui brûlent.

— Viens-en au fait. Qu'est-ce qui t'ennuie ?

— Perceron sait que nous sommes derrière le meurtre de Payot, et, aujourd'hui, il est dans le giron de ce gros ogre de seigneur régent. Je ne sais pas comment il a réussi à réchapper de la tour, mais la fuite de cet énergumène risque de nous coûter cher. Comment crois-tu que le cromlek va prendre la nouvelle ? Tu penses qu'il va nous tomber dans les bras ? Allons, réponds-moi, Raven. Est-ce que je dois apprêter une caravane pour Nordane ? Parce que si ce fichu primate s'avise de voter pour les Gordreg, nous pouvons nous asseoir sur notre plan !

L'interpellé demeurait impassible. Nibélune crut même déceler une lueur de satisfaction dans ses pupilles.

— Je pourrais te répondre que ces maraudeurs sont sans doute peu sensibles au concept de loyauté. Après tout, ce ne sont rien d'autre que des mercenaires. De vulgaires hommes d'armes, qui ont été exploités par un marchand peu scrupuleux. Je pourrais te dire aussi que nos moyens sont plus conséquents que ceux des Gordreg... J'ai mieux que cela. (Il but une longue gorgée à sa coupe.) De source sûre, nous avons appris qu'il existe un lien entre Kroll et les villages naïmes que les Gordreg ont détruit. Un lien fort, affectif. J'ai la certitude que ce lien pèsera plus lourd dans la balance que la mort de son maître Payot.

— Quelle est ta source ?

— Malazur en personne.

Halaster reposa son couteau et croisa les bras, un sourire féroce en travers du visage.

— Les Gordreg vont déguster. (Il hocha la tête.) Raven, on peut dire que tu sais recevoir !

— Et je ne compte pas m'arrêter en si bon chemin. Bientôt, j'aurai aussi de quoi faire danser l'ogre au son de notre musique.

— Curieux de savoir comment tu comptes t'y prendre...

— Vous le saurez très vite. Je dois d'abord en parler avec la principale intéressée, conclut-il avant de gratifier Nibélune d'une œillade complice.

Elle n'osa lui retourner sa marque d'affection, de peur d'éveiller en lui un quelconque désir.

Il ne peut tout de même pas me demander de séduire le cromlek !

— Pour l'heure, poursuivit-il, rassurez les Forains sur notre position. Mettez tout en œuvre pour les aider à préparer leur guet-apens. Le droit de vote ne sera bientôt plus qu'une formalité, je m'y engage. Je lève ma coupe en l'honneur de notre destin et de notre Maison. Aux Sourgne !

— Aux Sourgne ! reprit en chœur la tablée.

Quand son père se leva, Nibélune sentit sa main effleurer la sienne. Le contact était bref, mais délibéré. Lourd et moite, comme le ciel avant l'orage. Et il appuya le geste d'un regard troublant, un regard où la tendresse frisait la concupiscence. Elle détourna les yeux, sans le vouloir, vers les tentures écarlates.

La suite du repas se résuma à des échanges sur la conclusion de nouveaux contrats juteux, à des rumeurs sur les apparitions de la Fossoyeuse en dehors des lunardentes, ainsi qu'à un chapelet de railleries acérées sur les cromleks et les Gordreg. Raven glissait sur les conversations avec un naturel ophidien, vidait coupe sur coupe, l'œil fiévreux, et couvrait Nibélune d'attentions et de sourires. Celle-ci sentit un poids toujours plus lourd peser sur sa poitrine. Le goût du poisson l'écœura, sa gorge se noua. Elle dut s'éventer plusieurs fois pour garder contenance.

Plus tard dans la soirée, Rhimos fut le premier à se retirer. Les cousins prirent congé à leur tour, et bientôt il ne resta plus qu'elle et son père, ainsi que Mélusine et son époux. Raven entraîna alors Nibélune dans une conversation relative au statut de seigneur régent, excluant *de facto* les convives restants de la discussion. Mélusine essaya de s'y mêler ; son père ignora ses remarques.

— J'ai de longues négociations à mener avec les Forains, demain. Il est temps pour mon épouse et moi de nous retirer, annonça Nesfared en se redressant.

La fourchette de Nibélune lui échappa des doigts, claqua dans son assiette.

— Navrée, dit-elle, une migraine qui me joue des tours. Il est plus sage que je vous accompagne.

Elle se leva.

Son père l'attrapa doucement par le poignet.

— Reste, Nibé.

— Père, intervint Mélusine, j'ai justement le remède qu'il lui faut. Elle n'a qu'à me suivre. Avec ce philtre, demain elle pourra discourir de l'aube jusqu'au soir.

— Allez vous coucher, je n'en ai que pour un instant avec elle, rétorqua Raven avec froideur.

Nibélune espéra que sa sœur allait trouver un autre prétexte pour la tirer de là. Vaine pensée. Il ne changerait pas d'avis. Pire, elle risquait de s'attirer son courroux en insistant. Ce n'était pas la première fois que Mélusine tentait d'empêcher l'inévitable. Ce soutien la touchait, même s'il lui arrivait de se demander si sa sœur n'agissait par jalousie ou, pire, si elle n'enviait pas tout bonnement sa place.

Elle se retrouva alors seule avec son père qui la dévorait du regard.

— Ces chaises austères n'arrangent rien à ta migraine, voyons. Dans l'alcôve, les fauteuils sont plus confortables.

Nibélune sentit le vide en elle. Elle ne bougea pas, ne parla pas.

— Je te suis, ajouta-t-il.

Ses épaules s'affaissèrent. Elle se leva lentement, sans plus de vie qu'une marionnette. Et, comme dans un cauchemar, elle avança vers les tentures écarlates. Sa démarche, d'ordinaire si noble, perdit de sa grâce.

Lasse, impuissante, vidée, son pied eut un raté et elle trébucha presque.

Dehors, le vent sifflait sa cruelle complainte, inexorable.

Elle écarta le rideau. Derrière, les larges sièges pourpres ourlés de fourrures. Les longues bougies parfumées. Le tapis en peau de silatine. Les murs nus.

Elle s'assit sur le premier siège. Raven défit sa cape, la posa sur un dossier et alluma les bougies avec le plus grand soin. Nibélune sentit le parfum du jasmin se répandre lentement dans l'alcôve.

Les larmes dévalèrent ses joues.

— Tu pleures ? demanda-t-il.

— La fatigue.

Il poursuivit sa tâche.

Elle s'affala sur un côté et renifla, les yeux perdus dans le vague. Jusqu'à l'adolescence, elle avait accepté en croyant que tout cela était dans l'ordre des choses. Elle éprouvait de la gêne, mais il se montrait tendre. C'était leur secret. Elle n'en avait même pas parlé à Beloren. Et puis, à force de lectures et de questions détournées posées à son entourage, le doute était né. Alors, ensuite, elle s'était soumise à ces attentions secrètes comme à une corvée ingrate, avant tout par devoir. Elle avait bien fini par émettre ses premières réticences mais, malheureusement, les crises étant venues peu après, son père s'était vite servi des antidotes qu'il avait mis au point comme d'un moyen de chantage tacite afin de toujours obtenir ses faveurs.

Les dernières fois, elle avait senti un dégoût plus profond encore. L'impression étouffante qu'une part d'elle mourait à petit feu, prisonnière d'un cycle impitoyable. Pourtant, il était impensable de désobéir. Après Rhimos, Raven était le maître de leur Maison. Il avait autorité sur la famille, sur elle.

Qu'advierait-il si elle se refusait à lui ? Encourir le bannissement ? Se retrouver seule, sans remède contre sa propre folie ? Ou encore subir la fureur de son père ? Autant de craintes qui l'obligeaient à endurer cette relation.

Il alluma la dernière bougie, déplaça un fauteuil contre le sien et s'assit tout près d'elle. Elle sentit son souffle dans ses cheveux. Il empestait l'alcool.

Sa main frôla la clavicule de Nibélune et se posa sur la tendre nuque, qu'il massa délicatement.

— Ta migraine ?

— Elle empire.

— Je ferai vite.

Il se rapprocha d'elle, tout près, se pencha, glissa un bras autour de son épaule, plongea sa main dans sa chevelure. Puis il approcha ses lèvres de son oreille :

— J'ai bien plus croustillant à partager avec toi, susurra-t-il.

Il entortilla ses doigts dans les mèches dorées, avant de poursuivre.

— Tout à l'heure, à table, j'ai dit qu'il existait un lien entre l'ogre et le village rasé par les Gordreg, tu t'en souviens ?

Nibélune acquiesça.

— Je vais te dire ce que je sais. (Un rictus mauvais se peignit sur le visage de Raven.) Il se trouve que Malazur tient cette information d'un lynx, un officier du nom de Steinbolt. L'homme en question avait repéré deux rescapés du massacre de Pomawok. Le premier était un chasseur, actuellement en train de moisir dans les geôles des Gordreg. L'autre, une jeune aveugle. Elle a réussi à lui échapper, et l'officier a envoyé ses hommes à ses trousses. On a retrouvé les lynx morts au fond d'une impasse. Comme tu peux t'en douter, Malazur s'est empressé de mener l'enquête, et l'officier a fini par cracher le morceau : c'était l'œuvre de l'ogre et de sa bande. Tout cela pour sauver la jeune

aveugle. Le cromlek s'est battu comme un chien enragé pour la protéger.

Il partit d'un ricanement feutré, avant de chuchoter au creux de l'oreille de sa fille :

— Nous tenons de quoi museler l'ogre, Nibé. (À la lueur des bougies, ses pupilles luisaient d'un éclat fébrile.) Rends-toi chez les maraudeurs. Dis-leur que nous sommes beaux joueurs et que nous savons. Dis-leur que Perceron n'a plus à être inquiété, car nous reconnaissons notre responsabilité dans la mort de Payot. En gage de confiance, offre-leur quelques breloques et débrouille-toi pour approcher l'aveugle. Pour ta gouverne, elle s'appelle Ao. Quand elle sera à ta merci, je veux que tu la charmes avec ton pouvoir. Oui, *elle*. Envoûter le cromlek serait beaucoup trop hasardeux : les autres sorciers finiraient probablement par s'en apercevoir. Avec elle, aucun risque. L'ogre a tellement peur pour cette fille qu'il la tient cloîtrée dans la tour. Quand elle sera sous ta coupe, non seulement nous apprendrons tous leurs secrets, mais en plus nous pourrons l'utiliser pour mener ce crétin de Seigneur Kroll par le bout du nez.

Il lui caressa le front du bout des doigts et y déposa un baiser.

— Ta tête te fait toujours souffrir ?

— Oui.

— J'ai une potion qui devrait faire l'affaire.

— Père, c'est de repos dont j'ai besoin.

— Tu ne veux pas un peu de réconfort avant de dormir ?

— Non.

La réponse avait jailli d'elle-même. Il fronça les sourcils.

Trop tard pour reculer, songea-t-elle.

— Pas ce soir. La mort de Payot, nos cousins... Tout cela m'a fatiguée. Tu sais que j'apprécie ton affection. J'aimerais en profiter au mieux.

Il déglutit avec difficulté, soupira, hésita. Finit par lui tapoter la main.

— Très bien, Nibé, très bien. J'attendrai quelques jours. Mais la prochaine fois, je ne veux plus entendre cette histoire de Payot, d'accord ?

— Entendu, Père. Merci.

Elle lui donna un rapide baiser sur la bouche pour lui donner le change, et se dirigea vers la sortie de l'alcôve.

Lorsqu'elle franchit les tentures, elle prit une longue inspiration et pressa le pas, de peur qu'il se ravisât. Les couloirs étaient froids et sombres, mais Nibélune n'en avait cure.

Rarement elle s'était sentie si vivante.

L'ÉVEIL

Dans son rêve, Ao tournoyait dans un ciel d'or et de pourpre, déchiqueté de nuages obscurs.

Sous elle, au cœur d'une cité peuplée de tours marmoréennes et torsadées, se dressait un escalier haut de plusieurs centaines de marches, blanches, immaculées, taillées pour des pas de géant.

Au sommet s'étalait une large esplanade d'ivoire, avec au centre un trône fait du même matériau, sculpté de gargouilles et d'angelots. Une enfant aux cheveux de jais s'y tenait assise, le front ceint d'un diadème, et portant une robe aussi blanche que la nacre. Ses yeux étaient d'argent, voilés de tristesse. À sa droite, immobile, un colosse à tête de loup veillait, vêtu d'un simple pagne, une double hache barrant son torse nu et puissant.

Le colosse pointa l'index vers l'horizon, désignant au loin un volcan qui vomissait d'épaisses fumerolles. Puis, tournant sa gueule de loup vers Ao, il poussa un rugissement, et la rêveuse se sentit chuter depuis le ciel.

Juste avant qu'elle n'atteigne le sol, tout ne fut plus que ténèbres autour d'elle.

— Ao...

La voix qui l'appelait était celle d'un mourant. Le timbre était fêlé, le murmure pitoyable. À peine un souffle au loin, dans l'obscurité.

Ao voulut se lever, mais son dos heurta un obstacle infranchissable – comme si, durant la nuit, son lit avait heurté le plafond. Sauf qu'il n'y avait pas de lit, sous elle, ni rien de confortable ; juste un sol rugueux et froid, pareil aux parois d'une caverne. Et autour d'elle, aucune issue. Même pas la place de déplier ses jambes. Elle se força à contrôler sa respiration pour ne pas céder à la panique, mais dut s'y reprendre à plusieurs fois, tant l'air était rare.

— Ao, sors, aide-moi...

D'où provenait cette voix ? Au-delà de sa prison de roche, quelqu'un la connaissait et savait où elle était. L'inconnu pensait qu'elle pouvait sortir de là. Qu'elle pouvait repousser des murs de pierre.

— Sors, je t'en prie...

Les quelques aptitudes qu'elle avait récemment découvertes n'y changeaient rien. Elle n'était pas la seule créature au monde à pouvoir respirer sous l'eau. Elle n'était probablement pas non plus la seule à avoir des intuitions. Peut-être possédait-elle d'autres dons... Mais cela, c'était de la folie ! Qui pouvait prétendre faire céder la roche ?

Ne lui répondirent que le silence et l'obscurité. Elle demeura immobile, seule avec le bruit de sa respiration.

Et pourtant, j'ai déjà vécu l'inconcevable, songea-t-elle.

Sa peur vacilla.

Elle chercha au fond d'elle le sentiment de plénitude qu'elle avait ressenti sous l'eau. Puis elle toucha la pierre, et elle éprouva de nouveau la paix. Un calme souverain, doublé d'une volonté farouche. Le massacre de Pomawok lui revint en mémoire. Froide et implacable, la vengeance s'insinua dans son esprit. La Naïme se laissa gagner par ces sensations, jusqu'à sentir son cœur et

son âme durcir, jusqu'à ne faire plus qu'un avec la pierre.

Alors, elle ordonna.

La roche se fendit sous ses doigts, se craquela, puis s'effrita avant de s'écrouler. Ao n'éprouva aucune douleur lorsque les blocs chutèrent sur elle, à peine quelques chocs accompagnés de claquements.

— Ao, viens...

Posant une main sur son genou pour se lever, elle se figea. Sa peau avait changé. Elle était roide, glacée, aussi dure que le roc. *Grise*. La couleur lui était apparue au milieu d'un voile brumeux. Autour d'elle se dessinaient les contours d'une caverne baignée d'une lueur violette. Les parois ruisselaient d'eau et bruissaient de clapotis. En ce lieu étrange, elle voyait.

Un rêve. Ce ne peut être qu'un rêve... pensa-t-elle aussitôt.

— Ao, viens.

La voix provenait du fond de la caverne, un recoin à la noirceur de poix. Le timbre était étrangement familier. Alors elle avança, d'un pas décidé. Ses jambes étaient puissantes, ses pieds lourds martelaient le sol avec la force de sabots. Les flaques d'eau inondant le chemin s'écartaient à son passage. Lorsqu'elle parvint au bout de la grotte, elle vit une créature se tordre au milieu d'un feu noir. D'instinct, Ao écarta les bras dans un geste impérieux. Une bourrasque assourdissante écrasa le brasier de ténèbres et en chassa jusqu'à la dernière flamme.

Sous les épaisses volutes, la créature se traînait à terre. Le bas de son corps n'était plus qu'un amas informe. Elle rampa jusqu'à Ao et redressa péniblement la tête, révélant une face de cromlek aux traits hideux, fondus, tel un visage de cire exposé à la chaleur d'une torche.

— Regarde... (Il leva les bras vers elle, suppliant. Ses coudes n'étaient plus que des moignons calcinés.) Regarde ce que tu m'as fait !

Ao se réveilla en sursaut, une main sur sa poitrine, et se laissa retomber sur son oreiller, avec un soupir. Depuis son arrivée dans la cité noire, les cauchemars ne lui épargnaient aucune nuit. Quand elle n'était pas hantée par les appels de Joachim, c'était le vacarme des spectres dans le gouffre qui la tourmentait, ou encore la voix de ce lynx qui avait tenté de la violer.

Cette fois, le cauchemar lui laissait une impression confuse de puissance et d'échec. Il y avait cet endroit merveilleux, là-bas, cette cité blanche qui l'appelait et qui pourtant demeurait hors d'atteinte, comme si l'on attendait d'elle quelque chose, un geste, un acte.

Elle enfila la robe de lin posée sur son lit et s'en alla à tâtons ouvrir la fenêtre de sa chambre.

Un vent frais caressa ses tempes. Elle prit une profonde inspiration et écouta les sons réconfortants du dehors. Les trilles de martinets en chasse, les appels enthousiastes de marchands ambulants, l'air qui soufflait délicatement contre ses oreilles...

Réagir, simplement ? Était-ce le message de son rêve ? Se lever et affronter le monde extérieur ?

On préférerait la tenir à l'écart, mais elle n'était pas la jeune aveugle impuissante qu'on croyait. Il y avait toutes ces forces, en elle, qu'elle commençait à peine à découvrir. Avait-elle les mêmes pouvoirs que les seigneurs de cette cité ? Était-elle aussi une sorcière ? Elle l'ignorait, mais elle sentait confusément qu'une puissance insoupçonnée sommeillait en elle et qu'aujourd'hui, après les épreuves qu'elle avait subies, elle n'avait plus rien de la petite infirme qui se pâmait naguère rien qu'à entendre la voix du pauvre Ned.

Elle se sentait de taille à se frotter aux seigneurs. Ils pouvaient bien, tous, la croire faible, elle s'en moquait, à présent. Cette faiblesse, elle allait en faire une force. Elle se conduirait en agneau pour mieux approcher ses proies, et, quand viendrait le temps de conclure, elle mordrait en loup.

Un effleurement du cil à la pointe de la brosse.

Précis, subtil. Une dernière touche.

Nibélune reposa délicatement le pinceau avant de s'attarder devant son reflet. L'antimoine dessinait les contours de ses yeux à la perfection. Sa peau blanchie par la céruse rehaussait l'intensité de son regard lilas. Elle ajouta un soupçon de vermillon sur sa bouche, prenant bien soin d'éviter l'infime renflement de son bec-de-lièvre, redressa le menton et cligna des paupières.

Avec les ailes sculptées sur son dossier et le chant mélancolique du vent qui résonnait dans sa chambre, elle avait l'air d'un ange descendu des cieux.

Nous y sommes presque, Beloren. Bientôt, nous vaincrons et je pourrai te rejoindre.

Raven apparut sur le seuil, l'index prolongé d'un dard. Il la rejoignit lentement. Soulevant la chevelure dorée de sa fille, il l'embrassa au creux de l'épaule et planta l'aiguillon dans sa nuque. Afin d'éviter tout risque de crise, c'était devenu une habitude lorsqu'elle quittait la forteresse.

— Ton carrosse est prêt, dit-il en sortant.

— Cette cité est plus pourrie que dans mes cauchemars, grogna Kroll.

De dépit, il jeta son vieux manteau sur la table du salon de Payot, sous les regards de Valthar et Perceron.

— Et encore, on est loin de savoir tout ce qui se trame chez ces foutus seigneurs, dit le vétéran.

— Demain je vais devoir frayer avec ce ban de fourbes à la cérémonie... (Le cromlek s'affala lourdement sur sa banquette.) Dire que, pendant ce temps, Dragan continuera à moisir quelque part... Ça me rend malade !

— Serre les crocs, c'est toi qui mèneras la danse. Ils cracheront vite le morceau, tu peux me croire.

— Que le Batelier t'entende, Valthar ! Vivement que ce bordel soit terminé et qu'on file loin d'ici !

Perceron ôta son chapeau d'un geste sophistiqué et tapota son menton du bout de l'index.

— Maintenant que nous en venons à aborder ce sujet, sommes-nous vraiment *obligés* de quitter Kan-Pang ?

Il profita du silence perplexe qui suivit pour se lever et faire les cent pas devant eux.

— Je croyais que tu voulais partir en voyage pour les Terres de Légendes, dit Kroll.

— Certes, certes... Mais après tout, ce titre n'est-il pas une occasion unique de nous hisser au sommet ?

— Sauf que ton échelle, elle est toute vermoulue. Tu risques surtout de te vautrer de plus haut, rétorqua le vétéran.

— Je consens que la politique n'est pas toujours rose, mais notre voix peut orienter les grandes

décisions de Kan-Pang. Pourquoi donc ne pas tenter de jouer un rôle plus pérenne dans la vie de notre cité ?

— On n'est pas de taille à tenir cette position, Perceron. Nous ne sommes pas des sorciers, nous n'avons ni les marchands, ni l'armée dans notre poche. Pas de famille pour transmettre le pouvoir... Après le prochain vote, il leur suffira d'un vulgaire assassinat pour nous exclure de leur partie d'échecs.

— Valthar dit vrai, glissa Kroll. Aujourd'hui, ils ont besoin de nous. Demain, nous serons une épine dans leur pied.

— Alors, votre décision est irrévocable ? Passe encore pour la politique... Mais tout de même, vous conviendrez que ce rôle de commandant d'escadron est une sacrée aubaine, insista le vaurien.

— Pour moi c'est tout vu, dit le vétéran en haussant les épaules. Trimer avec les lynx, même si c'est pour les mener à la baguette, ça me débecte. De toute façon, plus rien ne me rattache ici. (Il fixa un point dans le vague, mâchoires crispées, avant de se ressaisir.) Autant voir un peu de pays et prendre une ferme dans un coin peinard.

— Allons, amis maraudeurs, nous serions les seuls en lice... Finie la compétition, à nous toutes les poches !

— Le maraudage, c'est terminé. J'ai trop perdu là-dessous, trancha Valthar.

Et le Fangeux t'a refilé une belle saloperie comme cadeau d'adieu, pensa Kroll avec amertume.

Son ami avait chaque jour les traits plus pâles et les cernes plus creusés. Sans compter que ses quintes de toux se multipliaient de manière inquiétante.

— Fais-toi une raison, Perceron. Le trésor qu'on a toujours cherché, il est là, à la surface, ajouta-t-il.

D'Oustreval tortilla son chapeau entre ses doigts.

— Si j'en suis là aujourd'hui, c'est parce que j'ai tout fait pour être des vôtres. Alors certes, nous allons peut-être bénéficier d'un pécule confortable... mais moi, je suis certain qu'un trésor incomparable gît sous nos pieds. Si l'on part, jamais nous ne mettrons la main dessus. Et puis... j'ai toute ma vie à Kan-Pang !

Il tremblait de la tête aux pieds.

— Ça ne t'a pas traversé l'esprit que Raven ou Malazur pourraient vouloir te faire payer ton imposture ? demanda Kroll.

— Je suis prêt à prendre le risque, répliqua l'autre avec une expression de fierté caricaturale.

Le cromlek leva la main en signe d'apaisement.

— Écoute, on ne se connaît pas depuis longtemps, mais c'est grâce à toi qu'on a le titre. Moi, je ne suis le chef de personne. Alors tu feras ce que tu veux. J'ai pas raison, Valthar ?

— Qu'il prenne la charge de chef d'escadron, si ça lui chante !

Le vaurien sourit à s'en fissurer les lèvres.

— Je le savais : vous êtes des hommes d'honneur !

Il déboucha un flacon et s'empressa de leur servir du vin de Sinésie.

— Je lève mon verre à notre avenir. Au fait, une idée de votre destination ?

La voix d'Ao se fit entendre dans les escaliers, plus ferme qu'à l'accoutumée :

— Nous ne sommes pas encore partis.

Elle s'assit sur la dernière marche, à quelques pas d'eux. Valthar allait se lever pour l'aider quand Kroll l'en dissuada d'un geste. L'aveugle n'appréciait guère qu'on l'assistât dans ce qu'elle

pouvait faire seule.

— Dragan n'est pas mort, Kroll. J'en suis sûre.

— Nous allons le retrouver.

— Et les Gordreg ? Qu'est-ce qui arrivera aux Gordreg, ensuite ?

— Si cela n'avait tenu qu'à moi, j'aurais sauté à la gorge de Raspone, au conseil.

— Je ne supporterai pas l'idée qu'on puisse laisser leurs crimes impunis.

— Pour l'instant, je préfère sauver nos vies et celle de Dragan plutôt que nourrir les vers. Mais si, entre-temps, on trouve l'occasion de les faire payer, sois certaine que je ne la laisserai pas passer.

Le visage d'Ao demeura impénétrable. Peut-être n'était-elle pas satisfaite de la réponse, mais c'était en tout cas la plus sincère qu'il pouvait lui fournir.

— Et après ? demanda Valthar. Je veux dire, une fois que tout sera terminé... Comment quitterons-nous la cité ?

— Je ne veux pas vous inquiéter, mais les seigneurs sont filés en permanence par des informateurs de tous bords. Je suis bien placé pour le savoir, dit Perceron.

— Tu as une idée ?

Le vaurien vida son verre cul sec et hocha la tête.

— La foire de Moldar, voilà votre salut. Une incroyable pétaudière. Un tel chaos qu'on y perdrait tout un troupeau de bœufs ! Tout ce que vous aurez à faire, c'est vous introduire dans un chapiteau par une entrée, et en ressortir déguisés par une autre. Séparés, cela va sans dire. Ensuite, vous n'aurez aucun mal à franchir les portes de Kan-Pang et à vous rejoindre où bon vous semble. Rien de plus simple.

— Quand je suis arrivée avec Dragan, ça n'a pas été si facile avec les gardes. Ils se souviendront peut-être de moi.

— Aucun risque, demoiselle Ao. À l'entrée, oui, ils redoublent de vigilance. C'est là qu'on lève les taxes et qu'on repousse les malades. Mais à la sortie, les contrôles sont rares, et c'est encore plus vrai pendant la foire. Les lynx ne savent plus où donner de la tête avec toutes les caravanes qui rentrent en ville !

Valthar gratifia le vaurien d'une bourrade sur l'épaule, et le resservit. Sa mine déconfitte s'égayait presque. Perceron mima alors la modestie de manière si appuyée, si intempestive, que Kroll se surprit à sourire avant de trinquer avec lui.

Au pied de la tour, la cloche de l'entrée retentit. D'Oustreval se précipita à la fenêtre.

— Qui est-ce ? Encore un soi-disant ami de Payot ? demanda Kroll.

— Ils sont nombreux, ces jours-ci, mais non. Cette fois, c'est le carrosse d'un seigneur.

— À la bonne heure ! Nous allons enfin pouvoir mettre un prix sur ce droit de vote.

Ils s'empressèrent de masquer tant bien que mal leur capharnaüm, tandis que Perceron allait accueillir leur hôte surprise.

Il dévala l'escalier en colimaçon, prépara son sourire le plus avenant, ouvrit la porte... et resta planté sur le seuil en reconnaissant Nibélune.

— Allons, ne faites-pas cette tête ! dit-elle. On dirait que vous venez d'avaler un cafard. Ai-je un défaut dans ma mise ?

Sur ce, elle lissa le drapé de sa robe, une soie mauve brochée de délicates courbes d'argent rehaussées de perles de jade.

— Oh, vous voir est un ravissement. Il se trouve juste que j'ai de meilleurs souvenirs que celui

de notre dernière rencontre.

Elle lui montra le coffret qu'elle tenait à la main.

— N'ayez crainte, d'Oustreval, ceci est un cadeau. Je viens seule, mes gens m'attendent au carrosse.

— Vous avez toute ma confiance, dit-il avant de verrouiller la porte derrière elle, à double tour.

Au salon, Perceron lui proposa un siège avec déférence. Valthar se contenta d'un salut distant et se cala dans son fauteuil pour y ronger son frein. Il avait beau déblatérer à longueur de temps sur les sorciers, maintenant que l'un d'eux se tenait là dans le salon, en chair et en os, il était bien obligé de ravalier ses rancœurs. Le cromlek aurait préféré que le vétéran la joue un peu plus fine, mais, vu ce qu'il endurait par ailleurs, il s'en tirait plutôt bien.

Tant qu'il se tient tranquille... songea-t-il.

Quand Kroll se retrouva assis face à Nibélune, il eut du mal à en soutenir le regard. La Sourgne jouissait d'un charme hors du commun. Pleine d'assurance, elle caressait le couvercle du coffret tout en le dévisageant.

— Navrée pour cette visite impromptue, je ne fais que passer. J'espère que je ne vous dérange pas ?

— Vous êtes la bienvenue. Nous vous écoutons, répondit le cromlek.

— Fort bien, je constate que vous allez à l'essentiel. (Elle lui dédia un sourire complice.) C'est rafraîchissant. Dans ma famille, nous sommes très doués pour perdre du temps en palabres inutiles.

Kroll resta de marbre. Elle poursuivit.

— La disparition de votre employeur est regrettable. Croyez-le ou non, elle me touche de manière personnelle. J'ai donné à Payot une chance de s'en sortir, mais il n'a pas voulu m'écouter. À ce moment-là, nous étions en conflit. Aujourd'hui, vous avez gagné, c'est un fait reconnu. La situation a changé et nous avouons humblement notre défaite.

— Payot était notre employeur, pas notre ami. Nous savons faire la part des choses, assura Kroll.

— Je suis heureuse de vous l'entendre dire.

— C'était la raison de votre visite ?

Nibélune battit des paupières.

— La raison, c'est que nous souhaiterions vous rallier à notre cause.

— Nous parlons du droit de vote, n'est-ce pas ?

— Certes, mais il s'agit de plus que d'une simple voix. C'est le destin d'un peuple qui est en jeu. Notre cité est en péril et nous devons la défendre. Pour d'obscurs motifs, les Gordreg refusent d'assumer leur rôle et de lancer l'armée à l'assaut de nos ennemis.

— Les Gordreg aussi prétendent vouloir sauver Kan-Pang, rappela le vétéran avant de tousoter.

Les lèvres de la dame prirent un pli hostile.

— Ils peuvent bien se gargariser de belles paroles, ils ne valent pas mieux que des bêtes enragées. Ces mêmes Gordreg ont massacré les Naïmes. Des centaines d'innocents, de vieillards, de femmes, d'enfants ! Et tout ça au nom d'un seul motif : le délire d'une sorcière sénile ! Êtes-vous de ceux qui pourraient soutenir une telle cause ?

Cette fois, elle avait fait mouche.

— Non, mais j'espère que vous avez mieux à offrir que votre sens moral.

Les derniers mots faillirent se coincer dans la gorge du cromlek et il se garda bien d'observer Ao, de peur de crever de honte.

Nibélune lui servit un sourire convenu.

— Soit. Votre franchise vous honore. À mon tour d'être directe. Il se murmure que Haardoth vous a proposé quinze mille écus pour ce droit de vote. Théoriquement, il devrait voter dans le même sens que nous, toutefois nous préférons éviter toute surprise. Nous vous proposons le double.

— C'est sans doute une somme, mais qui nous dit que les autres Maisons ne vont pas gonfler la mise ? demanda Valthar.

— Nous ne rentrerons pas dans ce jeu. Ce montant est loin d'être dérisoire et, si vous vous risquez à faire de la surenchère, vous comprendrez qu'il est imprudent de ne pas se placer de notre côté.

— Une menace ? fit Kroll.

— Voyez-le plutôt comme le risque de perdre votre plus zélé protecteur.

— Et contre quoi aurions-nous besoin d'être protégés, au juste ?

Accoudée sur la table, la Sourgne posa son menton dans la paume de sa main.

— Vos frasques avec les lynx ne sont plus un secret pour Malazur. Le meurtre de ses ouailles lui est resté en travers de la gorge, et l'envie de faire goûter aux responsables les meilleurs services de ses geôles le démange furieusement. Toutefois, avec notre concours, l'affaire sera étouffée.

Kroll sentit quelque chose de glacé se tordre dans ses boyaux.

On est en train de se faire enfumer comme des blaireaux au fond d'un terrier.

— Vous êtes bien proche du premier conseiller, dit Valthar à l'emporte-pièce.

— Assez pour qu'il épargne vos vies. (Elle les dévisagea un moment avant de poursuivre, sur un ton maternel.) Allons, mes chers maraudeurs, ne noircissons pas le tableau, voulez-vous ? À bien y regarder, la fortune vous sourit. En somme, nous effaçons vos crimes, nous vous offrons un trésor, et vous œuvrez contre des fous sanguinaires.

Elle se leva.

— Je vous propose de méditer sur la question et de nous donner votre réponse à la prochaine lunardente. La patience de Malazur a ses limites. En attendant, en gage de notre bonne foi, je vous prie d'accepter ces quelques présents.

Nibélune ouvrit le coffret et fit le tour de la table, s'arrêtant devant chaque maraudeur.

Gracieuse, elle offrit des jongs en or pour la barbe de Valthar, ainsi qu'un carré de soie de Manakil – un tissu doux, imperméable et très résistant – pour les tresses de Kroll. Perceron eut droit à une broche pour cape sertie d'une émeraude. Le dernier présent était un coquillage. Torsadé, nacré, parcouru de taches noires.

— Pour vous, Ao. C'est un vague-à-l'âme. Ce rare spécimen reproduit le bruit de la mer. Il suffit de l'écouter d'une certaine manière. Laissez-moi vous montrer.

Nibélune n'avait pas terminé sa phrase qu'elle s'était déjà glissée derrière la Naïme, lui plaçant le coquillage contre l'oreille.

— Vous entendez ?

Ao acquiesça en silence, un sourire discret sur les lèvres, tandis que Nibélune posait délicatement l'autre main sur l'épaule de l'aveugle.

— Il est à vous. (Elle égara distraitement ses doigts sur la nuque de la jeune femme et y attarda la paume de sa main.) Quoique si j'avais su que vos cheveux étaient si remarquables, j'aurais sans doute acheté un diadème pour les mettre en valeur. Qui sait, cela pourrait être l'occasion d'une autre visi...

La Sourgne défaillit brusquement, se rattrapant *in extremis* au bord de la table, comme frappée par une force invisible. Le temps d'un battement de cils, Kroll lut l'inquiétude sur son visage. Un masque fugitif de crainte et de surprise mêlées.

Une inspiration plus tard, elle n'en paraissait déjà plus rien.

— Vous voulez boire quelque chose ? demanda le cromlek.

Elle se redressa, leur signifiant d'un geste que tout allait bien, puis s'éclaircit la gorge.

— Ma servante aura probablement trop serré mon corset. Navrée, mais je vais devoir prendre congé, à présent. Réfléchissez bien à notre petite conversation.

Elle regagna la sortie sans plus attendre, Perceron sur ses talons.

Nibélune fila droit vers le carrosse, sans un mot pour ses gens. Elle ignore superbement son escorte de cavaliers, s'engouffra dans la voiture en claquant la portière et ordonna sèchement le départ au cocher.

Tout se bousculait dans sa tête. Les paumes sur les tempes, elle étouffa un cri de rage.

C'est elle qui aurait dû subir le choc, pas moi !

Jusqu'ici, les proies tombées sous son emprise avaient toutes connu un accès de faiblesse lors du premier contact. Ce contrecoup inattendu avait une fâcheuse conséquence : sa tentative pour charmer l'aveugle avait probablement échoué.

Nibélune tira le rideau pour prendre une bouffée d'air.

Dehors, le soleil cognait dru. Les habitants pullulaient dans les rues encombrées de détritius, vaquant à leurs occupations dans un prodigieux fouillis de couleurs et de cris. Tel commerçant brandissait une cage pleine à craquer de poules caquetantes, tel autre s'époumonait sur la qualité extraordinaire du tissu de ses tuniques diaprées. Des enfants se poursuivaient, des badauds s'invectivaient, une femme vida un seau d'immondices depuis sa fenêtre.

Nibélune se détourna et se rencogna contre la banquette.

Se pouvait-il que la vue soit une perception indispensable au succès de son envoûtement ? L'infirmité de sa victime représentait-elle un obstacle ? L'hypothèse était peu probable. D'habitude, ses victimes étaient aussi bien soumises à sa voix qu'à son toucher.

Inutile de chercher des faux-fuyants... Autant se rendre à l'évidence, finit-elle par admettre, un goût de fiel dans la bouche.

La vérité était tout autre, crue, implacable. Une fois de plus, c'était la preuve que leur art se trouvait à l'agonie. Le péril ne cessait de croître et elle ne devait rien lâcher. Mais la Sourgne n'allait pas se laisser abattre au premier accroc.

Le prétexte du diadème tomberait à point nommé. Dès demain, au crépuscule, à l'heure où le cromlek festoierait au banquet, elle se fendrait d'une petite visite à la tour de guet avec son nouveau cadeau sous le bras, et elle aurait tout le loisir de retenter sa chance.

Pauvre innocente, ne put-elle s'empêcher de songer.

Quelque chose d'inexplicable l'émouvait chez cette jeune femme meurtrie par la perte brutale de son univers. Que ce fût dans sa tenue, sa voix ou ses manières, en dépit de sa souffrance, Ao gardait en elle une spontanéité et un naturel que Nibélune admirait. Une forme de pureté qu'elle-même avait connue et qui lui semblait aujourd'hui hors de portée, vestige d'un lointain passé flétri.

Une larme dévala sa joue blanchie par la céruse. Elle se mordit la lèvre pour se ressaisir.

Attends-moi, Beloren...

Mais l'image de son bien-aimé lui sembla tout à coup plus lointaine, et ses traits estompés.

À la place, ce fut le visage délicat d'Ao qui occupa ses pensées jusqu'à Tranche-Cime.

LE FESTIN DU CROMLEK

Le tumulte lui colla un affreux mal de tête, sitôt qu’il arriva au banquet.

On animait pour l’occasion l’aile est du Palais de Heaumenut : une longue salle voûtée où le moindre bruit éclatait en échos. Par dizaines, déjà, les essaims de convives aux atours dispendieux s’agitaient en conversations, se pressant entre les piliers, les recoins sombres, avachis sur des monceaux de coussins en soie, ou encore debout près de l’âtre immense où tournoyait une flambée digne des neuf enfers.

La musique dominait allègrement les voix. Partout dans la vaste salle, tambours, flûtes et musettes résonnaient, rebondissaient et repartaient de plus belle. C’était la cohue ; une vraie foire qui se tenait là, entre les murs du palais.

Tout à fait le genre de cacophonie chamarrée qui insupportait le cromlek.

Comme si ça ne suffisait pas, l’inquiétant Malazur ne le lâchait pas d’une semelle. Dans ses robes pourpre et grenat, à constamment le coller, lui beugler ses conseils dans l’oreille, il faisait à Kroll l’effet d’une gigantesque sangsue démente.

— Ils vont se présenter à vous tour à tour, cria-t-il, qu’ils soient seigneurs ou représentants des guildes marchandes. Soyez bref, la coutume a surtout valeur de symbole. L’exercice est un peu surfait mais, après cela, aucun puissant de Kan-Pang ne pourra plus vous ignorer.

Les puissants, Kroll en reconnut plusieurs dans la foule. Ce n’était pas bien difficile : il suffisait de repérer le centre des cercles de discussion, ceux où les courtisans s’extasiaient avec autant d’ardeur que des abeilles autour d’une ruche. Près d’un pilier, Raven et Nesfared sirotaient une coupe de vin face à une meute de marchands ventripotents. Sous leurs dehors civilisés, la plupart jouaient sauvagement des coudes pour se placer à portée de voix des Sourgne.

De l’autre côté de la salle, assis en tailleur, les Gordreg avaient pris d’assaut les coussins. À la vue de ces assassins en train de festoyer, le cromlek sentit son sang bouillir. Wolfan acquiesçait de sa face lunaire au discours d’un vieux guerrier borgne – sans doute un chef de guerre –, tandis qu’un Hellsam éméché trinquait avec le capitaine Redan en compagnie d’une bande de vétérans tonitruants.

Seul le minuscule Rhimos, encapuchonné, se tenait à l’écart tout près du gigantesque foyer, dans un recoin d’ombre de l’âtre. Ou du moins Kroll le crut-il car, à cet instant précis, un acrobate aux chevilles affublées de grelots pirouetta dans son champ de vision et, après son passage, la silhouette près de la cheminée avait disparu. Il n’eut pas le loisir de la chercher davantage : l’envolée stridente d’un ménestrel trop zélé l’obligea à s’enfoncer un peu plus dans la foule, Malazur sur ses talons. Ici, les saltimbanques étaient légion. Jongleurs et fous rivalisaient de folie, déambulant ou bondissant au beau milieu des convives, emportés par le tam-tam des peaux battues et les trilles douloureux des flûtes.

— Le seigneur gardien est derrière vous, cria Malazur.

Avec le chaos ambiant, Kroll n’avait même pas remarqué son arrivée.

Le grand Haardoth était là, le port toujours aussi altier, un pan de sa cape de velours replié sur son avant-bras, et arborant ce regard de jais si perçant qui semblait lire la plus secrète des intentions.

du cromlek.

— Alors, Seigneur Kroll, demanda le gardien. La fête est-elle à votre goût ?

L'interrogé se retint d'éclater d'un rire amer.

— C'est trop d'honneur, dit-il sans desserrer les mâchoires.

— Profitez bien, car tout ceci est pour vous. Je suis navré mais, pour l'heure, le protocole m'appelle ailleurs. Je viendrai m'entretenir avec vous un peu plus tard.

Haardoth tournait à peine les talons que Malazur conduisait Kroll jusqu'à une estrade au centre de la salle. Un somptueux fauteuil rouge sang gravé de heaumes noirs l'y attendait, ainsi que plusieurs serviteurs occupés à disposer des victuailles sur sa table personnelle.

Du haut de son trône d'un soir, la vue donnait sur toute la cour grouillante, avec en ligne de mire, dans un alignement parfait, la formidable flambée qui rugissait dans l'âtre.

Kroll se perdit un instant dans la contemplation des flammes. Aussi étrange que cela pût paraître, alors même que la chaleur alourdissait l'atmosphère, c'était bien le seul élément du décor qui lui inspirait du réconfort.

Surgies du plus profond de sa mémoire, des images défilèrent : un chêne vénérable qui soutenait les cieux ; une cabane en bois, détruite par la tempête ; une petite fille qui jetait des brindilles dans un feu aux abords d'un lac. La vision des flammèches dansantes se superposa à celle du foyer de la cheminée, en un spectacle si fascinant qu'il en occulta le tapage ambiant. Plus Kroll scrutait l'âtre, plus le feu l'intriguait... jusqu'à ce qu'une sourde angoisse s'insinuât au creux de son estomac. Incrédule, il prit peu à peu conscience de ce qui le captivait.

Là, au sein du brasier, une chose était tapie. Une force irrésistible qui couvait telle une vieille menace.

L'appel insistant d'une servante le ramena à la réalité ainsi qu'au boucan infernal qui l'accompagnait.

— Des scorteaux du désert d'Os ?

Il s'ébroua, se frotta les yeux et piocha machinalement dans le plat qu'on lui tendait.

Épicé. Voilà bien le mot qui convenait au petit feuilleté farci de viande qui lui ravagea soudain langue et gorge. Les premiers convois marchands de Nordanie et du désert d'Os étaient fraîchement arrivés en ville, et les mets en provenance des contrées les plus reculées abondaient au festin. Haardoth faisait d'une pierre deux coups. En même temps qu'il fêtait l'avènement du nouveau seigneur, il lançait de manière officielle le début de la grande foire de Moldar. Après quelques « bouchées surprises » de plus, maintenant que Kroll y songeait, ce banquet réservé à une assemblée de privilégiés prenait des allures d'avant-goût exclusif de la célèbre foire.

— Voilà sans doute l'homme le plus fortuné de ces lieux, annonça Malazur.

Raven les rejoignait sur l'estrade. Bien qu'ils se fussent déjà rencontrés au conseil, le Sourgne honora la tradition, se présenta de manière officielle et termina par la phrase convenue :

— Que la Chimère t'éclaire. À compter de ce jour, nous veillerons ensemble à la gloire de notre cité.

— Je reçois ton serment, frère d'âme, marmonna Kroll à contrecœur.

— Ma fille m'a vanté votre franchise. C'est une qualité que je tiens en haute estime, glissa Raven avec un sérieux affecté.

— Alors vous devez beaucoup estimer votre fille.

— J'en déduis qu'elle a fait preuve de clarté lors de votre entrevue. C'est bien. Vous connaissez

donc notre proposition. Surtout, prenez le temps de la réflexion. Je suis sûr que vous prendrez la bonne décision.

Le Sourgne eut un rictus qui se voulait peut-être amical, puis quitta l'estrade pour faire place aux suivants.

Saleté de faux-cul. Je suis certain que ça doit lui arracher la gueule de faire preuve de respect envers un cromlek, songea Kroll.

Les autres présentations lui firent l'effet d'une longue procession. La plupart de ceux qui défilèrent lui étaient inconnus, et rares furent ceux qui mirent du cœur à leurs paroles. Lui-même murmurait et opinait du chef sans conviction, distrait par le vacarme qui commençait à lui vriller les tempes. Ce fut à peine s'il jeta un regard à l'homme et à l'enfant qui s'avancèrent jusqu'à sa table. Il se crispa de tous ses membres en les reconnaissant.

Wolfan lui faisait face, une expression indéchiffrable sur son visage crayeux. À ses côtés, Sandaril n'en menait pas large.

— Messire Kroll, j'ai à vous parler, dit le seigneur Gordreg.

Nibélune était revenue à Kan-Pang le matin même. Elle avait employé la journée à peaufiner son plan et faire le tour des artisans les plus réputés, afin de dénicher en leurs boutiques de quoi mieux apprivoiser la jeune Naïme. Écumant tailleurs et joailliers, elle avait finalement jeté son dévolu sur une robe de soie blanche ourlée d'hermine, ainsi que sur un diadème d'or fin enchâssé d'une émeraude.

Elle savait que des espions épiaient probablement tous ses faits et gestes, et qu'une seconde visite chez les maraudeurs en si peu de temps éveillerait les suspicions. À dire vrai, elle y comptait bien. Autant de connivence avec le seigneur cromlek ne manquerait pas de mettre la pression aux Gordreg.

Le carrosse s'immobilisa au pied de la tour.

D'après les hommes de Nibélune postés aux environs, Perceron avait quitté l'édifice au crépuscule, pour se rendre dans une taverne où il avait ses habitudes. Comme elle s'y attendait, ce fut au vétéran qu'elle eut affaire après avoir claqué le heurtoir à l'entrée.

Les yeux injectés de sang et le teint blafard, Valthar avait une mine épouvantable.

— Qu'est-ce que... commença-t-il avec un air ahuri. Vous venez pour votre réponse, c'est ça ? C'est un peu tôt, lâcha-t-il, la voix pâteuse.

Le bougre est fin saoul, pensa-t-elle.

— Oh, rassurez-vous, loin de moi cette idée. Il est certain que ce genre de décisions ne se prend pas à la légère. Je viens simplement vous apporter le diadème.

— Le quoi ?

— Le diadème, vous vous souvenez ? J'avais promis de l'apporter à Ao.

— Si vous le dites...,

Sans bouger du seuil, il tendit mollement la main, attendant visiblement qu'elle effectuât sa livraison.

— Si ce n'est pas trop vous demander, je serais ravie de pouvoir le lui remettre en mains propres.

Il se gratte le crâne.

— Il est tard. Kroll n'est pas là et...

— Ah, suis-je sotté, où avais-je la tête... Votre *chef* est à son banquet, n'est-ce pas ?

— Il n'y a pas de chef ici, ma bonne dame ! (Ses joues s'étaient empourprées.) Il a peut-être un titre, mais nous décidons ensemble !

— Alors, daignerez-vous me laisser entrer, ou dois-je passer la soirée ici même, à l'attendre pour avoir sa permission ?

— Entrez, entrez... dit-il avec lassitude.

Elle le suivit sans un mot alors qu'il titubait dans l'escalier en colimaçon. Au salon, elle découvrit la table jonchée de coupes, de flacons ouverts et de vêtements à la propreté douteuse. À peine entré en possession des lieux, le rustre n'avait rien trouvé de mieux à faire que piller le coffret à liqueurs de son ancien maître !

Valthar la planta là sans même lui proposer un siège, et se dirigea vers l'étage.

— Je vais chercher la gamine, lâcha-t-il, le dos tourné.

Celui-là n'était rien d'autre qu'un vulgaire mercenaire, jugea-t-elle. Le genre de personnage qui finirait par revendre les joncs en or qu'elle lui avait offerts, juste pour aller se rincer le gosier dans le premier bouge venu... si ce n'était déjà fait !

Le vétéran redescendit quelques instants plus tard en compagnie de la jeune aveugle, vêtue d'une simple toge.

— Bonjour, Ao. Je ne vous dérange pas, au moins ?

— Dame Nibélune... (Elle s'inclina pour la saluer.) Je me rappelle que vous aviez mentionné un cadeau mais, après votre malaise, je n'osais plus vraiment y penser.

Elle se tortillait les mains. À la voir de la sorte, Nibélune se demanda si, finalement, son pouvoir n'avait pas fait son office.

— Vous savez, je n'ai pas pour habitude de proposer des bijoux à la légère. Et pour me rattraper de mon départ précipité d'hier, j'ai même pensé à une robe. Un peu d'aide pour l'essayer ?

Un court silence plana.

— Maintenant ? finit par demander Ao, prise au dépourvu.

— Pourquoi pas ?

Valthar marmonna quelques mots incompréhensibles avant de se lever brusquement.

— Écoutez, ma bonne dame, je ne voudrais pas vous manquer de courtoisie, mais ça m'ennuierait que vous laissiez croire à cette petite que vous vous souciez de son bonheur. Ao, j'espère que tu comprends ce qu'elle cherche à faire ?

Alors même que Nibélune s'apprêtait à répliquer, la Naïme les prit de court. Elle répondit avec une froide assurance qui figea le vétéran :

— Je suis peut-être aveugle, mais je ne suis pas stupide. Contrairement à certains, ma langue, je sais la tenir quand il faut ! Et puis j'ai passé l'âge qu'on me dicte ma conduite. (Elle s'adressa ensuite à la Sourgne.) Si vous le voulez bien, je suis prête.

Même si elle en mourait d'envie, Nibélune se garda bien de jeter un coup d'œil à Valthar. Au stade où il en était, cela aurait pu suffire à le faire sortir de ses gonds.

Ao lui emboîta le pas, ses doigts frôlant le mur, et la conduisit à sa chambre. Juste avant de refermer la porte derrière elles, Nibélune entendit une terrible quinte de toux qui provenait d'en bas. Elle eut un léger sourire ; pour sûr, la remarque de la jeune femme restait encore en travers de la

gorge du vétéran.

La chambre était sobre, les draps du lit entrouverts.

Le vague-à-l'âme reposait près de l'oreiller.

La pauvrete se sera endormie avec...

Ao était si frêle, si pure, qu'elle lui fit l'effet d'une biche aux yeux bandés.

Le rejeton de Wolfan avait la mine presque aussi crayeuse que celle de son père. Pourtant, ce n'était pas à un trait héréditaire qu'il devait la pâleur de son teint, Kroll aurait pu le jurer. Le mioche avait beau enfler sa poitrine de coquelet, ça crevait les yeux qu'il avait la pétoche. Une pichenette aurait suffi à le dégonfler aussi sûrement qu'un soufflé sorti du four.

Kroll savait que les rumeurs sur ses origines allaient bon train. On taxait les cromleks de posséder un tempérament violent, quand on ne les traitait pas carrément d'animaux. Des comme lui, le gamin n'en avait peut-être jamais approché d'aussi près. Un ogre en colère, auquel votre seigneur de père devait donner du messire, avait de quoi effrayer son nobliau. Mais cette peur-là avait un ressort plus profond. C'était une trouille coupable, l'attitude d'un môme pris la main dans le sac et qui s'apprêtait à dérouiller.

— Pas devant lui, dit Wolfan, désignant le premier conseiller d'un coup de son menton en croissant.

— Ma charge m'impose d'assister aux présentations, rappela Malazur.

— J'ai moi aussi deux mots à dire au Gordreg, en privé, articula froidement Kroll.

Les lèvres du bourreau des Heaumenuit prirent un pli amer. Avant de quitter l'estrade, il lâcha à l'oreille du cromlek :

— Méfiez-vous, cette famille a beaucoup de sang sur les mains.

Malazur n'avait pas descendu la dernière marche que Kroll engageait les hostilités :

— On va s'éviter les politesses.

— C'est en toute franchise que je viens m'adresser à vous, messire. De toute façon, et je le déplore, ces paroles de paix n'ont plus de sens depuis longtemps.

Le cromlek ignora la remarque et attendit la suite.

— Dragan est sous bonne garde à Roquacier, ajouta Wolfan.

Kroll accusa le coup.

— Il s'agit, paraît-il, de l'un de vos vieux amis, reprit le Gordreg, et nous ne demandons qu'à vous le remettre. Pour cela, il vous suffit de nous accorder votre vote. Si nous parvenons à nous entendre, je m'engage à mettre nos forces au service de votre protection. Vous n'aurez aucune représailles à craindre de la part des Sourgne, ni même de Heaumenuit et de son bourreau.

Alors, Dragan était bel et bien vivant...

La nouvelle était inespérée mais aussi fâcheuse. Cette fois, Roquacier jouissait également d'un moyen de pression, et pas des moindres. Avec Tranche-Cime qui le tenait aussi de l'autre côté, Kroll sentait d'ici l'écartèlement poindre, et commençait à se demander si, à vouloir mettre le vote aux enchères entre les seigneurs, ce n'était pas lui qui, au bout du compte, allait en payer le prix fort.

Le temps de retourner la nouvelle dans son cerveau et ce fut la haine qui reprit le dessus sur tout le reste. Non contents d'avoir exterminé Pomawok, ces fumiers de Gordreg voulaient en plus le tenir

par les burnes en mettant en jeu la tête de son vieil ami !

— Que de noblesse... (Il vida sa coupe entière à longs traits, avant de s'essuyer féroce­ment la lippe.) Ah oui, que de noblesse, après avoir mis à feu et à sang les villages naïmes !

Sous le masque impassible de Wolfan, Kroll décela un instant d'hésitation.

— On va jouer cartes sur table, tous les deux, poursuivit le cromlek. Votre vote, je me torche avec. Dites-moi un peu... Combien de Naïmes sont encore en vie après le massacre perpétré par votre chien de frère ?

Wolfan leva une main tremblante en guise d'apaisement.

— Messire Kroll, nous étions persuadés qu'il s'agissait d'un sacrifice indispensable pour sauver un nombre de vies bien plus important. J'ai emmené mon fils avec moi. Je sais qu'il désapprouve ce que nous avons fait. Toutefois, jamais je n'aurais agi de la sorte pour servir des ambitions personnelles. Aussi répréhensible soit-elle, ma conduite a été dictée par le bien commun. Rien ne vous le prouve aujourd'hui mais je vous jure, sur la tête de mon fils ici présent, que les Sourgne préparent des atrocités pires encore.

Le poing de Kroll ébranla la table.

— Vous voulez donner un sens à vos massacres ? Regardez-moi bien en face ! Si je prenais la vie de votre garçon, là, ici-même ! Si je lui broyais la tête entre mes pognes, et que je vous resservais ensuite le même couplet, en vous disant que c'était pour le bien de tout un tas de gens dont vous n'avez rien à foutre, vous en penseriez quoi, hein ? Vous savez quoi ? Vous êtes une foutue ordure à venir parader ici avec votre mioche pour m'apitoyer !

Wolfan était plus livide que jamais, plein de fureur rentrée.

— Je n'aurais pas dû vous dire la vérité.

Kroll se raidit.

— Votre vérité me donne la nausée. Mon vote, vous l'aurez peut-être ; je ne laisserai pas Dragan crever dans vos oubliettes. Mais vos paroles, j'en ai soupé. Restez ici un instant de plus et, seigneur ou pas, je vous promets une boucherie sur cette estrade.

Qu'il prît ces mots pour son fils ou bien qu'il n'acceptât pas de voir son honneur bafoué de la sorte, c'en fut trop pour Wolfan.

Toujours debout, le Gordreg posa ses mains sur la table et planta son regard dans celui de Kroll.

— Votre menace est grotesque. Levez le petit doigt sur ma personne et vous vous condamnerez, vous et votre ami. Peu importe les différends qui nous opposent, je ne vous laisserai pas insulter ma famille plus longtemps. Et un conseil : cessez de ternir l'image de votre race, elle est assez sombre comme cela.

— Voilà donc le seigneur sans son masque, lança Kroll avec dégoût.

— Oh non, mes paroles sont sincères. Mais comportez-vous en bête, et je serrerai la bride.

Wolfan adressa un signe à son fils et ils quittèrent prestement l'estrade.

Les tripes nouées par la rage, Kroll se leva d'un bond et les suivit des yeux, sa coupe à la main. Il fulminait sur place. Une folle envie de bondir dans la foule pour y faire un carnage le taraudait. Quand les deux Gordreg rejoignirent Raspone, le bronze de la coupe du cromlek ploya sous sa poigne.

Le guerrier à la muselière envoya une bourrade sur l'épaule de Sandaril avant de jeter un coup d'œil vers l'estrade. Kroll croisa son regard. Il s'attendit à un échange interminable, mais Raspone détourna presque aussitôt les yeux vers son neveu et sembla ne plus se soucier du seigneur des

Danker.

Je ne dois pas céder, pas maintenant. Ao ne me le pardonnerait pas.

Mais la haine ne le quittait pas. Il congédia Malazur dès le retour de celui-ci, prétextant le besoin d'une pause, puis reporta son attention vers le gigantesque foyer, pour y consumer ses pulsions meurtrières.

De nouveau, les flammes exercèrent sur lui une étrange fascination. Elles tournoyaient, toutes puissantes, dévorant sans trêve les bûches prisonnières de leur appétit vorace.

Ne me forcez pas à serrer la bride...

Les derniers mots de Wolfan lui trottaient douloureusement dans la tête.

Histoire de se changer les idées, Kroll se resservit un scorteau. Le piment lui attaqua si fort la gorge qu'il recracha la bouchée dans son assiette. Le feu lui prit la langue, la glotte, le creux des joues. Il empoigna le pichet de vin, y aspira des goulées avides, mais les brûlures gagnèrent encore en intensité. Très vite, ce fut comme si des nuées de vilaines blattes ardentes rampaient sous sa peau. Kroll frotta désespérément ses bras avec ses gants, mais le feu le rongait à présent de l'intérieur. Saisi d'une épouvantable intuition, il leva lentement les yeux vers le foyer.

À la place des flammes, glissant les unes sur les autres, des douzaines de scolopendres rougeoyantes se tortillaient dans un amas répugnant.

Le feu ne connaît pas de maître ! sifflèrent ensemble les créatures.

Kroll en tomba presque de son trône.

Tout autour de lui, les grappes de courtisans tournoyèrent en une gigue démente. Les rires fusaient de toute part, cyniques, vils, moqueurs. Tel marchand se tenait le ventre à deux mains en gloussant, les plis de son triple menton pris de convulsions, tel autre dégoulinait de larmes en se serrant les côtes, telle dame s'agrippait à l'épaule d'un seigneur sans parvenir à reprendre son souffle.

Le cromlek éprouva soudain une haine sans bornes pour toute cette masse grouillante. Ils allaient tous payer pour leur crime, à commencer par le guerrier à la muselière.

Il s'avança, repoussa un serviteur qui venait à sa rencontre. Son plateau à la main, l'homme tomba à la renverse dans une gerbe de gâteaux, cogna contre la table et envoya rouler coupes et bouteilles dans un fracas de verre brisé et de giclées de vin. Puis Kroll bondit au bas de l'estrade. Il se tailla un chemin en jouant brutalement des épaules, droit vers les Gordreg. Quelques courtisans s'écroulèrent bien sous ses coups de boutoir, mais le chaos était tel que la fête se poursuivit dans l'indifférence. Bientôt, Raspone lui apparut de dos, à quelque enjambées à peine. Kroll s'élança vers lui.

Dans sa parure luxueuse, éclatante de blancheur immaculée, sa chevelure noire ornée d'or et d'émeraude, Ao rayonnait. La touche de raideur imputable à son handicap passait pour le maintien affecté des plus nobles dames, et son masque ajoutait une pointe de mystère à son charme naturel. Maintenant que Nibélune y songeait, la Naïme aurait pu rivaliser d'élégance avec les illustres sœurs Kalansi. La Maison des Kalansi avait été la première à partir pour Nordane, et les sœurs en question, aussi célèbres pour leur toilette que pour leur culte rendu à l'Exaltée, déesse de la passion, avaient marqué les mémoires de toute une génération de courtisanes.

Cette pensée avait effleuré la Sourgne avant même que la robe ne soit enfilée : lorsque Ao, nue,

avait caressé la soie, l’hermine et la pierre précieuse avant de les revêtir. Aux bains de Tranche-Cime, la dame n’avait jamais encore posé le regard sur un corps si gracieux. La peau, cuivrée par le soleil, la cambrure des reins, les cheveux si fins... Elle avait fini par se détourner quand le rouge lui était monté aux joues.

— Je n’ai pas pour habitude de m’habiller ainsi, j’ai peur de paraître un peu maladroite... commença la jeune aveugle.

— Ma chère Ao, je connais de ces damoiseaux qui se battraient en duel ne serait-ce que pour avoir le privilège de vous approcher. Et ce teint, par l’Exaltée ! Toutes les dames de Kan-Pang vont vous l’envier.

— Vous êtes trop bonne, Dame Nibélune.

— En réalité, je vous jalouse presque. Les filles de notre condition sont cloîtrées à demeure le plus clair de leur enfance. Comment voulez-vous que notre peau goûte aux bienfaits du soleil ? Nous sommes si peu habituées qu’un rien suffit ensuite à nous couvrir de vilaines brûlures.

— Nous passions nos journées dehors, dans mon village. (La voix d’Ao faiblit.) L’air résonnait de cris et de joie.

Elle chercha le lit à tâtons, s’y assit la main sur la bouche et réprima un sanglot.

— Pardonnez-moi, Ao, je n’aurais pas dû aborder ce sujet.

Nibélune avait les paumes moites, fait inhabituel lorsqu’elle trompait ses proies. En même temps, elle n’avait jamais eu à manipuler de victime si innocente. Avec dégoût, elle s’essuya sur ses hanches.

L’aveugle reprit son souffle et retrouva sa voix.

— Laissez... J’ai besoin de penser à autre chose. (Elle marqua une pause.) Et puis, vous n’y êtes pour rien.

Ces derniers mots frappèrent la Sourgne au défaut de la carapace.

Sa Maison avait *prévu* ce qui allait se passer. Rhimos avait deviné que les Gordreg n’auraient d’autre choix que de prendre les Naïmes pour cible. Les Sourgne avaient laissé faire, délibérément, dans le seul but de laisser s’embourber leurs ennemis et de ternir le blason qu’ils portaient en si haute estime. En vérité, c’était bien triste : jusqu’ici, la culpabilité ne l’avait même pas effleurée.

— Vous savez, j’apprécie beaucoup votre compagnie, poursuivit Ao. Je me suis endormie avec la musique du vague-à-l’âme contre mon oreille et je n’ai pas eu de cauchemar, cette nuit. Valthar s’est montré grossier. Je suis fâché qu’il vous prête d’aussi mauvaises intentions.

À entendre ces paroles, Nibélune songea que tout compte fait, la Naïme était peut-être bel et bien envoûtée, et que son pouvoir était à l’œuvre. Malgré tout, une pointe de remords la tenaillait. Il n’était plus question de reculer, à présent.

— Valthar n’a pas tout à fait tort. Je ne suis pas venue uniquement pour vous offrir des présents.

— Je sais que le vote vous intéresse.

La Sourgne prit place sur le lit, à côté de la jeune Naïme.

— Pour jouer franc jeu avec vous, je suis là aussi parce que nous avons un ennemi commun, Ao, et que nous pouvons nous entraider pour mieux le vaincre.

— Dame Nibélune, qui a décidé d’attaquer mon peuple ?

— On prétend qu’il s’agit de Yorek, le maître actuel des Gordreg.

— Et où vit-il ?

— Au sommet du donjon de Roquacier, au cœur de Kan-Pang. Une forteresse hérissée de piques,

aux murs aussi larges que les remparts de cette cité. Croyez-moi, si ma famille avait la possibilité de s'en débarrasser, nous l'aurions fait depuis longtemps. Le fait est que nous sommes à la tête d'une cité où les Maisons ont juré d'œuvrer ensemble au bien commun. Alors nous devons avancer masqués. L'attaque ouverte d'une Maison est impensable, à moins d'en maîtriser d'avance toutes les conséquences. Cela exige de la patience.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous aider ? Dites-moi.

— Il vous suffit de faire comprendre à Kroll l'intérêt de se rallier à nous. Or, votre ami Dragan est retenu prisonnier des Gordreg, et cela fera hésiter le cromlek.

— J'en ferais autant, à sa place.

— Dans ce cas, dites-vous que nous avons le moyen de tirer ce Dragan des griffes de ses geôliers. Nous avons un contact précieux infiltré à Roquacier, qui pourra nous aider. Pour l'heure, contentez-vous de souffler à Kroll que nous pouvons l'assister dans cette entreprise.

— Vous pouvez compter sur moi.

— Voilà pourquoi je voulais vous voir seule. Maintenant, c'est à vous de décider, en votre âme et conscience. (Elle lui caressa l'épaule du bout des doigts.) J'apprécie également votre compagnie, mais il est préférable que je ne m'attarde pas plus longtemps. Je ne voudrais pas que Valthar vous harcèle de questions. (Elle se leva.) Nous nous reverrons bientôt. Peut-être à Tranche-Cime ? Nous avons tant de confort, là-bas...

Ao la retint par la manche.

— S'il vous plaît, attendez.

La Naïme prit la main de la dame dans la sienne et la baisa. Puis elle attira légèrement la Sourgne vers elle, comme en invite.

— Restez encore un peu, je vous en prie.

Nibélune se rassit sur le lit et Ao se blottit dans ses bras.

La bouteille roulait, roulait, roulait, plus sûrement que sur le pont d'un navire en pleine mer. Placé à un bout de la table, une main à chaque extrémité, Valthar n'avait rien trouvé de mieux à faire pour s'occuper que de faire tanguer la flasque d'un bord à l'autre, entre deux lampées de tord-boyaux.

Il avait encore eu droit à la visite de la vieille cromlek du chantier naval. Mais la bougresse ayant refusé les quelques piécettes qu'il lui avait proposées et, comme elle ne voulait parler qu'au seigneur, Valthar avait écourté l'entrevue. Le temps de la congédier, il s'était vite trouvé à nouveau désœuvré, à ruminer de sombres pensées sur Tranche-Cime.

Il haïssait cette foutue sorcière Sourgne. En feignant de pleurer sur les massacres Gordreg, dont elle se contrefichait au passage, cette salope n'avait pas manqué de remuer le couteau dans la plaie. Comme s'il avait besoin de se remémorer les souvenirs abjects de son ancienne vie... Elle l'avait fait à dessein, pour sûr ! Si ça arrangeait ses petites affaires, elle n'hésiterait pas, d'un battement de cils, à balancer le passé de Valthar à la Naïme, histoire de mieux les diviser.

Par-dessus le marché, la perfide avait obtenu gain de cause, et la savoir en train de jouer les bienfaitrices avec Ao achevait de le mettre en rogne. La seule chose qui le retenait de ne pas flanquer la Sourgne dehors par la peau des fesses, c'était que toutes ces courbettes, tous ces cadeaux... La

petite, ça devait lui faire passer un peu de bon temps, après les horreurs qu'elle avait vécues !

Pour autant, à mesure que ses paupières s'alourdissaient, aller faire un tour là-haut commençait à le démanger.

La bouteille dévia de sa course, Valthar la manqua de justesse et elle éclata par terre dans une gerbe de verre.

Fallait bien que ça finisse comme ça, pensa-t-il en empoignant une autre flasque pour se resservir un godet.

À cinquante-quatre hivers passés, le vétéran en avait vu de belles. Un âge tout à fait respectable ; nombre d'hommes de sa condition avait tiré plus tôt leur révérence. Il fallait se rendre à l'évidence : cette toux infernale, c'était la camarade en personne qui venait toquer à sa porte. Bah, il ferait bien la sourde oreille encore quelque temps, et puis, un jour ou l'autre, elle finirait par s'inviter.

Kroll lui serinait à longueur de journée qu'il devait se payer les services d'un guérisseur. Valthar s'était défaussé en prétextant que ça coûtait une fortune. Ce matin, le cromlek lui avait donc posé sous le nez une bourse bourrée d'écus... Aussi têtu qu'un âne, celui-là !

Se tailler les veines au-dessus d'une bassine, grignoter des racines terreuses, avaler des mixtures au fumet de vieille pisse... tout ça pour vivre, quoi ? Quelques mois de sursis, un an ? Quelle différence ? La vérité, c'était que le vétéran avait perdu toute envie. Leen avait été sa dernière raison de vivre, et il l'avait tout juste entraperçue. Elle avait filé entre ses doigts comme une poignée de sable. Et, en bon gros couillon borné qu'il était, il n'avait pas su refermer la main à temps.

Alors maintenant, tout ce à quoi il aspirait, c'était qu'on lui foute une paix royale. Il allait se retirer dans les Îles-aux-Perles où il avait vu le jour, plein sud, et là, au grand air, loin de cette cité puante, à l'ombre d'une petite ferme où il jetterait l'ancre pour la dernière fois, il coulerait ses derniers soleils à s'abrutir de gnôle, à se faire péter la panse d'anguilles grillées, le regard perdu sur ces foutus paysages enchanteurs, comme sur cette toile de Galosip Smyrne accrochée au mur en face de lui, cette vallée aux forêts profondes auréolées de crêtes neigeuses, à rêver comme un gosse les aventures qu'il aurait pu partager avec Leen jusqu'à son ultime souffle.

C'était tout ce qui comptait, désormais : ça, et filer un dernier coup de main à ses amis avant de faire ses adieux à la cité noire.

La toux le reprit soudain, violente. Secoué par la quinte, il extirpa tant bien que mal un carré d'étoffe de sa poche, le colla contre sa bouche et, à bout de forces, dut s'avachir sur un accoudoir pour reprendre haleine. Le mouchoir était taché de rouge lorsqu'il le referma.

Kroll n'était plus que haine, et fureur et sang, alors qu'il fendait la foule. D'un simple revers, il envoya rouler au sol un marchand apeuré qui lui barrait le passage, et poursuivit son chemin vers Raspone. Quelques guerriers à peine le séparaient du cercle des Gordreg : une poignée d'hommes, qu'il écraserait plus sûrement qu'une grappe de raisins avant de donner des allures d'abattoir à leur ripaille.

Alors qu'il prenait son élan pour enfoncer le dernier mur de convives, une poigne d'acier se referma sur son bras et fit obstacle à son avancée. Il allait frapper d'instinct l'importun quand un froid à faire éclater les pierres irradia de cette pogne terrible et figea le sang dans ses veines. Le feu rageur qui le possédait s'évanouit comme flammèche au vent. De sa haine mortelle, il ne resta

soudain qu'un arrière-goût amer de fiel au fond de sa gorge.

Épuisé, cloué sur place, frissonnant de la tête aux pieds, Kroll reprit conscience comme au sortir d'un cauchemar.

Qu'est-ce que je fiche ici, en plein milieu de la salle ? se demanda-t-il alors qu'il croyait s'être assoupi sur l'estrade.

Haardoth en personne se tenait là, tout contre lui, ses doigts plus froids que le givre serrés tel un étau autour du bras du cromlek.

— Encore un peu et vous auriez gâché la fête. Allons à l'écart.

— Qu'est-ce que j'ai foutu ? articula Kroll avec peine.

— Aucune importance. Votre accès de démente passera pour un caprice de seigneur ou pour le coup de sang d'un ogre éméché. De toute manière, nos convives sont tellement imbibés qu'ils ne remarqueraient même pas l'arrivée d'une meute de scornals.

Les crocs du cromlek claquèrent malgré lui, tandis qu'il s'éloignait de quelques pas titubants en compagnie du maître de la cité.

— Nous avons peu de temps, Kroll, je ne veux pas attirer l'attention.

Afin de berner les éventuels curieux, Haardoth fit mine de l'instruire sur l'architecture du palais, et, tout en poursuivant son apparté, désigna une statue du précédent seigneur gardien, Silus Pang, qui veillait fièrement sous une voûte.

— Vous devez contrôler votre don avant qu'il ne vous détruise. Dorénavant, évitez de regarder la moindre flamme. Surtout si vous êtes en proie à une émotion ! (Il resserra son étreinte autour du large bras, pour mieux se faire comprendre.) Une force puissante sommeille en vous. Si vous tenez à la vie, il va vite falloir l'apprivoiser.

Encore sonné, Kroll comprenait à peine le sens de ces paroles.

— Écoutez-moi bien. Une page de l'histoire est sur le point de se tourner. Je ne peux guère vous livrer de secrets pour l'heure, toutefois, sachez que j'ai mieux à vous offrir que ce titre ronflant de seigneur régent.

— Votre or ? marmonna le cromlek.

— Oubliez cela. Votez pour la guerre, restez à mes côtés et, lorsque le moment sera venu, je ferai de vous l'un des sorciers les plus puissants des terres de Jade. Nous en reparlerons.

Le premier conseiller venait à leur rencontre.

— Messires, j'assume la responsabilité de cette colère. En tant que cromlek, tout ce chahut doit vous mettre les nerfs à vif. Seigneur Haardoth, si vous le permettez, je vais conduire notre hôte en un lieu plus calme.

— Faites donc, Malazur. Je m'en voudrais d'incommoder davantage notre nouvel ami.

Vu son état, Kroll n'allait pas se faire prier. Sans discuter, il emboîta le pas claudiquant du bossu.

— Un couloir à peine nous sépare de l'arrière-salle. L'endroit est silencieux et confortable, vous pourrez y passer la nuit et vous aurez de quoi vous restaurer. Bien entendu, vous êtes libre d'aller et venir dans le palais. Si tel est votre souhait, vous n'aurez que le couloir à franchir pour revenir vous distraire.

Tournant dans le corridor, ils s'arrêtèrent devant une porte.

— Encore toutes mes félicitations pour cette cérémonie, Seigneur Kroll, ajouta Malazur avant de s'en retourner sur ses pas.

Plongée dans la pénombre, la chambre était pourvue d'un mobilier opulent taillé dans le bois précieux des jungles d'Ulthak. Une cheminée jonchée de cendres froides trônait au fond, encadrée d'écus frappés de l'emblème des Heaumenuit.

Kroll s'effondra sur le lit, paumes sur les yeux, et soupira longuement. Une vilaine migraine lui cisailait les tempes.

Malazur l'avait-il conduit ici uniquement pour éviter d'autres débordements, ou bien souhaitait-il vraiment le ménager pour s'attirer ses bonnes grâces ? *Sans doute un peu des deux*, se dit-il. Tout compte fait, il en avait terminé avec les présentations officielles, et avait fait sa part. Il méritait bien un repos digne de ce nom.

Cet univers saturé d'orgueil et d'artifices, ce vacarme étourdissant... Le banquet lui avait retourné les sens, il se sentait vidé de ses forces. Et puis, il y avait cet impossible choix qui le tourmentait. Devait-il voter pour les Sourgne, pour venger les Naïmes et éviter les geôles ? Ou fallait-il pencher du côté des Gordreg, sauver Dragan et peut-être extorquer à Raspone un moyen de guérir Ao ? Kroll se sentait perdu. Sans doute existait-il une solution pour sortir de cette impasse, mais là, dans le noir, perclus de fatigue, il n'en voyait aucune.

Feyziye... Le nom émergea comme une étoile dans une nuit sans lunes. Il devait tout lui raconter. Après tout, le barde était son allié de la première heure, et il semblait en savoir un bout sur tout ce qui se tramait dans les hautes sphères de la cité noire. Avec son propre esprit qui commençait à aller de travers, il était plus que temps pour Kroll de trouver une solution, et il se jura d'effectuer cette visite après une bonne nuitée de sommeil.

On frappa à la porte alors qu'il retirait ses vêtements.

— Qui est-ce ?

Une servante entra et déposa un plateau chargé de victuailles sur la plus proche commode. Elle avait le teint hâlé et les yeux en amande des femmes des Îles-aux-Perles. Une fine tunique pourpre l'habillait, sans manches, serrée à la taille et à la poitrine.

— Laissez messire, je vais m'en occuper, dit-elle en commençant à le dévêtir.

Kroll n'avait pas pour habitude de se décharger ainsi des tâches les plus triviales. Il esquissa un mouvement instinctif de recul, se ravisa et s'assit au bord du lit.

La fille avait des gestes délicats, un parfum apaisant de fleurs. Et après ce qu'il avait enduré ce soir, il ne ressentait plus, d'un coup, qu'une franche envie de se laisser aller. Il eut une pensée fugace pour Ao mais, après tout, elle ne lui avait jamais rien témoigné d'intime, alors il oublia presque aussitôt.

Ce genre de situation était pour lui si imprévu, si troublant, que, lorsque la fille lui retira ses chausses, un frôlement sur son bas-ventre suffit à déclencher en lui une brusque excitation. Le rire léger de la servante devant son érection naissante ne fit que renforcer sa concupiscence.

Elle le regarda droit dans les yeux, sans aucune gêne.

— Malazur m'a chargée de combler le moindre de vos désirs. (Elle se rapprocha de son sexe, si près qu'il sentit son souffle le long de son membre.) Vous me voulez ?

Kroll déglutit et acquiesça.

La servante se leva, ouvrit un tiroir et alluma une petite chandelle qu'elle déposa derrière elle. Elle fit glisser son vêtement le long de son corps mince. Seins fermes et galbés, chevelure tombant

sur les épaules, elle revint au cromlek en se déhanchant et s'agenouilla devant le lit, entre les jambes musclées.

Kroll sentit son sexe durcir encore dans la bouche de la fille. Une main sur son membre, l'autre dessous, elle entama de lents va-et-vient chauds et feutrés. Du bout de ses doigts gantés, le cromlek caressa la nuque de la fille, les yeux rivés sur la bougie. La servante plongeait et replongeait, son cou gracieux oscillant de plus en plus vite, tandis que la flamme de la chandelle luisait avec une intensité accrue...

Le plaisir le prit aux tripes, fulgurant, ravivant même la douleur de la vilaine cicatrice à son flanc. Kroll se mordit un poing, referma sa prise autour du cou de la jeune femme et, tandis qu'il explosait à longs jets brûlants dans la jolie bouche, la flammèche prit des proportions monstrueuses. Du sol au plafond de la chambre, ce fut comme si les murs se déchiraient tout à coup en tornades ardentes, parcourues de furieux crépitements qui lui vrillèrent les tympans.

Un voile de feu couvrit les yeux de Kroll, et des os craquèrent sous le cuir de son gant.

Dans le salon de la tour de guet, Valthar fourra en boule son mouchoir taché de sang au fond de sa poche, s'appuya sur son accoudoir et se leva violemment.

Et la Sourgne en haut, seigneur ou pas, je vais lui faire voir de quel bois je me chauffe. Qu'elle ne compte pas sur moi pour la laisser faire ses sorcelleries sur la petite !

En dépit du tournis qui l'assaillait, il partit d'un pas décidé vers l'escalier, coupe et carafe en cristal dans les mains, quand une nouvelle quinte de toux le secoua de la tête aux pieds.

Il s'étrangla à demi, chercha désespérément à faire entrer une goulée d'air dans ses bronches, et, pour finir, s'écroula sur les premières marches, dans un fracas de verre brisé.

Nibélune fredonnait une berceuse à l'oreille de la Naïme blottie contre elle.

Ma pauvre, pauvre fille, songea la Sourgne.

— Je veux qu'ils paient pour leurs crimes, proféra soudain Ao.

La violence dans la voix de la jeune aveugle surprit la Sourgne. Jusqu'ici, tout n'avait été que douceur, chez elle.

Nibélune lui caressa le dos pour l'apaiser, Ao rapprocha son visage du sien.

— Vous allez m'aider ? demanda-t-elle.

— Ma Maison est à votre service, mon enfant.

Ao l'embrassa sur les lèvres.

Toute à sa surprise, Nibélune se laissa d'abord faire, mollement, avant de céder à une pulsion et, finalement, lui rendre la pareille.

Elles scellaient un pacte, elles s'accordaient la plus intime des confiances. Et, par ce baiser, Nibélune prit conscience d'une vérité plus profonde encore. Elle comprit tout à coup que ses sentiments pour la Naïme, loin de se borner à de l'affection, avaient tout de l'amour – un amour dévorant qui lui rongerait déjà le cœur. Le genre même de passion qu'elle déchaînait chez les victimes de son pouvoir.

Le souffle coupé, elle repoussa Ao le plus tendrement qu'elle put.

C'était donc ça, le choc quand je l'ai touchée...

Un bruit provenant de derrière la porte la tira de ses pensées. Elle se précipita, jeta un œil dans l'escalier et découvrit aussitôt le corps inanimé du vétéran.

— Que s'est-il passé ? s'écria Ao du haut des marches.

— Votre ami a perdu connaissance. Je vais demander à mes gens de faire venir un guérisseur.

On entendit grogner à terre. Valthar se redressait péniblement, la lèvre en sang.

— Dame Nibélune, faites-moi la grâce de me ficher la paix pour la nuit. C'est de sommeil dont j'ai besoin.

— Passons pour cette nuit. Mais demain, vous n'y couperez pas.

— Que Denether vous bénisse, Nibélune, dit Ao qui s'était rapprochée à tâtons tandis que Valthar achevait de se redresser.

— Ma bonne amie, je dois regagner Tranche-Cime, à présent. Nous nous reverrons bientôt.

Leurs mains s'effleurèrent. Nibélune dut se faire violence pour ne pas la prendre une dernière fois dans ses bras, et quitta hâtivement la tour.

— Ao, si ça ne te dérange pas, je ne vais pas faire de vieux os.

— Entendu, mais je t'accompagne.

Valthar avançait moins vite qu'un vieillard boiteux ; l'ascension jusqu'à sa chambre se révéla interminable.

Ao l'aida ensuite à s'allonger. Le vétéran refusa de quitter ses vêtements, mais ne se fit pas prier pour qu'on lui enlève ses bottes et qu'on lui remonte sa couverture.

Distract, abattu, il prit affectueusement la main de la jeune fille et se mit à roupiller aussi sec.

C'était le moment pour elle de regagner sa chambre, sauf que le bougre serrait toujours fermement ses doigts entre les siens, et qu'elle ne parvenait pas à les libérer.

À présent qu'il ronflait comme un bienheureux, Ao, ayant trop peur de le réveiller, préféra ne pas insister. D'un certain côté, le bruit de cette respiration la rassurait ; si une nouvelle crise prenait Valthar, elle serait là pour l'aider.

Sa main toujours emprisonnée, elle se recroquevilla au pied du lit pour chercher à son tour le sommeil. Elle avait comme une boule chaude au creux du ventre. Ses pensées allèrent d'abord vers Nibélune, douces, rassurantes, et peu à peu, à l'heure où les songes peuplent la nuit, elles se firent plus obscures, vengeresses, et ce fut le nom des Gordreg qu'elle se mit à ruminer.

Elle se sentit partir à la dérive, comme prise dans le cours d'un fleuve. Se laissa porter un moment en dépit de l'onde froide, grisée par la vitesse. Et de nouveau, l'espace d'un rêve, elle recouvra la vue.

Plus frêle qu'un flocon de neige, elle glissait vers une fenêtre ouverte de la tour, avec, comme seuls repères, le vide de la ruelle en contrebas et la voûte étoilée à l'horizon. Elle eut soudain peur de tomber, et s'arrêta au seuil des ténèbres.

Pourtant, au-dehors, la nuit vibrait d'un appel irrésistible. Ao brûlait de savoir où se trouvait Roquacier, et c'était cette même forteresse qui l'attendait quelque part dans cette forêt endormie, grouillant de monstres de pierre ; elle le sentait jusqu'au fond de son être. Alors, elle se laissa glisser et sombra dans la nuit vertigineuse, sans un son, sans même la morsure du froid sur sa peau. Juste une fabuleuse sensation de légèreté, une liberté infinie qui la propulsait dans les airs, plus rapide, plus souple que le vent.

Les bâtisses défilèrent, tantôt larges, tantôt étroites, écrasées les unes contre les autres, plantées sur les reliefs torturés de la cité en un vaste chaos assoupi, de temps à autre percé d'yeux aux lueurs pâles.

Bientôt, dominant les toits aux alentours, la forteresse lui apparut, sans aucun doute possible. Roquacier se dressait, sombre, imposante et hostile, avec ses tours innombrables lancées vers les cieux, hérissées de pieux et de piques.

Répondant à son seul instinct, Ao survola les murailles inexpugnables, fondit sur le donjon, jaillit sur la terrasse et s'engouffra dans la forteresse par une meurtrière. Une rage sanguinaire s'empara d'elle, et la suite ne fut plus qu'une succession de visions heurtées. En quelques battements de cils, elle balaya un corridor, franchit un étage, s'infiltra en vain dans les premières chambres, enténébrées sur son passage.

Yorek, leur maître actuel, avait dit Nibélune.

Ao fila vers le sommet du donjon, traversa un long corridor, jusqu'à une pièce barrée d'une lourde porte métallique gardée par des guerriers en armes – dont un géant joufflu avec la main posée sur un marteau énorme.

Les hommes stupéfaits levaient les yeux vers elle, vers le plafond. L'un empoigna sa hache, l'autre demeura interdit, et le troisième tambourina sur le battant avec la hargne d'un forcené.

— Seigneur, nous sommes attaqués !

Sans même réfléchir, elle se propulsa vers le bas de la porte, glissa dessous, dans l'interstice, et se retrouva aussitôt de l'autre côté : une chambre luxueuse où trônait un vaste lit.

Une forme écœurante y gisait sous un tas de draps trempés et jaunis. Un être difforme, en train de s'éveiller en toute hâte.

Alors qu'il hurlait, elle fut sur lui en un clin d'œil et se mit à lui écraser la trachée. L'être était abject, ravagé de pustules, de verrues et d'appendices pareils à des tentacules, le regard voilé d'une gelée jaunâtre.

Mais le plus effrayant, c'était son expression. Ce n'était pas seulement la peur de la mort qu'elle lisait sur le visage dévasté. C'était l'incompréhension, la confrontation avec l'inconnu.

Et tandis qu'il suffoquait, le teint violacé, sa lippe dégoulinant d'une bave épaisse, elle entrevit ce qui horrifiait sa victime : elle, Ao, ou plutôt son reflet dans la pupille encroûtée de pus bilieux de Yorek. Car elle était tourbillon d'air tentaculaire, créature de cauchemar flottant au-dessus du sol.

Cela l'effraya à son tour, la força à abandonner sa proie à moitié morte et à s'enfuir, se perdre loin, très loin, au plus profond de la nuit étoilée.

AU CHEVET DE VALTHAR

Kroll émergea lentement du sommeil, la tête encore embrumée, percevant un bruit de frottement et une curieuse odeur de brûlé. Une sensation désagréable sur ses doigts acheva de le réveiller : ses gants étaient en lambeaux. Et quand il voulut se redresser sur sa couche, le contact rugueux de ses côtes lui procura une impression tout aussi déconcertante. À la place de sa cicatrice, il ne distinguait plus qu'une épaisse croûte noirâtre, dure comme de la roche.

Occupé à récurer le sol au pied du lit, un serviteur en livrée décampa sitôt qu'il fût réveillé, emportant dans son sillage les restes d'un drap calciné.

Malazur ne fut pas long à apparaître.

— Je gage que notre servante n'aura pas su pleinement vous satisfaire.

— Comment va-t-elle ? demanda le cromlek avec anxiété.

— Avec la nuque brisée et le visage brûlé jusqu'à l'os, elle s'est probablement déjà sentie mieux.

Kroll se fit violence pour rassembler ses esprits.

Il avait pris une vie et n'en gardait aucun souvenir. Toutefois, Malazur affichait le plus complet détachement. On devait foutrement avoir besoin de son vote. Pour autant, la perspective d'éviter les geôles ne lui procura pas l'ombre d'un soulagement, agité qu'il était par son état de santé mentale. Il fallait se rendre à l'évidence : ça empirait de manière alarmante.

— Un petit jeu avec la chandelle qui aura mal tourné ? Peu importe, n'ayez crainte, ce qui s'est passé cette nuit ne sortira pas des murs de cette chambre. Prenez vos aises et regagnez votre domaine quand il vous plaira. Vous trouverez une nouvelle paire de gants dans la commode. Bon retour, Messire Kroll.

Un dernier semblant de révérence, et le premier conseiller tourna les talons, laissant le cromlek seul avec ses remords.

Le seigneur des Danker se rhabilla séance tenante, gagna la sortie au pas de course et monta dans le carrosse qui l'attendait sur le parvis. Il avait hâte de s'éloigner du palais qui l'avait ébloui la veille et qui, désormais, ne lui inspirait plus qu'un sinistre dégoût. La route lui parut tout aussi sordide, à peine éclairée par les lueurs glauques d'une aube brumeuse, et ce fut le pas lourd qu'il franchit les venelles, inaccessibles au carrosse, jusqu'à la tour de guet.

Une horrible pensée le tirailla tout le reste du chemin. S'il avait fait à l'esclave ce qu'il redoutait, alors que s'était-il passé au juste avec Ao, quinze ans plus tôt ? Avait-elle subi le même sort ?

À l'intérieur du bâtiment, le silence le tira de ses sombres pensées. Il s'était attendu à croiser Valthar en train de pester ou de s'enfiler son grua du matin, mais rien, pas un chat. Sans doute avaient-ils veillé plus tard que d'ordinaire. Les bouts de verre brisé dans l'escalier mirent ses sens en alerte. Il s'empara d'une torche éteinte pour s'en servir de massue, monta jusqu'à sa chambre à pas comptés, et remarqua que la porte de Valthar était entrouverte. Glissant un œil prudent par l'entrebâillement, il resta interdit sur le seuil, le poil hérissé par le spectacle d'Ao allongée au pied du lit du vétéran, tous deux endormis, main dans la main.

Elle se réveilla à ce moment-là.

— Kroll, c'est toi ? murmura-t-elle, la voix pâteuse.

— Oui. Je ne fais que passer, je ne voulais pas vous déranger.

— Oh, Kroll, tu n'y es pas du tout. Valthar est au plus mal. J'ai passé la nuit ici de peur qu'un malaise le reprenne.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Il s'est évanoui et a fait une mauvaise chute dans l'escalier.

— Ça va, petite, je ne me suis pas évanoui. J'ai juste glissé, ajouta Valthar qui émergeait à son tour.

— Je vais chercher de l'eau, dit Ao en quittant la pièce.

Kroll ferma la porte derrière elle.

— C'est grave ? demanda-t-il au vétéran.

— Ça sent la toux écarlate. À la prochaine lunardente, je serai bon pour embrasser le cul de la Fossoyeuse.

Résigné, Valthar dégageait aussi une impression frappante de sérénité. Plus que ses paroles, ce fut cette expression qui prit le cromlek à la gorge.

— Tu dis rien, Kroll ? Tu regrettes déjà nos engueulades ?

— Moi, je pense que tu parles trop vite. À ce que je sache, tu n'es pas guérisseur.

— Bah, tu dis ça pour me rassurer. Tu sais, j'en ai vu tomber, des égoutiers. Tu te souviens de ce que je t'avais expliqué quand on s'est rencontrés ? *Le pire en dessous, ce sont les maladies...*

— ... *C'est comme aux dés, tu peux rien faire contre*, récita Kroll à sa place, avant de reprendre : Sauf que tu m'avais dit aussi que Payot se trompait et qu'on ne trouverait rien dans le Fangeux.

Un instant après, Valthar partit d'un furieux éclat de rire.

— Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ?

Le vétéran rit de plus belle, et, si la maladie n'avait pas écrasé ses bronches dans un étau, il en aurait sans doute fait vibrer les murs de la chambre.

— Rien, rien, dit-il en s'essuyant une larme au coin de l'œil, je repensais à ce jour-là, quand Leen avait fait son apparition. Elle t'avait flanqué une sacrée pétoche !

Kroll acquiesça sans un mot, une boule dans la gorge.

— Écoute, les égoutiers frappés par la maladie n'avaient pas l'ombre d'une chance. Aujourd'hui, on peut se payer Morgan Mophus et les guérisseurs les plus chers de la cité. Peut-être même qu'on peut convaincre un sorcier de nous aider. Alors je ne veux plus t'entendre parler de la Fossoyeuse, c'est compris ?

— Seigneur Kroll, je rends les armes, répondit le vétéran, une étincelle goguenarde dans l'œil.

Le cromlek demeura silencieux un moment.

— J'ai l'impression que nos plans s'écroulent comme un vulgaire château de cartes, finit-il par dire.

— Tu veux en parler ?

— Je suis épuisé... Feyziye m'aidera probablement à démêler quelques fils. Il faudra que je lui rende visite. Tu devrais dormir, toi aussi, conclut-il avec une douceur inhabituelle.

— Bientôt je ne ferai que ça, dormir, grommela Valthar alors que l'autre s'éloignait dans le couloir.

Ao revint peu après, une cruche à la main. Le vétéran but à longs traits.

— Merci.

— Tu as besoin d'autre chose ?

— Tu as déjà bien assez fait pour moi. En plus, tu as dû passer une nuit exécrationnelle, par ma faute.

— C'est que vous m'aviez pris la main, et je ne voulais pas vous réveiller.

— Bah, il ne fallait pas t'en faire pour si peu. Je ne risquais pas de la lâcher comme ça, ta main !

Je rêvais de Leen...

Ao hésita avant de formuler sa question.

— Vous l'aimiez, n'est-ce pas ?

Elle l'entendit soupirer.

— Nous nous sommes embrassés une fois, une seule fois. Ce n'était pas grand-chose, mais elle était ce que j'avais de plus précieux. Elle ne l'a jamais su. (Il s'éclaircit la gorge.) Ao, ne commets pas la même erreur. Si un jour tu aimes une personne, dis-le-lui, ne gâche pas tout en tenant ta langue. Allez, j'ai besoin de repos maintenant. (Il bâilla à s'en décrocher la mâchoire.) Oui, c'est ça, de repos et de silence.

Ses paupières se fermèrent presque aussitôt, et il ronflait déjà lorsque Ao referma la porte de sa chambre.

LE GUERRIER DE L'OMBRE

Encore une journée lucrative. Le soir tombé, son heaume à tête de panthère sous le bras, l'officier Steinbolt regagnait sa petite demeure de parvenu, les poches tintinnabulant d'écus extorqués à un malfrat qui sévissait sur le port.

Ça ne valait pas la fortune que les Gordreg lui avaient remise pour la capture de ce Dragan, mais il avait sur lui de quoi s'offrir du bon temps pour les dix prochaines lunes au moins.

Face à l'entrée de sa demeure, il se figea et porta instinctivement la main à son arbalète. Quelqu'un se tenait là, quelques pas plus loin, ombre immobile tapie sous un porche.

— Officier Steinbolt, appela la silhouette.

— Qui es-tu ?

— La sentence de Malazur, fit l'ombre, toujours sans esquisser le moindre mouvement.

— Balivernes, tu te gourres de quidam. Je lui ai balancé tout ce qui s'était passé la nuit du meurtre des lynx. Il m'a même fait signer un foutu témoignage devant un dominien !

— Dragan sera ta dernière corruption.

C'était du sérieux.

Steinbolt enfila son heaume et leva son arbalète vers l'individu.

— Tout ça pour avoir vendu un fugitif aux Gordreg ?

Il dégaina son épée de l'autre main.

Comme en écho, un crissement feutré chuinta dans le noir.

— Tu t'attaques à plus fort que toi, l'ami, dit Steinbolt. Avance d'un pas et tu goûteras au pavé.

L'ombre s'exécuta ; l'officier appuya sur la détente de son arbalète.

Le carreau percuta l'épais manteau de l'assaillant avec un bruit mat, et resta fiché là sans même l'émouvoir.

Puis un éclair d'acier fusa vers la tempe du lynx. Steinbolt para par réflexe, de justesse, sauvé par ses années d'expérience à croiser le fer. Il jeta son arbalète à la tête de l'ombre, mais une deuxième lame jaillie du néant pulvérisa le projectile improvisé. Profitant de la distraction, l'officier se fendit de tout son poids, pour porter un vicieux coup d'estoc. Presque avec nonchalance, l'ombre esquiva en tournoyant sur le côté, et abattit d'un moulinet sa première lame sur le bras tendu du lynx, lui tranchant la main au ras du poignet. Dans le même mouvement, un deuxième éclair acheva sa trajectoire et le percuta violemment au défaut du gorgerin, sectionnant maille, carotide et trachée dans une gerbe de sang.

Steinbolt émit un gargouillis baveux et s'écroula dans la ruelle, avec un fracas de métal.

Un pion de moins sur l'échiquier, songea Ryniver en rengainant ses lames.

Les enjeux de cette partie entre puissants la dépassaient et, à vrai dire, elle s'en souciait comme d'une guigne. Tout ce qui lui importait, c'était de remplir sa mission.

Le pacte avec Malazur était simple.

Elle se chargeait des basses besognes jusqu'à ce qu'il renverse Haardoth. En échange, il la conduirait au faîte de la gloire.

Se battre, elle savait y faire.

Endurcie dans les camps de la plus grande armée mercenaire des Terres de Jade, sur les plateaux neigeux de Karsk, elle avait tout du parfait combattant. D'ailleurs, elle aurait pu continuer longtemps sur ce chemin, peut-être même obtenir une place de choix parmi les soudards, si elle avait été un poil moins douée...

Car là-bas, à Karsk, ses prouesses avaient fait de l'ombre à de vieux loups des glaces déjà sur les rangs pour le poste de commandant. Les hommes s'étaient ligués en secret et l'avaient envoyée à l'abattoir.

À la tête d'une escouade, on l'avait chargée de piller un convoi marchand repéré par des éclaireurs. Quelques chariots et une bande de fiers-à-bras mal dégrossis, voilà tout ce sur quoi elle devait tomber, d'après les donneurs d'ordres. Mais sitôt qu'elle avait lancé l'attaque, une flopée d'arbalétriers avait jailli de sous les bâches des caravanes, faisant un carnage dans ses rangs. En guise de vulgaire convoi marchand, il s'agissait de la caravane personnelle de Malazur, de retour d'un voyage à Suzerain.

Dernière survivante de sa meute, elle s'était battue comme un démon, ce jour-là, percée de deux carreaux, une main en lambeaux et la tête en sang, emportant six guerriers sous ses lames. Face à la rangée d'arbalétriers prête à l'achever, elle aurait dû périr. Mais Malazur avait ordonné qu'on l'épargnât, et lui avait offert l'opportunité de se racheter à son service.

— J'ai vu en toi un fauve que je pouvais lâcher sur mes ennemis, lui avoua-t-il plus tard.

Son rétablissement fulgurant la contraignit à lui révéler son lien de parenté avec Raspone, et ce fut à ce moment-là qu'il lui promit d'absoudre publiquement ses crimes en échange de sa collaboration : se charger des règlements de compte, et assurer l'entraînement des lynx, une tâche qu'elle avait à cœur. Elle avait même pu choisir le meilleur d'entre eux comme apprenti : le colosse blond Meowur.

Élevée dans le culte du Rugissant et les contes de champs de bataille, l'ambition de mener un jour une armée ne l'avait jamais quittée. Elle avait adulé son père, un homme que les soldats étaient prêts à suivre jusqu'aux enfers. Ce même père avait pourtant piétiné son rêve ; et, à se perdre dans le froid de Karsk, il fallait bien admettre qu'elle n'avait guère avancé.

Mais si la cité noire changeait de maître, tout redevenait possible, y compris une nomination prestigieuse au sein des légions.

Alors il pouvait bien rester quelques zones d'ombres, comme le rôle du mystérieux kriss ou les préparatifs tenus secrets d'une embuscade en ville, elle s'en fichait pas mal. Malazur avait beau être un tortionnaire et un complotier, il était aussi le seul puissant à lui faire confiance, et elle n'était pas là pour poser des questions. Bien sûr, ses missions impliquaient parfois des assassinats peu glorieux, mais, à la longue, elle s'était fait une raison. À la guerre, les innocents mouraient par dizaines. Un marchand retors, une fille à jouer manipulatrice, un voleur boiteux incapable de tenir sa langue... Ryniver n'était pas du genre à se décourager pour quelques sacrifices nécessaires à sa cause. Elle préférait de loin régler le sort d'une crapule de la trempe d'un Steinbolt, mais elle ne pouvait s'offrir le luxe de s'apitoyer sur les autres, même si parfois il lui en coûtait d'exécuter la justice de Malazur. Toute médaille avait son revers, et tout cela prendrait bientôt fin, le premier conseiller le lui avait

assuré.

Pour l'heure, la seule véritable ombre au tableau, c'était Perceron. Un échec retentissant qui avait coûté cher à son maître, et d'autant plus cuisant que le bougre était désormais intouchable.

— C'est tout un peuple que tu trahis, avait lâché le vaurien en lui filant entre les pattes.

Les hommes changeaient depuis toujours de seigneurs, et rien ne disait que Malazur serait un moins bon gardien que Haardoth. Lui, au moins, refusait le joug d'une divinité tyrannique.

Stupide vaurien, songea-t-elle, haussant les épaules et quittant les lieux, les formes de son double manteau happées par les ténèbres de la ruelle.

ASSAUT

— Pourquoi ne pas renverser les Sourgne dès à présent ? demanda Hellsam, accoudé à une table de chêne, les doigts plongés dans sa barbe noire en broussaille.

Le capitaine du *Brisécume* avait troqué ses atours bouffants et colorés contre un surcot azuré de laine. Wolfan et Raspone n'étaient pas plus richement vêtus avec leurs pourpoints de cuir, mais l'heure n'était pas à la parade. Les quatre Gordreg les plus influents s'étaient donné rendez-vous dans une salle isolée de Roquacier, un coin aveugle, aux murs nus et épais, à l'épreuve des oreilles indiscrètes. Le genre d'endroit où l'on pouvait s'entretenir à huis clos des desseins les plus sombres.

Étant donné le caractère transitoire de son règne, Yorek avait convenu de prendre les décisions majeures avec leur concours, et il ne manquait plus que lui pour que le comité soit au complet.

— Sernole voulait s'opposer au vote de la guerre, parce qu'elle avait vu la cité à feu et à sang, dit Wolfan. Ironie du sort, si nous passons à l'offensive, nous ne ferons qu'accomplir la vision qu'elle voulait à tout prix éviter. Et nous n'avons même pas de certitudes quant aux véritables motifs des Sourgne.

— D'après le cromlek, le kriss est lié à une horde de spectres. Ils pourraient foutre un sacré bordel dans la cité noire, dit Raspone, passant distraitement la main sur un bandage qui lui couvrait la poitrine.

— De toute façon, Haardoth a ordonné de condamner le gouffre, rappela Wolfan.

— Alors à quoi leur servirait cette arme ? demanda Hellsam, encore amer que la relique lui soit passée sous le nez.

— Peut-être à tuer un être réputé invincible, dit Wolfan.

— La Fossoyeuse ? La Chimère ? osa le capitaine.

— Insensé, dit Raspone.

— Et pourtant, souvenez-vous. Raven croyait dur comme fer que la Chimère était responsable du déclin de nos pouvoirs. Qui sait jusqu'où cette idée a pu le mener ?

— La Chimère est un trop gros poisson, lâcha Raspone. Et d'ailleurs, le kriss a aussi un lien avec Sivalek. Plus probable qu'ils cherchent à ramener l'Ancienne des enfers.

— Si ce kriss est si dangereux, il faut mettre la main dessus, affirma Hellsam.

— Le prendre de force dans l'antre des Heaumenuit, c'est s'attaquer directement à Haardoth. Je préfère anéantir dix fois Tranche-Cime que trahir notre cité, dit Raspone.

— Alors quoi, nous allons laisser advenir un carnage au nom de notre devoir de loyauté ? demanda Hellsam.

— Faisons tomber Tranche-Cime, gronda son frère sous sa muselière. Ils sont à l'écart de Kan-Pang, les risques pour la cité sont minimes.

— Tu oublies toutes leurs factions marchandes alliées, et la part de l'armée qu'ils contrôlent, dit Wolfan.

— Quoi, un soldat sur cinq ? Pas de quoi gagner la guerre.

— Pas dans l'immédiat. Mais je vois mal les Forains capituler pour quelques têtes Sourgne

plantées au bout d'une pique. Si nous attaquons aujourd'hui, demain nous aurons une insurrection civile sur les bras.

— Yorek ne l'entendra peut-être pas de cette oreille.

— Raspone... Deux lunardentes, trois tout au plus, et Yorek m'aura laissé sa place. Il ne bougera pas le petit doigt sans mon consentement.

— Au fait, il est sacrément en retard, souligna Hellsam.

On frappa à la porte, et un jeune guerrier à l'armure rutilante fit son apparition. Les traits délicats, des cheveux blonds et fins... Gilead, membre de la garde d'élite de l'aîné des Gordreg. Ou encore « donzelle », comme se plaisait à l'appeler Hellsam en privé.

— Yorek vous convoque à la salle du trône.

— La salle du trône ? répéta Wolfan, sa face lunaire creusée de plis de surprise.

L'endroit n'était plus utilisé que pour les réceptions en grande pompe ou les annonces majeures de la Maison Gordreg.

— Son état a encore évolué ? demanda Hellsam.

— Je ne saurais dire, mais il vous attend, répondit Gilead.

Wolfan fit jouer l'un contre l'autre ses ongles taillés en pointe, et acquiesça lentement.

— Alors il s'est enfin décidé à me passer les rênes. (Il se leva avec dignité et lissa le col de son pourpoint.) Si j'avais su plus tôt, j'aurai passé un vêtement plus approprié.

Précédés du garde d'élite, les Gordreg traversèrent la forteresse – Raspone en dernier, le front soucieux. Si Wolfan prenait la place de Yorek aujourd'hui, il pouvait dire adieu à l'assaut sur Tranche-Cime !

La salle était chichement éclairée. Tout ce que l'on avait trouvé aux alentours ayant un éclat plus discret qu'une torche avait été déposé pêle-mêle au fond de la salle et autour du trône – une sculpture en basalte brut plaquée de bronze et d'acier, au dossier hérissé de pointes acérées. Deux douzaines de bougeoirs, plusieurs cierges et une poignée de candélabres donnaient à la scène un éclat plus sinistre qu'une veillée mortuaire.

Yorek disparaissait à moitié sous un fatras de couvertures grouillantes et trempées d'une matière glaireuse, avec pour seuls accessoires les attributs du pouvoir de leurs ancêtres. Des symboles que Sernole elle-même n'avait exhibés qu'une seule fois, en l'honneur de l'accession de Haardoth au rang de seigneur gardien. Avec son front bosselé ceint d'un bandeau de jade malgré ses pustules suintantes, avec le sceptre au gros saphir qui pendouillait au bout d'un bras couvert de minuscules tentacules frétilants, il offrait une vision grotesque. Ce souverain en putréfaction inspira à Raspone autant de pitié que de dégoût.

Et plus il approchait, plus l'odeur devenait accablante, à peine masquée par l'encens qui planait en volutes dans la salle. Une puanteur de charogne et de vomi, si forte qu'elle persistait jusque sur la langue. En dépit de sa muselière, Raspone lui-même s'en trouva incommodé.

La garde d'élite veillait en demi-cercle autour du trône. Cinq guerriers fanatiques, en armes, immobiles, raides comme des hallebardes, avec au milieu le capitaine Redan dans son somptueux harnois d'ivoire lustré, l'oreille encore encroûtée de sang après son combat dans l'arène. Il détailla Raspone des pieds à la tête, un rictus à peine voilé sur son visage d'ébène.

Ce fut d'une voix brisée et sifflante que Yorek prit la parole :

— Navré, une affaire urgente à traiter. Ma petite famille... (Il émit un curieux bruit de clapotis, peut-être un claquement de langue.) J'ai chaud au cœur de vous voir ici.

— Redan, tu peux nous laisser maintenant, dit Wolfan avec détachement.

— *Mmm*, non, non, Redan va rester encore un peu, bougonna Yorek, sa lippe dégoulinant d'un jus sirupeux.

— Il s'agit donc d'une annonce officielle ? pointa Wolfan avec un sourire de fierté.

— Que de clairvoyance... (L'aîné des Gordreg souleva son sceptre aussi haut qu'il le put.) Mon état se dégrade de jour en jour. Je peux à peine me déplacer. Avouons-le, la croûpiture a pris le dessus sur mon corps.

— Ta sincérité nous honore, dit son frère, qui bombait déjà le torse.

— *Tttt...* Sois sage, Wolfy, laisse-moi terminer.

Le seigneur à la face lunaire tiqua, mais s'excusa d'un geste. Avec un son écœurant, Yorek renifla un paquet de morve avant de cracher au bas du trône un glaviot gros comme le poing.

— Toujours à vouloir parler pour ton pauvre frère, hein, Wolfy ?

— L'impatience du cadet, répondit ce dernier en prenant sur lui.

La bouche de Yorek se durcit.

— Mais l'impatience de quoi ?

— Hé bien, ton annonce, balbutia presque Wolfan, avant de se ressaisir avec fermeté.

Il avança d'un pas et poursuivit :

— Ma mise n'est peut-être pas de circonstance, mais plus que jamais, je suis prêt. Sans cette maladie, tu aurais sans doute représenté notre Maison avec une probité exemplaire. J'espère sincèrement un jour te retrouver à Nordane pour te suivre sur ce chemin.

Yorek pencha son crâne boursouflé dans sa direction et le fixa de ses orbites engorgées de pus. Une pupille à l'agonie luisait encore, perdue au milieu de sa face mangée par des grappes de champignons bilieux.

— Ah, *mmh*, ta succession... articula-t-il d'un ton morne, distant et glacial.

Et il ajouta :

— Tu peux t'asseoir dessus.

— Mais... Il ne peut en être autrement ! lâcha Wolfan malgré lui.

— Voyez-vous ça, Redan ? persiffla le croûpituré. Le chiot qui se rebelle contre son maître...

Le capitaine au harnois d'ivoire posa sa dextre sur le pommeau d'argent de son épée. Les autres gardes l'imitèrent.

— Qu'est-ce qui te prend, mon frère ? demanda Wolfan, qui avait perdu sa superbe.

— Tu le demandes, toi qui m'as caché comme un pestiféré dans le donjon, attendant ton heure de gloire comme si je n'avais jamais existé ? Appelant de tes vœux la croûpiture pour qu'elle vienne à bout de moi ? (Yorek tendit ce qui lui servait de cou, aussi raide qu'un coq et le teint violacé.) Je suis peut-être difforme, mais toi, avec ta trogne, tu es un monstre de naissance, un Gordreg fade, raté et superflu, tu es un parasite gonflé d'orgueil et de calcul, bouffi d'ironie, de paresse ! Tu exhibes notre blason parce que tu es né du même père, mais tu n'as rien d'un Gordreg. Tu n'as pas le quart de mon intelligence, pas une parcelle de la force de Raspone, pas un soupçon de l'audace d'Hellsam. Tout ce que tu sais faire, c'est parader et babiller, caqueter, jacasser, encore et encore. Mais ni le Rugissant, ni quiconque ici-bas ne m'obligera à faire de Roquacier le domaine d'un nuisible. Tu n'auras rien de ces lieux pleins de fierté, pas une pierre ni même un grain de poussière. RIEN !

Bouillonnant de fureur, les lèvres tordues en une moue hideuse, Wolfan quitta la salle du trône, se dégageant d'un coup d'épaule rageur quand Raspone voulut le rattraper.

— Bon débarras, cracha Yorek. (Il renifla.) Vous seuls, ici, êtes dignes du sang qui coule dans vos veines, lança-t-il à l'adresse de son autre frère et de son cousin. Vous seuls méritez qu'un jour, la Chimère vous accorde sa grâce. Car la croûpiture n'est pas une maladie, sachez-le, oh non, non, c'est une bénédiction ! Mon corps s'éteint, mais je sens que mon esprit commence à peine à s'éveiller, je le sens avec une acuité infinie. J'accéderai bientôt à un autre niveau de conscience et je ferai de notre Maison la plus puissante des Terres de Jade. Le temps est venu de tirer flamberge au vent et de châtier les Sourgne.

Raspone éprouvait bien une pointe de contrariété pour Wolfan, mais, sur le coup, il était persuadé que tout ceci n'était qu'une provocation sans lendemain de la part de Yorek. Tout ce qu'il voyait à ce moment-là, c'était la possibilité de se battre enfin contre l'ennemi.

— Tu peux compter sur ma hache.

— Tu auras bientôt ta bataille. Mais pour l'heure, j'ai une grave nouvelle à vous annoncer. Un autre ennemi nous menace, plus dangereux encore. (La voix de Yorek se brisa presque, vibrante de larmes et de colère.) Cette nuit, on a essayé de m'abattre ! Une créature venue du ciel a violé ma chambre et a tenté de m'étouffer. Loué soit le Rugissant, elle a pris la fuite avant d'avoir achevé son forfait. J'ai aussitôt envoyé Ramzel à ses trousses, et notre petit gnome gris a eu le temps d'entrapercevoir cette tornade monstrueuse se faufiler dans la tour de guet. C'est de là que vient le mal ! C'est là qu'il faut frapper ! Il faut exterminer le cromlek et ses sbires, une bonne fois pour toutes !

La croûpiture lui rongerait-elle la cervelle ?

La vision fugitive de tentacules remuant dans la tête de Yorek marqua l'esprit de Raspone.

— Si Kroll meurt, nous aurons Haardoth contre nous.

— Alors, mon frère, nous montrerons au seigneur régent qui est le véritable maître de la cité noire. Il apprendra que je suis Yorek, le maître des armées, LA VOIX DE L'ACIER ET DU SANG !

Il n'y avait plus qu'un dément sur le trône, Raspone le comprenait trop tard.

Il faut à tout prix empêcher cette folie !

— Dans ce cas, prends-moi pour mener cet assaut.

— Comme je l'ai déjà dit, j'avais une affaire urgente à traiter. C'est que j'étais très contrarié. Je ne pouvais laisser cet affront impuni, tu comprends ?

— Tu veux dire que tu as déjà donné l'ordre ? tempêta le héros Gordreg.

— Douze hommes sont partis là-bas, avec Beorg à leur tête, ça devrait suffire.

— Quand ?

— Un peu avant votre arrivée. Je doute que tu arrives à temps pour la fête, il ne restera plus que les os à ronger.

— Je vais au moins tenter, conclut Raspone, frappant sa poitrine pour saluer et tournant les talons.

Juste avant de quitter la salle, il entendit de loin un ordre de Yorek qui faillit lui faire rebrousser chemin.

— Capitaine Redan, pour sa protection, mettez Wolfan aux fers. Évitions-lui de commettre une bêtise.

Je ne serai pas long, Wolfan... songea Raspone, le cœur battant.

Parvenu dans le corridor, le héros Gordreg courut comme si sa vie en dépendait. Pas le temps de revêtir l'armure. Il fit un crochet par sa chambre, empoigna sa hache et, sans même refermer sa porte, fila en direction des écuries. Il bouscula garde et palefrenier, droit vers son destrier infernal qui piaffait comme un beau diable, et s'arrêta net.

Entre deux stalles tapissées de foin, Légis la Panthère brossait tranquillement son propre cheval.

— Toi ! hurla Raspone.

Légis se retourna brusquement, faisant virevolter ses nattes sur ses joues balafrees.

— Suis-moi, j'ai besoin d'un guerrier de ta trempe.

Légis enfila son bouclier de poing, attrapa un javelot, puis tous deux enfourchèrent leurs montures et quittèrent au galop les écuries.

C'était le calme plat dans la tour de guet. Au premier étage, tout le monde dormait ou presque, volets de bois ou de tissu tirés, le couloir éclairé par deux torches. Ao cherchait le repos sur sa couche, encore toute retournée par son cauchemar de la nuit. Kroll piquait un somme avant sa visite à Feyziye, et Valthar ronflait entre deux quintes de toux. Quant à Perceron, il n'était toujours pas revenu de sa virée à la *Nuit Rieuse*.

Au rez-de-chaussée, comme chaque matin, l'apprenti Pietro, brun et trapu, boutonneux, arrangeait l'échoppe comme du temps de maître Payot. En même temps, il bavardait avec le soudard cuirassé qui gardait les lieux. On n'ouvrirait pas boutique avant une heure au bas mot.

— Alors, le seigneur des Danker ne t'a toujours pas jeté à la rue ?

Depuis la mort de Payot, le soudard, qui avait remplacé les gardes précédents, se fendait presque tous les matins de cette remarque agaçante. Avec ses joues piquetées de poils épars et sa tronche de travers, il tenait plus du brigand que de la sentinelle, mais, au moins, Pietro se sentait en sécurité avec lui.

— Non, Molten. Et puis d'abord, je ne vois pas à quoi ça l'avancerait. Avec moi, les affaires continuent de tourner.

— M'est avis qu'il s'en balance, l'ogre, de ses affaires.

— Le jour où il lui prendra l'envie de...

— Tu entends ça ? le coupa Molten.

— Quoi ?

Et il entendit. À l'extérieur, les sabots claquaient par dizaines dans un brouhaha grandissant. Bientôt, une troupe vociférante et cliquetante mit pied à terre.

— On dirait que ça va bastonner, dehors ! s'exclama Pietro avec des yeux ronds.

— Ils viennent ici, bougre d'andouille ! chuchota Molten qui n'en menait pas large.

On tambourina si fort à la porte que les gonds vacillèrent.

— Ouvrez, par le Rugissant ! gronda une voix caverneuse.

— Pietro, monte prévenir les seigneurs, grouille !

L'apprenti ne se fit pas prier et disparut dans l'escalier en un tournemain. Molten s'avança.

— Qu'est-ce que vous voulez ? gueula-t-il.

Dehors, dans l'aube blafarde, statues de métal casquées de heaumes aux faciès de démons, douze

guerriers se dressaient dans leur pelisse, bardés de l'armure lourde Gordreg, noire comme la nuit et ouvragée par les plus habiles forgerons. Douze guerriers armés de haches, d'épées, de kriss ou de masses.

Montagne de fourrures, de muscles et d'acier, les lèvres encroûtées, Beorg fit un pas vers l'entrée, empoigna sa masse à deux mains derrière lui, comme un bûcheron sa cognée, et l'abattit avec un beuglement sourd sur la porte, défonçant pêne, loquet, et arrachant tout un pan de bois au passage. Un coup de pied en avant, et il envoya claquer contre le mur le reste de la porte défoncée.

Molten roula sur le côté par réflexe, bondit vers le comptoir, s'empara d'une arbalète planquée derrière, tandis qu'une vague de métal noire déferlait dans l'échoppe. Il tira. Le carreau traversa une armure, un guerrier s'écroula. Mais le soudard n'eut pas le temps de sortir son épée : une hache lui fendit le crâne en deux.

Raspone et Légis galopèrent à bride abattue à travers la cité.

— Suis-moi, ordonna Raspone en s'engageant dans une ruelle étroite.

En raison de leur nombre, les hommes menés par Beorg n'avaient peut-être pas emprunté le raccourci de venelles. Raspone pouvait encore gagner un temps précieux.

— Place ! Place ! gueulait-il à tue-tête aux passants sur son chemin, en talonnant de plus belle les flancs de sa monture.

Un mendiant trop lent à se lever se trouva emporté sous les sabots du destrier infernal, piétiné, brisé... et, toujours, Raspone fendait la foule, sans un regard en arrière pour les malheureux qui ne s'écartaient pas à temps.

— Qui est notre ennemi ? hurla Légis.

— Des guerriers qui portent nos couleurs.

— Des hommes à nous ?

— Des hommes qui risquent de faire chuter notre Maison.

— Messire, réveillez-vous, par les dieux ! Des soldats attaquent la tour ! hurlait Pietro à l'oreille du cromlek.

Kroll sursauta, regarda autour de lui d'un air ahuri et repoussa l'apprenti.

— Où ?

— Ils arrivent dans l'escalier !

— Va chercher Ao, allez avec Valthar, bloquez la porte avec les meubles et attendez-moi.

— N'allez pas là-bas, c'est trop dangereux, messire !

Le seigneur des Danker fonça vers l'escalier qui résonnait déjà de cris, tandis que Pietro se précipitait dans la chambre d'Ao.

Kroll s'empara d'une torche et cogna la première ombre qui apparut au sommet des marches. Un puissant *clong* retentit. Profitant de l'effet de surprise, il bloqua le poignet du guerrier, le souleva de terre et le balança sur les reîtres qui se pressaient derrière. L'homme s'écroula sur les marches, et deux autres prirent aussitôt sa place. Le cromlek les ceintura entre ses bras de colosse et poussa

encore, mais ces soldats-là étaient du genre coriace. Il résista tant qu'il put, les crocs serrés à s'en faire éclater la mâchoire, jusqu'à ce qu'une lame fourbe jaillît de la mêlée et lui entaillât un mollet. Il recula brusquement, perdit l'équilibre, un coup de hache passa au-dessus de sa tête avec un sifflement rageur, et il se rétablit de justesse.

Derrière ses assaillants, tout au fond du couloir, il entrevit Pietro et Ao qui s'enfermaient dans la chambre de Valthar.

C'était le moment où jamais pour faire diversion. Parant une lame d'un revers de sa torche enflammée, il battit en retraite de l'autre côté, vers le salon où filtrait le jour.

— Par ici, bande de salopards ! cria-t-il avant de s'enfoncer dans la pièce.

Beorg apparut dans le couloir au milieu de ses guerriers, son maillet de géant emprisonné dans les battoirs qui lui tenaient lieu de mains.

À trois hommes, il ordonna de fouiller le couloir ; à trois autres, de partir en chasse dans les étages. Un des leurs étant posté dans l'échoppe, ils furent cinq à rejoindre le salon. Kroll avait jeté ses gants par terre et les attendait à l'autre bout de la pièce, derrière la grande table ovale, sa torche à la main.

Beorg entra le premier et ses hommes se déployèrent autour de lui.

— Tu es fait comme un rat, cromlek !

Kroll le fixa avec férocité.

— Non, *vous* êtes pris au piège.

À ces mots, il colla la flamme contre son visage.

Ce fut comme si des dizaines de serpents plantaient leurs crochets dans ses chairs. Il hurla de douleur, lâcha la torche et s'effondra un genou à terre, tête baissée, le souffle rauque... puis leva tout à coup vers eux un regard agité de flammèches, et sauta sur ses pieds, la gueule béant sur ses crocs. Il poussa un rugissement bestial et, soudain, ses poings se couvrirent de flammes.

— Par le Rugissant, crevez-moi cette abomination ! tempêta Beorg en avançant.

Les hommes se ruèrent vers la table.

D'un seul élan, Kroll empoigna un lourd fauteuil, s'élança tel un fauve et, en vol, écrasa le meuble sur le premier garde, dans une gerbe d'éclats de bois. Tandis que son adversaire chutait salement à terre, il tendit le bras d'instinct ; de sa paume torturée de cicatrices surgit un tourbillon de feu, qui déchira l'air et frappa le soldat suivant, embrasant sa pelisse et l'obligeant à reculer vers le couloir.

Plus prompt, le troisième guerrier lui balança son épée dans les côtes. La lame percuta le flanc du cromlek avec un son mat, en plein sur l'étrange escarre rocheuse qu'il avait découverte en se levant. Kroll empoigna à deux mains le bras de son agresseur et le brisa sur son genou comme une planche de bois, avant de passer à sa tête et de lui rompre les cervicales dans un crissement d'os et d'acier. Tout à sa fureur, il ignora ses deux autres ennemis, et un formidable coup de masse de Beorg le balança sur le tapis qui s'était mis à flamber.

Il roula sur le dos. Au-dessus de lui, masse levée à deux mains et frôlant le plafond, Beorg s'apprêtait à lui écraser la tête. Un second jet de feu fusa de la paume de Kroll. Son ennemi recula d'un pas et lâcha son arme, qui retomba lourdement sur les vitrines du salon garnies de grimoires. Des débris de verre valdinguèrent à grands fracas dans toute la pièce. Hors de lui, le colosse en fourrure souleva la table massive à bout de bras et la renversa sur le cromlek à terre.

Alors qu'il luttait contre les serpents de feu qui s'acharnait à envahir son esprit, Kroll sentit ses

poumons se vider de leur air d'un seul coup : le poids écrasant de la table, joint à celui de la barrique de viande grimaçante venue se jeter dessus pour empêcher le cromlek de se dégager.

— Tranche-lui le cou ! beugla Beorg à son dernier homme valide.

Celui-ci se rua de l'autre côté, hache à la main.

Les bras coincés sous la table, Kroll était en plus fâcheuse posture qu'un condamné sur le billot. La rage monta d'un cran et il se résigna à laisser les serpents infester sa cervelle. Le feu dans ses yeux redoubla d'intensité.

Alors, il riva ses pupilles ardentes sur le heaume du guerrier qui s'apprêtait à l'exécuter, et, comme en écho, le casque au faciès de démon rougeoya, aussi incandescent qu'une lame chauffée à blanc sur l'enclume d'un forgeron. L'homme se raidit tout à coup, foudroyé par la douleur, et se mit à hurler comme un porc à l'abattoir, incapable d'ôter le heaume qui fondait, fusionnant avec le gorgerin, tandis qu'une fumée aux effluves de chair grillée s'échappait de sa visière. En se tortillant, il s'écroula sur le tapis en flammes.

Beorg pesta, bascula par terre tout près du cromlek, lui passa un bras autour du cou et lui écrasa la trachée au creux de son coude, prenant bien soin de l'empêcher de regarder dans sa direction. En dépit de sa corpulence, le seigneur des Danker n'était pas de taille contre la montagne, et l'air ne tarda pas à lui manquer. Les flammèches dans ses yeux s'estompèrent, puis s'éteignirent. Kroll sentit tout à coup la fatigue l'engourdir.

Ao s'était réfugiée dans un coin de la chambre.

Valthar se redressait à peine, extirpant le glaive caché sous sa couche. De son côté, Pietro se démenait comme un beau diable pour pousser la commode vers le seuil, quand un soldat défonça la porte d'un coup d'épaulière.

Valthar tenta le tout pour le tout et plongea sa lame droit vers la visière du nouveau venu. La pointe atteignit la fente, racla le renforcement, mais pas assez loin. Le vétérân trébucha et lâcha son arme, rattrapé par sa faiblesse.

Heaume ensanglanté, le guerrier fou de douleur releva par le col celui qui venait de le blesser, le traîna à l'écart dans le coin et entreprit de lui défoncer le visage à coups de gantelet.

Deux autres soldats firent irruption dans la pièce. Pietro lança un vase qui s'écrasa en vain sur l'acier noir d'une cuirasse. En réponse, une lame s'enfonça dans son ventre jusqu'à la garde et l'apprenti s'écroula, les joues gonflées, un *oh !* de stupéfaction sur les lèvres.

Le reître s'acharnait toujours sur Valthar. Le gantelet tombait et retombait avec un bruit de viande humide, éclatant une lèvre, un sourcil, arrachant une dent et déchirant une joue, taillant dans les chairs avec sauvagerie.

— Assez ! cria Ao à tue-tête.

Dans les ténèbres autour d'elle, quatre auras lui apparurent ; l'une affaiblie, les autres rouge sang. Un courant d'air balaya la pièce, venu de nulle part.

Le garde au gantelet lâcha le vétérân comme un paquet de linge sale, et dégaina un kriss. Les deux autres reculèrent d'un pas.

Une vague d'énergie parcourut le corps d'Ao. Elle écarta les bras en croix, ferma les poings, et ses longs cheveux noirs se dressèrent lentement au-dessus de sa tête.

— *ASSEZ !* répéta-t-elle d'une voix d'outre-tombe, impérieuse.

L'air se chargea d'étincelles bleutées aux crépitements de plus en plus sonores.

Et d'un seul coup, assourdissante, déchirante, une rafale s'abattit sur les guerriers. Arrachés du sol, leurs corps se fracassèrent contre les murs de la chambre, avant de retomber comme de lourds insectes désarticulés.

La chevelure d'Ao cascada sur ses épaules et la Naïme s'écroula, inconsciente.

Au bord de l'asphyxie, Kroll se débattit avec l'énergie du désespoir.

La force de Beorg était telle qu'il parvint à peine à tourner la tête sur le côté, le nez écrasé contre la manche en fourrure du guerrier. Ce fut assez pour pouvoir mordre. Ses mâchoires se refermèrent sur l'avant-bras qui l'étranglait, et s'enfoncèrent aussi facilement que dans un quartier de sanglier. Il tira d'un coup sec et emporta dans sa gueule un morceau de poils, de cuir et de chair. Le sang gicla sur ses crocs.

— Je vais te massacrer, putain d'animal ! brailla Beorg en lâchant brusquement sa prise, avant de s'élancer vers sa masse d'armes.

Kroll en profita pour s'extirper de sous la table et se redresser tant bien que mal, mais quand il vit le garde à la pelisse cramée se ramener, avec trois de ses semblables, derrière Beorg planté là comme une montagne en colère soulevant son énorme masse, ses derniers espoirs s'envolèrent. La rage l'avait abandonnée, et plonger son regard dans le feu qui ravageait le salon ne lui provoqua plus qu'un foutu mal de crâne. Beorg fut sur lui l'instant d'après. Le seigneur des Danker vit trop tard le maillet fuser dans sa direction : un nouveau choc au ventre le plia en deux.

Raspone et Légis arrivèrent en trombe devant la tour, sautèrent à bas de leurs destriers et s'engouffrèrent dans le bâtiment.

Le guerrier posté dans le hall se fendit d'un salut et les laissa passer sans poser de questions. Ils parvinrent à l'étage et foncèrent jusqu'au salon ravagé par l'incendie.

— Beorg ! hurla Raspone pour couvrir le vacarme des flammes.

Le géant se tourna vers lui.

À côté, sur les rotules, le cromlek se tenait le ventre.

— Vous êtes venu finir le travail ? lança-t-il, le souffle court.

— Non, je viens mettre un terme à cette folie. Beorg, écarte-toi du seigneur des Danker.

En proie à une profonde incrédulité, Kroll fixa Raspone.

Le feu avait envahi la moitié du salon. Les toiles inestimables de Galosip et d'Adelcalar n'étaient déjà plus que des lambeaux calcinés, et les vitrines, la table en bois d'Ulthak, les fauteuils et les vieux grimoires disparaissaient au sein de la fournaise.

— Ce cromlek est une abomination, laisse-moi l'achever ! exigea Beorg.

— Tu te trompes d'ennemi.

— J'ai vu la chose qui s'en est prise à notre maître !

— Et tu prétends qu'il s'agit de lui ? Le seigneur de la nécropole ?

— Yorek a désigné la tour. D’une manière ou d’une autre, le cromlek est derrière tout cela !

— Yorek a sombré dans la folie. Arrière, à présent !

La montagne raffermi sa prise sur sa masse.

— Foutaises !

— Pour la dernière fois, écarte-toi où je laisserai parler ma hache.

— Guerriers, nous tenons nos ordres de Yorek ! Avec moi, sus aux félons ! cria Beorg tandis qu’il levait son arme sur le cromlek à terre.

Légis s’élança, son javelot fusa, atteignit le géant dans le dos et le déséquilibra. Un guerrier sauta aussitôt sur la Panthère, qui para l’attaque de son bouclier de poing.

D’une seule frappe de sa terrible hache, Raspone arracha un bras et enfonça une cage thoracique. Il esquiva une masse, encaissa sans broncher un coup de kriss à l’abdomen et décapita son adversaire d’un furieux revers avant que celui-ci n’ait eu le temps de retirer sa lame. Malgré sa blessure, Beorg arma sa masse et s’avança vers eux.

Tandis que Légis se faufilait sous la garde du dernier guerrier et lui enfonçait son coutelas dans la gorge, Raspone courut sur le géant en rugissant, fit tourner sa hache et la lui planta à la volée au travers de la poitrine, le coupant presque en deux. Beorg s’écroula, blême, un filet de bave sous le menton.

Alors que le feu s’étendait de toute part, Kroll tituba jusqu’à la chambre de Valthar, souleva Ao – qui reprenait mollement connaissance – et gagna les escaliers, la Panthère sur les talons.

À la vue du cromlek, la sentinelle postée dans l’échoppe attaqua. Légis interposa son bouclier de justesse, fit trébucher le guerrier d’un croc-en-jambe et l’acheva au sol avec son coutelas.

Raspone les rejoignit au rez-de-chaussée avec Valthar sur l’épaule, qu’il déposa sur un paquet de couvertures. Le vétéran avait le visage en sang.

— Il s’en tirera, assura Légis.

Kroll avait à peine fini d’aider Ao à se redresser qu’il apostropha le héros Gordreg :

— Par les dieux, qu’est-ce que c’est que ce foutu bordel ?

— Yorek a perdu la raison. Je viens ici pour réparer nos torts.

Sans la fatigue qui l’écrasait, Kroll lui aurait sauté à la gorge.

— Nous sommes plus morts que vifs, la tour est en train de partir comme un bûcher, et vous appelez ça *réparer* ? demanda-t-il, les yeux exorbités.

— Nous avons sacrifié les nôtres pour vous tirer de là, intervint Légis, imperturbable.

D’un geste, Raspone lui intima l’ordre de se taire.

— Il a raison, Légis. Notre Maison s’est déshonorée.

La vue du tueur de Naïmes planté en héros dans l’échoppe de Payot avait quelque chose de révoltant. Kroll sentit la bile lui remonter dans la gorge, et, en raison de l’épuisement, laissa éclater la haine qui couvait depuis trop longtemps.

— Ne croyez pas que votre intervention va effacer le massacre de Pomawok, souffla-t-il entre ses crocs.

— Je ne nourris pas ce genre d’illusions. Je connais la guerre et je sais les marques qu’elle laisse. Demandez donc à votre ami Valthar ce qu’il pense de ses années chez les Chiens de Sel.

Des craquements sinistres à l’étage les interrompirent. Sans doute des meubles qui s’effondraient sur eux-mêmes, leurs pieds dévorés par les flammes.

— Il est temps d’y aller, intervint la Panthère.

— Alors, faites sortir mes amis d'ici, répondit sèchement Kroll.

Sans quitter des yeux le seigneur des Danker, Raspone fit signe à Légis d'obtempérer.

Le cromlek attendit qu'ils fussent dehors pour reprendre la parole.

— Je sais que Valthar a appartenu à ces mercenaires par le passé. Sauf qu'il s'est racheté depuis, et qu'il ne s'en est jamais pris aux Naïmes.

— Vous n'avez que le nom de ce peuple à la bouche.

Le guerrier à la muselière s'échauffait.

Débordant de rage, Kroll se rapprocha, si près que son front toucha celui de Raspone.

— Ce peuple, c'était le *mien*. J'ai grandi à Pomawok. Est-ce que le nom de Maïko vous dit quelque chose ? (Le Gordreg resta muet.) Rien ? Drapé dans votre honneur, du haut de votre foutu destrier, la vie de Naïmes ne vaut pas mieux que celle d'insectes, n'est-ce pas ? Maïko était de ma famille, un enfant à peine plus jeune que le fils de Wolfan. Vous l'avez assassiné !

Sur le moment, Raspone ne broncha pas d'un pouce.

Le silence céda la place aux mots, et ce silence persista, profond, tranchant, venimeux. En dépit des flammes, en dépit de la haine, les serpents de feu restaient dans l'ombre, peut-être rassasiés par la tuerie.

Quelques pierres dégringolèrent du plafond, suivies d'un morceau de poutre enflammé. Le temps s'était figé et, l'espace d'un instant, on eût dit que les deux colosses n'attendaient plus que d'être emportés par l'incendie qui déchiquetait la tour.

Kroll se jeta sur Raspone, percuta sa poitrine de son épaule, l'accrocha et, dans son élan, le repoussa jusqu'au mur. Le dos du Gordreg claqua contre la paroi, mais il se déroba aussitôt, attrapant le bras de son adversaire. Kroll n'eut pas le temps de comprendre ce qu'il se passait : il se retrouva un genou à terre, le bras tordu en arrière, immobilisé par une clef.

— Tranche-Cime résonnera bientôt de cris de victoire, ajouta le cromlek pour enfoncer le clou, ahanant pour se dégager de la prise.

— Je comprends votre colère, mais vous devez m'écouter. En votant pour les Sourgne, c'est la cité noire tout entière que vous risquez de mettre en péril.

Cette fois, la fierté avait déserté le regard du Gordreg, et c'était une expression presque implorante qui se peignait sur sa trogne muselée de dur à cuire.

— Cette cité, je m'en cogne ! Ceux de votre espèce n'ont qu'à s'entretuer, je serai le premier à applaudir au spectacle.

La prise de Raspone se relâcha imperceptiblement.

— Alors, il n'y a rien que je puisse faire ?

Kroll sentit les serpents de feu s'éveiller à nouveau, et il s'apprêtait à les laisser se déchaîner quand il vit le sang en train de coaguler sur le flanc du Gordreg. Ce fut comme une illumination.

Au prix d'un violent effort, il trouva la force de les faire taire.

— Si, il reste une chose.

— Je vous écoute.

— La jeune femme aveugle, dehors.

— Quoi ?

— Avez-vous le pouvoir de lui rendre la vue ?

Raspone acquiesça avec gravité et le relâcha.

— Il existe un moyen, un rituel ancien. Donnez-moi une poignée de jours et, au nom du Rugissant,

je vous promets que je mènerai personnellement ce rituel.

RETOUR A ROQUACIER

Quelques coffres, deux tapis, une caisse de bibelots en vrac, ce fut bientôt tout ce qu'il resta de la tour de guet. Ça, et un édifice en pierre noirci par des flammes qui n'en finissaient plus de s'agiter dans l'aube, attirant une foule de badauds sans cesse plus compacte.

Raspone confia à Légis la tâche de veiller sur le butin en attendant l'arrivée des lynx. Il promit ensuite à Kroll de lui dépêcher des hommes pour convoyer les Danker jusqu'à la nécropole, enfourcha son destrier noir et partit au galop vers Roquacier, la rage au ventre.

La forteresse en vue, il pressa encore l'allure, franchit le pont-levis à bride abattue et démonta devant la statue du Rugissant qui se dressait là, sur six pas de haut, au pied du donjon : géant à tête de loup appuyé sur la hampe d'une hache à deux mains.

Le Gordreg balança son arme sur le socle monumental, se hissa dessus d'un coup de rein, et fit face à la cour.

— Sonne le tocsin ! hurla-t-il à une sentinelle sur le chemin de ronde.

Campé entre les jambes de la statue, on eût dit que le Rugissant en personne veillait sur lui.

— À moi, guerriers ! cria-t-il à pleins poumons.

Les gardes de faction et les soldats qui s'entraînaient furent les premiers à accourir. Raspone reconnut le sergent Aranis, un joufflu aux tempes grisonnantes, Lendor, un rouquin prétendant à la garde d'élite, et le barde Feyziye.

— Par le Rugissant, je botterai moi-même le cul du dernier arrivé ! ajouta-t-il juste avant que les cloches se déchaînent.

Il donna l'ordre aux présents d'aller chercher chaque homme que contenaient tourelles, hourds et échauguettes. Finalement, le tocsin se tut, et ce furent près de deux cents soldats muets qui se pressèrent en arc de cercle devant la statue.

Alors, sa hache désormais en travers des épaules, il brisa le silence :

— Jamais nous n'avons renoncé sur le champ de bataille. Jamais nous n'avons plié le genou devant l'ennemi. Aujourd'hui, mes frères, j'ai besoin de votre courage. L'ennemi n'est pas un inconnu foulant des terres lointaines. Il est là, tapi entre nos murs. Sur le trône même ! La croûpiture a fait de Yorek un monstre !

Surpris, indignés, murmures et jurons fusèrent de toute part.

Hellsam fit un pas en avant.

— J'ai vu, de mes propres yeux, la créature qu'il est devenu. Mon frère dit la vérité.

— Cette chose a mis Wolfan aux fers, reprit Raspone. Elle veut faire tomber Heaumenuit et trahir la cité. Je dis que nous devons nettoyer le trône Gordreg ! Qui est avec moi ?

Quelques hommes levèrent le poing, mais ce fut insuffisant pour emporter l'adhésion de la foule. C'était une chose que de livrer bataille contre des adversaires que l'on avait appris à haïr ou que l'on connaissait à peine. C'en était une autre que d'être tiré du sommeil et exhorté à renverser au pied levé le seigneur que vous considériez hier encore comme le maître incontestable de Roquacier.

Raspone savait que s'ils hésitaient trop longtemps, cela finirait par se retourner contre lui. Il

devait réveiller d'un grand coup tous ces hommes, quitte à se salir les mains une fois de plus.

— Si l'un d'entre vous hésite, qu'il fasse le tour de la statue et qu'il marche vers le donjon.

Il défia la foule du regard. Le vaillant Lendor s'avança.

— Que j'entende ces mots de la bouche du capitaine Redan, et je te suivrai, dit le rouquin en contournant la statue.

Il n'avait pas fait deux pas en direction du donjon que Raspone s'élança de son piédestal et atterrit en souplesse, hache en mains, avant de frapper d'un furieux revers. La tête du rouquin roula dans la cour.

Le héros Gordreg se tourna à nouveau vers la foule en proie à un fameux brouhaha.

— S'il avait prévenu Redan, c'est dans une cour noyée de sang que l'avenir de notre Maison se serait joué. Qui est avec moi ?

Hellsam beugla comme un forcené, imité par le sergent Aranis et les vétérans de la Guerre de Cendre.

C'était encore insuffisant.

Raspone brandit sa hache et fit quelques pas vers la foule, le regard meurtrier.

— QUI EST AVEC MOI ? rugit-il sous sa muselière.

Des cris éclatèrent, et enfin une clameur de tous les diables s'éleva dans la cour. Les soldats se mirent en branle et marchèrent jusqu'au donjon.

À l'intérieur, les gardes en faction dans les corridors laissèrent passer la troupe sans piper mot, peu enclin à jouer les héros ou les curieux face à deux cents hommes résolus menés par le seigneur Raspone, et ce fut sans coup férir que l'armée improvisée rejoignit l'obscur salle du trône.

Le capitaine Redan les attendait sur le seuil, droit dans ses bottes, épée bâtarde et kriss dégainés, le fier et jeune Gilead à ses côtés. Harnois d'ivoire pour l'un, armure écarlate pour l'autre, les deux guerriers d'élite semblaient tout droit sortis d'une quelconque légende.

Raspone leur fit face, hache sur l'épaule.

— Hors de mon chemin.

— Je suis là pour défendre le trône, dit Redan, impassible.

— Un trône souillé par une abomination.

— Alors je te défie en duel, Raspone. Prenons le Rugissant à témoin, il nous dira si tu es dans le vrai.

— Je ne mettrai pas l'honneur des Gordreg en jeu pour une histoire de gloriole. Tu as prouvé ta loyauté et je refuse de salir davantage ce lieu avec ton sang.

Un cri perçant retentit alors au fond de la salle, là où se trouvaient Yorek et le reste de la garde d'élite. Un cri démentiel, inhumain, qui glaça d'effroi la troupe, déchirant la pénombre constellée de chandelles aux lueurs agonisantes.

Une ombre s'agita dans les ténèbres, et une masse informe coula du trône jusqu'au sol. L'instant d'après, la chose bondit, renversa un garde au passage, et glissa dans leur direction avec un curieux bruit visqueux. Elle s'immobilisa à quelques pas de Raspone.

De Yorek, on ne distinguait plus qu'un vague morceau de visage coincé entre les replis putrides du tas de croûpiture suintant.

Même Redan parut décontenancé par cette horreur surgie des ténèbres et qui se décomposait à vue d'œil.

Il en baissa ses armes.

Une voix faite de gargouillis s'éleva de la chose.

— Des couards, tous autant que vous êtes ! Notre Maison mérite plus de grandeur !

— Arrière ! gronda Raspone en avançant, prêt à frapper.

La chose recula vers le mur percé de meurtrières.

— Vous ne ferez que ramper dans l'ombre des Heaume-nuit ! clama-t-elle.

Alors que le héros Gordreg pensait l'acculer contre la paroi, ses tentacules se collèrent à la pierre, elle se hissa d'une traction jusqu'à la meurtrière la plus proche et s'y engouffra d'un seul coup avec un *schlooorp* immonde, abandonnant dans son sillage une gerbe de déjections verdâtres.

Raspone se précipita vers l'ouverture et risqua un œil en contrebas du donjon.

La cour était vide.

— Maudite créature ! Qu'on me retrouve cette chose et qu'on y foute le feu !

Feyziye fleura l'aubaine sitôt que la troupe tapageuse qu'il accompagnait prit le chemin des geôles. Avec le raffut que la libération de Wolfan suscitait, il tenait là une occasion inespérée d'approcher Dragan. De quoi réviser ses plans au débotté et précipiter le cours des événements s'il la jouait fine.

Ils passèrent le cordon de gardes en poste devant les souterrains de la forteresse et franchirent les galeries qui menaient aux cachots.

Raspone réquisitionna le garde-chiourme et ses sbires. Tandis que la foule partait délivrer le nouveau maître des Gordreg, le barde s'éclipsa en douce.

Si Wolfan jouissait d'une cellule de prestige, il en allait tout autrement du vieux chasseur naïme, relégué au fond d'un couloir poussiéreux éclairé à la chandelle.

Feyziye approchait du cachot de Dragan quand une voix derrière lui le héla.

— Hé ! Toi là-bas !

C'était un garde. Un homme en cuirasse de fer qui venait à sa rencontre, l'épée au poing. Sans doute affecté exprès à la surveillance du Naïme, et du genre assez zélé pour ne pas céder à la liesse qui triomphait à quelques cellules d'ici.

— Qu'est-ce que tu fiches ici, le barde ?

Il n'avait pas terminé sa question que Feyziye empoignait sa harpe et égrenait quelques notes accompagnées de paroles anciennes.

Les épaules du garde s'affaissèrent et il resta planté là, oscillant imperceptiblement, inexpressif.

— La clef est dans sa botte, dit une voix dans l'ombre.

Dragan se tenait derrière le guichet de son cachot, aux aguets, les joues piquetées de poils drus, ses prunelles grises pleines d'excitation, et sa chevelure argentée en bataille.

Il n'avait rien manqué du spectacle.

— Navré, mais ce n'est pas le meilleur your pour une évacion.

— Tout ce foutoir, ce ne sont pas vos alliés ?

— Youste un petit règlement de comptes entre Gordreg.

— Alors pourquoi vous vous en êtes pris au garde ?

— Ye dois vous parler. Si ye vous ouvre la porte maintenant, c'est la mort qui nous attend en haut. Y'ai quelques talents, mais ye ne saurais venir seul à bout de la garnison de Roquacier. Vous

allez m'aider à préparer votre évasion.

— Vous aider, moi ? Comment ?

— Faites-moi confiance.

— Je ne sais même pas qui vous êtes.

— Ye souis un espion infiltré dans le camp des Gordreg, la Maison qui vous retient ici dans sa forteresse, Roquacier. Et il se trouve que ye connais Kroll. Pour tout vous dire, il est désormais seigneur régent.

— Kroll ?

— Ce cher cromlek, précisément.

— Par la déesse... marmonna Dragan, aussi ému que surpris.

— Le temps presse, écoutez-moi. Kroll est pris entre deux feux et doit choisir un camp. S'il opte pour les Sourgne, il pense que l'on vous exécutera. S'il choisit les Gordreg, il sera condamné pour meurtre à cause d'une bagarre avec des lynx qui a mal tourné. Il risque de choisir les Gordreg, persuadé qu'ils le protégeront en retour et qu'ils écraseront les Sourgne. Mais ce serait une grave erreur. Roquacier court au-devant d'une cuisante défaite. La seule solution pour vous sauver tous les deux est qu'il choisisse les Sourgne. Pour cela, vous devez m'aider à vous libérer. Pour votre gouverne, ce sont les Gordreg qui ont exterminé votre peuple.

— Qu'est-ce que vous attendez de moi ? demanda Dragan, plus sombre que jamais.

Feyziye se colla contre les barreaux encastrés dans le guichet.

— C'est simple. Ye dois le convaincre de la nécessité de vous faire évader. Il doit savoir que ye vous ai vu et que vous défendez ce plan. Il doit avoir confiance. Il vous suffit de me dire quelque chose que vous deux êtes les seuls à connaître. Le genre de choses qu'aucun bourreau ne chercherait à vous extorquer sous la torture.

Dragan passa la langue sur ses lèvres. Puis il observa le garde ensorcelé, comme pour se rassurer une dernière fois quant au crédit qu'il pouvait accorder à son interlocuteur, s'approcha et, finalement, chuchota au creux de son oreille.

Quelques instants plus tard, Feyziye traversait la cour en direction du pont-levis, sa harpe en bandoulière et un sac de jute sur l'épaule.

Il n'avait pas besoin de plus, là où il se rendait.

Depuis qu'il avait sauvé Perceron des griffes de Lysandrin, les Gordreg lui accordaient assez de confiance pour le laisser quitter Roquacier sans surveillance.

Il se retint de courir en franchissant la herse, gagné par une intense excitation.

Désormais, plus rien ne l'empêcherait de livrer le cromlek en pâture à l'Ancienne.

Feyziye contempla une dernière fois les créneaux garnis de pieux de fer, et prit le chemin de la nécropole.

— Adieu, Roquacier, dit-il à voix basse.

LE DÉPART

Ce fut sous escorte Gordreg que les maraudeurs rallièrent la nécropole, Valthar dans une civière. Rumstrot les accueillit avec de grands rires séniles avant de les installer dans une bicoque attenante à sa demeure. Avec l'aide des hommes de Roquacier, leurs quartiers furent établis en un rien de temps, et les soldats s'en retournèrent bientôt à leur forteresse.

Cela n'avait rien du luxe de la tour de Payot mais, après ce qu'ils venaient de vivre, leur nouveau logis avait tout d'un havre de paix, avec le silence sépulcral qui régnait par ici.

Un silence qui fut de courte durée.

Kroll était en train de s'assoupir sur une pailleasse quand il entendit des éclats de voix au-dehors.

Perceron était de retour. Il se tenait le crâne, abruti par une vilaine gueule de bois, aux prises avec un Rumstrot qui le harcelait de remerciements pour avoir tiré son cimetière des griffes Sourgne.

— Quelle tragédie, Seigneur Kroll ! s'exclama Perceron. On m'a raconté en chemin ce qui vous était arrivé.

— Où étais-tu passé ?

— Oh, je me suis permis un saut au *Requin Barde*, après un petit crochet par la *Nuit Rieuse*. Ou alors était-ce la *Folle Sirène* ?

Perceron leva un sourcil interrogateur et se gratta le menton.

— Au moins, ta soirée aura été plus clémentine que la nôtre.

— Ah, si j'avais été là, ces fous sanguinaires auraient tâté de ma rapière ! (Il se massa la tempe.) Au fait, ça me revient tout à coup. Une gamine des rues est venue me remettre un message. L'alchimiste Morgan voudrait nous faire part d'un sujet délicat.

— Des problèmes, on en a déjà une tripotée sur les bras. On verra ça quand Valthar sera tiré d'affaire.

— Pourvu qu'il se remette vite. (Il bâilla férocement.) D'ici-là, je ne dirais pas non à un petit somme.

Perceron avait à peine franchi le seuil de la mesure qu'un homme replet au nez crochu prit sa place, un sac sous le bras, encadré de gardes aux couleurs de Tranche-Cime.

Il affichait un air désabusé.

— Shaskaf, le guérisseur, annonça-t-il sans décrocher un sourire. Dame Nibélune m'envoie prendre soin d'un certain Valthar.

La visite avait beau prendre Kroll au dépourvu, il conduisit sur-le-champ le dit Shaskaf au chevet du vétéran.

— Vous tombez foutrement bien ! s'exclama-t-il sans réserve.

L'aide de la Sourgne pouvait bien être intéressée, le cromlek s'en fichait. Tout ce qui lui importait, c'était la santé de son ami.

Valthar gisait au fond de la pièce, sur un matelas de fortune ; recroquevillé, le sommeil entrecoupé de plaintes nasillardes, la bouche entrouverte sur des filets de bave sanguinolente, et la gueule tuméfiée.

— Je croyais qu'il souffrait de maladie, s'étonna Shaskaf.

— C'est le cas. Sauf que cette nuit, quelques spadassins se sont fendus, en prime, d'une petite visite à la tour de guet.

Le guérisseur ne broncha pas.

— Des indices sur la maladie ?

— Il a parlé de toux écarlate.

Shaskaf se pencha au-dessus du vétéran, tapotant son nez crochu du bout de l'index. Puis plissa les paupières. Sans trop savoir pourquoi, Kroll en conçut une subite inquiétude.

— Vous voyez ces grains violacés au creux des cernes ?

— Le salopard qui l'a frappé n'y est pas allé de main morte, crut bon de commenter le cromlek.

— Il ne s'agit pas d'une conséquence des coups. Ce sont des boutons écarlates. Ils apparaissent quelques heures avant la mort.

Kroll passa fébrilement sa main gantée entre ses tresses.

— Passez-moi les détails. Vous pouvez le sauver ?

— Il n'y a pas un instant à perdre. Aidez-moi à le mettre bien à plat sur le dos... Voilà, comme ça. Maintenant, surélevez-lui la tête.

Shaskaf sortit une fiole de son sac.

— Il doit la boire jusqu'à la dernière goutte.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Kroll

Épais, grumeleux, blanchâtre et translucide, le remède était peu engageant.

— C'est pour son bien, répliqua le guérisseur avec la lassitude de celui qui répond éternellement à la même question.

Il ouvrit le récipient, et un relent de pourriture souleva l'estomac du cromlek. Puis Shaskaf gifla Valthar, juste assez pour lui rendre un semblant de conscience, et lui fit avaler le liquide, gorgée par gorgée. Quand le vétéran fut à nouveau assoupi, le guérisseur lui plaça un bâtonnet entre les mâchoires et se mit à psalmodier d'étranges formules, la paume sur le front du malade.

— Maintenez-le fermement et tenez-vous prêt.

— Prêt à quoi ? demanda Kroll tout en s'exécutant.

Valthar s'arc-bouta alors avec une telle violence que le cromlek s'en trouva presque déséquilibré. Il réagit aussitôt et le plaqua de tout son poids sur la paille tandis que le vétéran s'agitait comme un forcené, les paupières toujours closes.

— Il combat le mal, dit Shaskaf.

Il s'écoula ainsi un long moment avant que Valthar ne cesse de se débattre dans son sommeil, le front dégoulinant de sueur et la bouche en sang.

Shaskaf finit par retirer le bâtonnet crevassé de marques de dents.

— À présent, il lui faut du repos.

— Et après ? demanda Kroll.

— Si tout va bien, demain il sera en état de marcher. À votre place, je lui déconseillerais toutefois la course, à son réveil.

Le seigneur des Danker le dévisagea avec une expression de surprise incrédule.

— Vous voulez dire qu'il est déjà guéri ?

— Vous auriez voulu que cela dure plus longtemps ? fit le guérisseur, ironique. Ce n'était qu'une maladie.

— Faites savoir à Nibélune que nous allons réfléchir sérieusement à son offre.

— Ce sera fait.

Sur ce, Shaskaf et son escorte prirent congé.

Valthar ronfla de longues heures, les intestins agités de borborygmes, lui-même marmonnant de temps à autre des paroles incompréhensibles.

Kroll en profita pour mettre un peu d'ordre dans la mesure. Lorsque l'après-midi toucha à sa fin, le vétérán ouvrit les yeux et poussa un juron d'une voix pâteuse. Il trouva même la force de se redresser sur un coude.

Le cromlek accourut, plus guilleret qu'un gosse à la foire de Moldar.

— Ben mon salaud, tu nous reviens d'entre les morts ! Recouche-toi, maintenant, sinon tu vas finir par y passer pour de bon.

Shaskaf avait fait des merveilles. Malgré sa lèvre éclatée, son nez fendu et sa mâchoire privée d'une paire de dents, Valthar avait la lueur des grands jours au fond des yeux. Et plus de trace de ces sinistres grains violacés au creux des cernes.

— Me recoucher ? Tu veux rire ! Je suis assez resté sur mon cul pour le restant de mes jours.

Il était à peine réveillé que, déjà, il commençait à bougonner avec sa gueule de travers. Par deux fois, il avait fait faux bond à la Fossoyeuse, et voilà qu'il se contentait de rouspéter comme au sortir d'une vulgaire cuite. À le voir pester comme ça, Kroll ne put retenir un large sourire. En un sens, tout rentrait dans l'ordre.

Bougre d'incroyable, songea-t-il avec soulagement.

Valthar poursuivit dans la même veine.

— Faut pas rester dans les parages. Hors de question de remettre le couvert. Tu comptes voter quand ?

— Encore une poignée de jours. Raspone m'a fait une promesse et j'aimerais qu'il la tienne.

— Les seigneurs passent leur temps à faire des promesses. On est dans le purin jusqu'au cou et dans quelques jours, ce sera pire.

— Je ne sais pas encore quel camp choisir.

— Peu importe. Tire ton vote à pile ou face s'il le faut, mais quittons cette maudite cité.

Kroll opina lentement du chef.

— Ao et Perceron dorment déjà. Parlons-en demain, tous ensemble.

Il apporta ensuite à Valthar de quoi se restaurer. Affamé, ce dernier engloutit une miche de pain et s'envoya une lampée de vin avant de retomber comme une masse sur son matelas nauséabond.

Kroll se leva et marcha péniblement jusqu'à sa paille, étourdi par un flot de pensées contradictoires. Les paroles du vétérán l'empêchèrent de trouver le sommeil. Valthar avait raison. Il devenait urgent de trancher en faveur d'une Maison. Sauf que plus le temps passait, moins il avait de certitudes.

Toc, toc, toc.

Dehors, on frappait contre l'huis.

Il se leva d'un bond, les sens aux aguets, attrapa au passage le glaive du vétérán, et rejoignit l'entrée à pas de loup. Ce pouvait être Rumstrot... ou n'importe quel quidam. L'assaut dont ils venaient de réchapper l'incitait à la prudence.

Toc, toc.

— Qui est-ce ? demanda Kroll.

— Oun ami.

Le cromlek se décida à ouvrir. Le barde aux boucles d'or se tenait dans l'encadrement, bras croisés sur une cotte de velours, affichant sa prestance coutumière.

— Vous vous défieriez d'un homme auquel vous devez votre titre ? demanda Feyziye sur le ton de la plaisanterie, avec un signe du menton vers le glaive.

— Je vous proposerais bien d'entrer, mais l'endroit est exigü et mes amis sont plus morts que vifs.

— Un entretien entre deux caveaux fera parfaitement l'affaire.

Kroll jeta un coup d'œil à la maisonnée endormie, verrouilla la porte à double tour, et tous deux s'avancèrent dans une allée baignée par la lueur crépusculaire.

— Vous aviez raison, commença le cromlek, courbé, mains jointes dans le dos. Manœuvrer entre les Maisons est aussi périlleux que de jouer les funambules.

— Le yeu en vaut peut-être la chandelle.

— Pour tout vous dire, les fruits en or dont vous me parliez à Roquacier, il y en a pas mal sur le chemin. Le problème c'est que, pour l'instant, je me les suis pris en pleine trogne.

— Vous auriez pou me demander conseil.

— L'idée m'a plus qu'effleuré, mais des imprévus m'ont retardé, rétorqua Kroll.

— Avez-vous au moins fait un choix ?

— J'y travaille.

— Y'ai de quoi vous aider à trancher.

— Vos arguments ont intérêt à être bien affûtés...

— Y'ai un message pour vous de la part de votre ami Dragan.

Kroll écarquilla les yeux avant de se figer en plein milieu de l'allée.

— Vous lui avez parlé ?

— Auyourd'hui même.

— Est-ce qu'on lui a fait du mal ?

— Pas que ye sache.

Pris par l'émotion, Kroll secoua la tête en signe de dénégation.

— Feyziye, je ne l'abandonnerai pas à son sort.

Le barde marqua une pause avant de poursuivre.

— Même s'il vous suppliait de ne pas lui venir en aide ?

— Vous voulez me faire croire que c'est ce qu'il vous a dit ? s'étonna Kroll en fronçant les sourcils.

— Bien soûr, cela ne doit pas être facile à entendre. Il s'agit pourtant de sa volonté.

C'était si pénible à accepter que Kroll préféra douter du barde.

— Qui me dit que vous n'êtes pas un agent des Sourgne ?

— Si ye lorgnais les faveurs de Tranche-Cime, Perceron aurait fini ses yours sour le pont-levis de Roquacier. Non, Kroll. Vous devez regarder la vérité en face. En toute sincérité, la requête de Dragan vous étonne-t-elle vraiment ? Croyez-vous que l'homme qui a vou son village détrouit pousse souhaiter la victoire de ses ennemis ? Négocier sa libération avec les Gordreg reviendrait à couronner de succès leur massacre. Dragan a exigé de moi que ye vous fasse entendre raison. En mémoire des proches qui s'en sont allés. Pour Gaméon, pour Maïko, voilà ce qu'il m'a dit. Pour ces parties de chasse que vous avez vécoues ensemble. Pour ces soirées au bord dou lac Kemaël. Pour

loui, qui vous a élevé comme un père. Voilà ses paroles. Il a parlé avec son cœur et a prié Soulwyr pour que vous compreniez.

Au fond de sa gorge, Kroll sentit durcir une boule douloureuse.

— Je peux presque l'entendre. Vous apportez de bien tristes nouvelles, dit-il à voix basse.

Il se détourna, le regard perdu sur les toits de la cité.

Le barde le laissa à sa peine.

— Raspone m'a fait une promesse, reprit Kroll.

— Laquelle ?

— D'ici quelques jours, il doit mener un rituel pour guérir Ao de sa cécité.

— Mensonge. « Les promesses ont de la valeur pour les hommes, pas pour les bêtes », voici ce qu'il disait pas plous tard que tout à l'heure à son frère. La voilà, la vérité. Raspone est peut-être un homme d'honneur, mais pour loui vous ne valez pas mieux qu'un animal.

— L'ordure !

— Il cherche seulement à gagner dou temps. Et pour votre gouverne, Raspone n'est pas le seul sorcier à pouvoir accomplir un tel rituel.

— Vous en connaissez un autre ?

— Assurément. Ye peux vous conduire auprès de loui si tel est votre souhait.

Feyziye l'intriguait de plus en plus.

— Pourquoi faites-vous tout cela pour moi ?

— À cause dou pouvoir qui vous habite, répondit calmement le barde.

— De quoi parlez-vous ? demanda Kroll, perturbé à l'idée que le barde puisse connaître son secret.

— Votre don avec les éléments.

— Comment pouvez-vous *savoir* ?

Feyziye lui sourit et prit sa voix la plus douce :

— Ye vais tout vous révéler, Kroll. De par mon passé et ma religion, ye suis capable de sentir des choses qui échappent au commun des mortels. Vous avez reçou la grâce d'oune divinité, ye peux vous l'affirmer.

— La grâce ? s'emporta Kroll. La malédiction, vous voulez dire !

— Vous ne savez pas encore tout de vous.

— J'en sais suffisamment. Le feu me ronge la tête, je ne contrôle plus rien ! Et puis il y a ces croûtes répugnantes sur mon corps...

— Montrez-moi.

Feyziye était devenu énigmatique, presque inquiétant, mais Kroll avait besoin de savoir ce qui lui arrivait, et le barde avait des réponses. Il n'hésita donc pas longtemps avant d'exhiber les couches rugueuses et sombres sur son torse, puis celles qui couvraient son mollet depuis l'assaut de Beorg contre la tour.

— Vous permettez ? demanda Feyziye tout en éprouvant la surface des croûtes du bout des doigts. C'est bien ce que ye pensais, ajouta-t-il, songeur, avant de conclure : c'est dou basalte.

— De la roche ? fit Kroll, abasourdi.

— De la roche *volcanique*. Si le feu a pris à ce point l'ascendant sur vous, alors vous êtes en danger, vous et vos amis. La prochaine fois que vous perdrez le contrôle, ils en subiront les conséquences.

Kroll se frotta le menton, les yeux perdus dans le lointain crépusculaire.

— Qu'est-ce que je dois faire, Feyziye ?

— Il vous souffit de me suivre. Ce sera l'affaire de quelques heures.

— Mais pour aller où ?

— Là où la première pierre de Kan-Pang fout posée. En un lieu de pouissance, au cœur même dou temple de la Chimère. Tout ce que vous avez voulu savoir sur les forces mystérieuses qui vous habitent, vous le découvrirez là-bas. Y compris comment vous en libérer, si tel est votre souhait.

— Vous parlez du sanctuaire de la Chimère ?

— Précisément.

— Tout le monde sait que l'endroit est inaccessible.

— Et pourtant, ye connais fort bien les lieux.

Kroll le dévisagea comme s'il le voyait pour la première fois.

— Qui êtes-vous, Feyziye ?

— Hier, y'étais la voix d'un dieu. Auyourd'hui, ye suis un barde. Un barde qui pousse la chanson parmi les étoiles. Nous avons besoin l'un de l'autre, Kroll. Bientôt, vous verrez, et vous comprendrez. Souivez-moi. C'est votre seule chance d'éteindre l'incendie qui vous dévore. Venez, et ensuite nous irons voir le sorcier qui guérira Ao.

L'invitation était terriblement excitante. Kroll se sentait appelé, et il percevait dans cet appel quelque chose d'irréversible, de merveilleux, d'effrayant. Était-ce la peur de l'inconnu ? Celle de se retrouver confronté à sa véritable idendité ? Était-ce la crainte d'un piège, ou simplement le fait de s'introduire dans le saint des saints et de braver la mort ?

Il éprouvait un sentiment confus d'angoisse et d'attirance, le même qui saisit sans doute le marin pris dans les rets funestes d'une sirène.

— L'affaire de quelques heures, c'est bien cela ?

— Nous serons de retour avant le point dou your.

— Le temps de prévenir les autres, et je suis à vous.

Le cœur battant, Kroll s'en retourna prestement à la bicoque. Il hésita devant la couche de Valthar et préféra le laisser en paix. Puis il s'approcha de Perceron, qui ronflait comme un bienheureux, et entreprit de le réveiller. Une poussée sur l'épaule, une autre, puis deux, le vaurien émit à peine un claquement de langue avant de reprendre son ronron. Le cromlek le secoua, fit brinquebaler la tête de d'Oustreval sans ménagement, mais celui-ci persista dans son sommeil.

Kroll souffla un juron entre ses dents et rejoignit la chambre d'Ao, la seule pièce que comptait la masure en dehors du dortoir. Parvenu au seuil, il fut surpris de voir qu'elle ne dormait pas. Elle était à l'affût, appuyée sur un coude, une jambe nue hors du lit.

— Ao, tu es réveillée ?

— J'ai entendu le bruit de la porte. Il y a quelqu'un dehors ? demanda-t-elle en chuchotant.

— C'est Feyziye, le barde. Je dois m'absenter quelques heures en sa compagnie.

— On peut lui faire confiance ?

Kroll s'accroupit au pied de son lit.

— C'est un allié, ne t'inquiète pas. Je dois juste te confier quelque chose avant de partir.

Il lui raconta ce que le barde lui avait dit au sujet de Dragan.

Ao l'écouta jusqu'au bout, en silence, triturant une mèche de cheveux entre ses doigts.

— Je comprends, dit-elle, les lèvres pincées. Mais il reste un espoir. Tout s'est passé si vite, je

n'ai pas pensé à te le dire avant. Le soir où tu étais chez Haardoth, Nibélune est revenue à la tour de guet. Elle m'a offert quelques présents, et puis elle m'a fait savoir qu'ils projetaient de faire évader Dragan. Kroll, nous pouvons encore lui sauver la vie. Et l'honneur sera sauf.

Il sentit une bouffée d'espoir le ragaillardir et faillit prendre Ao dans ses bras.

— C'est inespéré ! Alors, la partie tourne en faveur de Tranche-Cime. Une dernière carte à jouer demain avec Feyziye, et nous pourrons mettre fin à toute cette comédie. (Il porta ses mains en coquille devant sa bouche et y poussa un soupir.) Ces chiens de Gordreg n'auront que ce qu'ils méritent.

Elle se pencha, un sourire au coin des lèvres, tendit la main et caressa la joue balafrée du cromlek, remontant doucement jusqu'à sa tempe. Jamais Ao ne lui avait fait montre d'une telle tendresse.

— Ne cours pas de risques inutiles, murmura-t-elle.

Et, de manière tout à fait inattendue, elle se blottit contre lui.

Kroll se sentit tout à coup maladroit, infiniment vulnérable. Le cœur d'Ao battait contre sa poitrine, et elle était si proche que l'odeur de sa peau accrut encore son trouble. Un parfum chaud, sensuel. Il passa les bras autour d'elle, gauchement, de peur de lui faire mal.

— Quand je suis arrivée à Kan-Pang, j'ai cru que tout était fini. Mais tu m'as sauvée et aujourd'hui, grâce à toi, je sens mon cœur battre à nouveau, dit-elle en se redressant.

Leurs visages se frôlaient.

S'il se laissait aller maintenant, il n'aurait plus le courage de suivre Feyziye.

Et puis il ne la méritait pas, du moins pas encore, pas complètement. Il se sentait toujours coupable, et devait d'abord lui rendre ce qu'il lui avait pris quinze ans plus tôt.

Elle allait parler à nouveau, sans doute lui avouer son secret, ses sentiments pour lui...

Il la fit taire du bout de ses doigts gantés de cuir.

— Je serai de retour avant l'aube. Repose-toi.

Il déposa un baiser sur son front et s'en fut, le cœur gros et le pas lourd.

Dehors, les cieux assombris se couvraient de traînées dorées.

Une bise mordante s'était levée. Il frissonna, remonta le col de son manteau de cuir et rejoignit le barde qui l'attendait, étrangement serein, de plus en plus mystérieux à mesure que l'obscurité envahissait la nécropole et que ses traits s'estompaient dans les ténèbres.

Kroll jeta un dernier coup d'œil à la mesure, puis tous deux s'enfoncèrent dans la nuit déchirée par les plaintes du vent.

Un peu plus loin dans l'avenue, une voix de vieille femme le héla.

Une cromlek au corps sec et aux longs cheveux gris marchait vers lui. De près, il remarqua que l'un de ses yeux était blanc, à moitié clos par une cicatrice.

— Seigneur Kroll, je désespérais de vous rencontrer.

— Qui êtes-vous ? fit-il, pris au dépourvu.

— On m'appelle Dame Kalimsha. Je travaille avec les ouvriers du chantier naval.

Le récit de Valthar lui revint aussitôt en mémoire. La pauvre vieille qui voulait de l'or.

— Messire Kroll, j'ai grand besoin de m'entretenir avec vous.

— Ne vous fatiguez pas. Tenez, prenez ça.

Il piocha dans sa bourse et en sortit une pleine poignée d'écus.

Dame Kalimsha accusa le coup, l'air offensé.

— Vous me prenez donc pour une mendiante ?

Feyziye chuchota à l'attention de Kroll :

— Tendez trop l'oreille et elle va passer la nuit à vous emberlificoter pour nourrir toutes les bouches du port.

Kroll hocha la tête.

— Je peux vous donner davantage, mais malheureusement ce n'est pas le moment.

— Je vous assure qu'il ne s'agit pas de cela. (Elle lui attrapa le poignet, son œil unique le suppliant.) Banthor et ses contremaîtres sanguinaires traitent les ouvriers du port en esclaves. Les nôtres sont trop peu à vouloir se révolter. Tous ensemble, ils pourraient soulever des montagnes, tout changer. Aujourd'hui, vous êtes un symbole pour eux. Vous seul pouvez les aider à trouver le courage de se battre. Vous êtes notre seul espoir, Seigneur Kroll !

— Dou grand art, chuchota Feyziye. Ne vous laissez pas avoir, mon ami, le temple nous attend.

Kroll n'avait rien d'un meneur d'hommes, mais l'émotion de la vieille le touchait. Il hésita un instant, avant de se rendre à l'évidence : même si elle disait vrai, il avait trop à perdre à vouloir jouer les héros.

— C'est à peine si je suis capable de discerner mon propre horizon, alors je ne vois pas comment je pourrais guider vos gens. J'ai peur de ne pas être celui qu'il vous faut... Que la Chimère veille sur vous.

Kalimsha resta plantée là, affligée, baissant le regard.

Feyziye reprit alors sa marche, et Kroll lui emboîta le pas, empli de contrariété.

Au bout de l'avenue, il jeta un dernier coup d'œil par-dessus son épaule. La vieille cromlek était encore là, tout au fond de l'allée, petite tâche d'ombre au loin, figée toute seule dans la nuit.

LE TEMPLE DE LA CHIMÈRE

Lorsque Kroll passa devant le palais de Haardoth, il ne put s'empêcher de glisser une œillade vers la cour intérieure, fasciné par le spectacle du sommet visible de la source, cet orbe vibrant d'énergie pure flottant entre d'énormes serres de métal.

Puis, encore distancé par Feyziye, il pressa le pas. Malgré ses foulées de cromlek, il avait du mal à suivre, et ce n'était pas seulement à cause de sa blessure au mollet. Le barde semblait habité par une puissance obscure, et plus Kroll avançait, plus il se persuadait que celui qui le guidait ne pouvait appartenir au commun des mortels. Cette idée n'était pas sans lui instiller de l'appréhension, pourtant il marchait vers son but avec une détermination renforcée. S'il existait à Kan-Pang des hommes susceptibles de frayer avec des sorciers, Feyziye était certainement du nombre.

La vision du temple le tira de ses pensées. Jamais il ne s'était trouvé aussi proche de la pyramide. Vu d'en bas, le sommet cachait les lunes.

— Cinquante années de labeur et plous de mille ouvriers ! lança le barde tout en désignant pompeusement l'édifice, montagne aux contours parfaits flanquée d'un escalier couvert si large qu'on l'eût dit taillé pour des géants. Le temple se divisait en trois étages, pareils à des plateaux agrémentés de jardins luxuriants, les faces creusées de dizaines de beffrois que l'on sonnait pour les messes ou pour annoncer la venue de la Fossoyeuse. En dehors des soirs de lunardente, des milliers de fidèles s'y recueillaient à toute heure, rassemblés sur ces gigantesques terrasses où scintillait l'eau d'une myriade de fontaines, comme autant d'étoiles se reflétant sur une marée verdoyante.

Feyziye ignore l'escalier et se dirigea droit vers une porte de bronze au pied de la pyramide, où se tenaient deux sentinelles cuirassées. Avant que Kroll n'ait eu le temps de l'interroger sur ce qu'il comptait faire, un garde tira quelques pouces d'acier hors de son fourreau.

— Cette zone est interdite. Passez par l'escalier.

Le barde avait sorti sa harpe et psalmodiait déjà une étrange mélodie.

— Seriez-vous bien aimable de nous ouvrir la porte ? demanda-t-il aux sentinelles.

Le premier garde rengaina, silencieux, tandis que l'autre s'exécutait avec des gestes mécaniques.

— Qu'est-ce que vous avez foutu ? fit Kroll, surpris par la scène.

— Peu importe. Maintenant, je suppose que vous me croyez quand je vous dis que je connais les lieux.

Derrière la porte, un corridor s'enfonçait en pente douce dans l'obscurité. Une rangée de vieilles armoires se dressait contre une paroi, et Feyziye alla ouvrir l'une d'entre elles avec le naturel de celui qui se trouve dans sa propre demeure.

Il en sortit un grand sac cliquetant, ainsi qu'une lanterne qu'il alluma.

Ils avancèrent ensuite jusqu'à une petite pièce d'où partaient plusieurs couloirs. On avait creusé un autel sur le mur du fond, avec de part et d'autre une gargouille recroquevillée et un angelot aux ailes déployées esquissant un geste de recul. Des sculptures si ouvragées qu'elles évoquaient des créatures vivantes gelées sur place par un grand froid.

Le barde actionna une corne de la gargouille, révélant un passage dérobé qu'ils empruntèrent.

Une fois la porte secrète refermée, il n'y eut plus derrière eux qu'un mur flanqué d'une torchère.

Feyziye reposa son bagage à terre.

— Messire Kroll, pourriez-vous vous charger de ce sac ?

Kroll ne bougea pas d'un pouce.

— Je porterai ce que vous voulez, mais avant, je veux savoir qui je suis et où nous allons.

— Des questions que l'homme se pose depuis la nuit des temps, raila le barde, avant de poursuivre avec le plus grand sérieux :

— Yousqu'où êtes-vous prêt à aller pour Ao ?

— Aussi loin qu'il le faudra.

— C'est préférable. Parce que pour conyouer votre malédiction, il va falloir aller vousqu'au bout, maintenant. Ce que vous êtes, certains le nomment un élémentaire. Vous êtes oune espèce rare de sorcier, Kroll, doté de grands pouvoirs à l'état brout. Le volcan a pris possession de vous, et, si ce n'est déjà fait, les autres éléments vont souivre.

— Pourquoi moi ?

— Il faut croire que la Chimère s'est penchée sur votre berceau.

— Et vous, Feyziye, qui êtes-vous ?

— Ye vous ai dit que ye vous condouirai à un sorcier capable de guérir Ao. Ye souis ce sorcier.

— Si c'est le cas, pourquoi vous contenter de jouer les bardes ?

— Y'ai doû fuir cette cité, il y a des décennies. Si y'ai endossé ce rôle, c'était pour m'introduire à la cour des plous grands, pour youer les fous sans éveiller la méfiance, et pour honorer le coulte de ma déesse, protectrice de la natoure et des arts.

— Sivalek ? Ce démon ! s'exclama Kroll.

Feyziye sortit de ses gonds.

— Un démon ? La Chimère et Sivalek étaient des déesses sœurs, à l'origine ! Les démons, ce sont les serviteurs de la Chimère, pas Sivalek, s'indigna-t-il pour la première fois. La vérité, ye vais vous la dire. Les souivants de la Chimère ont trahi leur déesse. Ils l'ont asservie. Ils l'utilisent comme oune bête de somme pour ouvrir des puits de pouvoir vousqu'à la toile, et se repaître de la soubstance de notre monde. Avec le temps, les sorciers sont devenus des goules assoiffées de pouissance. Ce que vous ignorez, Kroll, c'est que partout où la Chimère s'est déplacée, en chaque lieu où elle s'est établie, il n'y a plous que dou sable. Un sable noir et pouant qui colle aux doigts. Une terre morte, à yamaï stérile. Vous ne l'avez sans doute jamais voue, mais ye sais que vous en connaissez l'odeur. Vous savez que les égouts ne se déversent pas aussi bas que les poches que vous avez explorées. Et pourtant vous savez que plous vous descendez, plous l'odeur est présente. Voilà pourquoi, Kroll. Parce que la terre elle-même est en pourtréfaction. Lorsqu'il sera trop tard, lorsque l'orbe s'éteindra, le sable noir s'étendra comme oune gangrène et dévorera la moindre parcelle de terre vousqu'à des centaines de lieues à la ronde, comme il l'a fait pour la forêt qui couvrait yadis le désert d'Os.

« Ye me souis sali les mains. Y'ai pris de nombreuses vies pour empêcher cela. Mais Silous Pang a balayé mes plans. Il a saccagé mon temple secret, il a étouffé la graine, bannissant Sivalek dans le néant, et ne laissant sur place qu'un avatar au corps et à l'esprit déchirés. Y'ai pou m'enfuir, mais il a maudit les lieux, m'interdisant l'accès à mon propre temple pendant des décennies. Y'ai longtemps œuvré dans l'ombre. Maintenant que le kriss est à la surface, hors de ces lieux maudits, ye souis à nouveau en commounion avec Sivalek. Ye peux lui venir en aide.

La confusion régnait dans l'esprit de Kroll.

— Tous les sorciers savent cela ?

— Seule oune poignée d'entre eux, parmi les plous anciens. Malazour et Rhimos à Kan-Pang, peut-être un ou deux autres. Mais la ploupart sont à Nordane. Ce sont eux les bergers. Les autres sorciers souivent comme un troupeau aveugle, sans se douter de ce qui se passe.

— Vous pourriez les éclairer.

Feyziye partit d'un rire où perçait la souffrance.

— Ye souis un démon aux yeux de tous. Y'aurais à peine le temps d'ouvrir la bouche que l'on me planterait sour un boûcher. Mais l'heure approche. La vérité, ils la verront bientôt de leurs propres yeux.

— Qu'attendez-vous de moi, Feyziye ? demanda Kroll tout en redoutant la réponse du barde.

— Est-ce que vous tenez à cette cité ?

— Je m'en contrefous.

— Tant mieux, parce que nous allons la livrer en patoûre à Sivalek. Ye vais vous débarrasser de votre malédiction. Vos pouvoirs nourriront la déesse et la ramèneront à la vie.

Kroll sentit les poils de sa nuque se hérissier.

— Ça pue le sacrifice, votre affaire. Vous croyez que je vais vous laisser me saigner avec le sourire ?

— Vous ne perdrez pas la vie, youste vos pouvoirs.

— Désolé, mais c'est un peu maigre. Si je suis venu ici, c'est d'abord pour rendre la vue à Ao. Alors vous avez intérêt à me donner une bonne raison de vous suivre.

— Vous doutez encore ?

— En fait, de plus en plus, affirma Kroll en le défiant du regard.

Un instant, Feyziye parut décontenancé.

Puis il fixa le sol et, lorsqu'il parla, ce fut d'une voix distante.

— Crevez-moi un œil.

— Quoi ?

Feyziye lui glissa un poignard dans la main.

— Prenez-le, et allez-y.

— Vous êtes devenu cinglé ?

— C'est tout ce que vous êtes capable de faire pour Ao ? M'insulter ? Faites-le avant que ye ne décide de ressortir de ce temple.

Kroll n'avait pas grand-chose à perdre, et, après tout, il avait déjà été confronté à pire au cours de ces dernières lunardentes. Et puis, si le barde insistait tant, il devait avoir ses raisons. Le cromlek fit le vide dans son esprit, prit la lame et bloqua sa respiration...

Puis maintint le crâne de Feyziye dans sa pogne, et fit son office sans plus de cérémonie. Sa main dérapa et il dut s'y reprendre à deux fois pour achever sa tâche, les doigts couverts de sang.

Le barde avait les mâchoires crispées, son souffle s'était accéléré, mais il n'avait pas lâché le moindre cri.

Kroll vit le visage de Feyziye se transformer sous ses yeux et prendre l'aspect hideux d'un masque de veines noires palpitantes.

Alors, lentement, les tissus déchirés se rassemblèrent, et l'œil crevé se reforma.

Feyziye s'essuya d'un revers de manche et fixa le cromlek avec intensité.

— Maintenant, suivez-moi.

Kroll avait beau éprouver une appréhension croissante, jamais il n'avait entrevu avec autant d'acuité la possibilité de venir en aide à Ao. Cette seule perspective étouffait ses doutes, et il sentait désormais assez de force en lui pour suivre le barde jusqu'en enfer. Jetant le sac sur son épaule, il lui emboîta le pas.

Quelques centaines de toises plus loin, ils débouchèrent près d'un gouffre où se trouvait une cage suspendue par des cordes et des poulies. Ils actionnèrent un treuil placé dans la cage et s'enfoncèrent vers les profondeurs du temple. La descente dans les ténèbres parut durer une éternité, dans un silence mortuaire à peine agrémenté par les grincements lugubres du treuil. Peu à peu, l'odeur du Fangeux satura l'atmosphère.

Lorsque la cage toucha enfin le sol, ils se retrouvèrent dans un tunnel, long et courbe. L'écho d'un lointain brouhaha se faisait entendre à mesure qu'ils avançaient. L'air se chargea d'une odeur acide, et une vapeur de plus en plus dense envahit le tunnel. Enfin, ils débouchèrent sur une caverne où une imposante cascade de lave se déversait vers les entrailles de la terre.

Kroll en resta le souffle coupé, fasciné par le spectacle de la fournaise qui plongeait dans le précipice. Tout son être frissonna, comme porté par une vague d'énergie, et il se sentit brusquement déborder de vitalité.

Il n'avait pas fait un pas en avant que Feyziye lui posa la main sur les yeux. Le cromlek essaya aussitôt de l'ôter, par réflexe, mais le barde ne le laissa pas faire.

— Il ne faut pas regarder. Vous risquez de perdre le contrôle.

Il obtempéra et Feyziye lui passa un bandeau autour des yeux. Ce fut à cet instant que Kroll prit conscience qu'il n'avait pas éprouvé la moindre sensation de chaleur depuis qu'il était entré dans la caverne.

— L'entrée du sanctuaire se trouve de l'autre côté de la cascade de lave. C'est par là que passe Haardoth, la Chimère seule sait comment. Nous allons emprunter un autre chemin.

Le cromlek n'avait aperçu aucune autre issue, en entrant. Redoutant un coup fourré, il faillit enlever son bandeau.

— Haardoth s'est fait faire une belle porte invisible, mais il préfère se prendre à chaque fois un petit bain de lave ? Sérieusement, par où comptez-vous passer ?

— Même le puissant Haardoth se barricade dans sa chambre quand vient la Fossoyeuse. Y'ai passé des dizaines de lounardentes ici, à creuser un boyau que ye recouvrais de roches pour en masquer l'entrée. Suivez-moi, conclut le barde en le guidant par la manche.

De fait, Kroll entendit bientôt de la pierraille rouler près d'eux. Le barde l'obligea à se baisser et une puanteur de tous les diables lui souffla son haleine infâme en pleine face.

Une odeur plus tenace encore que celle qu'il avait pu renifler jusqu'ici : un mélange d'œuf pourri, de sang croupi et de vieille pisse, qui lui resta dans la bouche et le fit presque vomir. Ses yeux en étaient piqués malgré le bandeau. Il rampa quelques instants à l'aveuglette, traînant le sac derrière lui, dans un boyau si étroit que respirer devint un calvaire et que des suées ne tardèrent pas à lui ruisseler dans le cou et le dos. Il était sur le point de céder à la panique lorsque le boyau s'élargit tout à coup autour de lui. Il soupira de soulagement, prit alors appui sur ses mains pour se lever, mais un terrible choc à la tête l'en empêcha. Il n'eut pas le temps de retirer son bandeau pour comprendre ce qui se passait, car un second choc le fit plonger dans le néant.

Ce fut la puanteur innommable qui le réveilla. Ça, et puis la sensation poisseuse du sang sur sa joue.

Il était allongé sur un autel avec un fichu mal de crâne, les bras et les jambes tendus, enchaînés à quatre piliers de basalte. Il tira aussitôt sur les maillons, sans succès. Bien trop épais pour lui laisser la moindre chance.

— Économise tes forces, tu en auras besoin, lança le barde d'une voix dénuée de tout accent.

— Qu'est-ce que je fous ici ?

— Nous avons atteint notre but ! Nous sommes arrivés au sanctuaire, là où la source prend son pouvoir. En réalité, nous ne sommes plus tout à fait sous le temple. Si tu pouvais voir jusqu'à la surface à travers ce plafond, tu contemplerait l'orbe flottant du palais de Haardoth, à l'exacte verticale de l'endroit où tu te trouves.

Le plafond au-dessus de Kroll était orné d'un disque où deux serpents de jade entrelacés se mordaient mutuellement la queue.

L'autel sur lequel il était entravé formait un promontoire entouré d'une fosse emplie de sable noir. Un sable agité par endroits de manière hideuse, tel un amas de vers grouillants.

— Regarde, annonça Feyziye, une tige de bois à la main.

Il plongeait le bâton dans la fosse. Lorsqu'il le ressortit, le bois disparaissait à vue d'œil, dévoré par une motte de sable vorace.

— Merde, oui, tu as raison ! beugla Kroll, soudain terrifié. J'ai vu, et je te crois maintenant. Les autres sorciers sont des putains d'enfoirés et je vais t'aider. Allez, détache-moi !

— Il est trop tard, Kroll. Je ne t'ai pas enchaîné pour éprouver ta foi. Même avec ma harpe, je suis incapable de contrôler l'esprit d'un être tel que toi. Il fallait que tu viennes ici de ton plein gré.

— Mais toute cette histoire que tu m'as racontée ?

— Il s'agissait de la vérité, hormis un détail. Ton corps servira d'enveloppe charnelle à Sivalek. Seul le corps d'un élémentaire peut supporter la présence d'un dieu.

— Et ta blessure à l'œil ? demanda Kroll en proie à une extrême confusion.

— Apparence, pure apparence. Mon corps peut se réparer en surface, mais les lésions demeurent.

— Tu t'es laissé crever un œil juste pour que je te fasse confiance ?

— Un sacrifice fort raisonnable : ce n'était que la dernière marche à franchir pour ma déesse.

— Tu es complètement détraqué...

— Je préfère le terme *fanatique*.

— Fils de pute ! hurla Kroll, tirant comme un forcené sur les chaînes.

— À ta place, je ménagerais mes forces. Nous allons rester ici un peu de temps ensemble. J'écourterais bien notre affaire, mais la sorcellerie impose des règles strictes. Ton corps doit se purifier au moins trois jours avant le rituel proprement dit.

— On me cherchera. Mes amis remueront tout Kan-Pang pour me retrouver.

— Ils ne bougeront pas le petit orteil : pendant que tu attendras bien sagement ici, je vais leur adresser une lettre signée de ta part, disant que tu es en voyage à Suzerain pour aider Ao.

— Va te faire foutre !

— Console-toi en songeant que ton sacrifice servira une noble cause.

— Regarde-moi, Feyziye !

Ce que le barde fit avec compassion, les mains croisées dans le dos, tandis que Kroll tremblait de rage.

— Tu oublies un détail, ajouta le cromlek.

Ce faisant, il fixa la flamme de la lanterne et laissa monter toute la haine dont il était capable.

Il chercha en lui les serpents de feu, les appela de toute son âme...

Mais, cette fois, rien ne se produisit. La flammèche poursuivait sa petite danse timide, et rien d'autre ne lui vint qu'une bile rageuse au fond de la gorge.

— Navré, Kroll. À cause du sable noir qui l'entoure, aucun pouvoir ne peut fonctionner sur cet autel. Seul un dieu peut venir interférer, ici. Les vrais sanctuaires sont si rares, de nos jours...

LA GUERRIÈRE ET LE PRISONNIER

Loin dans les profondeurs du palais de Malazur, une geôle à la grille rouillée résonnait de cris. Des cris d'homme qui heurtaient le tympan, aussi perçants que ceux d'un porc que l'on égorge.

La pièce empestait la sueur. Elle était obscure, les murs épais, aveugles.

Ryniver y assistait Malazur en personne, officiant près d'un billot installé dans le cachot pour l'occasion. Le bois était rougi, couvert d'entailles.

Bras croisés, adossé contre une paroi, soigné jusqu'au bout des ongles, Lysandrin portait son tricorne de Veilleur pointe en bas.

Aux pieds de Ryniver, un homme se tenait en boule. Pas plus de vingt printemps, brun, les cheveux collés au front, les traits creusés par la douleur, le regard fixe. Son bras se tordait, replié sous un vieux manteau trempé d'auréoles brunes.

— Plutôt crever... que vous donner son nom, articula-t-il péniblement.

Malazur couvait une rage froide.

Quelque part dans la cité, un inconnu en fuite portait un secret capable de mettre en échec le complot des Sourgne.

Tout ça parce qu'une bande de pouilleux avait décidé de jouer une dernière fois les maraudeurs avant la publication de l'édit interdisant l'accès au Fangeux. Inconscient du danger, le petit groupe s'était aventuré dans des galeries étroites, qui filaient assez loin sous terre pour déboucher sur les hauteurs d'une caverne, à l'endroit même où Malazur et plusieurs Sourgne se trouvaient en plein conciliabule. Lysandrin n'avait guère tardé à les repérer et s'était lancé à leur poursuite avec les gardes. Sur les cinq pouilleux, l'un était mort sur place, trois autres croupissaient dans le cachot. Le dernier, personne n'en avait vu plus qu'une ombre, et il courait par les rues de Kan-Pang.

Que l'on ait surpris Malazur avec des seigneurs Sourgne, cela passait encore. C'était la parole du premier conseiller contre celle d'un mécréant, rien qui portât à conséquence. En revanche, de ce que Ryniver avait compris, le fuyard avait aussi entendu des informations potentiellement fort dommageables à leur cause. Une histoire de contrat avec les Forains qui ne lui évoquait pas grand-chose, sinon que ça sentait le roussi pour son camp. Et comme elle n'était ni marchand, ni stratège, cela lui suffisait amplement.

— Et maintenant ? demanda-t-elle, se tournant vers le premier conseiller.

— Coupe-lui l'autre.

Brisé par la souffrance, le jeune prisonnier n'opposa guère de résistance. Il se contenta de geindre, le poing crispé, tandis que Lysandrin maintenait le bras encore valide sur le billot.

Ryniver approcha d'un pas, resserra sa prise autour de la garde de son épée.

Pas le temps de se demander s'il avait une famille, s'il avait un jour aimé ou pourquoi il cherchait à jouer les héros. L'homme avait choisi son destin et, de toute façon, il n'en avait plus pour très longtemps.

Elle abattit sèchement sa lame. Un coup rapide, précis. Juste au ras du poignet. Un son mat, le claquement net sur le bois, à peine un crissement de cartilage au passage. Et le sang, vomi par le

moignon.

L'homme vacilla, les yeux exorbités, si abruti de douleur que seule une plainte étouffée lui échappa. Puis il tourna de l'œil et s'effondra.

Le sang, les cris, une fois de plus. La mort ne se résumait plus qu'à des couleurs, des sons. À peine plus vifs que les autres, plus bruts. La pitié, la compassion, l'amour... Toutes ces faiblesses, elle avait depuis longtemps décidé de les abandonner aux vents cinglants des plateaux neigeux, mais la souffrance de l'autre, elle la percevait avec plus d'acuité, cette fois, quoique de manière lointaine, comme si son cœur endurci sur les monts Karsk était prisonnier d'une gangue de glace.

— Tu doutes toujours de notre détermination ? interrogea la voix inflexible du premier conseiller qui se tournait vers le fond du cachot.

Deux hommes se trouvaient contre le mur. Le premier : inconscient, le visage en sang. Et l'autre : prostré, hagard, les joues mangées par une barbe dégoulinant de bave et de morve. Il haletait et gémissait.

— Avec toi, nous allons prendre notre temps, ajouta-t-il.

C'était une manière détournée d'exiger de Ryniver qu'elle s'occupât de l'homme, mais, à présent, elle avait comme un arrière-goût amer au fond de la gorge. Comme si la gangue de glace s'était fissurée. Elle était une guerrière, pas une tortionnaire, et tout cela commençait à l'épuiser. Elle tendit la garde de son épée à Lysandrin pour lui signifier de prendre le relais, et se rencogna dans l'ombre.

Le Veilleur, lui, ne se fit pas prier.

Il rejoignit l'homme qui se mit à gigoter, les mains devant les yeux. Empoigna la tête du prisonnier, la racla contre le mur rugueux du cachot. Puis retourna sa victime d'un coup sec et lui envoya un coup de genou en plein visage. L'homme émit un cri étouffé.

— Prends-lui un œil, ordonna Malazur.

Sur le coup, sans doute encore sonné, le prisonnier ne réagit pas. Mais sitôt qu'il vit la lame de Lysandrin luire dans l'obscurité, ses lèvres tordues par la peur accouchèrent de cris larmoyants.

— De grâce, arrêtez ! Je vais vous dire son nom...

— Parle, et tu auras la vie sauve, déclara Lysandrin.

Un homme aux abois gobait n'importe quel mensonge dès lors qu'il croyait pouvoir s'en tirer. Ça aussi, Rynever l'avait vécu à plusieurs reprises.

Le prisonnier passa la langue sur sa lèvre fendue et baissa la tête.

— Marina, c'est Marina. Elle traîne toujours sur le port. Elle fraye avec le vieux Delano, un pêcheur qui a sa bicoque près du *Requin Barde*. C'est là-bas qu'elle se cache quand elle a des problèmes. Je n'en sais pas plus, je le jure sur mon sang !

Il s'effondra en larmes.

— Ramenez-moi son cadavre, dit Malazur.

Ryniver s'inclina et quitta le cachot en compagnie de Lysandrin.

Voilà de quoi rattraper notre échec de la tour de guet, songea-t-elle en pressant le pas.

AVANT PERCERON

3 ans plus tôt

Les flocons tombaient, épars, soufflant leur haleine glacée sur ses joues.

Le comédien palpa machinalement les quelques piécettes de cuivre au fond de ses braies. Le spectateur se faisait rare à cause du froid. Ce jour-là, il s'en retournait encore de sa folscène avec un maigre butin. À peine de quoi payer les remèdes de l'apothicaire pour son fils.

Il tournait à l'angle de la rue des Mulets, où se trouvait sa bicoque, quand il aperçut le propriétaire qui s'apprêtait à frapper à sa porte.

Le comédien aurait préféré rebrousser chemin. Faire un tour du quartier en attendant que l'orage passe. Reporter une énième confrontation. Mais le bougre insisterait sans doute à coups redoublés, et la perspective d'obliger son fils alité à se faire tirer les oreilles à sa place dissuada aussitôt le père de toute lâcheté.

— Le bonjour à vous, Maître Falcoche. Me voici, s'écria-t-il avec un salut aérien.

Le propriétaire se tourna, le front barré d'un pli soucieux. Boiteux, ventru, il avança pesamment à sa rencontre.

— Je suis fatigué de me déplacer pour rien. J'espère que cette fois, vous avez de quoi payer.

— J'aurai bientôt la somme.

— Vous me chantiez le même refrain la dernière décade ! Donnez-moi déjà ce que vous avez en poche, je m'en contenterai.

— Navré, mais j'ai les poches aussi vides que l'estomac. C'est que l'hiver est rude pour nous autres, gens de théâtre.

Le visage de Maître Falcoche prit un teint violacé. L'homme se mit alors à vociférer, tendant bien haut son index grassouillet, comme s'il voulait prendre la rue à témoin.

— Parce que vous croyez que je vais attendre le printemps ? Cette fois, la coupe est pleine ! Vous avez jusqu'à la fin de la décade, pas un jour de plus. La prochaine fois, c'est avec des lynx que je reviendrai ! Me suis-je bien fait comprendre ?

— Vous êtes limpide.

Le comédien regarda le propriétaire s'éloigner dans le crépuscule, le pas heurté, maugréant dans sa barbe, puis il s'empressa de rentrer chez lui pour retrouver son fils.

— Poulo, devine un peu qui j'ai encore croisé devant la porte, fit-il en entrant dans la mesure plongée dans la pénombre.

Il ne perçut que les clapotis inlassables de la neige fondue, s'égouttant depuis le toit percé dans les bassines qui parsemaient le sol. Croyant son fils plongé dans un sommeil réparateur, il décida d'avancer sur la pointe des pieds, puis battit le briquet pour allumer la chandelle. Le lit était défait, le pantin de bois se cachait derrière l'oreiller, mais Poulo ne s'y trouvait pas, et dessous non plus. Le père jeta même un œil dans la huche, espérant une farce de la part de la part de son fils... En vain.

Le mal de poitrine que Poulo avait contracté n'avait rien d'un banal coup de froid, et savoir l'enfant dehors par ce temps l'affola. Le comédien poussa un juron. Il sortit en claquant la porte et s'en alla cogner au carreau de Dina, une voisine connue pour son penchant à loucher sur le pavé en quête de nouveaux ragots. La vieille femme aux cheveux blancs ne fut pas longue à lui ouvrir la porte.

— Le bonjour chez toi, dame Dina. Aurais-tu vu Poulo ?

— Ton garnement est passé par là, il y a un moment déjà. Vers le quartier des Marchands, qu'il filait.

— Valeciel te garde, remercia le comédien qui partait déjà dans la direction indiquée.

Par terre, avec toute cette neige, les rues avaient l'air d'un grand manteau blanc crasseux piétiné de toute part. Il chercha des traces plus petites que les autres, en trouva quelques-unes, malheureusement très vite couvertes par des flaques de boue gelées.

— Poulo ! cria-t-il en désespoir de cause.

— Avez-vous vu un enfant ? Cette taille, les yeux noirs ? demanda-t-il aux badauds, avec de grands gestes. Tous secouaient la tête, désolés de ne pouvoir lui répondre.

Il fit le tour du quartier, harcelant chaque passant qu'il croisait, visitant chaque échoppe, rongé par une inquiétude croissante.

— J'en ai vu un détalier par la voie des Cygnes, finit par lui dire un tanneur.

Le comédien se mit à courir, le cœur battant à rompre.

Deux ruelles plus loin, il aperçut un homme avec une coquille de marin sur la tête, penché au-dessus d'un petit corps couché dans le caniveau.

Ces chausses, ces poulaines ! Même sans voir le visage, le père aurait reconnu son fils entre mille.

Il s'élançait déjà quand l'homme entreprit de fouiller le garçon.

— Ne t'avise pas de le toucher !

L'autre se retourna, sourcils froncés, gueule de travers. Il avait la carrure d'un bœuf et des battoirs à la place des mains.

— Passe ton chemin, marmonna la brute entre ses dents.

Le comédien sortit un couteau de sa ceinture.

— T'es qui ? lança le marin.

— Son père.

L'homme se redressa lentement, le regard sombre. Il dépassait le comédien d'une bonne tête, et pesait certainement le double de son poids. Rectifiant l'inclinaison de son couvre-chef, il cracha par terre, sans quitter des yeux celui qui venait le déranger.

— Je viens reprendre ce qui appartient à mon maître. Lâche-moi la grappe, ou je fais de ton chiard un orphelin.

Le père sentait bien que les choses tournaient à l'aigre. Il pouvait encore la jouer profil bas et tenter de calmer le jeu, mais quand il vit son fils remuer mollement une jambe, pitoyable, il sentit monter une bouffée de haine.

— Qui me dit que tu n'es pas un de ces vautours en train de dépouiller un faible ?

En guise de réponse, l'homme s'essuya le nez d'un revers de manche, et s'avança vers lui.

Le comédien fit voler sa lame sans hésiter.

L'autre esquissa un mouvement pour se protéger, fermant les yeux par réflexe. Quand il les rouvrit, la coquille se trouvait à ses pieds, transpercée de part en part.

— Prends ça comme un geste de courtoisie. Et maintenant, déguerpis avant que je décide de prendre pour cible ta trogne de bœuf !

Comme pour ponctuer sa menace, une deuxième lame apparut dans sa main par un tour de passe-passe.

Le costaud hésita un instant et, finalement, abandonna la partie.

— Je te retrouverai, lanceur de couteaux, et je te rendrai la monnaie de ta pièce !

La brute tourna les talons, martelant la neige à grandes enjambées rageuses.

Le comédien prit son fils dans ses bras. La peau de celui-ci était glacée, ses cheveux trempés de neige fondue. Poulo ouvrit les yeux et murmura, au milieu d'une quinte de toux :

— Rue des Moissons, à côté du boulanger... Derrière le gros tas d'ordures.

C'était à deux pas de là. Le père hissa son enfant sur son dos et, sur le chemin de leur maison, fit un rapide crochet vers l'endroit indiqué. Il y trouva une bourse remplie d'écus qu'il empocha après s'être assuré que personne ne l'observait. Tout le reste du trajet jusqu'à la mesure, son fils toussa d'un son caverneux qui lui serra la gorge.

Sitôt arrivés, il le débarrassa de ses vêtements souillés, le recouvrit de linges secs et le frictionna de la tête aux pieds. Poulo grelottait, blême.

— Ce type t'a touché ?

Le garçon fit *non* de la tête.

— Dis-moi un peu, qu'est-ce que cette bourse fichait là ?

— Je l'ai jetée... pendant que... que je fuyais, commença l'enfant en claquant des dents, le corps parcouru de frissons.

— Ça, j'avais cru comprendre. Mais comment diantre es-tu entré en sa possession ?

— C'est le... le tisserand. Celui qui vend les soies.

S'efforçant de contenir sa colère, le comédien attendit quelques instants que son fils ait repris son souffle.

— Alors ?

— Il fait passer en douce une bourse aux Forains, avant chaque lunardente. Une sorte de taxe. C'est un garçon de mon âge qui se charge de ramener les pièces. La veille du rendez-vous habituel, je lui ai dit qu'il n'y aurait pas de paiement cette fois-ci, et je lui ai refilé un sol de cuivre pour qu'il ne cherche pas à comprendre.

— Et tu l'as trouvé où, ton sol de cuivre ?

— Dans un de tes sabots. (Il baissa la tête, penaud.) Mais j'en ai ramené bien plus, tu vois ?

— Continue ton histoire.

— Je me suis pointé chez le tisserand pour récupérer la bourse. Ça aurait dû bien se terminer, mais l'autre empaffé de mioche s'est ramené quand même. Il était allé cafter chez les Forains que le tisserand voulait pas payer, alors ils l'ont renvoyé à l'échoppe pour porter un message, genre une menace.

— Laisse-moi deviner, sombre crétin. C'est là que tu as pris la poudre d'escampette ?

Poulo acquiesça sans oser le regarder.

— J'ai couru comme si j'avais le feu aux fesses. Mais après, je me suis mis à tousser. J'ai vu des étoiles et je me suis étalé par terre.

— En somme, tu as essayé d'arnaquer le tisserand comme le dernier des gredins, c'est bien ça ?

— Mais tu n'arrêtes pas de dire que si ça continue, le propriétaire va nous fiche dehors !

Le comédien lui frictionna une dernière fois la tête. Il posa ses coudes sur le rebord du lit et prit sa voix la plus douce.

— Mon grand, ce n'est pas bien de mentir comme ça. Combien de fois te l'ai-je répété ?

— Je sais, papa. *On ne doit pas me percer à jour*, récita-t-il comme une litanie.

— Mais oui, bon sang ! L'autre gamin, pour un sol de cuivre, tu aurais dû lui confier une tâche impossible. Tu aurais pu le balader dans toute la ville et t'épargner la peine de le voir se radiner au mauvais moment. Tu peux faire mieux que ça. (Il lui ébouriffa les cheveux.) C'était bien tenté, mais je vais devoir ramener la bourse au tisserand, ou bien on va se coltiner de sacrés ennuis.

Poulo hocha la tête, la mine boudeuse.

— Et si tu t'avises de remettre un pied dehors avant d'être guéri, je te ferai tellement rougir les fesses qu'elles brilleront plus fort qu'Arakir dans le ciel étoilé. Compris ?

— Compris.

Le comédien alla chercher ce qui restait de pain sur la table et le lui ramena. Un beau quartier de miche encore frais, à peine durci par le froid.

— Allez, avale ça, garçon. Tu l'as bien mérité.

Poulo ne se fit pas prier et engloutit le tout aussi vite que ses forces le lui permettaient. Pour finir, son père lui donna à boire une dose du philtre de l'apothicaire. L'enfant s'exécuta avec une moue de dégoût avant de se glisser sous les draps.

— Maintenant, tâche de dormir, je m'en vais nous faire une bonne flambée.

Il lui adressa un clin d'œil, le borda et, sur une petite bourrade, s'en alla piocher quelques bûches près de l'âtre.

La toux de Poulo s'estompa avec les premières flammèches. Le comédien tisonna longtemps les braises, absorbé dans la contemplation de la fournaise crépitante. La voix de son fils le surprit.

— Dis papa, je vais mourir ?

La question le cueillit à l'estomac comme un coup de poing.

On mourait de beaucoup de choses, dans la cité noire. Souvent de maladie. L'apothicaire avait dit que c'était sérieux mais qu'à son âge, le petit avait des chances de s'en sortir.

Des chances...

— Allons, cesse de raconter des âneries. Et puis, qu'est-ce que tu fiches encore à bavasser ? Tu devrais roupiller, à cette heure.

— C'est que je n'arrive pas à dormir. Je n'arrête pas de me poser la même question, se lamenta Poulo.

Le garçon avait besoin d'une chose à laquelle se raccrocher. Quelque chose qui le ferait tenir et l'empêcherait de sombrer.

Le comédien inspira un grand coup, reposa lentement le tisonnier et s'approcha du lit.

— Poulo, dis-moi, quand tu iras mieux, qu'est-ce que tu voudrais faire ? Vas-y, demande-moi ce que tu veux.

— Ce que je veux ?

D'un regard sans équivoque, son père lui donna son assentiment.

— Même les *Terres de Légendes* ? chuchota l'enfant sans trop oser y croire, un sourire pointant sur ses lèvres.

— C'est là-bas que tu veux aller ?

— Oui.

— Eh bien, c'est d'accord.

— Promis ?

— Promis.

Poulo laissa éclater sa joie, des larmes de bonheur au coin des paupières.

Les Terres de Légendes, ces étendues reculées qui s'étiraient à l'Est, bien après Nordane, on n'en savait pas grand-chose. Les gosses en causaient entre eux dans leurs jeux, et les vieilles se contredisaient féroce­ment à leur sujet. On racontait que les armées envoyées par les conquérants n'en étaient jamais revenues. Certains marchands prétendaient en avoir tutoyé les frontières et ramenaient parfois, de leurs lointaines expéditions, des créatures inconnues. L'endroit existait sans doute mais, en fin de compte, on brodait sur le sujet plus que de raison.

Maintenant qu'il y songeait, ils n'en avaient jamais véritablement parlé, tous les deux.

— Tu sais quoi sur ces contrées ? demanda le père.

— Tout ce que tu en racontes à la fol-scène ! Et toi ?

Le comédien eut un rire bref.

— Ah ! Mais c'est que Perceron est un personnage de farce... Allons, je vais t'en dire un peu plus que ce gredin de pacotille.

Sur quoi, il partit chercher la chandelle pour la placer près d'eux, ajoutant une touche de mystère à la faveu­r du halo.

— J'ai surpris un jour la conversation du célèbre marchand Payot, un des rares voyageurs à avoir foulé les terres de ces royaumes sans maître. J'y ai glané quelques secrets... (Le comédien se campa au pied du lit et croisa solennellement les bras.) Les Terres de Légendes sont vastes, infiniment vastes. Ce sont des contrées de landes brumeuses, de champs de cristaux et de forêts infranchissables. On prétend ces lieux hantés de forteresses anciennes et de créatures d'autres âges, tel le scornal. Ce sont des terres d'ombre et de lumière, où vivent les rêves et les cauchemars des premiers hommes. Les odeurs y sont entêtantes, les cimes des montagnes mangées par les nuages, et certains lacs y miroitent plus fort qu'un soleil d'été.

— Et les fées ? On dit qu'il y a des fées, là-bas.

— Les fées, mon garçon, il faudra t'en méfier. Elles sont aux forêts ce que les sirènes sont à l'océan. Elles courent les bois, nues, le corps couvert de peintures sauvages. Elles invitent le voyageur égaré à les suivre au plus profond de la sylve, et leurs manières ensorcellent les femmes comme les hommes. Gare aux voyageurs qui croisent leur chemin ! Ces fées-là n'ont pas d'ailes. Elles ne connaissent ni le bien, ni le mal, seules les lois anciennes de la nature.

Poulo fixait le plafond crevassé, songeur, le regard sans doute captivé par quelque étoile au loin. Il semblait rasséréné.

— Il est temps de dormir, mon grand. Demain soir, je te confierai un autre secret du marchand, conclut le comédien avant de rejoindre sa paillasse.

Se couvrant jusqu'au menton, il se laissa gagner par une douce torpeur, peu à peu enveloppé par la chaleur de la cheminée, et bercé par le *plic plic* des gouttes de neige qui finissaient leur course dans les bassines.

Il somnolait... quand un bruit attira son attention sur le lit de Poulo.

Assis en tailleur, le garçon chuchotait quelque prière, mains jointes autour de son médaillon de cuivre.

Le comédien trouva le spectacle assez touchant pour ne pas l'interrompre. *Cela ne durera guère,*

se disait-il. *Peut-être même que ça l'aidera à trouver le sommeil.*

Poulo chuchotait et croyait sans doute avoir les dieux pour seul auditoire, mais ce fut assez fort pour que son père entendît ses paroles, de là où il se tenait.

— Grand Batelier, seigneur du destin, je t'en prie, accorde ta grâce à mon père.

« Je sais bien qu'il enrobe un peu ses histoires, mais c'est un bon comédien.

« Il est rusé et il n'est pas du genre à baisser les bras.

« Grand Batelier, s'il te plaît, fais qu'il réalise sa promesse. Je voudrais tant visiter ces Terres de Légendes !

« Accorde-lui ta grâce, donne-lui la chance et la force de Perceron.

Sur quoi, le comédien vit Poulo se rendormir et resta seul avec ses pensées, se demandant si le petit ignorait qu'il l'avait entendu, ou bien s'il avait un peu joué la comédie, histoire qu'il n'oublie pas sa promesse.

Tel père, tel fils.

LE RETOUR DU VAURIEN

Ce fut la bouche pâteuse, et un mauvais goût de tafia derrière les dents, que Perceron se réveilla.

Valthar ronflait à poings fermés, Ao tout près de lui, assise en tailleur, occupée à se ronger l'ongle du pouce.

Le jour filtrait si bien à travers la lucarne que de longs doigts dorés couraient partout dans la masure. De toute évidence, on approchait midi.

Perceron s'interrompit au beau milieu d'un bâillement magistral. Il se frappa le front du plat de la main et bondit hors de son lit.

— Mortecouille, j'ai failli oublier Morgan ! Sais-tu où est Kroll ? L'alchimiste veut le voir aussi.

— Il ne devrait plus tarder, répondit-elle à mi-voix.

Perceron s'en alla faire ses ablutions dans un coin et enfila ses habits encore empuantis de ses frasques de la veille.

Ne voyant toujours pas le cromlek revenir, il demanda :

— Qu'est-ce qui le retient dehors ?

— Feyziye est venu le chercher, cette nuit. Il devait être de retour à l'aube.

— S'il est en compagnie du barde, me voilà rassuré. Il s'agit d'un allié de marque.

— Allié ou pas, les rues sont dangereuses, la nuit.

Elle triturait nerveusement une mèche de ses longs cheveux.

— Allons, il est trop tôt pour y voir un mauvais présage.

Mais le temps passa et chaque heure écoulée sembla lui donner tort.

Plus tard dans l'après-midi, Perceron déjeuna d'un morceau de pain et de fromage. Il en proposa à Ao mais elle refusa poliment. L'inquiétude de la jeune aveugle commença à lui peser, et l'envie de prendre l'air se fit soudain pressante.

— Le message de Morgan semblait important. Je devrais peut-être y aller, finit-il par dire.

— S'il te plaît, est-ce que tu peux attendre encore un peu ? Juste le temps que Valthar se réveille. Je n'ai pas envie de rester seule.

Perceron eut une moue aussi crispée que boudeuse.

— N'ayez crainte, je ne saurais me résoudre à vous quitter sans votre consentement.

Les ronflements de Valthar et les signes de nervosité de l'aveugle finirent par l'exaspérer. Il se frotta les cuisses, se gratta le cuir chevelu, se dandina d'un pied sur l'autre.

L'impatience le rongea tellement qu'il en vint à tirer sur la manche du vétéran pour en précipiter le réveil. Les bougonnements de Valthar sonnèrent alors comme un chant de victoire à ses oreilles. Le vaurien se fendit d'un *au revoir* bienveillant, déguerpit aussi sec et s'envoya un bol d'air salubre sitôt à l'extérieur.

À nous deux, Morgan, songea-t-il, plein de résolution, en franchissant les grilles de la nécropole.

Les rues se paraient déjà d'une teinte crépusculaire.

Perceron longea le quai en bordure de Griseau, où pullulaient les essaims de mouches. Sourd au bourdonnement des insectes, il avançait le dos courbé, pris dans le fil de ses pensées. La rencontre

avec Morgan avait beau avoir de quoi le titiller, c'était cependant un tout autre sujet qui lui occupait l'esprit. Il ressassait l'épisode de la tour de guet, celui où Ryniver avait bien failli lui régler son compte.

La claque monumentale lors de sa chute dans le fleuve. Une course sur les toits, une blessure, la silhouette de Lysandrin... Le bois du pont-levis sous ses ongles ensanglantés, et enfin le visage du barde penché au-dessus de lui, son sauveur...

Tout ça lui revenait.

Pourtant, il le savait, il manquait une touche au tableau.

Une ombre, la silhouette indistincte d'un enfant qui le prenait aux tripes et lui arrachait des larmes, sans qu'il sache pourquoi.

Des petits détails qu'il essayait par tous les moyens de chasser, et qui revenaient l'importuner encore et encore, plus opiniâtres que les mouches des quais crasseux de Griseau.

S'il cherchait bien dans sa tête, il *pouvait* voir, mais il s'y refusait de manière viscérale. Très vite rattrapé par l'habitude, il avait assidûment repris la fréquentation des tavernes, pour ne plus y penser.

Songeur, il franchit la Loumen sur un pont gluant de fiente, où il échappa de peu à la glissade, juste sous les yeux d'un groupe de lynx qui passait par là. Silencieux et le front en sueur, il traversa la cour de Ralmorg où se dressait l'impressionnant scornal de jade. Plus loin, à la lisière du quartier des Marchands, plusieurs bouges tapageurs lui firent de l'œil, mais il tint bon et finit par atteindre la rue où Morgan tenait boutique.

Il n'y avait pas âme qui vive, à l'exception d'un badaud au bout de la rue, qui fit un brusque écart en passant devant l'ancre de l'alchimiste, avant de s'éclipser dans une ruelle sans demander son reste.

Perceron pressa le pas, le cœur battant. Il se figea en arrivant sur place. La porte était enfoncée. Un cromlek dégarni gisait sur le seuil, la bedaine en sang.

Que s'est-il donc passé, ici ?

S'agissait-il d'un vol, d'un règlement de compte ? Il n'en avait aucune idée. Et si l'homme qu'il avait pris pour un passant était en réalité coupable de cette agression ? Morgan avait-il besoin de secours, était-il même seulement encore en vie ?

La peur au ventre, il enjamba le cadavre et se risqua à l'intérieur. Il faisait sombre.

— Morgan ? appela-t-il d'une voix mal assurée.

Pas de réponse. Autour de lui, tout n'était qu'obscurité et silence. Un silence épais, menaçant. Ses yeux s'accoutumèrent peu à peu aux ténèbres. Il distingua un établi renversé, des récipients brisés. Des morceaux de poterie craquèrent sous ses souliers. Entre deux caisses se trouvait le corps d'un autre cromlek, salement amoché. On avait dû y aller à la hache, avec celui-ci.

— Morgan ? chuchota Perceron.

Il devina une porte au fond de l'échoppe. Peut-être le bureau de l'alchimiste. Les chances de le retrouver en vie s'amenuisaient à chaque pas et il redoutait déjà ce qui l'attendait dans l'autre pièce.

Un sujet délicat, se remémora-t-il, secouant la tête. *Cela m'a plutôt l'air d'un fameux borbier...*

Une petite voix lui soufflait de déguerpir, tandis qu'une autre, plus insidieuse, lui suggérait de ne pas repartir les mains vides.

Un choc le fit sursauter. Son pied avait buté contre celui d'un troisième cadavre, assis contre la paroi, le menton sur la poitrine. Il entendit alors un goutte à goutte discret, un *ploc* qui lui souleva

l'estomac sitôt qu'il en comprit la nature. C'était le sang du mort qui s'écoulait. Probablement de sa gorge tranchée, mais Perceron n'eut pas le courage de s'en assurer. Les meurtres étaient si récents que son cœur eut un raté. Il se persuada aussitôt que ceux qui avaient fait ça se tenaient peut-être dans un recoin d'ombre, aux aguets.

Il regretta de ne pas y avoir songé plus tôt lorsqu'une main s'abattit sur son épaule.

Il se retourna lentement, n'osa même pas respirer.

Un manawa joufflu lui faisait face, encore plus apeuré que lui.

— Messire d'Oustreval ?

— Oui ? répondit-il dans un murmure craintif.

— Je suis l'apprenti de Morgan. Nous avons réchappé de peu au massacre. Suivez-moi, je vous amène auprès de lui.

— Mais que s'est-il passé ?

— Des lynx ont débarqué à l'improviste. Nous n'avions aucune chance. Venez, il faut se dépêcher.

Ils sortirent précipitamment de la boutique.

Le temps d'une marche fiévreuse – durant laquelle ils n'eurent de cesse de scruter les alentours, redoutant d'apercevoir des mailles noires –, et ils se retrouvèrent en bordure du port, à un jet de fronde de la capitainerie, là où les demeures des plus riches marchands étalaient leur opulence sous des toits incrustés de jade.

Ils s'arrêtèrent devant un mur d'enceinte percé d'un portail ouvragé.

— Morgan a trouvé refuge chez Lothories. Nos chemins se séparent ici. Puisse le Batelier vous éclairer, lâcha le manawa, hors d'haleine, avant de disparaître au coin de la rue.

Marchand et artisan, Lothories était le maître de la guilde des menuisiers, un membre influent de la faction du Guet, connu pour ses accointances avec Hellsam. Un homme que l'on hésiterait à importuner sous peine d'encourir les foudres de Roquacier. L'endroit était sûr.

De l'enceinte de la propriété jusqu'à la porte d'entrée de la demeure, un cordon de mercenaires montait la garde le long d'un somptueux jardin. Ces hommes détaillèrent Perceron de la tête aux pieds, mais on le laissa passer sans encombre.

Ce fut Lothories en personne qui l'invita à entrer. Le maître de guilde avait le teint halé, des cheveux blancs noués en queue de cheval. En dépit de ses atours luxueux et de sa coiffure impeccable, ses mains calleuses et ses chausses couvertes de sciure évoquaient davantage l'artisan inspiré que le marchand calculateur.

— Il vous attend au fond de la cour, derrière l'escalier, lança Lothories en observant le bout de l'allée.

Le marchand lui avait peut-être ouvert la porte pour s'assurer de son identité, toutefois son hospitalité s'arrêtait là.

Perceron haussa les épaules, contourna l'escalier et s'engagea dans une courette agrémentée d'oliviers. Au milieu trônait une fontaine au doux murmure. L'endroit devait être un délice, les jours où le soleil écrasait la cité. Au fond, une petite porte au bois craquelé donnait sur une resserre. Perceron s'y faufila sans s'attarder.

Avec la nuit qui commençait à tomber, la pièce était plongée dans la pénombre, et l'odeur pénétrante du bois fut ce qu'il perçut en premier. Puis, sous ses pas, le craquement feutré des copeaux qui jonchaient le sol.

Il distinguait une pile de caisses surmontée d'un gros sac, deux tables, et tout un amoncellement de chaises, buffets, sculptures, ainsi que trois portes aux dimensions diverses. L'une des tables était couverte de scies, rabots, vrilles et marteaux.

Perceron sursauta.

— Kroll n'est pas avec vous ?

La voix était étrange, asexuée. Ce qu'il avait pris pour un sac au premier abord était en réalité Morgan, juché au sommet des caisses. Il se tenait sous une poutre, une couverture en travers des épaules.

— Une affaire urgente le retient. Mais qu'est-ce que vous faites là-haut ?

— Je me faisais discret. Au cas où.

— Vous ne logez pas à l'étage ?

— Par les temps qui courent, je préfère éviter de m'exposer aux fenêtres de mon hôte.

Morgan alluma une lanterne posée sur le promontoire. La lueur éclaira partiellement son visage, assez pour révéler un personnage inquiétant. Une chevelure écarlate, bouclée, aux allures d'incendie. Des traits empâtés qui dégouлинаient de maquillage. Et, perdus au milieu de ce qui ressemblait à un masque de cire fondu, des yeux rougis par les larmes et la haine. Un homme. Ou peut-être une femme.

— Notre bonne vieille cité agonise.

De toute évidence, l'alchimiste était encore sous le choc.

Perceron acquiesça :

— Tout part à vau-l'eau. Une parodie de justice entre les mains de lynx corrompus...

Morgan le dévisagea d'un air si insistant que le rouge monta aux joues du vaurien sans qu'il sût vraiment pourquoi.

— Si ce n'était que cela, mon pauvre d'Oustreval... Je vous parle d'une guerre qui se prépare dans l'ombre. Rien moins que la chute de Kan-Pang !

— J'avoue ne pas vous suivre.

— Pas plus tard qu'hier, un autre marchand du Guet a vu sa boutique réduite en cendres. Ils ont eu sa peau. Aleb, un ferronnier. C'était un ami et un proche de Payot, lui aussi. Il m'a rencardé sur des rencontres secrètes entre Malazur, les Sourgne et les Forains, se tramant dans les profondeurs du Fangeux. Une alliance terrifiante ! (Il passa la main dans sa chevelure flamboyante.) Jusqu'ici, les factions marchandes faisaient front commun face aux Maisons des sorciers. Si les Forains unissent leurs forces à Tranche-Cime, ce n'est plus aux murs de basalte que la cité noire devra son nom, mais aux ténèbres qui s'abattront sur la ville. C'est toute une grande machine qui se met en branle. Tout est lié.

Perceron fronçait les sourcils, plongé dans un abîme de perplexité.

— Et qu'attendez-vous de nous, exactement ?

— J'ai chargé une bande de monte-en-l'air d'espionner nos comploteurs. Des petits renards qu'on prendrait pour des mendiants la nuit, près de la jetée. Du genre talentueux. Lorsqu'ils me rapporteront des preuves, vous serez les seuls à pouvoir confondre les traîtres.

— Navré, mais je ne vois pas bien comment.

Une part de lui se refusait à comprendre. Se mêler des affaires des seigneurs avait failli lui coûter la vie, et tout cela ne lui disait rien qui vaille.

Instinctivement, il recula d'un pas vers la sortie.

— Avec Kroll, vous êtes proches du seigneur gardien, désormais. Vous, les Danker, êtes les

seuls à pouvoir le rencontrer. Vous pourrez tout lui raconter, reprit l'alchimiste.

— Et Lothories, votre ami ? En tant que maître de guilde, n'a-t-il pas ses entrées auprès du grand Haardoth ?

— Oh, lui ? minauda Morgan, les lèvres arrondies en cul-de-poule. Je me suis bien gardé de tout lui révéler ! C'est un flagorneur, un pleutre. Capable de lécher tous les culs de Tranche-Cime pourvu qu'on lui laisse tailler ses bouts de bois tranquille. S'il savait quels risques il encourt en me gardant ici, il me chasserait aussitôt de sa demeure. Non, vous êtes les seuls en qui j'ai confiance.

— Plutôt mettre les pieds dans un nid de serpents... souffla Perceron du bout des lèvres, impatient de quitter les lieux.

— Pardon ? lâcha Morgan en haussant le ton.

— Je disais, plus tôt on mettra un coup de pied dans ce nid de serpents...

— Il y va du salut de Kan-Pang et de notre seigneur gardien, répliqua sèchement Morgan. Haardoth saura vous protéger, c'est un sorcier puissant et rusé. Ma main à couper qu'il en appellera aux fidèles Gordreg dès que le complot sera éventé. Vous devez sauver cette cité, Perceron, vous comprenez ? Et le meurtre de Payot... (Sa voix s'étrangla subitement.) Cet acte odieux ne doit pas rester impuni.

Brusquement enragé, il arracha sa couverture, la jeta de côté et, avec une agilité étonnante pour son embonpoint, glissa le long de son perchoir pour se retrouver face à son interlocuteur.

Avec ses boucles incandescentes, ses traits mangés de céruse et ses yeux perdus dans le khôl, Morgan semblait au bord de la démence. Il leva un bras menaçant, et Perceron distingua alors les pointes de curieux aiguillons disposés autour d'un bracelet de cuir que portait l'alchimiste. Des dards affûtés et luisants.

— Chiens de Sourgne ! Je venais à peine de me réinstaller à Kan-Pang... (Les larmes lui remontèrent dans la gorge, il secoua la tête d'un air désespéré.) Vous revenez chez vous, après des années d'hésitation, et, quand vous vous décidez enfin à avouer vos sentiments, vos projets sont réduits à néant en un claquement de doigts ! (Il souligna ses mots du geste approprié.) Je voulais revoir Payot. Au moins une fois. Lui dire ce que j'avais sur le cœur.

Il marqua une pause puis demanda, d'une voix où perçait l'espoir :

— Vous étiez proche de lui, n'est-ce pas ?

— Le temps de quelques lunardentes.

— Il vous a parlé de moi ?

Morgan le dévisagea, plein d'un espoir si pitoyable que Perceron décida de laisser parler son imagination.

— Assurément. J'ai déjà entendu votre nom. À vrai dire, quand il lui arrivait de s'assoupir dans sa tour, je l'entendais parfois le murmurer dans son sommeil. Et toujours, il avait comme un doux sourire aux lèvres. D'autres fois, quand il évoquait votre voyage aux frontières des Terres de Légendes, il parlait de vous avec une grande émotion dans la voix. Il disait aussi que depuis son retour, il lui semblait avoir laissé une partie de son âme derrière lui. Il...

Perceron s'interrompit, pris d'une soudaine inspiration.

— Allons, qu'y a-t-il ?

— Dites, maître Morgan, vous souviendriez-vous de comment se rendre aux Terres de Légendes ?

Il prenait conscience à l'instant que, malgré la mort de Payot, il tenait encore une chance de voyager là-bas sans que l'entreprise fût suicidaire. Comment diable avait-il pu songer à rester dans

cette cité, au milieu de tous ces sorciers fous ?

— Nous n'en avons tutoyé que les frontières, mais oui, pourquoi ?

— Voyez-vous, avant sa mort, maître Payot m'avait promis de m'y emmener. Voilà bien longtemps que je caresse cet espoir, dit-il en triturant machinalement son médaillon.

— Alors, je reprendrai cette promesse à mon compte. Une fois que les Sourgne auront payé pour leurs crimes, je vous montrerai le chemin. De toute façon, après cela, plus rien ne me retiendra à Kan-Pang. (Une profonde lassitude se lut sur son visage.) Lorsque mes espions seront de retour, j'enverrai un messenger à la nécropole pour vous prévenir. D'ici-là, que Valeciel vous protège.

Morgan était à nouveau en proie à l'émotion, et avait manifestement besoin de se retrancher dans sa solitude.

— Et, Perceron...

— Oui ?

— Merci pour votre gentille fable, au sujet de Payot.

Le vaurien sortit sur la pointe des pieds, aussi soulagé de quitter la resserre que s'il se fut agi de la tanière d'un démon. Il prit ensuite congé de Lothories et s'engagea sur les quais éclairés par les lunes. Au loin, la mer assoupie se perdait dans la nuit.

Me voilà reparti sur le chemin des Terres de Légendes, songea-t-il gaiement, avant de se reprendre. Et aussi sur celui des ennuis...

Il était temps de s'en retourner à la nécropole, pour informer ses compagnons. Cependant, quelque chose le titillait.

Une envie de se rincer le gosier.

Il se tourna vers la jetée où les tavernes s'enfilaient en chapelet. Ce serait l'affaire de quelques instants. De là où il se tenait, la constellation du Batelier rayonnait au-dessus de l'embarcadère.

— Les dieux eux-mêmes me montrent la voie ! Je ne vais pas non plus me faire prier...

Se drapant magistralement dans sa cape, il s'en alla d'un pas décidé vers le *Requin Barde*.

La troupe de Heaumenut foulait le ponton de bois, Ryniver en tête, dextre au pommeau, ses cheveux poivre et sel balayés par la brise marine.

Derrière elle, hache sur l'épaule, Meowur, son apprenti, colosse blond, hirsute et fier. Lysandrin, un pas en retrait, dans ses habits neufs de Veilleur, et deux lynx triés sur le volet, Grand-Bouc et Rouquin, portant tous deux l'arbalète. Ils étaient nombreux pour une tâche aussi simple.

Cette Marina doit détenir un secret foutrement dangereux pour que Malazur prenne de telles précautions, songea la guerrière.

Sur la jetée, on n'entendait plus que les fouets du ressac. Les putes et les mendiants des environs s'étaient reculés dans l'ombre dès leur arrivée. Même le *Requin Barde* semblait retenir son souffle.

Ryniver s'arrêta devant la bicoque du pêcheur et leva le poing pour frapper à la porte.

Un air de flûte provenant de l'intérieur suspendit un instant son geste. Un air vif, entraînant, couvert par les rires d'un vieil homme.

Elle se rappela qu'il y aurait sans doute une femme dans la maison. Ce ne serait pas la première qu'elle exécuterait, mais ça n'aurait rien d'une partie de plaisir.

Agis, frappe pour tuer. Ce sont tous des ennemis.

Elle cogna à coups redoublés contre l'huis.

— Delano, au nom de Malazur, ouvrez !

Il y eut d'abord un bref silence. Puis de l'agitation, un cri étouffé, des pas précipités.

— Meowur, enfonce-la !

Un coup de la botte cloutée du colosse eut raison des gonds rouillés.

À l'intérieur, c'était la confusion. Un pipeau traînait sur les planches. Au fond, on avait rabattu une trappe menant sous la mesure. La tête d'une gamine venait de disparaître dans l'ouverture – une fillette de neuf ans tout au plus – et une femme aux joues crasseuses s'y ruait à son tour.

Le vieux pêcheur était immobile au milieu de la pièce, désespéré, les lèvres tremblantes. Grand-Bouc l'ajusta et lui envoya un carreau en travers de la gorge. Delano gargouilla quelques mots avant de s'effondrer. Quelque chose comme « *Pas la petite* », interpréta Ryniver.

Tous des ennemis.

— Coincez-les autres dehors, je les rabats vers vous !

Elle se précipita vers la trappe et sauta.

Le froid mordant de l'eau la saisit au ventre. Tout autour d'elle, l'écume bouillonnait, l'air était saturé d'embruns. La charpente se résumait à une série de croix de bois en enfilade, autant d'obstacles qui nécessitaient de se hisser et de se contorsionner pour avancer, le tout au milieu des vagues qui s'abattaient sans relâche sous le ponton.

Les fuyardes progressaient à vive allure. Elles avaient l'agilité pour elles, sans doute même connaissaient-elles les lieux par cœur. Ryniver grogna, se débarrassa d'un coup d'épaule de son manteau gorgé d'eau qui la ralentissait, et redoubla d'efforts pour ne pas se laisser distancer.

Elle commençait à douter de ses chances de les rattraper quand elle aperçut les premiers signes de fatigue de ses proies. L'eau était profonde par endroits, trop profonde pour une gamine. La femme aidait la petite à se hisser entre les croix et commençait à s'essouffler. Quand une vague plus forte que les autres sépara les fuyardes dans une gerbe d'écume, Ryniver sut que le moment était venu d'en finir. Profitant de ce que la misérable revenait en arrière pour secourir la gamine, Ryniver franchit avec hargne la paire de croix qui les séparait, bondit vers elles et tira une dague de sa ceinture.

La femme était à bout de souffle, de longues mèches trempées collées sur ses joues creuses. Elle se tourna lentement, faisant un rempart de son corps pour protéger la petite, et plongea son regard dans celui de la guerrière.

Un regard fier et résigné.

Un regard bleu océan, qui ramena Ryniver vingt ans en arrière. Le même regard qu'avait eu Nyméria, sa mère, le jour de son exécution. Juste avant que le couperet ne s'abatte sur son cou gracile.

Elle marqua un temps d'arrêt.

L'enfant se faufila sous le bras de la misérable, se jeta sur la guerrière et lui agrippa le poignet. Elle cria entre deux sanglots, les lèvres tordues :

— S'il te plaît, pas ma maman ! Ne fais pas de mal à ma maman !

Elle reconnut la petite.

C'était la fillette aux osselets qui traînait sur le ponton. Celle à qui Perceron avait donné un écu après leur descente chez Togart.

Ryniver sentit le doute s'insinuer dans son esprit. Au fond de son âme, quelque chose lui cria qu'elle était sur le point de commettre une erreur. Sa dague lui parut affreusement lourde, sa main

trembla. Elle considéra l'arme au creux de sa paume.

Pour la première fois depuis qu'elle tuait pour Malazur, sa gorge se nouait et elle retenait son geste. Elle en concevait une sensation de faiblesse insupportable, mâtinée de colère et de dégoût.

— Dégagez, marmonna-t-elle sans desserrer les dents.

La mère lui jeta un regard incrédule, mais elle n'eut pas besoin de se le faire répéter. Elle attrapa la main de sa fille et toutes deux s'enfuirent entre les croix.

Une vague se brisa sur la charpente. Ryniver ne fit rien pour se protéger. Elle se laissa gifler par l'eau sans broncher, raide comme une statue de plomb, la rage au ventre.

De toute façon, elles sont foutues, pensa-t-elle.

De l'autre côté du passage, elles seraient piégées comme des rats. Lysandrin et les lynx ne leur feraient pas de cadeaux. Au moins, elle-même n'aurait pas ce sang-là sur les mains.

En proie à de noires pensées, elle reprit sa progression, pour donner le change.

Soudain, contre toute attente, les fugitives escaladèrent une croix et disparurent à mi-chemin par une nouvelle trappe.

Ryniver emprunta le même passage, se retrouva dans une bicoque vide et se précipita à l'extérieur. Déjà, mère et fille atteignaient presque le bout du ponton. De l'endroit où elle se tenait, Ryniver apercevait ses acolytes qui venaient à leur rencontre. Rouquin s'arrêta pour les mettre en joue avec son arbalète.

La mère porta ses doigts en crochet à sa bouche et émit alors deux sifflements stridents. Les miséreux qui, jusque là, s'étaient tenus rencognés dans l'ombre des masures, apparurent comme un seul homme sur le ponton et coururent vers le quai, sans même prêter attention aux hommes d'armes.

Ryniver n'aurait su dire s'il s'agissait d'un signal d'alerte connu des bas-fonds, ou bien d'un stratagème convenu à l'avance. Rouquin pesta, cessa de viser et se fraya un chemin dans la horde déferlante, à coups d'épaules.

Les fugitives profitèrent de la diversion pour s'engouffrer dans la ruelle la plus proche.

Ryniver n'en croyait pas ses yeux. L'instant d'avant, elle n'aurait pas parié une piécette de cuivre sur elles, et voilà qu'elles tenaient une chance de s'en sortir. Sa tête bourdonnait de pensées contradictoires. Une part d'elle-même se prenait à espérer l'impensable et à souhaiter que Valeciel les protégeât. Mais c'était une petite part, une toute petite part qu'elle se força à ravalier, à étouffer. Un tout petit bout d'âme qu'elle croyait perdu à jamais, mais qui ne faisait pas le poids face aux promesses de gloire de Malazur. Et elle ne pouvait se permettre un nouvel échec après celui de la tour de guet.

Ryniver rejoignit les siens au pas de course. Rouquin dut trouver un angle de tir à ce moment-là, car elle le vit appuyer sur la détente de son arbalète.

Quand sa troupe déboucha à son tour dans la ruelle, la guerrière constata que la mère boitait avec difficulté. Un carreau lui traversait la cuisse et une auréole brune s'étalait sur sa robe. La petite la tirait désespérément par la manche.

— Cours, dit-elle à sa fille, cours aussi vite que tu peux.

La fillette s'exécuta, mais Lysandrin eut tôt fait de la rattraper. Il la ramena par la peau du cou comme un vulgaire chaton.

C'est fini, pensa Ryniver.

Perceron s'approchait du ponton lorsqu'il vit accourir la horde de miséreux. Par prudence, il cavala à l'écart du quai, le temps d'un détour préventif. Puis il revint sur la pointe des pieds et risqua un regard dans la ruelle adjacente, histoire de s'assurer que la voie était sûre.

Une vision de cauchemar le prit aux tripes.

Ryniver se précipitait dans la rue, en compagnie de trois hommes en mailles noires et d'un Lysandrin en habit de Veilleur. Ils en avaient après deux miséreuses dont la plus âgée semblait mal en point.

— Mortecouille ! souffla-t-il, avant de plaquer une main sur sa bouche et de reculer d'un pas dans l'autre rue.

Il resta le dos collé contre la façade, cloué par la peur. Kroll s'était peut-être arrangé au conseil pour qu'il n'ait plus rien à craindre des sbires de Malazur, n'empêche que sans témoin et à la faveur de la nuit, son instinct lui soufflait que l'accord passé avec le bourreau de Heaumenuit ne vaudrait pas tripette.

Tant pis pour les filles des rues. À un contre cinq, c'était du suicide. Sans compter qu'il n'avait pas jugé bon de prendre sa dague avec lui en quittant la nécropole. À la recherche d'une arme improvisée, il observa les tas qui jonchaient le caniveau, et tout ce qu'il vit fut une roue de brouette. Un disque de bois cerclé de fer, aux rayons vermoulus. Pas de quoi tenir tête à une escouade de lynx !

Il lui restait du chemin à parcourir, des terres lointaines à explorer. S'il se payait le luxe d'intervenir, c'était dans cette ruelle que son aventure prendrait fin.

Il prit le large avec la plus grande discrétion.

— Joli tir, Rouquin, lança Lysandrin en jetant la gamine au sol.

— Un coup de chance, rétorqua l'arbalétrier d'un haussement d'épaules.

Les fugitives étaient cernées. La mère se rua auprès de sa fille et leva la tête vers les hommes.

La terreur se lisait dans son regard. Des *non* silencieux et larmoyants déformaient son visage.

— La petite ne sait rien. Je ne lui ai rien dit.

— Et tu ne lui diras plus rien, affirma le Veilleur à voix basse, en tirant sa dague.

Il empoigna la mère par les cheveux et plongea la lame dans son cœur.

Ryniver eut l'impression de manquer d'air.

Elle savait que cela devait se terminer de cette manière.

Pourtant, aujourd'hui, cela n'avait rien d'une exécution de plus dans sa liste. C'était un acte abject.

— Qu'est-ce qu'on fait pour la gamine ? demanda Rouquin.

— Même tarif, répondit Lysandrin en s'approchant de la fillette muette d'effroi.

— Non, lâcha Ryniver malgré elle.

Le Veilleur la considéra avec une perplexité inquiète.

Elle mérite une chance, songeait la guerrière. *Tu dois gagner du temps.*

— Et si la mère n'avait pas tenu sa langue ? Qui pourra nous le dire à part la fille ? dit-elle.

— Malazur a exigé leurs cadavres.

— Je connais les ordres. Mais si son secret venait à se répandre à cause de notre négligence, je

ne crois pas qu'il apprécierait. Je me charge de questionner la petite au palais.

— Mieux vaut battre le fer tant qu'il est chaud. On va le faire ici, à ma manière.

— Sans doigté, tu n'en tireras rien.

— Quand on presse le fruit assez fort, on obtient toujours du jus, rétorqua Lysandrin en essuyant son poignard sur la robe de la mère.

Ryniver sentit le dégoût lui ramper dans l'estomac.

Le Veilleur s'accroupit devant la petite.

Au loin, le carillon puissant des cloches retentit dans les beffrois. On sonnait les dix coups de la nuit.

— Je suis sûr que tu comprends parfaitement la situation, n'est-ce pas ? Ta mère a commis un crime. C'était une espionne. Maintenant, je vais te poser une question, et tu vas me répondre. Tu vas me dire la vérité. Si tu mens, je le saurai. Je le saurai, et je te punirai. Est-ce que ta mère a parlé de son secret à quelqu'un ?

Pour toute réponse, la gamine se mit à sangloter.

Lysandrin poussa un soupir agacé.

— Grand-Bouc, fais-lui sauter une phalange.

— Laisse-la-moi, je saurai y faire, insista la guerrière.

Lysandrin se redressa, ôta son tricorne et s'éventa avec.

— Ryniver, en l'absence de Malazur, ici c'est moi qui donne les ordres. Vas-y, Grand-Bouc !

L'échalas à la barbichette ne perdit pas de temps. Il dégaina son poignard dentelé, prit la petite main entre ses doigts velus et y débita un morceau de phalange comme s'il se fut agi d'un vulgaire oignon. Le sang coula entre les pavés. La gamine était frappée de stupéfaction, les joues blêmes, le corps agité de tremblements intempestifs. C'était à peine si elle gémissait.

Ryniver sentit un frisson lui parcourir l'échine. Machinalement, elle plia et déplia les doigts de sa main mutilée.

Alors qu'il s'éloignait à pas de loup, occupé à débattre *in petto* sur le bien-fondé de sa défilade, Perceron aperçut un garçon sous un porche. L'œil malicieux, des mèches en bataille...

Il se figea sur place, retint son souffle et fit mine d'ignorer l'apparition tout en poursuivant son chemin.

La voix d'un autre monde, qu'il avait naguère entendue, s'éleva de nouveau à son passage. La même vibration mélodieuse, la même paix. Une voix qui l'ébranlait jusqu'aux tréfonds de son être.

— *Te souviens-tu ?* demanda le garçon.

Perceron n'y tint plus. Il se retourna vers l'apparition.

— Tout ce que je sais, c'est que tu es mort !

— *Pourtant, je te parle.*

Perceron se prit la tête à deux mains.

— Sors de mon esprit ! C'était une ancienne vie, je veux oublier tout ça !

Il ferma les yeux aussi fort qu'il put, jusqu'à se faire mal au crâne.

Lorsqu'il les rouvrit, le garçon était toujours là, plus proche encore.

— *Es-tu le personnage, ou bien le comédien ?* demanda-t-il.

— Fi de tes questions ! Je suis Perceron. Perceron d'Oustreval !

— *Perceron ? Mais Perceron protège les faibles.*

L'apparition s'approcha. Sa voix enveloppa le vaurien.

— *Perceron n'abandonne pas les enfants à la mort.*

— Je ne t'ai pas abandonné à la mort ! Ce sont les dieux qui t'ont emporté !

— *Il y a une autre enfant dans la rue, Perceron. Celle-ci est encore en vie.*

Il n'avait qu'à poursuivre son chemin, il tournerait à l'angle et ce serait fini...

Foutreciel, je ne suis pas un preux défenseur de la veuve et de l'orphelin ! Me faire tuer dans ce coupe-gorge ? Sans façon ! Et qui sait, peut-être que Lysandrin n'en a pas après leur vie ? Peut-être qu'ils veulent seulement les questionner. Peut-être que...

Des cris d'enfant retentirent depuis la venelle. Assez déchirants pour le blesser.

— *Vas-tu fuir ?*

Perceron tomba à genoux, ployant l'échine.

— Je ne suis qu'un bouffon...

— *Tu n'es pas que cela. Ce bouffon, j'aimais le voir sur la folscène mais, plus encore, il était le héros que j'admirais. Le fou qui jamais ne baissait les bras, pas même devant les dieux, pas même devant la mort. Tu veux être Perceron ? Alors, il faut le jouer jusqu'au bout.*

— Je ne sais même plus où j'en suis...

— *Tu es sur la folscène.*

À ces mots, Perceron laisser couler des larmes.

C'était comme s'il se retrouvait après une longue absence.

Je suis sur la folscène.

Puis il fixa le garçon, et un sourire pointa sur ses lèvres.

Le comédien, il en avait toujours été proche, en réalité. Séparé de lui-même par un simple rideau, un rideau qui se levait à mesure que son sourire s'élargissait. Et quand son sourire fut complet, carnassier, invincible, il sut qu'il était tout à la fois Perceron et le comédien, et que jamais les dieux n'auraient son âme.

Alors, l'apparition s'évanouit, Perceron fit volte-face et marcha droit vers le tas de détritrus, pour y cueillir sa roue de brouette.

Quand Lysandrin l'avait menacée de lui trancher la main si elle persistait à se taire, la gamine était sortie de son mutisme pour se mettre à hurler.

Ryniver se maudissait.

Elle aurait pu régler ça sous le ponton. Un seul coup aurait suffi. Au lieu de ça, à cause de sa faiblesse, la petite allait endurer un calvaire.

Le temps d'un autre carillon, Lysandrin renouvela sa question d'une voix monocorde avant de gifler, assez fort pour marquer le petit visage.

— Écoute-moi attentivement. Maintenant, je vais compter jusqu'à trois. Si à trois tu n'as pas répondu, Grand-Bouc te tranchera la main.

La fillette ne tiendra pas longtemps, songea Ryniver. Encore quelques instants nauséabonds, et le cauchemar prendra fin...

Le dernier carillon lui parut durer une éternité, plus sinistre que le glas qui annonçait les lunardentes.

— Un...

La petite chercha son regard. Deux billes bleues noyées de larmes qui la suppliaient, elle, celle qui l'avait aidée sous le ponton. La seule qui pouvait encore la sauver.

— Deux...

C'est trop tard, regretta Ryniver, la gorge serrée.

Pitié ! articula silencieusement la gamine, dans une ultime prière.

Le mot fit frémir la guerrière.

Un frisson sans nulle trace de peur ni de dégoût. C'était un sentiment ancien, profond. Plus puissant que les maîtres de la cité, plus impérieux que les lois des hommes. Alors, elle sut. Elle sut que tout ce qu'elle avait fait jusque là, c'était chaque jour souiller un peu plus son âme, et que tout ce qu'elle avait été prenait fin ici et maintenant.

Elle inspira brutalement, comme si elle crevait la surface d'un lac gelé après avoir failli s'y noyer, et laissa parler l'instinct qui sommeillait en elle depuis l'enfance, cet instinct qu'elle retenait depuis que Jarod Cœur-de-Pierre avait exécuté Nyméria sous ses yeux.

— Trois...

Grand-Bouc leva son glaive pour exécuter la sentence. On entendit une lame fendre l'air, et puis un bruit confus d'os et de chair qui éclatent. Une stupeur inquiète se peignit sur les traits de la brute. Des filets de sang inondèrent sa bouche et son menton tandis que ses yeux louchaient de manière grotesque sur l'épée coincée dans sa tête. Ryniver avait frappé si durement avec son arme en adamant que le coup avait tranché dans le crâne jusqu'à l'arête du nez.

La guerrière essuya d'un revers de manche les gouttes de sang qui avaient giclé sur sa joue. Elle parla d'une voix implacable, plus rauque que d'ordinaire.

— Je t'avais dit de me laisser la petite.

Lysandrin recula d'un pas, halluciné, défouraillant dague et rapière.

— Tu viens d'abattre un homme de la garde !

Elle arracha l'épée du crâne, en pointa le fil rougi vers le Veilleur, et tira sa deuxième lame.

— J'en tuerai d'autres s'il le faut.

— Quoi, pour cette graine de potence ? Toi, un putain d'assassin ? Lâche tout de suite tes armes, c'est un ordre !

Elle sentit sourdre une colère glaciale au creux de son ventre.

— Pour être encore bannie de la cité noire ? Pour finir écorchée vive par Malazur ? Allons, approche, Lysandrin. Montre-moi ce que vaut ton ordre face à mes lames.

— Tu n'auras pas de passe-droit, menaça le Veilleur, bouffi de haine. Ni clémence, ni traitement de faveur. Tu viens de te condamner.

Rouquin tira son glaive au clair.

Meowur, l'apprenti de la guerrière, était en proie à la confusion.

— Meowur, écoute ton honneur ! lança-t-elle.

Le colosse blond aux cheveux hirsute ne lèverait pas le petit doigt sur elle, Ryniver en était persuadée. En revanche, il semblait tout aussi incapable de se servir de sa hache contre son camp.

Lysandrin ne lui laissa pas le temps de trancher. Il fit mine d'ignorer la guerrière, marcha droit vers l'apprenti, le frôla... et lui ouvrit la gorge au passage, d'un revers presque nonchalant qui prit

chacun complètement au dépourvu.

— Fils de PUTE ! beugla Ryniver, tandis qu'un Meowur abasourdi portait vainement les mains à son cou pour endiguer le flot de sang qui ruisselait sur sa poitrine.

L'apprenti trouva la force d'attraper son ennemi par le col, d'agripper sa tête entre ses doigts poisseux, mais Lysandrin l'obligea à lâcher prise, à coups de dague redoublés dans la carotide ouverte.

Ses habits de Veilleur étaient couverts du sang de Meowur quand il approcha de Ryniver en compagnie de Rouquin.

Elle fit passer l'enfant derrière elle, tout près du mur.

— Tu n'as aucune chance de t'en tirer avec cette morveuse dans les pattes, cracha Lysandrin.

Il n'avait pas tort. Dans un combat singulier contre lui, elle n'aurait su dire lequel des deux l'aurait emporté. Si l'on ajoutait le fait que Rouquin représentait un adversaire coriace et qu'elle n'avait pas toute sa liberté de mouvement, la partie était mal engagée.

Elle devait prendre l'avantage, et tout de suite. Ryniver frappa d'estoc le Veilleur. Il écarta le coup d'un revers de dague et riposta d'une fente avec sa rapière. Le geste était trop ample pour inquiéter vraiment et elle crut d'abord à une feinte. Quand elle réalisa qu'il visait la petite, elle lança une parade désespérée, ouvrant sa garde plus que de raison. Rouquin profita de la brèche pour porter un puissant coup de taille. Ryniver recula mais pas assez vite, s'en tira avec une sale blessure à la cuisse, puis riposta aussitôt, malgré la douleur, pour empêcher le lynx de pousser son avantage. Elle mit toutes ses forces dans son attaque, si bien que l'acier se fendit sous l'adamant.

Rouquin jura, glaive brisé, et s'éloigna sans la quitter des yeux, pour aller ramasser l'arme de Grand-Bouc. Pendant ce temps, avec sa rapière, Lysandrin tenait Ryniver en respect.

Je suis foutue, pensa-t-elle.

— Stupide guerrière ! Après ta mort, la petite va payer cher, très cher par ta faute. Je vais la...

Un sifflement curieux l'interrompit.

Surgi de nulle part, un projectile tournoyant vint le cueillir à la mâchoire, si fort qu'il s'en trouva renversé sur le pavé.

Lysandrin cracha deux dents, avisa la roue de brouette échouée à quelques pas de lui. Des fils de salive rougis de sang dégoulinèrent de sa bouche.

Les regards interloqués se tournèrent de concert vers le bout de la ruelle.

Perceron les salua de son large chapeau à plume, un sourire caricatural en travers du visage.

— ... relâcher ? C'est bien ce que vous vouliez dire, n'est-ce pas, messire Lysandrin ? demanda-t-il d'un ton guilleret, tout en faisant rebondir une pierre dans son autre main.

Encore sonné, le Veilleur se redressait avec peine. Ryniver ignore sa douleur à la jambe et se précipita vers lui, lames en avant. Rouquin l'intercepta, para un premier coup, se prépara à contrer le second... mais, au lieu d'abattre son épée sur lui, Ryniver lui en fracassa le pommeau contre la tempe. Il s'affala par terre.

Lysandrin avait déjà atteint l'autre bout de la rue. Il se retourna juste avant de disparaître :

— Vous n'êtes plus que des cadavres en sursis ! Je vais lancer la garde entière à vos trousses, et vos têtes seront mises à prix. Si cher, que vous aurez envie de vous passer vous-mêmes au fil de l'épée !

SURVIVANTE

Elle nageait comme un chien, l'esprit en proie à la confusion. La mer l'avalait, la recrachait, la tirait vers le fond et l'enroulait dans ses vagues, tandis qu'une eau gelée, lourde et amère, forçait sa gorge et ses bronches.

Au loin, avec ses yeux mangés par le sel, elle distinguait les lumières de la ville vacillant comme un millier de fanaux à l'agonie.

Les quais. Promesse de réconfort.

Depuis qu'elle avait regagné la surface, elle s'était étouffée, encore et encore, assez pour se noyer. Pourtant, elle n'en éprouvait nulle souffrance, à peine une gêne, comme quand on s'étrangle avec un godet d'eau. Ce qui la mettait au supplice, en revanche, c'était le chaos dans son esprit. Plusieurs voix, plusieurs vies qui s'agitaient dans sa tête avec la violence de poissons jetés hors de l'eau, au milieu d'une sarabande de souvenirs plus épars que les restes d'un miroir brisé.

Dans les dernières images qui occupaient son esprit – ou bien étaient-ce les premières ? – il y avait, pêle-mêle, une femme en sang, au sol contre un levier, mortellement blessée – elle ? –, un soleil d'argent éblouissant qui l'enveloppait, et des spectres en furie balayant les airs. On chuchotait des noms au creux de son oreille : Leen, Sernole, et d'autres plus anciens.

Les quais se rapprochaient. Elle finirait par y arriver, malgré sa nage rendue bancal par un corps estropié.

La mémoire lui revenait par bribes. Elle s'était levée, avait traversé des mares de sang dans un champ de cadavres découpés en morceaux. Elle avait plongé dans un bassin, parce que d'autres – qui ? – avaient suivi ce chemin, et puis elle s'était retrouvée à nager là, au milieu de cette mer qui s'acharnait en vain à la noyer.

Sans crier gare, son corps se tendit, un spasme la secoua et, tout en coulant comme une pierre, elle n'entrevit plus, durant quelques instants, qu'un voile de lumière blanche, suivi de nouvelles images confuses.

Un homme cachant un objet dans son dos et, l'instant d'après, lui fracassant une pierre sur le crâne. Un autre, la menaçant avec un couteau. Sa main mutilée fouaillant la gorge du premier en train de s'égosiller.

Elle avala encore des paquets d'eau avant de revoir ces ténèbres impitoyables et glacées tout autour d'elle, mais toujours pas assez pour la tuer. Alors, elle nagea encore et finit par atteindre la berge. Elle avança sous un ponton battu par les vagues, jusqu'à déboucher sur le quai.

Là, elle se tourna d'abord vers l'est, où se trouvait une forge, et où le nom de Marl résonnait à ses oreilles avec le tintement clair de l'acier sur l'enclume. Puis vers l'ouest, où l'on entendait rugir le fracas des batailles, et où se dressait un castel de fer et de pierre appelé Roquacier.

Ce fut l'est qu'elle choisit.

En chemin, elle repéra deux hommes. Deux hommes qui empestaient l'alcool, la malveillance, qui s'échangeaient des messes basses et louchaient vers elle comme vers une proie.

Le premier s'approcha, une main dans le dos, et lui parla avec une haleine de gnôle tournée.

— T'es dans un drôle d'état, la manawa...

— Une carriole t'es passée dessus ? demanda le deuxième.

L'homme avec la main dans le dos la dévisageait avec insistance, tandis que l'autre, d'un œil rapace, détaillait les poches sur ses ceintures.

— Donne-les, fit-il. Tes ceintures...

Elle pencha la tête, considéra sa propre armure de cuir.

— Elles sont cousues dessus, finit-elle par articuler d'une voix enrouée.

— Alors fous-toi à poil, magne !

Il sortit un couteau.

— Non, répondit-elle simplement.

— Tu obéis, c'est tout, souffla le premier avec un rictus haineux, sortant la main de derrière son dos et lui en donnant un grand coup.

Au bout du bras, il y avait une pierre. Le geste lui parut lent. Elle vit distinctement le poing se lever puis s'abattre sur son crâne.

Pas de douleur, juste un contact bref, et puis un liquide chaud qui se mit à couler sur sa joue.

Elle pencha la tête sur le côté, ses cheveux glissant sur son visage, demandant *pourquoi ?* du regard.

— À poil, qu'y t'a dit ! répéta l'homme en lui tendant la pierre sous le nez.

L'autre allait la frapper avec son couteau. Elle l'avait vu dans les images, après la lumière blanche, quand la mer avait cherché à l'avalier dans ses profondeurs. Mais cette image, elle n'en voulait pas, pas plus qu'elle ne souhaitait la morsure du fer dans son ventre. Cette image, elle allait la fracasser, et le métal avec.

Avec la détente sauvage d'un serpent qui attaque, elle attrapa le poing qui tenait la pierre, et le serra dans sa main mutilée.

Une lueur d'incrédulité inquiète passa dans le regard de l'homme. Le quai silencieux résonna d'un bruit de noix que l'on brise. Un cri étouffé... La pierre avait échappé à son propriétaire, dont plusieurs des doigts se tordaient selon des angles improbables. Désormais, c'était la manawa qui la brandissait.

L'autre homme avait à peine eu le temps de comprendre que la fille lui assenait déjà coup sur coup : une volée de gifles alourdies par le gros caillou. La morsure des angles durs le laissa avec un visage cassé, aux chairs ouvertes et pantelantes.

Le premier agresseur s'était mis à fuir. La manawa lança la pierre sur lui et le cueillit au bas du dos, si fort qu'il se raidit tout soudain, puis trébucha. Alors qu'il essayait de se retourner avec la gaucherie pitoyable d'un cafard, elle le rejoignit, lui enfonça brutalement sa main dans le gosier, empoigna ce qui s'y trouvait et tira dessus avec hargne. Il y eut un son hideux, le bruit flasque et mouillé de la chair que l'on arrache, puis elle le planta là, le laissant s'étrangler, vomir sa peur et son sang, et s'en alla par les rues noires, son trophée pendant à la main.

Elle croisa bien d'autres passants, mais aucun ne lui chercha plus querelle. Combien de temps elle marcha, elle n'aurait su le dire. Elle s'arrêta lorsque ses pas l'eurent menée devant la porte d'une demeure surmontée d'un panneau de bois où l'on avait gravé une enclume. Alors elle frappa, frappa, comme si ce qui se trouvait derrière cette porte allait apaiser le tumulte qui lui torturait le crâne.

L'homme qui lui ouvrit se figea sur le seuil, une main crispée sur un tablier noirci et griffé par le

travail. Il était trapu, les cheveux courts, la peau couleur noisette et les yeux d'émeraude. Ses lèvres tremblaient.

— Ma petite, murmura-t-il, regard écarquillé.

RETROUVAILLES

Valthar s'était levé à l'aube, taraudé par l'absence de Kroll. Pour s'assurer que celui-ci n'était pas repassé en douce pendant la nuit, il avait farfouillé dans les affaires du cromlek, et même dans sa paille. Puis il était sorti rôder autour de l'entrée de la nécropole, où des sentinelles portant le blason de Heaumenuit montaient la garde sur ordre de Haardoth. En raison de l'importance du vote à venir, le seigneur gardien avait mis un point d'honneur à ce que l'on veillât au mieux à la sécurité des Danker.

Valthar s'était planté là, scrutant les façades endormies et les recoins d'ombre peu à peu mangés par les lueurs de l'aurore, dans l'espoir de voir son ami apparaître au loin.

De retour à la mesure qui leur tenait lieu de demeure, il trouva Ao occupée à se ronger les ongles.

— Je m'inquiète pour Kroll, dit-il d'une voix morne.

— Il va revenir, il doit avoir ses raisons. Personne ne peut s'en prendre à lui sans encourir les foudres du seigneur gardien.

— Sans doute. En tout cas, plus question de sortir d'ici de nuit ou sans une bonne escorte.

— Et Perceron ? Il est revenu ?

— Non, mais je ne me fais guère de tracas pour ce vaurien. Je te parie qu'il est en train de cuver son vin dans une chambre d'auberge.

On frappa contre l'huis, et le timbre haut perché d'un héraut retentit :

— J'ai deux messages à vous remettre. L'un transmis par un convoi marchand, de la part de Kroll, à l'attention de Valthar. L'autre par Dame Nibélune, et destiné à Ao.

Le vétérân ouvrit la porte à un jeune freluquet qui tenait un rouleau de parchemin.

— Que la Chimère veille sur vous, nobles Danker. Dame Ao, messire Valthar, Dame Nibélune souhaite...

— Attends. C'est le message de Kroll que tu tiens là ?

— En effet.

Le vétérân lui arracha presque le parchemin des mains, en fit sauter le cachet et le déroula.

Valthar,

Garde ce qui suit pour toi. Je pense avoir trouvé un moyen pour qu'Ao recouvre la vue, mais tu comprendras que je ne souhaite pas lui en parler tant que je n'ai pas de certitude. Notre escapade nocturne avec Feyziye s'est prolongée. Nous étions à la recherche d'un marchand qui connaît un puissant sorcier à Suzerain, et nous avons poussé un peu plus loin que prévu, jusqu'aux fermes voisines de la ville. Nous avons retrouvé le marchand, mais sa caravane a pris du retard, et il doit rallier Suzerain au plus tôt. C'est la raison pour laquelle je n'ai pas eu le temps de vous prévenir moi-même, sous peine de perdre l'opportunité de rencontrer le sorcier en question. Je serai de retour d'ici quelques jours. Ne perds pas de temps pour le vote en faveur de Tranche-Cime, tu as mon entière confiance. J'ai acquis la certitude que nous ne courons plus de danger et je vous rejoindrai prochainement à la nécropole avec probablement d'excellentes nouvelles.

— Qu'est-ce qu'il dit ? s'empressa de demander Ao.

— Le bougre est parti pour Suzerain conclure une affaire importante. Mais n'aie crainte, Ao, il sera de retour d'ici quelques jours.

Les traits de la Naïme se détendirent. Elle soupira et hocha la tête, puis s'adressa au héraut.

— Quel est le message de Dame Nibélune ?

— Sa Seigneurie vous invite à lui rendre visite en la forteresse de Tranche-Cime. Un carrosse se tient devant la nécropole. Il vous attendra toute la matinée au besoin. Dame Nibélune a précisé qu'il s'agit d'une visite d'agrément. Libre à vous d'accepter ou de décliner.

— Vous pouvez nous laisser un instant ? demanda Valthar.

— Prenez le temps qu'il vous plaira, je m'en retourne au carrosse, conclut le héraut sur une courbette, avant de refermer lui-même la porte et de s'éclipser.

Le vétérán tripatouilla sa double barbe.

— Ça ne me plaît pas du tout comme idée, finit-il par lâcher.

— Pourquoi ?

— Il circule pas mal de rumeurs au sujet de cette forteresse. Certains y entrent sans jamais en ressortir... Et si les Sourgne décidaient de te mettre au cachot, comme les Gordreg l'ont fait avec Dragan ?

— Cela n'aurait pas de sens. Dragan a été capturé au cours d'une bataille, avant que Kroll devienne seigneur régent. Tandis que moi, j'appartiens publiquement à la Maison des Danker. Si les Sourgne me capturaient, ce serait un crime que Haardoth ne laisserait pas impuni. Ils ont déjà tout pour gagner, pourquoi courraient-ils le risque d'apparaître comme des hors-la-loi ? Et puis... je te rappelle que c'est grâce à elle si tu es en vie.

— Soit, mais à ta place, je ne foudrais jamais les pieds là-bas.

— Je vais y aller, quoi que tu en penses.

— Ao, tu sais ce qu'il se dit dans la rue, sur Nibélune ? Que c'est une folle et que là-bas, elle tue des gens. Si tu veux des cadeaux, je peux aller vendre en ville quelques vieilleries de Payot, on en tirera un bon prix.

— Je ne crois pas à ces histoires. Pas plus que je n'ai besoin de robes ou de bijoux. Je vais y aller parce que Nibélune a un faible pour moi. Elle me parlera. Je lui prendrai ses secrets et j'en ferai des armes contre sa famille.

— Ao, à ce petit jeu, tu n'es pas de taille. Nibélune te ferait croire qu'elle est ta marionnette alors même qu'elle tient les fils accrochés à tes membres. Si tu comptes y aller avec pareilles intentions, je pourrais aussi bien t'en empêcher, affirma Valthar avec le plus grand sérieux.

La douceur coutumière de la jeune femme s'envola. Ce fut si soudain qu'elle lui évoqua un dogue auquel il aurait essayé d'enlever son os.

— Garde-toi bien d'essayer ! Je ne suis ni une enfant, ni de ta famille !

Le vétérán ravala sa fierté.

— Méfie-toi d'elle, c'est tout ce que je te demande, conclut-il.

Quelques instants plus tard, il l'accompagnait au carrosse et la regardait s'éloigner, non sans appréhension.

Il se retrouva seul dans la bicoque, avec sa tristesse et ses illusions perdues. Il tourna d'abord en rond, longtemps, jusqu'à ce qu'il n'y tînt plus et empoignât une bouteille de gnôle planquée derrière sa paillasse. Il s'apprêtait à la déboucher quand une bouffée de rage le prit à la gorge.

Pas question de prendre le même chemin qu'Elmo !

D'autres que lui souffraient. S'il pouvait encore faire quelque chose pour Leen, c'était bien accorder un peu de son temps au père de sa bien-aimée. Il se leva prestement et sortit de la mesure.

Quand il franchit l'enceinte de la nécropole, l'un des gardes en faction vint à sa rencontre.

— Messire Valthar, nous avons l'ordre de vous escorter.

Le vétéran répondit par un haussement d'épaules, et quatre sentinelles à l'écu frappé d'un heaume noir marchèrent à ses côtés. La foule s'ouvrit sur le passage des hommes en armes et ce fut sans encombre qu'ils traversèrent les Transmarches, pleines de tumulte et d'agitation.

Mais au bout du chemin, l'atelier de Marl était fermé. Le forgeron avait même rabattu les volets.

Valthar interpela le plus proche artisan : un bottier aux joues creuses dont l'échoppe donnait sur la place.

— C'est fermé depuis quand ?

— Quelques jours. Il a perdu sa fille.

— Il tient le coup ?

— Ah ça ! On peut pas dire qu'il se laisse abattre, le vieux Marl ! Je sais pas ce qu'il fabrique là-dedans, mais on entend son marteau claquer, et sa forge souffler comme jamais. Même pas pu fermer l'œil, cette nuit !

Valthar tambourina à la porte. Il s'y reprit à plusieurs fois avant que Marl ne finisse par pointer le bout de son nez à la fenêtre. Les cheveux collés par la sueur, de larges cernes sous les yeux, le manawa avait la mine déconfite.

— Qu'est-ce qu'ils fichent avec toi ? demanda le forgeron en désignant les gardes.

— Ils sont là pour me protéger. Je peux entrer ?

— Toi, oui. J'ai quelque chose à te dire.

— Nous avons pour consigne de vous suivre partout, intervint l'un des gardes.

— Hé quoi, vous allez me la tenir aussi quand j'irai pisser ? Marl est un vieil ami. Je cours moins de danger seul dans sa boutique que sur la place du marché avec vous.

Le manawa déverrouilla la porte tandis que les gardes se plaçaient en faction devant.

À l'intérieur, il faisait chaud.

Une chaleur qui tirait le visage et donnait des suées au moindre geste. L'atelier était en désordre. Des pinces et des marteaux gisaient sur une table, ainsi qu'une cuirasse, un heaume, des outils et quelques armes. Des monceaux d'acier s'entassaient dans un recoin noirci par la suie, et il traînait dans la pièce une odeur tenace de charbon et de métal chauffé à blanc.

Marl n'avait pris la peine d'allumer qu'un seul de ses candélabres, tout près de l'enclume. Pendue à des crochets derrière le fourneau, une pièce attira l'attention de Valthar. C'était un objet fascinant qui tenait à la fois du bouclier et de l'aile d'oiseau. Un harnais de cuir noir le prolongeait, de sorte que l'on pouvait sans doute le lacer dans le dos pour le fixer plus fermement au côté. Les bords en étaient si finement ouvragés que malgré la pénombre, on distinguait les plumes sculptées dans le métal. Sur l'enclume, il y avait un autre objet, tout aussi étrange : une espèce de long gantelet

d'acier, prolongé de deux griffes dans l'alignement du poing, et dont les pointes étincelaient à la lueur des braises.

Il n'eut pas le temps d'en voir davantage, car le forgeron le tira par la manche et l'entraîna vers une autre pièce de sa boutique.

— Viens par là.

— Où m'emmènes-tu ?

— Elle est revenue. Je ne sais pas comment, mais elle est revenue.

— De qui tu parles ?

— Leen.

Pauvre Marl, tu n'as plus toute ta tête.

Valthar éprouvait de la compassion pour le vieux forgeron. Il cherchait le courage de lui expliquer qu'il se trompait... quand il aperçut la silhouette assise dans l'ombre, par terre contre le mur.

Qui était cette personne ? Une mendiante recueillie dans la rue, une voleuse ? Qui que ce fût, cette imposture le révolta.

Il marcha avec colère vers la silhouette mais, à mesure qu'il approchait, un malaise inexplicable le prit.

À un pas d'elle, lorsqu'il reconnut ses traits, il se figea, s'agenouilla gauchement et parla d'une voix tremblante :

— Leen, c'est... C'est toi ?

— Valthar... dit-elle simplement, les yeux noyés de larmes, avant de l'enlacer avec ce qui lui restait de bras.

— Je vous laisse vous retrouver, glissa Marl. Un travail à terminer à la forge. Sois patient avec elle, son esprit souffre encore. Quand elle ira mieux, je l'emmènerai voir Colmen.

Il retourna à sa tâche, et l'on n'entendit bientôt plus que le tintement clair du marteau sur l'acier.

— Je croyais t'avoir perdue, Leen. Comment as-tu fait ? Je t'ai vue morte ! Il y avait tout ce sang, ces spectres... Si j'avais su ! (Il se mordit le poing.) Jamais je ne t'aurais abandonnée là-bas. Pardonne-moi, Leen, pardonne-moi, pardonne-moi...

Elle le serrait tout contre elle.

— La lumière m'a aidée.

— Bon sang, c'est un foutu miracle. Loué soit Valeciel !

Il lui passa son médaillon autour du cou et l'embrassa avec ferveur. Elle avait beau être glacée, avoir mauvaise haleine et un corps mutilé, Valthar n'y attachait pas d'importance. Son cœur battait comme jamais, l'espoir et l'amour lui tiraient des larmes.

— Je t'aime, lui souffla-t-elle à l'oreille, le serrant plus fort encore.

Elle frotta son bassin contre le ventre du vétérans et lui retourna un baiser long et profond.

— Leen, ton père...

— Il travaille.

Ils se déshabillèrent l'un l'autre, sans cesser de s'embrasser.

De sa main valide, Leen délaça les braies de Valthar et s'assit à califourchon sur lui. Elle l'introduisit en elle, se cambra sur lui, faisant aller et venir son bassin avec une fougue animale. Le plaisir monta, brutal, entrecoupé de souffles courts. À la fin, ils restèrent un moment ainsi, à se dévisager, à s'aimer du regard, à se frôler des lèvres ou à se toucher les cheveux.

- J'ai peu de souvenirs, Valthar. Qui est Valeciel ?
- Un dieu que tu chérissais. Avec ton père, tu iras bientôt voir Colmen, le prêtre. Il te racontera.
- Et nous ? Je ne me rappelle que de ton nom. Qu'est-ce que tu peux me dire sur nous ?
- Tu n'as pas d'autre souvenir ?
- Non. Je sais seulement que je t'aime.
- Je n'ai pas fait attention à ce qui comptait vraiment, jusqu'ici. Mais j'y vois clair, à présent.

Nous allons fuir tout ça, toute cette folie. Je ne vais pas attendre Kroll. Demain, je voterai. Je voterai et ensuite, si tu le veux, je te montrerai les Îles-aux-Perles.

AO ET NIBÉ

Ao se tenait en face de Nibélune, couchée sur de larges coussins de soie. Un pas tout au plus les séparait. Elles se trouvaient dans un salon jouxtant la chambre de la Sourgne, un des rares endroits de Tranche-Cime où les plaintes du vent n'étaient plus qu'un murmure lointain, étouffées par les lourdes tentures que l'aveugle avait effleurées en entrant, et par les clapotis d'une grande fontaine à étages où l'eau ruisselait en cascades.

Après les politesses d'usage, dans le hall, à son arrivée, Dame Nibélune lui avait proposé de se mettre à son aise ici-même. Elle avait fait quérir plusieurs esclaves destinées à les délasser. L'une s'employait à masser les épaules de la Naïme, une deuxième lui proposait des fruits savoureux et des boissons entêtantes. Les autres s'occupaient de la Sourgne.

Ao n'avait jamais connu un tel luxe. Entre la chaleur de l'huile, son parfum délicat, la douceur des gestes de l'esclave et le nectar roulant sur sa langue, elle luttait pour garder la tête froide.

— Notre hospitalité est-elle à votre goût ?

— Votre compagnie est un délice, Dame Nibélune.

— Cessez de me donner du *Dame*, voulez-vous ? Quelques années à peine nous séparent et je trouve que ce titre me vieillit.

Une esclave lui proposa à boire ; elle déclina.

— Cet assaut perpétré par les Gordreg contre la tour de guet est une ignominie, reprit Nibélune.

— Leur crime restera-t-il impuni ?

— Les Gordreg arguent du fait que les responsables sont des traîtres à Roquacier. Aucun n'ayant survécu, Haardoth a estimé que les coupables avaient été châtiés. J'espère que nous n'en resterons pas là. Si j'en crois les rumeurs, un Veilleur mène des investigations. Quoi qu'il en soit, désormais vous êtes sous bonne garde avec les sentinelles de Heaumenuit.

— Ce ne sont pas nos seuls protecteurs. Sans votre concours, nous aurions perdu Valthar.

— Si nous avons pu vous apporter un peu de réconfort, j'en suis comblée. Mais n'y voyez pas une marque de sollicitude de notre part. J'ai convaincu mon père de vous envoyer notre guérisseur en lui expliquant que la survie de votre ami pouvait servir nos intérêts.

— Dans une autre bouche que la vôtre, ces paroles seraient blessantes.

— Je n'ai aucune raison de vous mentir. D'ailleurs, je détesterais avoir à le faire.

— Était-ce là votre seul motif pour envoyer Shaskaf ? Une question de pouvoir ? s'enquit Ao en jouant avec une mèche de cheveux.

La Sourgne eut un instant d'hésitation.

— Pas uniquement. Valthar semblait compter pour vous.

Ao se mordilla la lèvre pour mieux ferrer la Sourgne.

— Kroll étant absent pour quelques jours, Valthar va peut-être voter à sa place.

— Étant donné les derniers incidents, je vous suggère fortement de hâter votre décision.

— Je vais faire mon possible pour l'orienter dans cette voie. Avez-vous des nouvelles au sujet de Dragan ? demanda-t-elle, lissant le drapé de sa robe.

— Nos hommes interviendront pendant le conseil, ce sera le moment le plus opportun pour infiltrer Roquacier et atteindre les geôles.

Voyons jusqu'où va te mener ta faiblesse.

— Vous êtes notre bonne étoile, Nibélune. (Ao s'étira à la manière d'un chat.) Puisque nous en avons terminé avec les intrigues, je ne vais pas abuser de votre hospitalité. À moins que vous n'ayez autre chose à me dire ?

— Oui... commença en douceur la Sourgne, avant de se taire et de taper deux fois dans ses mains. Les esclaves quittèrent la pièce.

L'aveugle la sentit alors se rapprocher d'elle, assez pour percevoir son souffle.

— Ao, me croiriez-vous si je vous disais que votre présence me manquait ? Je n'ai pas l'occasion de voir des gens comme vous, ici. (Son ton se fit plus suave.) Avec vous, je n'ai pas besoin de me composer de masque, ni de jouer la comédie. Vous êtes une personne rare. Vous êtes sincère.

La Naïme chercha à tâtons le bras, l'épaule, puis remonta le long du cou de la Sourgne – qui se laissa faire sans rien dire – et, finalement, déposa un baiser au coin de ses lèvres.

— Moi aussi, j'avais hâte de vous revoir.

— Ao, voudriez-vous me rendre un service ? dit soudain Nibélune sur un ton enjoué.

— Tout ce que vous voudrez.

La dame se leva, fit un aller-retour dans la pièce et se jeta près de la Naïme sur les coussins en soie. Elle prit sa main et y plaça un petit objet froid, juste au bout de l'index.

— Qu'est-ce donc ?

— C'est un dard, Ao. Je voudrais que vous me piquiez avec. Je vais vous guider.

— Vous voulez que je vous fasse mal ?

— Oh non, ma chérie. C'est un remède contre... les migraines. J'ai horreur de faire cela moi-même.

Quand elle posa son doigt contre la cuisse de la Sourgne, Ao s'efforça de ne pas la décevoir et planta profondément l'aiguillon dans la chair. Nibélune étouffa un gémissement.

— Je suis navrée.

— Ne le soyez pas. Vous vous en êtes très bien sortie, dit-elle en lui reprenant le dard.

— Maintenant que vos esclaves ne sont plus là, je peux aussi vous rendre un autre service.

Ao rejeta ses cheveux par-dessus son épaule, passa derrière Nibélune en prenant bien soin de la frôler avec sa poitrine, plaça les pouces sous la nuque offerte et entreprit de la masser avec une infinie délicatesse.

La Sourgne resta coite. Ao se tenait à l'affût de la moindre respiration, guettant, dans les variations du souffle, les endroits où il fallait s'attarder, ou quelle pression exercer sur cette peau brûlante.

À cet instant, elle eut la conviction de tenir Nibélune en son pouvoir. Elle pouvait faire de la dame une esclave, et elle en conçut une excitation si enivrante qu'elle décida de lui donner plus de plaisir encore, pour mieux la soumettre.

Elle épousa les contours du dos et descendit le long des reins, comme si ses doigts pouvaient sculpter la cambrure de la Sourgne. Nibélune lui attrapa la main et la plaça contre son cœur. Collé à elle, Ao avança sa joue contre la sienne et la caressa, levant et baissant langoureusement la tête.

Délicatement, elle effleura le visage de la dame, en dessina chaque contour. Sentit l'infime

cicatrice sur la lèvre, l'embrassa. Puis posa un baiser au creux du cou, se fit la plus tendre possible et chercha les lèvres. Nibélune se retourna pour mieux goûter celles d'Ao. Elles s'embrassèrent par petites touches, longtemps, se découvrant d'un frôlement de doigts sous le menton, sur le bassin ou sur la pointe d'un sein.

Nibélune posa l'index sur la bouche de la Naïme, et murmura :

— Attends.

Ao entendit alors un bruit d'étoffe qu'on déchire, qui semblait provenir de la robe de la Sourgne. Celle-ci lui donna un lambeau de tissu et guida ses mains vers sa propre tête.

— Bande-moi les yeux.

Les doigts d'Ao tremblèrent quand elle attacha l'étoffe. La demande était touchante, désarmante. Jusqu'où la Sourgne était-elle prête à aller, pour elle ?

Nibélune se retourna et la poussa lentement dans les coussins.

C'était doux, si doux ! Ao n'avait pas prévu tout cela, et pourtant, elle se laissa chavirer. La Sourgne se lova contre elle et lui donna un baiser. Un baiser qui avait la douceur du velours et le goût du miel. Elle sentit ses dents friser les siennes, minuscules coquillages de nacre. Son cœur tambourina dans sa poitrine, et une chaleur intense grandit sous ses joues et au creux de son ventre.

Nibélune lui embrassa la gorge, le sein. Elle passa la pointe de sa langue sous son nombril, de plus en plus bas, jusqu'à l'aine, mordilla l'intérieur de sa cuisse, et glissa finalement sa tête entre ses jambes. Ao poussa un gémissement. Elle se cambra, plia les genoux, puis posa une main sur la nuque de la dame, pour mieux sentir sa langue... et se laissa emporter par des vagues de plaisir.

Allongées nues sur les coussins de soie, grisées par le plaisir, les deux femmes enlacées reprenaient peu à peu leurs esprits, bercées par le clapotis de la fontaine.

Ce fut Ao qui, la première, rompit le silence.

— C'était nouveau, pour moi.

— Pour moi aussi, Ao. Même avec Beloren, c'était différent.

— Un amour ?

Nibélune lui caressa la main.

— C'est une longue histoire, tu t'ennuierais.

— J'aimerais l'entendre, dit Ao en nichant sa tête contre son cou.

— C'était il y a dix hivers... J'étais à peine une adulte et j'étais promise à Raspone, le grand guerrier veuf. Un bon parti, et même un ami d'enfance, à l'époque. Beloren, lui, appartenait à la famille des Xenander, l'une des plus influentes à Nordane, mais ennemie des Sourgne.

« Maître Payot s'est un jour débrouillé pour me rencontrer et me faire part de l'affection que son cousin Beloren éprouvait pour moi. Ce jour-là, je me suis moquée de lui. Il est tout de même parvenu à me remettre une lettre signée de sa main, insistant pour que j'en prenne connaissance. Elle méritait d'être lue, disait-il, ne fût-ce que pour les qualités littéraires de son cousin, fin poète à ses heures. Je l'ai ouverte avec une curiosité malsaine, dans l'espoir de le railler plus tard et de m'en servir pour l'humilier devant sa famille. (Elle eut un rire cristallin.) J'ai succombé dès le premier poème... Autant pour mon image de dame impitoyable ! Il était doué, oui. Il lisait en moi à livre ouvert, et chacune de ses lettres me touchait en plein cœur.

« Je me suis prise au jeu. Payot me transmettait les lettres et nous nous rencontrions à la tour de guet, à la faveur de la nuit. Beloren était bel homme. Il avait des cheveux dorés, une fine moustache, et ses yeux brillaient avec l'éclat des perles noires. Il n'a pas fallu longtemps avant que je lui donne mon pucelage. Nous bravions l'interdit et nous nous aimions en secret. C'était tellement excitant de se voir, la nuit, en cachette, à l'insu de nos familles qui se haïssaient ! (Sa voix faiblit tout à coup, vacillant comme la flamme d'une bougie sur le point de s'éteindre.) Nous étions jeunes, nous prenions des risques inconsidérés. Un espion du nom de Morgan nous a vus ensemble, un jour, à la ville, en train de nous embrasser, et en a informé les Gordreg.

« Wolfan a appris la vérité aux Sourgne, et aucun Gordreg n'a plus voulu du mariage prévu. J'étais tombée enceinte, mais mon père n'a rien voulu entendre. Il m'a forcée à prendre des drogues, jusqu'à ce que je fasse une fausse couche. Les Gordreg ont exercé des pressions sur les Xenander par l'intermédiaire du Dominium et de Haardoth. Beloren a été renié par sa famille et condamné à l'exil.

« Mais cela n'a pas suffi à Raspone. Il a défié Beloren en duel juste avant son départ pour Nyamarch, et lui a tranché une main. Cet ignoble chien muselé s'est vanté ensuite de lui avoir épargné la vie par égard pour moi. Mais bientôt, Ao, j'aurai ma vengeance. Je ne vais pas me contenter de l'abattre, je vais aussi lui broyer le cœur.

— Vous projetez de vous en prendre aux Gordreg directement ?

— Je peux te jurer qu'ils auront droit à une surprise décisive.

— Ce ne sera que justice. D'autant plus que cette histoire aurait pu vous coûter cher. Je suppose que vous auriez pu être reniée, tout comme Beloren...

— Les lois des Maisons sont sévères, mais elles protègent les seigneurs régents, du moins tant qu'ils ne se rendent pas coupables de trahison envers la cité. Mélusine devait recevoir le titre grâce à un domaine que nous venions d'obtenir, mais Raven me l'a attribué à sa place, pour me protéger. Je suis devenue la plus jeune dame régente depuis la fondation de Kan-Pang.

— Vous devez beaucoup à votre père.

— Mon père... commença Nibélune d'une voix lasse, avant de s'interrompre. Et toi, Ao ? Il semblerait que vous soyez proches, avec Kroll. Des rumeurs courent à votre sujet...

— Kroll est comme un frère, pour moi. Un frère que j'ai haï trop longtemps.

— Tu n'as jamais eu envie de lui ? demanda la Sourgne, espiègle.

— Jamais, laissa échapper l'aveugle, presque malgré elle. C'est un ami fidèle, mais le seul fait d'imaginer cela me met mal à l'aise.

— Je serais étonnée qu'il n'ait pas eu ce genre de pensées à ton endroit.

Ao se rappela soudain les dernières paroles qu'elle avait échangées avec Kroll. Elle souhaita très fort ne rien lui avoir laissé espérer.

— Je ne suis pas dans sa tête, et je ne voudrais certainement pas qu'il se méprenne.

— Oublions Kroll. Tu n'as pas eu d'amant ?

— Si. Un artisan, au village. Il s'est sacrifié pour m'aider à échapper au massacre.

— Pardonne-moi d'avoir évoqué cela, Ao, dit Nibélune d'un ton qui trahissait sa confusion. Ce doit être un souvenir cruel.

— Moins cruel que la mort de mon petit frère.

Nibélune serra fort la main de la Naïme dans la sienne.

— Crois-moi, je t'en conjure. Si mon père m'avait tenue informée de ses plans, j'aurais tout fait pour le convaincre d'en changer. On m'a mise devant le fait accompli et ensuite, j'ai dû jouer mon

rôle. Je sais que ni la guérison de Valthar, ni le plan d'évasion de Dragan ne rachèteront cela. Mais demande-moi ce que tu veux, et je ferai tout pour te satisfaire.

— Ce que je veux, vous le savez.

— On ne balaye pas la Maison du Rugissant en un jour. Je ne peux t'en dire plus, mais sache qu'un plan est à l'œuvre, aussi noir que peut l'être ton désir de vengeance.

— Aussi noir que la sorcellerie ?

— Cette sorte de noir.

Une idée folle traversa la tête d'Ao.

S'il y avait une personne à Kan-Pang qui pouvait lui en apprendre plus sur elle-même, c'était bien cette femme. La force mystérieuse qui l'avait habitée à Pomawok, dans le Fangeux, puis dans la tour de guet, peut-être que la Sourgne connaissait un moyen de la dompter. Peut-être qu'avec son aide, elle pourrait plier cette force à sa guise, en faire son instrument. Une arme qu'elle pourrait déchaîner contre ceux qui lui avaient tout pris...

— La magie ne m'est pas étrangère, dit-elle alors, énigmatique.

— Si j'en crois ce qu'on m'a raconté, tu as dû y être confrontée dans le Fangeux.

— Pas seulement. J'ai quelques dons.

— Tu l'as amplement démontré tout à l'heure, badina Nibélune en lui donnant un baiser. Sorcière du désir !

— Je suis sérieuse, insista Ao.

— Soit. Si tu m'en disais davantage ? demanda la dame, toujours légère.

— Je respire sous l'eau. Dans le Fangeux, j'ai obligé une créature à reculer. J'ai déclenché une tempête dans la tour de guet. Parfois je peux distinguer les êtres autour de moi, comme si je voyais des lueurs dans l'obscurité. Je crois aussi que j'ai un don avec les animaux.

— C'est tout ? ironisa Nibélune.

— Tu ne me crois pas ?

— Ao, commença la Sourgne comme lorsqu'on veut ramener un enfant à la raison, tu es en train de me parler de la légende de la Chimère. Où l'as-tu entendue ?

— Je n'ai jamais entendu une telle chose. Que raconte-t-elle ?

— Que la Chimère était une mortelle avant d'être une déesse. Une fille, une sorcière qui puisait sa force dans la nature. C'était il y a plus de mille années. Cette histoire, tous les enfants des Maisons l'ont un jour apprise. La sorcière commandait aux volcans, à l'air, l'eau et la foudre, ainsi qu'aux plantes et aux animaux, comme tu viens de le dire.

— Comment est-elle devenue une déesse ?

— Cela, je l'ignore. Je sais seulement que ça s'est passé dans les Terres de Légendes. Et... que tu es une petite coquine, lança Nibélune avec malice, en lui effleurant le galbe d'un sein.

— Alors demande-moi. Demande-moi de te montrer mon don.

— Si tu échoues, tu auras droit à un gage, avec moi, sur les coussins, répondit la dame d'un air faussement menaçant.

— J'attends.

La Sourgne resta silencieuse, le temps de la réflexion.

— Il y a une fontaine dans la pièce. Étonne-moi.

Ao prit une profonde inspiration, pivota en direction des clapotis et fit le vide en elle, se concentrant uniquement sur le bruit de l'eau.

Elle discerna plus distinctement le jet qui naissait au sommet, elle devina les petites cascades qui se déversaient dans les vasques. Les plus petits remous qui oscillaient, les gouttes qui échouaient sur les dalles de la pièce. La fraîcheur de l'eau, sa légèreté.

Peu à peu, une lumière émergea des ténèbres. Un corps flottant dans la pièce, aux ramifications innombrables, ondulant avec une finesse aérienne. Elle porta son attention sur la collerette brillante, au sommet, et voulut qu'elle pousse vers le haut, pousse, pousse comme on s'étire au petit matin en se réveillant, pousse le fait l'escargot qui étire ses cornes et qu'elle contemplait quand elle était enfant.

Elle sentit la main de Nibélune se refermer autour de son bras et le serrer, fort, si fort qu'elle sut qu'elle avait réussi.

— Par les dieux, Ao, par les dieux...

Durant un instant, ce fut tout ce que la Sourgne fut capable de dire. Et puis elle se mit à rire aux éclats, d'un rire clair qui frisait les larmes, chantant et débordant de bonheur, avant de s'animer soudain, comme exaltée.

— Tu es exceptionnelle ! Tu as appris à faire cela toute seule, personne ne t'a enseignée ?

— Personne.

Ao la sentit s'agiter à ses côtés.

— Laisse-moi essayer quelque chose... dit la dame en passant derrière elle et en l'enlaçant. (Elle chuchota à son oreille, pressant sa poitrine contre son dos.) Essaie encore. Voilà. Tu sens la fontaine ? Imagine que toute cette eau, c'est toi. Ton corps, tes bras, tes jambes, ton visage, tu es l'eau de cette fontaine. Ce mouvement, c'est le sang qui coule dans tes veines. Tu sais faire le vide... Maintenant, ressens l'eau, sens-la se mouvoir dans ta chair.

La forme lumineuse prit des contours humains. Elle se redressa sur la fontaine, s'éleva un court instant et flotta en descendant lentement, avant de se poser sur le sol et de glisser vers elles pour s'immobiliser à leur hauteur.

— Incroyable... laissa échapper Nibélune dans un souffle.

Ao sursauta malgré elle. Une deuxième forme humaine se tenait au bout de la pièce, recroquevillée. Juste derrière les tentures. Sa concentration se brisa et l'eau retomba comme une vague sur le sol et les coussins.

Il n'y eut plus que le froid de l'eau sur son corps, et de nouveau les ténèbres autour d'elle.

Nibélune riait.

— Il va falloir nous sécher, maintenant.

— Quelqu'un nous observait.

La Sourgne cessa aussitôt de rire et se précipita vers les tentures.

— Il n'y a personne. (Elle s'en retourna sur les coussins, frôlant Ao du bout d'un linge frais.) Viens, je vais t'essuyer.

Elle s'agenouilla à ses côtés et s'enveloppa avec elle dans la serviette.

Mélusine avait bien failli être repérée.

Elle filait à travers le corridor en direction de sa chambre, se tordant les doigts d'excitation à l'idée de la conversation qu'elle venait de surprendre entre la jeune Danker et sa sœur, et songeant que leur père ne resterait certainement pas indifférent à ces nouvelles.

LA FLEUR DE RENOM

Ryniver s'empara d'une chaise et, poussant un cri rageur, la fracassa en une gerbe d'éclats de bois sur l'établi de Lothories.

— Putain, on est baisés. Baisés !

La guerrière en était à une caisse défoncée, une table renversée avec les outils qui la jonchaient éparpillés par terre, et maintenant cette chaise.

Elle avait agi d'instinct dans la ruelle, sans se poser de questions, mais là, en reprenant ses esprits dans cet abri minable, elle commençait à entrevoir les conséquences de ses actes et cela lui fichait le cerveau en ébullition.

— Tout ça pour rien ! Tous ces meurtres, tout ce temps à m'avilir dans l'ombre de Malazur, pour rien, pour se terrer comme des rats en attendant une mort pourrie ! reprit-elle, boitant jusqu'à une tenture et l'arrachant violemment aux anneaux de métal qui la maintenaient suspendue.

Perceron la regardait sans mot dire, la fillette assise à ses côtés, sur une caisse.

— Je crois qu'elle vient de te dégoter une couverture pour la nuit, glissa le vaurien à voix basse, en levant un sourcil railleur.

Après leur épisode sous le ponton, trempés, transis et pourchassés, trouver un refuge était devenu une priorité. Perceron les avait aussitôt conduits à la planque de Morgan. L'alchimiste avait déjà pris congé, sans doute pour se tapir dans une autre cachette. Non sans rechigner, le maître de guilde Lothories leur avait accordé une nuit dans sa demeure, assortie de leur promesse de vider les lieux à l'aube, et d'un tas de vêtements assez volumineux pour y piocher de quoi se changer.

Ryniver s'affala sur une caisse.

— Un seul coup d'épée et tout s'est écroulé comme un château de cartes.

— Vous auriez préféré donner la fillette à la Fossoyeuse ?

— Ta gueule, répondit la guerrière.

Elle coula un regard aigri vers la petite. L'enfant avait la main bandée dans un morceau de linge auréolé d'une tache rouge. Elle avait la tête penchée et ses longs cheveux mouillés cachaient son visage. Elle était maigre, fragile, et n'avait pas lâché un mot depuis la tuerie. *Qu'est-ce que je vais bien pouvoir foutre de cette mioche ?* se demanda Ryniver. La perspective même de s'en occuper lui apparaissait inconcevable, déplacée. Et de toute façon, les lynx finiraient tôt ou tard par leur mettre le grappin dessus.

— Tu te débrouilleras avec elle, Perceron. Je vais partir de mon côté, seule. Mais je ne quitterai pas cet endroit avant que la petite me dise si elle savait un truc ou pas. Parce que si c'est le cas, je veux savoir si ce putain de secret valait tout ce bordel.

La gamine éternua. Elle grelotait et claquait des dents.

— Elle est toute trempée, souligna le vaurien.

Ryniver s'approcha de la fillette, pour lui changer ses habits. Elle s'était levée sans même s'en rendre compte et, à présent qu'elle se trouvait devant cette enfant, elle se demandait ce qui l'y avait poussée. Avec un peu d'attention, peut-être que la petite se déciderait à ouvrir la bouche...

Seulement, Ryniver n’y entendait rien. Ses gestes étaient gauches quand elle se mit à la déshabiller. Elle lui accrocha l’oreille en lui ôtant son vêtement. La fillette ne dit rien, mais la rougeur de son lobe parlait pour elle. Ryniver non plus ne broncha pas. Elle entoura l’enfant d’un linge sec et la serra dedans comme si elle devait bander des blessures sur tout le petit corps.

— Bon, dit simplement la guerrière, soulagée d’en avoir fini avec cette tâche.

Elle sentait bien qu’elle s’y était prise comme le dernier des soudards, mais au moins, la gamine n’aurait plus froid.

Elle s’accroupit devant elle et parla de sa voix la moins éraillée possible :

— Alors, tu as un nom ?

La petite resta cachée derrière ses cheveux mouillés, muette.

— Tu comptes la changer en papillon ? demanda Perceron. C’est une fillette, pas une chenille.

Sur ce, il donna un peu de mou au cocon de tissu.

Ryniver lui décocha un regard glacial et s’en retourna sur sa caisse, plus tendue que la corde d’une arbalète. Sa douleur à la cuisse se raviva quand elle s’assit, assez pour lui arracher un juron.

— Eh bien vas-y, fais-la parler ! Vous devriez bien vous entendre, entre vauriens !

Elle se changea à son tour, jetant son double manteau sur l’établi, le dos tourné, se fichant comme d’une guigne qu’on lui reluque ou pas les fesses. Quand elle eut revêtu le linge qu’elle avait sous la main – une toge blanche sans la moindre fioriture –, Perceron se tenait debout, un pied sur une caisse.

Il ôta son chapeau et salua une foule invisible.

— Leçon numéro un. Pour conquérir le public, soyez à son écoute.

Il avança d’un pas chassé, poussa une autre caisse devant la gamine, s’y assit à califourchon et approcha son visage de celui de l’enfant.

— Ouvrez le rideau ! exigea-t-il, solennel.

Il mit ses mains en prière, puis les écarta en même temps que les cheveux de la fillette, glissant les mèches derrière les petites oreilles. Elle avait un regard perdu, brillant de larmes.

— Quels magnifiques yeux bleus ! Figure-toi que la grande dame bourrue, derrière nous, a les mêmes ! Tu vois les miens ? Il y a comme des petites noisettes à l’intérieur. Toutes petites. Si petites que même un écureuil n’en voudrait pas.

Insensiblement, la petite finit par le regarder dans les yeux.

— Je suis Perceron. Et elle, derrière, c’est Ryniver. Tu ne l’as sans doute pas remarqué depuis ton joli petit rideau de cheveux, mais Ryniver a chuchoté quelque chose à mon oreille, tout à l’heure. Elle pense que tu t’appelles... (Il leva le nez, esquissa un sourire déçu.) Galipette ! Tu peux me dire non de la tête si elle se trompe, bref, en tout cas, moi je lui ai dit qu’elle se trompait. Je lui ai dit que ton nom, c’était peut-être... Cabriole ? demanda-t-il en clignant des yeux le plus innocemment du monde. Ou Feu follet ? Euh... Pétale ?

La petite fit *non* de la tête.

— Je chauffe ? Pétaïne ? *Mmm*, je brûle ? Pétalette ?

— Non, Marina. Je m’appelle Marina, dit-elle en essuyant quelques larmes.

Par le Rugissant, c’était donc elle que nous recherchions, pas sa mère ! songea Ryniver.

— Demande-lui ce qu’elle sait, lâcha-t-elle soudain.

La petite rabattit aussitôt quelques mèches devant ses yeux, et fixa le sol.

— *Ttttt*, on ne perturbe pas la représentation, lança Perceron à la guerrière, en agitant son index.

— Pourquoi la dame est en colère ? demanda Marina d’une toute petite voix. Elle va me faire du

mal, elle aussi ?

Ryniver se contenta d'un soupir agacé en guise de réponse.

Perceron dévisagea la guerrière en enfonçant son chapeau sur la tête, une lueur étrange dans le regard. Un instant, Ryniver crut y voir une émotion intense, comme s'il lui demandait pardon de ce qu'il s'apprêtait à faire.

— Leçon numéro deux, si le public vous lâche, faites monter quelqu'un sur scène.

— Jouer les bouffons ne changera rien. La petite a besoin de repos. Quelques heures de sommeil lui délieront plus sûrement la langue que vos pitreries.

— Je crois plutôt qu'elle a besoin d'une réponse. Et aujourd'hui, point de folscène. Un conte nous suffira.

La gamine ne montera jamais sur sa fichue scène imaginaire. Il perd son temps, songea Ryniver.

Mais Perceron commençait déjà son récit, et la guerrière se mit à l'écouter, intriguée sans trop savoir pourquoi.

— Dans la cité blanche de Nordane, un jeune homme se présenta un jour à la Chimère, assez chanceux pour qu'elle daigne le laisser entrer dans son sanctuaire.

« — Ô, déesse d'entre les déesses, lui dit-il, je m'ennuie de cette vie. On parle partout de ces grands seigneurs que l'on vénère ; qui, d'un hochement de tête ou d'un tour du poignet, mènent la Cité vers son destin. Toujours on chante leurs exploits. Ils commandent à des armées entières et partent vers des horizons lointains conquérir de nouvelles terres. On leur dresse des statues, et moi je ne suis rien. Ô, déesse, je t'en supplie, dis-moi, comment puis-je devenir comme eux ?

« — Tu dois cueillir la Fleur de renom, qui se trouve au sommet de la Colline Blanche. Je te montrerai le chemin. Pour atteindre la Fleur, tu devras courir sans t'arrêter ni te retourner. Tu feras trois rencontres sur ta route. Si tu ralentis ta course, ou si tu parles, la Fleur disparaîtra. Une fois au sommet, tu trouveras la Fleur. Quand tu la cueilleras, le sommet de la colline sera tien pour l'éternité. Tu seras couvert de gloire et les hommes mourront pour toi par milliers sur les champs de bataille. Souhaites-tu suivre le chemin ?

« Le jeune homme remercia la déesse et se mit aussitôt en route, courant à perdre haleine.

« Parvenu au pied de la colline, il fit une première rencontre. Son père et sa mère allaient vers lui : un homme vaillant et fort, en armure, et une femme au regard bleu océan.

« — Fils, méfie-toi, la route est mauvaise par là. Il existe de plus sûrs chemins.

« Le jeune homme garda le silence et poursuivit sa course.

« Plus haut dans la colline, il vit ses amis jouer près d'un lac. Ils riaient, chantaient, jouaient du luth et du tambourin. Ils buvaient, se serraient les coudes et criaient de joie en sautant dans le lac.

« — Viens avec nous, l'ami. L'eau est bonne, le vin est doux ! Viens rire avec nous.

« Mais le jeune homme tint bon et poursuivit sa course.

« Près du sommet, il vit une nymphe sortir d'un bosquet. Elle était si belle qu'il faillit en perdre le souffle. Tout en elle respirait la nature et la générosité. Leurs regards se croisèrent et ils se reconnurent. Il sut qu'elle était sa moitié, son âme sœur. Ses yeux promettaient la paix et la tendresse. Lorsqu'il passa devant elle, elle lui tendit la main et lui offrit un sourire si doux qu'une larme lui roula sur la joue.

« — Viens, mon amour. Je suis la fleur que tu cherches.

« Mais le jeune homme savait que la Fleur de renom se trouvait plus haut. Il tint bon, et enfin

acheva sa course à la nuit tombée.

« Au sommet de la colline, la Chimère l'attendait devant un arbre si grand qu'il semblait tutoyer les lunes. À sa droite, dans l'herbe, trônait une fleur de lys dont l'éclat sans pareil illuminait les ténèbres. À sa gauche, se tenait une petite fille en haillons, toute crottée, toute seule.

« Le chemin que le jeune homme avait emprunté n'existait plus. À la place, il n'y avait plus qu'un gouffre noir où les vents hurlaient de désespoir.

« — Fais ton choix, dit la déesse.

Oh... L'enfoiré ! pensa tout soudain Ryniver. Perceron les avait toutes les deux fait monter sur scène, et cela la remua tant qu'elle eut envie de l'étrangler et de lui briser les dents. Mais elle s'en était rendu compte trop tard. Elle restait clouée sur sa caisse, avec une part d'elle qui voulait à tout prix connaître la fin.

« — Où est passé le chemin derrière moi ? demanda le jeune homme.

« — Il s'en est allé pour toujours, répondit la déesse.

« Sur l'autre versant de la colline, un autre chemin sinuait en pente douce. D'ici, le jeune homme pouvait voir d'autres gens, des créatures étranges et des terres inconnues qui s'étendaient à perte de vue.

« — Cueille la Fleur. La petite fille aussi disparaîtra, mais tu régneras à jamais sur la colline, et tu pourras gravir jusqu'aux cimes de cet arbre.

« — Mais tu ne m'avais pas dit que je ne pourrais pas revenir sur mes pas !

« — Tu t'ennuyais de ta vie, jeune homme. À présent, tu es au sommet de la colline, et tu ne peux plus reculer. Mais tu peux monter plus haut encore. Jusqu'aux lunes, si tu es assez méritant.

« — Mais qui m'acclamera ?

« — Au plus tu monteras, au mieux l'on te verra d'en bas. Chaque jour qui passe, tu entendras gonfler les clameurs et les louanges portées par les vents.

« Le jeune homme se pencha vers la Fleur mais, au moment de la cueillir, il croisa le regard de la petite fille. Elle avait les mêmes yeux que la nymphe de tantôt. Il se demanda si elle porterait plus tard en elle la même douceur, la même sérénité invincible, et songea qu'il serait dommage de ne jamais le savoir.

« Alors, il prit la main de la petite fille dans la sienne, il abandonna la Fleur de renom derrière lui, et il se mit en route vers l'autre versant de la colline.

— Va te faire foutre, lâcha Ryniver dès qu'il eût terminé.

— D'habitude, c'est plutôt là qu'on applaudit, rétorqua Perceron au débotté, sans même lui lancer un regard.

Ryniver quitta l'atelier et sortit prendre l'air dans le patio attenant où glougloutait une fontaine. L'air résonnait des cris suaves des martinets.

Tu crois tout savoir sur moi ? Bouffon !

Mais l'envie de lui briser les dents l'avait désertée. Cela lui faisait mal de l'admettre, mais le vaurien lui avait donné un peu de lumière dans les ténèbres où elle se débattait. Un peu de sens. À vrai dire, ce qui la fichait le plus en rogne, c'était de se sentir vulnérable, de ressentir une fois de plus ce sentiment de faiblesse contre lequel elle avait toujours lutté.

Elle prit une longue goulée d'air, et ce fut comme si elle respirait vraiment pour la première fois.

— Ryniver !

Perceron l'avait appelé à mi-voix depuis l'atelier. Elle le rejoignit précipitamment. Quand elle

entra, le vaurien lui signifia de se taire, l'index posé sur les lèvres.

Marina parlait, ses genoux ramenés contre elle :

— ... quand ils parlaient du kriss. Ils disaient qu'avec l'arme, ils auraient des légions éternelles. Ils disaient que l'armée tomberait dans un piège. Que les spectres détruiraient leur âme et les posséderaient tous. Un des hommes a dit que des soldats resteraient à l'intérieur et empêcheraient les légions éternelles d'entrer dans Kan-Pang. Le Sourgne lui a répondu que ce n'était pas un problème. Qu'il s'occuperait des soldats et que la foire serait leur tombeau.

La petite se mit à pleurer et Ryniver la prit dans ses bras.

Plus tard dans la soirée, lorsque Marina fut endormie, la guerrière alla s'asseoir non loin de Perceron.

— Je savais que Malazur envisageait de renverser Haardoth et qu'un coup d'État se préparait. Il devait y avoir des morts, comme dans toute bataille. Seulement, je croyais que c'était pour remettre Kan-Pang dans le droit chemin, pas pour anéantir notre armée et faire de nos soldats des monstres, dit-elle avec amertume.

— Qu'à cela ne tienne, prévenons le seigneur gardien avant qu'il ne soit trop tard.

— Avec les lynx à nos trousses, on ne parviendra jamais à l'approcher. Quelqu'un doit s'en charger à notre place. Kroll, Valthar, ou pourquoi pas Lothories.

— Pour les Danker, je peux m'en occuper. Payot m'avait montré un passage qui débouche directement dans la demeure de Rumstrot Queyniort. Les gardes de la nécropole n'y verront que du feu.

— Dans ce cas, je reste ici avec Marina et je vais prévenir Lothories. Si les choses venaient à mal tourner pour toi, nous nous retrouverons près de l'entrée de la foire, à la taverne de l'*Ange Rouge*.

UN AUTRE QUEYNIORT

Ce fut à bout de souffle que Perceron parvint à l'entrée des égouts qui conduisaient sous la demeure du gardien de la nécropole.

Les lunes y donnaient juste assez de lumière pour offrir un triste spectacle. Un amas inextricable de larges chaînes cadénassées en condamnait irrémédiablement l'accès.

— C'est bien ma veine ! pesta le vaurien.

Il courut jusqu'à l'enceinte du cimetière – bien trop haute et n'offrant aucune aspérité pour l'escalade –, se plaqua contre la paroi et longea le bâtiment sur la pointe des pieds avant de risquer un coup d'œil à l'angle, en direction des grilles. Un nœud resserra son estomac.

— Malédiction !

Une torche à la main, Lysandrin, à la tête d'une troupe de lynx, s'entretenait avec le cordon de sentinelles. Nul besoin de lire sur les lèvres pour deviner le contenu de leur conversation.

Tu dois passer, Perceron. Il faut que tu passes ! songea-t-il en se grignotant l'ongle du pouce, lançant des œillades perdues autour de lui, comme si une idée lumineuse pouvait tout à coup surgir de quelque recoin d'ombre.

En désespoir de cause, il se mit à trotter au hasard, pivotant de droite et de gauche, scrutant les ruelles du quartier. Une masse affalée par terre piqua sa curiosité et le poussa à s'approcher.

Il s'agissait d'un homme allongé sur le ventre, ronflant dans le caniveau contre un gros tas d'ordures. Il était fin saoul, et persista obstinément à gronder du nez lorsque Perceron le retourna sur le dos. Généreusement barbu, bedonnant, puant l'urine, le dormeur était vêtu d'une redingote souillée de vomi et ne portait sur lui qu'un petit couteau.

Le vaurien jeta alors son dévolu sur le tas d'ordures et y farfouilla avec frénésie.

Un moule brisé avec un vieux fond de farine... Un bâton vermoulu ? Non... Si ! Des débris d'argile, un trognon de pomme... Non. Du beurre rance ? Mmm... Un pot avec un fond de résine ? Ah !

Fort de sa dernière découverte, Perceron adressa un sourire carnassier au ronfleur.

Un peu plus tard, après avoir soigneusement attendu le départ de Lysandrin et de ses sbires, Perceron fit son entrée : il avança vers les grilles, claudiquant et tremblant sur le bâton vermoulu, revêtu de la redingote puante du ronfleur.

Une sentinelle casquée l'arrêta. Un parchemin était accroché juste derrière le garde, sur le mur, avec dessus les portraits de Perceron, Ryniver et Marina. L'artiste était doué, et foutrement rapide ! Sauf que la farine dans ses cheveux vieillissait le comédien, à la lumière des lunes. Sauf que celui-ci clignait des yeux, à cause du beurre rance qu'il s'était badigeonné sous les paupières, et qu'il arborait une barbe défiant tous les postiches – parce qu'elle était peut-être d'emprunt mais bien réelle, rapportée sur ses joues à la résine et prélevée au petit couteau sur le dormeur.

Le garde jeta un coup d'œil vers le portrait, puis scruta le vaurien.

— Qui es-tu ? demanda-t-il finalement.

— Qu'est-ce que vous fichez devant le cimetière de mon cousin ? On s'en prend aux caveaux,

maintenant ? nasilla Perceron d'une voix chevrotante.

— Ce cimetière appartient au Seigneur Kroll. Passe ton chemin si tu ne veux pas d'ennui.

— Mais foutreciel, non, j'ai vu mon cousin Rumstrot pas plus tard que la dernière lunardente !

Que lui est-il arrivé ? Ne me dites pas qu'il est mort lui aussi !

— Non, non, il n'est pas mort. Il vit ici mais le cimetière ne lui appartient plus, répondit le garde, manifestement incommodé par l'odeur.

— Tant mieux, parce que je dois le prévenir du décès de sa grand-tante, comprenez ? s'exclama Perceron, agitant son bâton avec véhémence.

Il dut en faire un peu trop, car il sentit un morceau de barbe glisser lentement sur sa joue à ce moment-là. Il fit semblant de se gratter pour donner le change.

— Écoutez, même si vous êtes un Queyniort, ce soir nous devons nous assurer de l'identité de toutes les personnes qui passent par là.

— Hein ?

— Je dois m'assurer que vous êtes bien le cousin du gardien.

— Mais je *suis* le cousin de Rumstrot ! s'indigna si fort Perceron qu'il s'en fêla presque la voix, ajoutant force tremblements à ses gestes.

— Des gardes vont vous escorter jusqu'à sa demeure pour qu'il vous reconnaisse.

— Comment ? cria Perceron, les doigts toujours à gratter sa joue.

De guerre lasse, la sentinelle abandonna et fit signe à ses acolytes de l'accompagner.

Au moment où le comédien allait franchir la grille, l'un des gardes se pencha à l'oreille du premier et lui parla à voix basse, en désignant le parchemin avec insistance.

— Attendez !

Perceron pivota lentement, et son cœur s'emballa.

— Venez par ici.

Il approcha, tout raidi, trop effrayé pour prendre ses jambes à son cou au milieu de tous ces hommes d'armes.

La sentinelle avait pris un air grave.

— J'en appelle à votre loyauté envers Heaumenuit. Si d'aventure vous étiez amené à croiser ces individus, prévenez-nous sur-le-champ. Deux cents écus pour un repérage concluant, cinq mille par tête pour leur capture. Regardez bien ce parchemin derrière moi, conclut le garde, l'index tendu avec autorité vers les portraits.

— Au cas où vous auriez pas remarqué, j'ai de la merde dans les yeux, en ce moment. (Perceron se gratta un bout de beurre rance au coin de la paupière, l'essuya en plusieurs fois sur la redingote, et finalement se lécha le doigt avant de le reposer sur sa joue.) Ça me colle tous les matins comme de la mélasse, j'ai peut-être même pas y voir quand j'vais pisser, c'est dire ! Du coup, j'me fais dessus. Et c'est pas que j'aime pas les Menuit. Avec une telle somme, j'voudrais...

— C'est bon, s'impacienta l'homme en détournant la tête.

Un de ses acolytes poussa gentiment Perceron vers les grilles et l'accompagna jusqu'à la demeure de Rumstrot.

— Annoncez-vous, dit-il sèchement.

Le comédien pria un grand coup le Batelier en son for intérieur et beugla à tue-tête :

— MORT AUX RATS !

Quelques battements de cils plus tard, la porte s'ouvrit à la volée et claqua sur le mur couvert de

lierre. Le gardien boitilla à leur rencontre, les bras grands ouverts.

— Reconnaissez-vous votre cousin ? demanda le garde.

Les bras de Rumstrot en tombèrent.

— Hein ? dit-il.

— Cet homme est-il votre cousin ?

Rumstrot considéra le vaurien avec malice tandis que Perceron prenait un air de chaton abandonné et affamé.

— Vieille canaille ! lâcha Rumstrot en lui tapotant l'épaule du poing. On vient enfin rendre visite à son bon vieux cousin, hein !

Il n'en fallut pas plus au garde pour rejoindre ses camarades à la grille.

Perceron se tira des griffes du vieux gardien avec une fausse promesse de dératisation à l'œil pour le lendemain, et claudiqua en toute hâte jusqu'à la bicoque des Danker.

Valthar tenait le médaillon de Leen dans la paume de sa main, un sourire aux lèvres.

— Loué soit ton nom, Valeciel, dit-il à voix basse, juste avant qu'on ne tambourine à la porte avec frénésie.

Il tira son glaive par précaution, et il lui fallut quelques londes avant de reconnaître l'énergumène qui se tenait sur le seuil.

Le vaurien se précipita à l'intérieur et referma la porte comme si la Fossoyeuse était à ses trousses.

— Kroll est là ? demanda-t-il, en panique.

— Qu'est-ce que tu fiches déguisé comme ça ?

— La fille... On peut encore les sauver. Tout, ils vont tout détruire ! Tu dois prévenir Haardoth ! s'exclama le comédien en se pendant à son col, totalement illuminé.

— Bordel, calme-toi, je comprends rien du tout !

Perceron s'affala sur la paille.

— Lysandrin voulait tuer une fillette, mais je l'en ai empêché. Et Ryniver aussi. Je veux dire, Ryniver a refusé d'obéir aux ordres du tueur Sourgne qui est devenu Veilleur entre-temps. Nous sommes recherchés, nos têtes sont mises à prix. On nage en plein borborygme.

Valthar dut faire à son tour un effort pour ne pas perdre son sang-froid.

— Vous avez une planque ?

— Oui, mais...

— Alors restez-y. Dès que nous aurons donné notre vote, nous viendrons vous chercher. Rendez-vous la nuit prochaine au marché de la Foire, près de l'enclos aux porcs, sur les coups de onze heures.

— D'accord, mais attends ! Il y a bien plus grave.

Valthar fronça les sourcils.

— Plus grave que d'avoir sa tête mise à prix ?

— Lysandrin voulait tuer la petite à cause d'une information capable de compromettre les plus grands de cette cité. Malazur, les Sourgne et les Forains complotent en secret pour détruire l'armée et prendre Kan-Pang. J'ignore comment, mais le kriss va leur permettre de posséder l'armée tout

entière. Ils vont avoir recours à la sorcellerie la plus noire, le moindre soldat y perdra à jamais son âme. Les forces en réserve dans la cité n'auront aucune chance. Je ne sais pas exactement de quoi il en retourne sur ce dernier point, juste que c'est lié à d'obscurs contrats. Il faut prévenir Haardoth coûte que coûte. Avec Kroll, vous êtes les seuls à pouvoir le faire !

La mine blême du vaurien ne laissait pas la place au doute. Valthar resta sans voix, s'efforçant de digérer les paroles entendues.

Il prit place à ses côtés sur la paillasse.

— S'ils parviennent à leurs fins, ces enfants de salauds ne nous laisseront jamais quitter la cité vivants.

L'idée s'imposait brusquement à lui comme une évidence. Comment pouvait-il en être autrement de la part d'individus capables de déclencher l'enfer à Kan-Pang et de sacrifier dix mille hommes au nom de leurs ambitions ? De quelle clémence allaient-ils faire preuve envers les grains de sable qu'ils étaient, et qui avaient menacé de gripper les rouages de la machination ? La réponse tombait sous le sens.

— Je ne vois plus qu'une seule solution, affirma Valthar.

— Laquelle ?

— Faire éclater la vérité au conseil.

— Vous avez le cœur bien accroché !

— Je sais qu'il ne faut pas que tu traînes ici, Perceron. Mais avant, tu dois me redire tout ce dont tu as été témoin, dans les moindres détails.

LA TARENTULE

— Essaie de dormir, je ne serai pas longue, dit Ryniver en tassant le reste du linge pour en faire un petit lit de fortune.

— Il va revenir ?

— Qui ça ?

— L'homme qui a fait du mal à ma maman.

— On va tout faire pour lui échapper.

La guerrière noua un bandage propre autour du doigt de Marina puis l'aida à s'installer.

— Dors maintenant, ajouta-t-elle, refermant le soupirail pour la nuit avant de sortir de la remise.

Seul un grillon troublait le calme du patio. Ryniver en profita pour se rafraîchir le visage à la fontaine, et fila ensuite vers les escaliers. Un homme de Lothories était assis sur la première marche, vêtu d'un pourpoint de cuir, une massue à pointes entre ses bras velus. Il se leva d'un bond à son arrivée.

— Vous devez rester dans la remise.

— Réveille ton maître. Il y va de notre survie à tous.

Le garde marmonna dans sa barbe, disparut à l'étage à pas pesants et revint quelques instants plus tard.

— Lothories vous attend dans sa bibliothèque.

Les marches de l'escalier réveillèrent la douleur à la cuisse de Ryniver. Serrant les dents, elle se dirigea vers la seule pièce éclairée de l'étage : un cabinet de travail pourvu d'un secrétaire, de boîtes emplies de parchemins, et d'un mobilier fait main du meilleur goût.

Dès qu'elle arriva, Lothories rangea une pile de documents entre deux caisses, prit place sur une chaise semblable à celle qu'elle avait fracassée dans la remise, et l'invita à s'asseoir sans même décrocher un sourire. Le marchand portait un bonnet de nuit et une robe de chambre en soie.

— J'étais à deux doigts de demander à Namish de vous mettre à la porte. Mon hospitalité a des limites que vous n'êtes pas loin de franchir.

— J'ai une foutue bonne raison de vous réveiller.

Elle relata sans détour le secret de Marina, tâchant d'être la plus exhaustive possible, et fit part également de leur échauffourée avec Lysandrin près des quais.

Lothories demeura absorbé un long moment avant de répondre.

— Quelqu'un d'autre est au parfum ? demanda-t-il enfin, le front barré d'un pli soucieux.

— Perceron y travaille.

— Il faut surtout en toucher un mot aux bonnes personnes.

— Vous avez vos entrées ?

— J'ai le bras assez long. Vous avez bien fait de m'en parler, je vais prendre mes dispositions dès demain. (Il cala sa langue contre sa joue.) Considérez la remise comme votre chambre pour les nuits qui viennent.

Le cœur un peu plus léger, elle prit congé et rejoignit Marina dans leur planque. La petite dormait

à poings fermés. Ryniver s'allongea près d'elle, à même le sol, et ne tarda pas à s'assoupir.

Un peu plus tard, alors que les ronflements de la guerrière vrombissaient avec insistance dans tout l'atelier, Marina ouvrit les yeux.

Elle se leva sans un bruit et sortit goûter la fraîcheur du patio. Curieuse, elle s'aventura en catimini non loin des escaliers. Namish rôdait toujours, se dégourdissant les jambes pour se tenir en éveil. Au moment où il monta à l'étage, Marina franchit le hall d'entrée dans le plus grand silence, tourna la poignée de la porte avec d'extrêmes précautions et glissa un gravillon dans l'entrebâillement, pour empêcher l'huis de se refermer complètement.

Puis elle s'en fut dans le jardin du domaine de Lothories, seule avec la nuit et tous ces arbres ramenés de contrées lointaines dont elle ne connaissait même pas les noms, mais qui sentaient bon la liberté et le mystère. Pourtant, aucun parfum, aucune écorce ne combla le grand vide qui l'avait empêchée de trouver le sommeil. Elle marcha un bon moment, les pieds nus dans l'herbe, cherchant dans le ciel ce qui lui manquait. En contemplant le bleu de Denether, elle se demanda si elle reverrait sa mère. Peut-être qu'elle n'était pas morte. Peut-être que les miséreux de la jetée l'avaient retrouvé dans la ruelle, peut-être qu'ils avaient pris soin d'elle. Peut-être...

Elle fondit en larmes, étouffant aussitôt ses sanglots pour ne pas faire de bruit. Elle avait compté quatre hommes dans le jardin, et il n'était pas question qu'un seul l'entendît. Sa mère avait passé trop de temps à lui apprendre à se fondre dans l'ombre et le vent pour qu'elle la déçoive aussi bêtement.

Elle cessa de pleurer quand elle entendit parler à voix basse dans le lointain. La gamine avait l'ouïe fine, et le regard assez perçant pour distinguer les lynx à l'entrée du domaine. La vision des cottes de mailles noires la terrifia. Ils étaient quatre eux aussi, en train de discuter avec des hommes de Lothories, à l'entrée.

Marina s'accroupit dans l'herbe, se tassant le plus possible sur elle-même, priant le Batelier qu'ils s'en aillent au plus vite et poursuivent ailleurs leur ronde. Elle perdit tout espoir quand elle les vit avancer dans le jardin. Un garde de Lothories resta à l'entrée du domaine, mais les autres vinrent s'ajouter au groupe des lynx, marchant comme s'ils portaient en guerre.

La fillette pouvait rester là, terrée entre deux arbres, à retenir son souffle et à trembler, attendant qu'ils fussent entrés pour s'éclipser en douce. Mais elle imagina ce qui arriverait à la guerrière si elle ne tentait rien pour la prévenir, et cette idée lui serra tellement le cœur qu'elle détala brusquement vers la demeure de Lothories. Elle se précipita jusqu'à la porte, ôta le gravillon et courut dans le hall comme une bête affolée.

— Hé ! s'exclama Namish en la voyant arriver.

Levant sa massue, il se campa en plein milieu, jambes écartées pour mieux bloquer le passage. Marina s'élança avec la vivacité d'un singe et esquiva d'une superbe glissade entre les pieds de l'homme. Celui-ci poussa un juron et se rua à sa poursuite.

— Ryniver ! Ryniver ! Réveille-toi ! cria à tue-tête la fillette en traversant le patio.

Elle avait beau être rapide, Namish avait pour lui de plus longues jambes. Ryniver émergeait à peine quand ils débarquèrent comme des furies dans l'atelier, Marina avec une courte tête d'avance.

— Les lynx arrivent... eut-elle tout juste le loisir de dire avant que Namish ne la fiche à terre d'une gifle, pour ensuite avancer sur elle en levant sa massue à pointes.

Ryniver n'avait pas le temps de se redresser, et encore moins de tirer son épée. Elle avisa d'un coup d'œil les outils qu'elle avait flanqués par terre, empoigna au débotté une vrille qui traînait et transperça le pied de Namish, qui en perdit son arme en hurlant de douleur. L'instant d'après, elle dégaina, lui fracassa le crâne et courut fermer le verrou avant de bloquer la porte de tout son poids.

Le patio résonnait déjà de bruits de bottes.

— Sauve-toi, Marina, file par le soupirail.

Des éclats de voix retentissaient derrière la guerrière. On essaya d'ouvrir, sans succès, et puis un premier coup ébranla l'huis.

— Mais tu ne pourras pas passer !

— Je trouverai un moyen. Allez, déguerpis, bon sang ! Perceron te retrouvera. Ne me fais pas regretter cette maudite fleur de lys !

Marina se fit une raison, et courut empiler deux caisses l'une sur l'autre pour atteindre le soupirail, sa petite bouche toute plissée de peur et de chagrin.

Les coups pleuvaient contre la porte.

Enfoiré de Lothories ! songea Ryniver.

Un grand morceau de bois s'arracha, on glissa une épée à l'intérieur pour faire levier et arracher le reste. Sans hésiter, la guerrière plongea le bras dans la brèche, attrapa ce qui venait d'un coup sec et trancha la main qui tenait l'arme. Il y eut un hurlement, puis les hommes frappèrent à coups redoublés, vociférant et se répandant en injures haineuses.

Ryniver leva les yeux trop tard vers le soupirail.

Marina poussa un cri tandis qu'un homme la tirait brusquement vers l'extérieur. La guerrière eut le temps de distinguer une paire de bottes par l'ouverture, puis plus rien.

— Putain, non... Marina !

Ryniver se précipita vers le soupirail. Celui-ci donnait sur l'angle de la rue, et elle n'aperçut dehors qu'une ruelle ténébreuse.

— MARINA ! s'époumona-t-elle.

Des craquements sourds la ramenèrent à la raison. Elle eut à peine le temps de se jeter derrière la table renversée qu'on achevait déjà de défoncer la porte. Un arbalétrier la rata de peu et le carreau se ficha sur le rebord de sa palissade de fortune. Ryniver saisit le premier outil qui se présenta – une hachette perdue au milieu des copeaux de bois –, la projeta vers le second arbalétrier avant même qu'il ne l'ajuste, et se replia aussitôt derrière la table. Elle entendit un cri étouffé, dégaina ses deux lames et s'élança en criant vers la troupe qui prenait l'atelier d'assaut, la torche au poing.

Ils étaient déjà trois à l'intérieur. La guerrière frappa du pied le reste de la chaise brisée, pour le propulser dans leur direction. Le premier recula d'un pas pour éviter le projectile improvisé. Ryniver tint l'autre en respect d'une détente du bras. Le dernier se fendit, elle écarta son attaque d'un large moulinet circulaire, entra au contact dans sa garde, et acheva son geste d'un furieux coup de coude dans la tempe – qui envoya l'homme à terre. Elle bondit ensuite en ciseaux vers le second. Il eut beau parer une épée, la seconde le faucha brutalement dans les côtes, l'adamant déchira les anneaux de sa cotte comme une vulgaire étoffe et il s'écroula, une main sur le flanc.

Un coup de massue à l'épaule obligea Ryniver à lâcher l'une de ses lames, tandis que les deux autres hommes faisaient irruption dans la pièce.

Marina n'est pas loin. Tu dois y arriver.

Elle para un coup de glaive, passa sous la trajectoire d'une massue et arracha au passage la

hachette plantée dans le front de l'arbalétrier.

Le lynx qu'elle avait étourdi reprenait ses esprits.

Tout à son combat, elle ne vit pas, dans son dos, la trappe qui s'ouvrait dans le plafond de la remise, et Lothories qui en descendait le long d'une corde, telle une araignée sur son fil.

Un coup de massue, destiné à la jambe de la guerrière, la manqua de peu. D'un nouveau lancer de hachette, Ryniver se débarrassa encore d'un adversaire.

Le maître de guilde ramassa une massette et approcha par derrière. Elle était en train de contrer une nouvelle attaque quand un choc violent la cueillit en plein sur le crâne.

Ryniver vacilla, frappa au jugé et enfonça le bout de sa lame droit sous la gorge de Lothories, assez pour lui ouvrir la carotide.

Mais le coup de massette à la tête l'avait bel et bien sonnée. Elle mit un genou à terre, vacillante, incapable de se redresser.

— On l'achève ? fit un garde taillé comme un bœuf, en l'attrapant par le col de son double manteau.

— Malazur va s'en charger. Elle vaut plus, en vie.

Le lynx qui venait de parler porta brusquement la main à son cou, comme pour chasser un insecte quelconque. Il retira un dard qu'il détailla d'un air ahuri entre ses doigts.

— Qu'est-ce que...

Il y eut un sifflement bref dans l'ombre, tout près de l'entrée, et un deuxième lynx enleva un dard de sa joue.

— Là ! s'écria-t-il en empoignant son glaive pour dégainer, tout en désignant un individu vêtu de noir, accroupi dans l'ombre du patio.

Les doigts du soldat se crispèrent, et il fut incapable de tirer sa lame hors du fourreau. Il tourna un visage douloureux vers le plus costaud.

Ce dernier lâcha Ryniver et se rua vers leur adversaire, tandis que le lynx piqué au cou cherchait désespérément son souffle, agité de soubresauts convulsifs et poussant des râles d'agonie en grattant la sciure sur le plancher.

Le milicien envoya un coup de pied vers l'ombre et une sarbacane vola dans les airs. D'un bond, le nouvel arrivant se redressa. Corpulent, joufflu, un maquillage outrancier sur le visage, ses cheveux évoquaient un amas de ressorts indisciplinés.

Le costaud lui empoigna la gorge et l'étrangla.

— Tu n'es pas de taille, grogna-t-il alors qu'il lui serrait le cou.

— Je sais bien, s'efforça d'articuler Morgan, à moitié asphyxié.

Et à ces mots, il planta ses ongles aiguisés dans les mains qui le privaient d'air.

Le costaud ne broncha pas d'un cil.

— Tu vas crever, grosse fiotte !

— Tarentule. Mon petit nom, c'est... Tarentule, souffla Morgan avec difficulté.

Deux battements de cœur plus tard, le lynx commença à se raidir, privé d'air. Le corps parcouru de tremblements, il relâcha sa prise.

Morgan plia le poignet et le repoussa avec dédain.

— Tu peux sortir, Marina.

La fillette apparut au fond du patio et accourut sur place.

— Vous êtes qui ? demanda la guerrière qui avait repris ses esprits.

— Votre sauveur, ma douce. Morgan pour les intimes.

— Vous traînez souvent derrière les soupiraux ?

— Seulement quand je vérifie que ma planque est sûre avant d’y passer la nuit.

— Lothories nous a trahis, dit-elle en se levant tant bien que mal.

— J’avais cru comprendre, répondit l’alchimiste avec un rictus. D’ailleurs, je ne sais pas vous, mais là je me sens d’humeur drôlement fouineuse, tout à coup. J’irais bien mettre à sac sa demeure, histoire de dévoiler quelques-unes des accointances de cette putain de langue perfide de menuisier.

— Je l’ai vu planquer des documents dans sa bibliothèque, tout à l’heure. Entre les deux premières piles de caisses. Des parchemins cachetés de cire bleue.

— Restez ici avec la petite, je ne serai pas long.

D'AMOUR ET D'EAU FRAÎCHE

L'eau chaude donna à Ao un frisson de plaisir quand elle entra dans le bain, aidée par une Nibélune plus attentionnée que jamais. L'espace était creusé dans la roche, assez large pour accueillir plusieurs personnes, ses bordures plaquées de jade, agrémentées de bougies et de fleurs de jasmin.

Aujourd'hui était un grand jour.

De retour à la nécropole, la veille, Valthar lui avait fait part de sa décision de convoquer l'assemblée pour rendre le vote. Elle avait bien tenté de lui tirer les vers du nez pour s'assurer que son choix se porterait sur les Sourgne, mais il s'était contenté d'un *ne t'inquiète pas, je ferai ce qui est le mieux pour nous*, et il s'en était tenu là. Il ne pouvait pas échapper au vétéran qu'elle-même était proche de Nibélune, aussi elle le soupçonnait de ne pas avouer qu'il voterait en faveur de Tranche-Cime, de crainte que la dame ne crie trop tôt sur les toits leur victoire.

Mais un détail la troublait encore. Après son annonce, quand elle lui avait dit qu'elle retournait à Tranche-Cime le lendemain matin, le vétéran s'était montré peu loquace, presque énigmatique. Il semblait avoir sur le cœur un poids dont il n'était pas prêt à se soulager. La mort de Leen ? Pourtant, le ton de sa voix était étrangement apaisé.

D'un index taquin, Nibélune frôla l'oreille d'Ao.

— Où as-tu la tête ?

— À l'assemblée de ce soir.

— Je te comprends. Je rêve de voir les Gordreg plier l'échine en pleine lumière.

— J'ai confiance en Valthar, fit la Naïme en entrelaçant ses doigts avec ceux de son amante.

Elle entendit distinctement la Sourgne soupirer. C'était un soupir triste, presque un sanglot. La dame parla d'une voix basse, tremblante.

— Hier, entre toi et moi, ce n'était pas un jeu. Il y a certaines choses que je voudrais t'avouer, seulement... Elles ne sont pas faciles à dire.

Ao sentit le rouge lui monter aux oreilles.

Si elle avait accepté la première invitation de la Sourgne dans l'intention de se servir d'elle, aujourd'hui, cela n'avait plus rien à voir. Elle avait senti de la douceur en Nibélune, mais aussi une souffrance rentrée. Ce matin, elle était d'abord venue parce qu'elle se sentait bien avec la dame. Elle avait envie de mieux la connaître.

— Je veux les entendre.

— Si tu souhaites quitter Tranche-Cime après, je comprendrai. Je préfère... te perdre plutôt que te cacher la vérité.

— Parle-moi.

— Il y a comme une faille dans mon esprit. Une faille que je n'arrive jamais à combler. Chaque jour qui passe, j'ai peur d'y sombrer définitivement. Cette nuit encore, j'ai eu une crise. J'ai battu une esclave. Si on ne m'avait pas arrêtée à temps, la malheureuse serait morte.

— Ce n'est peut-être pas ta faute, tu...

— Attends, dit Nibélune, effleurant du bout des doigts la bouche d'Ao pour l'empêcher de poursuivre. D'autres fois, on ne m'a pas arrêtée à temps. J'ai eu envie de mourir. Mais chaque fois, même quand j'ai eu recours au poison, Shaskaf ou mon père sont intervenus, et l'horreur s'est poursuivie.

La Naïme recula insensiblement.

— Tu ne risques rien avec moi, reprit Nibélune. Avant ta venue, j'ai pris assez de drogue pour rendre inoffensif un ours enragé.

Ao était en proie à des sentiments contradictoires. Une part d'elle lui criait que la Sourgne était un monstre et qu'il fallait la fuir, tandis que l'autre voulait la réconforter, lui soufflait qu'elle était perdue, sincère, et qu'il ne lui arriverait jamais rien en sa compagnie.

— Shaskaf semble pouvoir accomplir des miracles.

— Face à ce mal, il est impuissant. Seul mon père parvient à l'endiguer avec ses philtres. Même si pour cela...

Elle s'interrompt.

— Même si quoi ?

— Non, c'était sans importance. (Nibélune serra les doigts d'Ao entre les siens.) Veux-tu une nouvelle robe pour ce soir ?

— Celle que tu m'as offerte sera parfaite. Et je veux entendre ce que tu allais me dire. Qu'est-ce qu'il y a, avec ton père ?

La dame garda le silence un instant, comme si elle retenait sa respiration.

— En échange des drogues, il m'oblige à lui obéir, finit-elle par lâcher dans un souffle.

— Il t'oblige à quoi ?

Cette fois, Nibélune ne répondit rien. Elle essaya bien d'articuler un mot, mais seul un gémissement ténu s'échappa de ses lèvres.

Lorsque la Naïme mesura l'horreur de la situation, elle se sentit chavirer dans le vide. Elle prit son amante dans ses bras et la serra aussi fort qu'elle le pouvait.

— Si je refuse, Ao, je ne suis plus rien. (Elle renifla entre deux sanglots.) Sans les drogues, on me retirerait mon domaine régent. De toute façon, il ne pouvait en être autrement.

— Tu ne peux pas dire ça.

— J'ai sans doute utilisé mon pouvoir sur lui, un jour, sans savoir encore ce que je faisais.

— De quoi parles-tu ?

— Je peux faire d'autrui mon esclave d'un simple toucher sur la nuque. Éveiller une concupiscence si violente à mon endroit... que quiconque en est victime m'obéit comme un chien docile, dans l'espoir d'assouvir ses pulsions. Il m'a obligée à m'en servir sur toi, Ao, mais il y a eu un incident et je crois que cela s'est retourné contre moi. (Elle desserra leur étreinte.) Que ressentais-tu pour moi lorsque j'étais à la tour de guet ? Dis-moi la vérité, j'ai besoin de savoir. Je ne parviens plus à distinguer le vrai du faux. Est-ce que j'ai échoué ? Viens-tu ici de ton plein gré ?

— À la tour de guet, je n'éprouvais rien. Et pour ton père, qu'il soit victime ou pas de ton pouvoir, ce chantage est immonde. Tu ne peux pas continuer à le laisser faire.

— Mais, sans les drogues...

— Il te suffit de mettre la main sur sa recette.

— Tout est dans sa tête. Et s'il a le moindre soupçon... Je ne sais pas ce qu'il serait capable de faire. Il est si cruel parfois... C'est dangereux, Ao, dit tout bas Nibélune, avec une frayeur glacée

dans la voix.

— Il existe certainement un moyen. Peut-être un autre alchimiste ? Payot en connaissait un talentueux. Nous allons nous en occuper ensemble, Nibélune. Il nous suffit d'être discrètes. Nous n'avons rien à perdre à y réfléchir. Ce sera notre secret, tu es d'accord ?

La Sourgne hésita un instant, puis se lova contre l'aveugle et posa un baiser sur sa tempe.

— Tu es folle, dit-elle doucement.

— Et tu n'as aucun pouvoir sur moi, Nibélune. Ce sont tes mots qui me touchent, c'est toi. Maintenant, je sais ce que je veux.

Ao lui embrassa le front, passa la pointe de sa langue entre ses lèvres. Elle lui caressa le flanc puis le ventre, sans quitter sa bouche, posa ses doigts entre ses cuisses et s'y attarda longuement.

Lorsque Ao eut quitté Tranche-Cime, Nibélune s'en retourna à sa chambre enveloppée d'une étoffe claire, le pas léger et l'esprit distrait. Il soufflait sur son cœur comme un air chaud et doux, et sa tête résonnait de la voix chantante de la jeune Naïme.

Elle sursauta et resta pétrifiée sur le seuil, ses pensées balayées par une vision d'horreur.

— Bonsoir, Nibélune, dit Raven qui se trouvait assis sur le lit, vêtu d'une robe maintenue par un ceinturon à large boucle.

Son père avait franchi plus d'une limite. Jamais, pourtant, il n'avait osé l'attendre dans sa propre chambre.

Elle n'entendit plus tout à coup que les plaintes des vents de Tranche-Cime, des plaintes qui lui vrillèrent l'âme.

— Bonsoir, Père.

Il lissait sa barbichette dans sa paume.

— Nous allons vivre un moment historique.

Il fallait sauter sur l'occasion. Elle s'efforça de ne rien laisser paraître de sa hantise, prit place sur son fauteuil au dossier en ailes d'ange et entreprit de se maquiller.

— Il me tarde. Ce soir nous devons briller de tout notre éclat. Je me suis procuré de nouveaux pigments pour l'occasion qui devraient faire leur petit effet...

— Jusqu'ici, tu as toujours été l'étoile de notre Maison.

— En douteriez-vous, Père ?

Dans son miroir, elle nota qu'il la contemplait avec ce regard concupiscent qu'elle avait appris à détester.

— La jeune Naïme est-elle un pion de valeur ?

Elle se composa un masque glacé, esquissa un sourire mauvais.

— Je lui dispense au compte-goutte ce qu'elle attend et elle me mange dans la main. Elle a avoué à demi-mots que le vote nous était acquis.

— Tu fais montre de tant de zèle, le contraire m'aurait surpris. On m'a d'ailleurs rapporté que tu commençais à goûter sa compagnie avec une certaine ferveur.

— Tant que cette sauvageonne aveugle y croit, lâcha-t-elle avec une furieuse envie de cracher sur son propre reflet. Pour ma part, j'y prends le plaisir que j'y trouve, respirant le bouquet de cette petite fleur des champs avant de passer à une autre...

— Une petite fleur dont, je présume, tu n'hésiterais pas à arracher les pétales si le besoin s'en faisait sentir ?

Le doigt de Nibélune dérapa imperceptiblement et le bâtonnet de khôl lui frôla le blanc de l'œil.

— Ce serait me priver d'une charmante créature de compagnie. Serait-ce une requête ?

— Je ne suis pas contre te laisser quelques distractions. Et puis, si elle signifiait davantage, je suppose que tu m'en ferais part, n'est-ce pas ?

Elle a des dons magnifiques que je ne te laisserai jamais corrompre.

— Vous êtes la seule personne qui compte vraiment pour moi. Après l'assemblée, je vous en donnerai la preuve.

Raven vint lui caresser le cou et murmura tout bas :

— Merci pour cette petite conversation, Nibélune. Bientôt nous vivrons des heures sombres, et il faudra compter sur la loyauté de chacun pour assurer notre victoire.

Il l'embrassa derrière l'oreille et quitta la chambre.

Les épaules de Nibélune s'affaissèrent et une traînée de maquillage coula lentement sur sa joue.

Lorsque Raven referma la porte de la chambre, il s'approcha d'une tenture située à un pas du seuil, et l'écarta du mur. Mélusine s'y trouvait, un rictus amer sur les lèvres, triturant nerveusement son médaillon aux allures de scorpion.

Son père lui fit un signe du menton et ils gravirent en silence l'escalier en colimaçon de la tour.

— Elle ment, siffla Mélusine sitôt arrivée à l'étage.

— Y a-t-il au moins une once de vérité dans ce qu'elle m'a dit ?

— Seulement concernant le vote.

Raven lui tourna le dos, passa la main sur son crâne chauve.

— Si j'en crois ce que tu as vu dans le salon, cette petite sorcière aveugle est en train de devenir une épine dans notre pied, finit-il par dire.

Mélusine jeta un coup d'œil par-dessus son épaule en direction des escaliers, puis se colla contre Raven et posa fiévreusement la main sur la boucle de son ceinturon.

— Nibélune vous ment depuis le début, elle vous fuit. Elle feint la fatigue pour mieux refuser vos attentions. Jamais je n'oserais vous mentir, père. Je saurais vous être agréable.

— Serais-tu aveugle, toi aussi ? Cette diablesse de Naïme l'a ensorcelée.

— Même libérée de son emprise, il est certaines choses que Nibélune ne vous offrira jamais.

Et ce disant, elle fit glisser l'attache du ceinturon. Alors qu'elle s'agenouillait et commençait à passer une main sous la robe, une puissance invisible replia chacun de ses doigts, lui referma le poing et repoussa lentement son bras.

— Père... souffla Mélusine, au bord des larmes.

La même force poussa brutalement dans son dos, déplia ses jambes malgré elle et l'obligea à se redresser, froissant au passage plusieurs de ses muscles, lui donnant un instant l'allure grotesque d'un pantin désarticulé. Raven ne cessa de la tourmenter que lorsqu'elle fut debout, tremblante de honte et de frayeur.

— Ce que je peux avoir d'un claquement de doigts ne m'intéresse pas, dit-il, glacial. Et pour ta gouverne, sache qu'après ce soir, Nibélune se montrera plus docile que toi encore. Tu m'as bien

servi, Mélusine. Mais il est temps de regagner ton petit foyer et de laisser jouer les grandes personnes.

Raven rattacha son ceinturon et la planta sur le palier.

Ravagée par la haine et la jalousie, Mélusine resta prostrée dans sa chambre jusqu'au départ de Raven et Nibélune pour Heaumenuit.

Leur carrosse s'en était à peine allé qu'elle s'introduisit dans la chambre de sa sœur, une carafe à la main, ayant pris soin au préalable de n'être remarquée par personne.

Alors, à pas de loup, elle s'approcha du secrétaire, s'empara du philtre de Nibélune destiné à prévenir les crises de folie, et remplaça tout le contenu par de l'eau sans pouvoir.

LE VOTE

Un jour, songeait Valthar, bras dessus, bras dessous avec Ao.

Une fois sa décision annoncée de rendre le vote des Danker, une seule journée avait suffi à réunir tout ce que la ville comptait de puissants. On avait suspendu sur le champ les affaires courantes et même ajourné des transactions de haut vol prévues depuis des mois.

Un seigneur, si âgé que l'on ne savait plus vraiment qu'il était encore en vie, fit son apparition en chaise à porteurs. Un autre, frappé d'un mal incurable et réputé à l'agonie, approcha en civière.

Des hordes d'agents mandatés par les Maisons campaient près des lourdes portes de l'assemblée, prêtes à battre le pavé pour finaliser des contrats juteux après la séance. Armes, chevaux, esclaves, équipement de campagne, on ne tarirait pas de sujets de négoce si le Danker votait la guerre !

La longue place Koreander ne suffisait plus à contenir la foule, et le badaud pullulait même dans les rues voisines, perché sur les toits, les buttes, ou les statues de la ville. Le peuple retenait son souffle, les porches bruissaient de rumeurs et de conjectures.

Valthar n'avait jamais vu autant de regards braqués sur lui. Des regards tantôt admiratifs, tantôt anxieux. La responsabilité qui lui incombait était écrasante. Elle lui avait semblé s'alourdir davantage encore à chaque marche gravie, jusqu'à lui donner le vertige face au spectacle de la masse grouillant au pied de l'escalier. Les paroles de Perceron lui martelaient le crâne, et le pavé qu'il s'apprêtait à jeter dans la mare prenait les proportions d'une montagne.

Ce soir, l'histoire était en marche et le palais faisait salle comble.

À l'entrée, un garde de Heaumenuit l'avait délesté de son glaive – une arme interdite dans le palais – pour lui prêter, à la place, un poignard de cérémonie à la gaine symboliquement cachetée de cire.

Les sorciers se pressaient sur les gradins de jade, chuchotant à l'oreille de leurs voisins quand ils n'apostrophaient pas un adversaire à l'autre bout de la salle.

Plus austères que jamais, les dominiens se taisaient sur les plus hauts gradins, immobiles. On dénombrerait seulement une poignée de gardes pour deux cents conseillers, avec à leur tête Lysandrin qui se tenait près de l'entrée, une triple arbalète au côté. Le gros de la milice se trouvait en faction à l'extérieur du palais.

Au pied de l'amphithéâtre, on ne pouvait manquer le seigneur gardien derrière la table de vérité, les boucles noires de ses cheveux luisant sous la lumière de cierges suspendus dans des globes de verre. Ceint d'une cuirasse rutilante et drapé dans sa cape rouge de cérémonie, il s'entretenait à voix basse avec Malazur.

Un signe de sa part suffit à apaiser l'assemblée.

Il rappela l'ordre du jour, présenta Valthar comme le suppléant du Seigneur Kroll, et précisa au passage que Malazur aurait une déclaration d'importance à formuler à l'issue du vote.

La vingt-neuvième assemblée s'ouvrit sur un long rappel des assassinats dont plusieurs seigneurs avaient été victimes. On dramatisa avec insistance la tentative dont Haardoth en personne avait réchappé, puis on s'attarda sur le contact rompu avec la cité blanche.

La plupart des arguments ayant été présentés par les différents partis lors de la dernière assemblée, on se contenta de faire part à Valthar de l'état des troupes.

C'est ainsi qu'il apprit que l'armée de métier comptait un soldat pour cent habitants, soit deux mille. Qu'aucun des trois cents lynx ne faisait partie de cette armée. Que près de huit mille hommes supplémentaires avaient reçu l'entraînement adéquat pour rejoindre les troupes en cas d'effort de guerre. Que les trois quarts des officiers étaient d'obédience Gordreg. Et qu'enfin, les effectifs militaires se comptaient en légions de mille hommes, en bataillons de cent hommes et en phalanges de dix hommes.

La voix criarde d'un adolescent aux cheveux blonds brisa la monotonie des débats : Lannis, de la famille des Xenander – une Maison dont les principaux représentants se trouvaient à présent à Nordane.

— Dois-je rappeler que mon père a été assassiné par on ne sait quels fourbes ? Vous tous ici présents pourriez bien être leur prochaine cible ! Y compris vous, Valthar. Avez-vous besoin que la Fossoyeuse emporte le seigneur gardien pour vous convaincre d'agir ? Tirons le fer avant qu'il ne soit trop tard !

Raven se leva à son tour :

— Je me joins à toi, Lannis. Où sont l'honneur et la bravoure ? La cité est en péril, Valthar, peut-être même Nordane. Si nous attendons que les armées ennemies frappent à nos portes, c'est le peuple qui en paiera les conséquences.

— Et si personne ne vient ? ne put s'empêcher de rétorquer le vétéran. Si tout cela n'était qu'une diversion pour vider Kan-Pang de son armée ?

Les gradins retentirent d'éclats de voix offusqués.

Raven conserva un calme propre à glacer l'échine. Il s'autorisa même un sourire discret avant de répondre.

— Un cas d'école tout à fait pertinent. Que se passerait-il si un ennemi, au hasard la Solarkie, passait à l'offensive en l'absence de notre armée ? Quelqu'un pourrait-il éclairer la lanterne de notre suppléant ?

Jeorg Golven prit la parole. Commandant d'une légion et patriarche de sa Maison, c'était un homme trapu à la moustache grise.

— Nous pouvons tenir un siège contre la Solarkie avec mille hommes seulement. En vertu de nos lois, c'est d'ailleurs l'effectif qui demeurera à Kan-Pang si nous décidons l'envoi des troupes. En cas d'attaque, nous pourrions tenir assez longtemps pour que des messagers puissent rapatrier l'armée.

— Et que se passerait-il si l'attaque venait de l'intérieur ? renchérit Valthar qui brûlait d'en découdre.

Les Sourgne avaient beau jouer les durs, il allait bientôt les tenir par les bijoux de famille. Dans une main de fer et sans gant de velours.

Le moment n'était pas encore venu de porter le coup de grâce, n'empêche que leur saper un peu le moral avant les réjouissances finales l'emplissait d'une ivresse sauvage. Il imaginait d'ici leur étonnement, à ces salauds, leur appréhension de l'inconcevable, leur crainte impuissante de voir que celui que, du haut de leur orgueil, ils avaient pris pour un chiot, s'avérerait en fait être un loup.

Il y avait là juste de quoi créer le trouble, laisser la trouille mûrir dans leur caboche pour les mettre au pied du mur et les pousser à la faute.

Raven sembla mordre à l'hameçon. L'hésitation fut brève, à peine un clignement de paupière, une

lueur fugace dans le regard – que Valthar prit pour une incrédulité inquiète, mais c'était assez pour le persuader qu'il venait de faire mouche.

— Insinueriez-vous que nos murs abritent des centaines de traîtres ? rétorqua le Sourgne.

— Peut-être. Ou que quelqu'un puisse trouver moyen de les introduire en douce...

— Certes, et que faire si nos murailles se changeaient en sable ? Ou si Monfournaise entrait en éruption ? Pures conjectures ! objecta le brave Lannis.

— Nous sortons de l'ordre du jour, intervint Haardoth.

— Que l'assemblée veuille bien pardonner ma naïveté, fit le vétéran, cynique. Tout ceci est une première, pour moi.

— Dans ce cas, messire Valthar, pour vous rassurer, sachez que le châtiment réservé à ceux qui s'en prennent à des soldats ou à des lynx est assez dissuasif pour que personne ne s'y soit risqué ces dernières années, conclut Raven avant de se rasseoir.

L'argument était peut-être mince, la menace implicite n'en était pas moins tangible.

Ce fut à ce moment que Wolfan Gordreg attira l'attention sur lui.

Il s'était dressé, l'air grave, avec des cernes si profonds dans son visage crayeux que ses yeux semblaient s'y noyer comme dans les orbites caves d'un crâne.

Il ménageait son effet, observant le silence le temps de faire converger tous les regards vers sa personne. Sa voix vibrait d'émotion quand il prit la parole. S'il feignait, c'était du grand art.

— Assez ! Assez de manœuvres et de faux-semblants. C'est du destin de tout un peuple que nous sommes en train de débattre. L'heure n'est plus aux palabres ni aux petits jeux politiques. Nous, Gordreg, faisons le choix de l'honneur et de la vérité. Parlons d'homme à homme, messire Valthar. Sommes-nous des bourreaux à vos yeux ?

Entre quatre-z-yeux, le Danker l'aurait certainement gratifié d'un commentaire bien senti pour exprimer le fond de sa pensée, mais là, devant ce parterre de puissants, c'était une autre paire de manches.

— Il faudrait peut-être demander aux Naïmes, lâcha-t-il finalement.

— J'en déduis un *oui*. Merci pour notre Maison. Maintenant, je voudrais que vous vous posiez une question. Quel sens moral attribuer à ceux qui nous ont laissé faire dans le seul intérêt de jeter le discrédit sur nous par simple jeu politique ?

Les rangs Sourgne s'ébrouèrent. Une douzaine de conseillers se levèrent pour se répandre en invectives.

— Ces allusions sont scandaleuses ! entendit-on plus ou moins distinctement dans la mêlée.

— Silence ! lança Haardoth depuis la table de jade. Seigneur Wolfan, je ne tolérerai pas d'autres sous-entendus de ce genre.

— Messire Valthar, reprit Wolfan, insensible au tollé. Il est temps de faire éclater la vérité. L'heure est venue de vous dire pourquoi nous, les Gordreg, les adeptes du Rugissant, les guerriers, nous avons refusé de nous prononcer pour la voie de l'acier. Nous avons lu l'avenir. Prendre cette décision, c'était mener Kan-Pang à sa perte, la condamner aux flammes d'un incendie. Les visions de notre mère ont toujours été des commandements.

— Elles n'ont pas force de loi dans l'enceinte de ce palais. Sans une étude officielle et approfondie par nos thaumaturges, je crains que votre argument ne soit pas recevable, objecta Malazur.

— C'est vite oublier qu'une de ses visions fut décisive dans la Guerre de Cendre.

— Votre aïeule était alors plus jeune, intervint le jeune Lannis. J'ai ouï dire que sa clairvoyance avait perdu de son caractère infaillible avec les années.

— Les plus lumineuses de ses visions se sont toujours révélées exactes. Celle-ci était du nombre.

— Difficile de faire plus lumineux qu'un incendie, n'est-ce pas ? railla Nesfared, déclenchant l'hilarité chez les Sourgne.

— Riez. Riez donc ! Chacun ici se souviendra de vos rires lorsque la cité chutera. Croyez-vous vraiment que nous aurions agi ainsi sans une intime conviction ? (Il fixa Valthar avec ferveur.) Vous êtes notre dernier espoir. Nous ne demandons qu'à vous convaincre du bien-fondé de nos intentions.

Le vétéran nota d'infimes tressaillements chez Ao, assez pour deviner en elle une intense émotion. Elle chuchota à son oreille :

— Mensonges.

Wolfan poursuivait :

— Jugez, Valthar, jugez en votre âme et conscience. Pourquoi voudrions-nous éviter de nous battre, nous, les serviteurs du Rugissant, si ce n'est une fois de plus pour défendre notre cité ? Et afin de faire taire certaines rumeurs, sachez que, quelle que soit votre décision, nous nous y plierons et nous ferons face, pour l'honneur de Kan-Pang !

Le Gordreg le dévisagea encore quelques instants avant de se rasseoir.

— Messire Valthar, commença Haardoth d'une voix profonde, chacune des Maisons s'étant exprimée, êtes-vous prêt à rendre votre vote ?

On y est.

— Oui, seigneur gardien. Puis-je faire une déclaration avant de me prononcer ?

— Nous vous écoutons.

— Je dois vous faire part d'un complot dont vous êtes la cible.

La salle entière se mit à bruire de chuchotis.

— Vous n'êtes pas habilité à faire de cette assemblée un tribunal ! s'écria Malazur.

— Croyez-moi, messire Valthar, ajouta Haardoth. Ce n'est ni le lieu ni le moment pour évoquer ce sujet. Mon premier conseiller m'a déjà appris ce que j'avais besoin de savoir. Faites-nous l'honneur de votre vote, nous aviserons ensuite du reste.

Qu'est-ce que ce serpent a bien pu lui fourrer dans le crâne ?

Valthar eut un geste de réconfort pour Ao avant de se lever. La descente de l'hémicycle lui parut infiniment longue. Elle se fit dans un silence de mort. À chaque marche, il s'attendait à entendre le sifflement d'un carreau ou à voir débouler un tueur déterminé à lui régler son compte. Il était en sueur lorsqu'il parvint à la table de vérité.

De près, avec sa cape et son armure de souverain, Haardoth en imposait franchement. Des traits secs creusaient son visage. Il se tenait droit, le menton haut, et sa bouche étroite renforçait son apparence solennelle. Ses pupilles scintillaient tant qu'il semblait gagné par la fièvre. Un pas en retrait, Malazur était plus menaçant que jamais. Se tenir au côté des deux illustres personnages en ce moment fatidique avait quelque chose d'étourdissant.

Il y avait deux boîtes ouvertes sur la table de jade. Celle de droite contenait un jeton rouge. La guerre, les Sourgne.

Dans celle de gauche, un jeton noir : les Gordreg.

Valthar devait en choisir un et le poser.

Il esquaissa un geste vers la boîte de gauche, et se ravisa aussitôt quand il surprit le regard

interrogateur de Malazur en direction d'un point dans l'assemblée, comme si ce dernier attendait un signal.

Pris d'une intuition soudaine, Valthar saisit un jeton dans chaque main et leva les poings au-dessus de la table.

Cette fois je vous tiens pour de bon par les couilles.

Un instant, le bourreau de Heaumenuit sembla perdre contenance.

— Que faites-vous ? demanda Haardoth.

— Je n'ai qu'à ouvrir une main pour voter. Mais avant, tout seigneur gardien que vous êtes, vous allez m'écouter.

Personne ne pipa mot. Valthar pressa son avantage.

— Tout à l'heure, je vous parlais d'un complot. Le traître se tient juste derrière vous.

L'assemblée tout entière sombra dans une cacophonie de cris et de protestations.

— Calomnie ! vociféra Malazur dont la voix couvrit à peine le vacarme.

— Messire Valthar, avez-vous perdu la raison ? demanda Haardoth. Vous parlez de mon premier conseiller et d'un vieil ami fidèle. Comment osez-vous tenir de tels propos devant cette assemblée ?

— Si je me borne à voter sans vous révéler ce que je sais, je n'atteindrai pas la première marche de ce palais qu'un vilain poignard me poussera miraculeusement dans le dos. Je sais des choses, assez pour prendre le risque de l'ouvrir devant tout ce beau monde. Alors vous ne verrez pas la couleur d'un jeton avant de m'avoir assuré de votre protection officielle le temps de vérifier mes dires.

— Seigneur Haardoth, cet homme... commença Malazur.

— Attends, Malazur, laissons-le parler. Il ne peut s'agir que d'un malentendu. Je tiens à ce que le doute soit dissipé au vu et au su de tous.

— Et pour ma protection ?

— Parlez et nous aviserons.

— Seigneur, j'insiste... repartit le premier conseiller.

— Non, je ne tiens pas à ce que l'assemblée s'achève sur un climat de suspicion. Certainement pas aujourd'hui.

— Malazur n'est pas seul dans ce complot. Les Sourgne et les Forains sont aussi du nombre.

Un tumulte de tous les diables éclata dans les rangs Sourgne, assorti d'un concert de jurons et d'imprécations à l'adresse du vétéran. C'était le moment de tout déballer.

— Ils projettent de vous renverser. Ils manigancent un plan insensé destiné à faire tomber l'armée avec le kriss. Ils...

— Avec le kriss ?

— L'arme que nous avons récupérée dans le Fangeux.

— Je sais bien de quoi il s'agit, mais ce que vous affirmez est impossible. Malazur me l'a remise afin que nous la détruisions. Une tâche dont nous nous sommes acquittés.

Une salve de railleries secoua les rangs de Tranche-Cime.

— Alors c'était peut-être un faux, tenta Valthar en proie à un soudain malaise.

Haardoth éluda, préoccupé par un autre sujet.

— Attendez, d'où tenez-vous toutes ces allégations ?

— Vous dévoiler mes sources serait une erreur. Et puis j'ai encore mieux. Le clou du spectacle. Votre armée de réserve...

Malazur sortit de ses gonds.

— Seigneur, cet homme est un criminel !

Haardoth réduisit Valthar au silence d'un geste.

— Que dis-tu, Malazur ?

Qu'est-ce qu'il fout ? songea le vétéran.

— Sauf votre respect, Seigneur Haardoth, le spectacle de cet individu en train de souiller la table de vérité est au-dessus de mes forces. Je dois confesser aujourd'hui une faute. Au nom de l'intérêt général, il me semblait essentiel que le vote puisse se dérouler aujourd'hui. J'ai décidé de suspendre un temps la justice pour éviter d'entraver la bonne marche de l'assemblée. C'était une erreur. Les Danker sont de dangereux criminels, et ils le prouvent une fois de plus avec leur entreprise de déstabilisation. Oui, Valthar, vous cherchez à nous diviser, vous ne reculez devant aucune bassesse ! Vous êtes un personnage écœurant, un nuisible de la pire espèce, mais c'en est fini de vos exactions. Nous disposons de preuves accablantes, et une place toute réservée vous attend au fond de mes geôles.

— De quel crime m'accusez-vous, au juste ? répéta le vétéran, tendant les poings pour rappeler qu'il tenait encore le destin de la cité entre ses mains.

— Perceron est pourchassé à l'instant où je vous parle, pour avoir participé au meurtre de plusieurs miliciens. Vous-même en avez assassiné d'autres, avec le concours de Kroll. L'officier Steinbolt en personne a consigné son témoignage auprès du Dominium, juste avant de mourir à son tour. Peut-être de votre main, d'ailleurs !

— Bougre de salopard !

— Voilà une piètre défense. Niez-vous avoir tué des miliciens ? questionna Malazur, impérieux.

Face à la table de vérité et au seigneur régent, Valthar préféra contourner le problème.

— Les votants bénéficient de l'immunité.

— C'est le privilège d'un seigneur. Pas celui d'un suppléant.

Le vétéran chercha désespérément un moyen de s'en sortir. Ses poings tremblaient imperceptiblement, comme pris d'engourdissement. Il lui sembla que Malazur interrogeait à nouveau du regard un point dans l'assemblée. Cela ne dura que le temps d'un battement de cils, et le bourreau enchaîna.

— Aurez-vous encore assez d'honneur pour voter ?

Valthar sentait ses doigts soumis à une profonde tension, qu'il imputa à l'angoisse et à la pression du moment.

— Ou dois-je vous mettre aux fers céans ? conclut Malazur.

C'était la provocation de trop.

Le vétéran voulut libérer le jeton noir des Gordreg, mais son poing refusa de s'ouvrir. Quand il prit conscience que quelque chose ne tournait pas rond, il était déjà trop tard. Sa main droite se déplia malgré lui, et ce fut le jeton rouge qui claqua sur le jade.

Il essaya aussitôt de protester, mais ses mâchoires restèrent comme vissées l'une sur l'autre, le laissant aussi impuissant qu'un rat sur lequel se referment les serres d'un rapace. L'horreur le submergea quand il vit sa propre main s'abattre sur la gaine du poignard de cérémonie et en faire sauter le cachet de cire qui retenait l'arme. Le bout de la lame suintait d'un liquide noir. Des cris retentirent dans tout le palais tandis que Malazur s'interposait héroïquement devant Haardoth et que des conseillers paniqués hurlaient d'abattre l'assassin.

Plusieurs chocs violent frappèrent Valthar dans le dos. Quand il vit les pointes écarlates dépasser de son torse, la force invisible qui l'avait manipulé se dissipa.

Il s'effondra en se demandant si tout cela n'avait pas été orchestré à dessein. Une toux sanglante le secoua un bref moment alors qu'il cherchait Ao dans l'assemblée.

Elle s'était redressée, en proie à une terrible confusion, désorientée, toute seule dans les ténèbres de sa cécité. Il lui sembla voir ses cheveux se dresser lentement derrière elle, et son visage se durcir. Raven surgit alors dans le dos de la Naïme et la piqua au cou avec un dard. Puis elle s'affala sur le gradin, soudain vidée de ses forces, et Valthar poussa son dernier soupir.

D'HOMME À HOMME

Sitôt l'assemblée levée, Malazur claudiqua vers son carrosse sans demander son reste.

Le vote était acquis, mais l'intervention de Valthar le remuait encore. Le conseil du lendemain promettait d'être mouvementé et une petite retraite en son palais était de mise. Si l'envie prenait Haardoth de remettre sur la table les propos du vétéran, le boiteux avait intérêt à bien affûter ses arguments.

Alors qu'on l'aidait à prendre place dans le véhicule, trois hommes d'armes aux couleurs de Heaumenuit accoururent. L'un d'eux le héla :

— Premier conseiller, le seigneur gardien vous attend.

Une réunion d'urgence n'avait rien de bien surprenant compte tenu qu'on était désormais à la veille d'une guerre. Toutefois, le fait que Haardoth ait donné une chance à Valthar de se défendre conduisait Malazur à penser que la convocation cachait peut-être un autre motif.

Sait-il quelque chose ? Est-il possible qu'il y ait une faille dans notre plan ? commença-t-il à songer.

Et il rumina ces pensées tout le long du chemin, sa démarche boiteuse lui pesant plus que d'ordinaire lorsqu'il traversa les halls du palais de Haardoth, crépitant d'étincelles bleutées et ornés d'anciennes statues chimériques.

Il serait intervenu plus tôt s'il avait eu des preuves, songea-t-il lorsque la porte du cabinet de travail du seigneur gardien fut en vue.

Si celui-ci avait des soupçons, il risquait fort de cuisiner on premier conseiller, qui ne pourrait pas se dérober. Malazur devrait répondre à chaque questions, rassurer, jouer la comédie et trouver des arguments au débotté. Cela n'aurait rien d'une partie de plaisir.

Dépouillé, intimiste, le cabinet de travail de Haardoth était sans doute la pièce la plus modeste de son palais, et pourtant celle où il passait le plus clair de son temps. Un détail que le boiteux avait toujours jugé révélateur d'un manque d'ambition de la part du seigneur gardien. C'était d'ailleurs à croire qu'ils s'étaient donnés le mot avec Silus-Pang, son prédécesseur, parce que rien n'avait jamais changé dans ce bureau depuis des décennies.

Raide, un pli soucieux sur le front, Haardoth attendait derrière son bureau en bois des jungles d'Ulthak.

Il tendit l'index pour intimer à Malazur de s'asseoir, sans un sourire, comme on montre une niche à un chien.

Le premier conseiller obtempéra non sans une certaine crispation.

Les chances de commettre un faux pas avaient beau être minces, se trouver pris à partie par le sorcier le plus puissant de Kan-Pang ne le séduisait guère. Il n'aurait aucune porte de sortie si les choses tournaient à l'aigre.

— Sais-tu pourquoi la déesse m'a désigné comme seigneur gardien ?

Parce que tu es le plus malléable, brûla de cracher Malazur.

— Sans doute pour la profondeur de votre foi.

— La foi, nous l'avons tous, ici. La clairvoyance, en revanche, est une vertu moins commune. C'est d'abord pour cela que la Chimère m'a choisi. Rien ne m'échappe dans la cité noire, rien. (Il joignit le bout de ses doigts, coudes sur le bureau.) Croyais-tu m'abuser encore longtemps ?

N'importe quel conseiller aurait accusé le coup. Mais Malazur avait le sang plus froid que celui d'un serpent, et il supposa aussitôt que Haardoth était en train de prêcher le faux pour savoir le vrai.

— Seigneur, si vous me reprochez un quelconque manquement, j'estime avoir le droit de savoir de quoi il en retourne.

— Un aveu de ta part serait plus honorable.

— Sauf votre respect, je ne vois pas à quoi vous faites allusion.

— Je vais t'aider un peu. Tout à l'heure, à l'assemblée, Valthar n'a pas voté pour la guerre de son plein gré. Raven l'y a contraint, avec son pouvoir. Il l'a aussi forcé à sortir son poignard pour qu'on l'abatte. Tout cela avec ta bénédiction. Je dois en dire plus, ou bien tu vas finalement te décider à faire preuve d'un minimum d'honnêteté ?

Malazur avait beau savoir qu'il ne fallait jamais passer à table à moins d'être pris la main dans le sac, cette fois il fut à deux doigts de lâcher le morceau. Cela se joua sur le fil. Alors qu'il ouvrait la bouche pour faire amende honorable, une idée lui vint.

— Votre clairvoyance a eu raison de mes artifices, dit-il en regardant Haardoth droit dans les yeux, tout se composant une expression de dignité.

— Je t'écoute.

— J'avoue. J'ai orchestré cette machination avec les Sourgne. J'ai bafoué nos lois. Avec l'appui des Forains, nous avons usé de tous les stratagèmes pour contraindre les Danker de se décider en faveur de la guerre. Voilà à quoi faisait allusion le *complot* mentionné par Valthar. Il a cherché à nous calomnier pour se soustraire à la justice. Cet homme espérait jeter l'opprobre sur moi, sur notre milice, et par là même s'attirer la clémence des Dominiens pour les lynx qu'il avait tués. Je vous l'avoue humblement, j'ai pensé que vous vous opposeriez à mes projets si vous en aviez connaissance. J'ai craint que votre probité ne finisse par vous porter préjudice. Car c'est uniquement pour atteindre l'objectif que vous appeliez de vos vœux que j'ai œuvré dans l'ombre : envoyer l'armée au secours de notre déesse.

Haardoth le considéra longuement, comme pour jauger ses propos.

— Je t'aurais donné mon consentement, finit-il par lâcher avec un geste d'humeur. Mieux que quiconque, je sais que la foi peut requérir des sacrifices.

— Alors j'ai commis une lourde erreur de jugement. (Malazur courba l'échine, autant que sa bosse le permettait.) Je suis prêt à assumer les conséquences de mes actes.

— Allons, redresse-toi. Tu as agi dans l'intérêt de la Chimère, voilà ce que je retiendrai. Mais ne t'avise plus jamais de me cacher quoi que ce soit. Jamais, tu entends ?

Le premier conseiller acquiesça avec une gravité consommée.

— Nos problèmes liés à la cité blanche et à la Fossoyeuse nous occupent assez pour éviter d'en rajouter, reprit Haardoth en se massant les tempes. À ce propos, du nouveau lors de la dernière lunardente ? Où en sont tes investigations ?

La Fossoyeuse, les habitants de Kan-Pang avaient appris à vivre avec, restant bien calfeutrés chez eux à son passage, comme on s'accommode de la pluie. Les rares sorciers à s'y être mesurés quinze ans plus tôt n'ayant pas fait le poids, on avait consenti sans mal à lui abandonner la rue de temps en temps dès qu'il fut établi que la créature pouvait se suffire des défunts.

Depuis peu, en revanche, les enlèvements ne se bornant plus ni aux cadavres ni à la rue, Haardoth avait exigé de son premier conseiller un rapport régulier sur tout ce qui touchait, de près ou de loin, à la créature. Une tâche dont Malazur s'acquittait avec une application sincère, étant donné que l'affaire serait sans doute aussi l'une des premières qu'il aurait à régler lors de son proche règne.

— On compte deux disparitions supplémentaires parmi les résidents du Palais. Voilà pour les faits, le reste n'est qu'un chapelet de rumeurs.

— Je souhaite les entendre.

— Les prêtres du Reclus prétendent que la Fossoyeuse n'est autre qu'un avatar de la Chimère, envoyé depuis Nordane afin d'accomplir une vengeance divine.

— Grotesque.

— Je vous l'avais dit, rien de plus que des rumeurs.

— Cela ne fait rien, parle-moi des autres.

— Les frères systes défendent la thèse d'un Valeciel venu châtier les infidèles, et l'un de nos sorciers pense que la Fossoyeuse aurait élu domicile au cœur du même du Palais. On m'a même rapporté qu'il s'agirait d'une créature ramenée des Terres de Légendes par un sorcier capable de la contrôler comme un vulgaire animal de compagnie.

— Au cas où, veille à ce que l'on ratisse jusqu'aux plus vieux tunnels, et demande que l'on double ma garde lors des lunardentes. (Il réfléchit un instant.) Pendant que j'y suis, essaie aussi de voir si l'on peut trouver quelques volontaires, parmi les sorciers, pour mener une battue. N'oublie pas de promettre une récompense à la hauteur du risque.

— Il en sera fait selon vos ordres, seigneur gardien.

Haardoth se laissa aller dans son fauteuil, passa une main dans ses cheveux bouclés. Ses traits se détendirent.

— Encore une longue journée... Parfois, j'en viendrais presque à envier les tyrans de Solarkie.

— Je suppose que les histoires de vote ne doivent guère leur causer de tracas.

Un sourire fatigué pointa sur les lèvres du seigneur gardien.

— Tes cachotteries m'ont fichu la migraine. Si je m'écoutais, je passerais les prochains jours à la foire, au lieu de me rendre à ces réunions interminables. Ou mieux, à dormir. (Il se leva pour s'étirer.) Sais-tu quand l'armée sera prête à partir ?

Quand l'armée sera partie, tu dormiras du grand sommeil.

— Demain soir, si les Gordreg ne trainent pas des pieds.

— Si vite ? s'étonna Haardoth.

— Les Sourgne avaient déjà anticipé le gros des préparatifs avant le premier vote. Tentes, montures, eau, rations séchées et équipements divers. Ils sont restés le bec dans l'eau lorsque les Gordreg ont rendu leur voix, et, en attendant, tout a été réparti dans les fermes qui s'étendent entre Tranche-Cime et Kan-Pang. À l'heure où nous parlons, ils doivent être en train de regrouper les caravanes à la sortie de la ville. Pour le reste, les hommes qui ont déjà livré bataille sont sur le pied de guerre, et les conscrits seront prévenus dans la soirée. Les soldats auront toute la journée de demain pour se rassembler, s'équiper et entendre les consignes de leurs généraux. Ce devrait être suffisant.

— Et si les Gordreg rechignent à la tâche ? Wolfan semblait plutôt remonté, à l'assemblée...

— Les Gordreg se jetteraient dans la Loumen si vous leur en donniez l'ordre. Nous perdriions quelques jours, guère plus. Ils ne s'opposent jamais ouvertement au vote.

— Que les dieux t’entendent, répondit Haardoth, scrutant la nuit à travers la lucarne du cabinet.

— As-tu perdu l’esprit ? Nous plongerions la cité dans l’enfer que tu cherches à éviter depuis le début ! tempêta Raspone.

— Tu dramatises. Sourgne comme Heaumenuit n’ont pas plus intérêt que nous à ouvrir les hostilités. Face à notre armée au complet, crois-moi, ils essaieront de négocier, affirma Wolfan, campé sur son trône.

Seuls témoins de leur échange, les gardes d’élite observaient un silence religieux.

— Oserais-tu nier le risque d’une guerre civile ? Haardoth préférera se battre plutôt que se laisser humilier. Tous nos soldats ne sont pas des vétérans dévoués, Wolfan. Pas assez, en tout cas, pour prendre le parti de se retourner au pied levé contre leur propre cité au nom d’une vision, aussi sacrée soit-elle. Si nous nous inscrivons en faux contre l’autorité suprême, je te le prédis, nous aurons des dissensions, des défections. Nous aurons le chaos !

— Hé quoi, alors tu veux abandonner ? Laisser sombrer notre cité ?

— Je dis juste qu’il faut s’y prendre autrement.

— Réciter des vers sur le pic de Tranche-Cime ? répliqua Wolfan avec hargne. Ton excursion chez les Naïmes t’a ramolli le cœur, bougre d’entêté ! L’armée se prépare à quitter la cité. Nous sommes arrivés à un point où seules les armes peuvent se faire entendre.

— Tu causes comme un guerrier, mais je ne t’ai guère vu sur le champ de bataille. C’est d’avoir posé ton cul sur ce trône qui te rend si arrogant ?

Le capitaine interrogea Wolfan du regard, prêt à agir.

— Laisse, Redan, rien qu’une discussion entre frères, fit-il avec un geste las.

— Évidemment qu’il faut faire parler les armes, reprit Raspone. Mais nous devons frapper vite, fort, et tout reposera sur l’expérience de nos hommes. Nous devons agir avec l’armée de réserve postée à la garnison, pas le gros des troupes. C’est l’occasion de sélectionner les meilleurs et les plus fidèles de nos soldats, et de faire pencher à coup sûr la balance en notre faveur. L’assaut sera plus rapide, plus efficace, et les pertes civiles moindres. Une fois investi le palais de Haardoth, notre victoire proclamée et les seigneurs ennemis emprisonnés, nous pourrons sans mal rapatrier l’armée.

Son aîné réfléchit un moment, puis branla du chef.

— Et dire que Yorek sous-estimait tes compétences tactiques...

— Laisse-moi organiser cette bataille.

— Je te donne toute latitude, mon frère. Ce vote m’a mis les nerfs à vif. (Wolfan s’appuya sur un coude et fit jouer ses ongles crochus.) En attendant, nous allons faire comme si de rien n’était. Heaumenuit a envoyé des invitations aux seigneurs pour un petit spectacle privé, demain dans l’après-midi. Nous nous y rendrons. Tâche de donner tes instructions aux généraux que tu auras choisis d’ici là. Nous passerons le reste de notre journée à la foire, à jouer les innocents. Et la nuit prochaine, lorsque l’armée aura quitté Kan-Pang, nous donnerons l’assaut.

EN SCÈNE !

L'Ange Rouge devait son nom à la célèbre manawa vêtue de cuir carmin qui s'y produisait chaque soir. Entre deux revues lascives, elle y poussait la chansonnette à coups de vieux refrains grivois, assistée d'un ours muselé et de quelques esclaves dénudées. Il planait bien dans l'établissement un petit grain de folie – signe de l'influence de la foire, toute proche –, mais ce qui dominait avant tout, c'était le lourd parfum de la débauche.

L'Ange Rouge était un de ces lieux de perdution où l'on ne posait pas de question au client s'il se ramenait avec un gosse, encore moins s'il demandait à s'isoler en la compagnie de celui-ci dans l'une des nombreuses alcôves qui donnaient aux lieux l'aspect d'une grande ruche libidineuse. C'était précisément dans l'une de ces alcôves masquées de tentures jaunâtres que Perceron avait retrouvé Ryniver, Morgan et Marina – dont on avait rasé le crâne, histoire de donner le change aux curieux ayant aperçu les affiches sur lesquelles leurs têtes étaient mises à prix.

Le reste de la taverne avait beau résonner d'un vacarme enthousiaste, Perceron était loin d'être à la fête. On parlait partout de l'épisode de l'assemblée. La mort de Valthar lui retournait les tripes, éveillant un sentiment ancien jusqu'ici étouffé par sa folie. Une faim de révolte, qui l'avait poussé naguère à gravir le temple de la Chimère afin d'y défier les dieux.

Il écouta à peine lorsque Morgan évoqua l'épluchage des archives de Lothories. La seule information digne d'intérêt se résumait à un message faisant état d'une réunion prévue pour le lendemain à la tente des Forains, et qui insistait sur le caractère confidentiel de l'invitation.

Ce dernier point, toutefois, lui mit la puce à l'oreille. Alors que Morgan se répandait en invectives contre feu Lothories, une idée lui vint, puis une autre, et bientôt, ce fut tout un plan qu'il se mit à ruminer.

— Valthar ne méritait pas ça, finit-il par lâcher, claquant sa chope sur la table en chêne raviné et mettant fin ainsi au copieux réquisitoire de Morgan.

— Affronter les Sourgne sur leur propre terrain de jeu, c'était téméraire, commenta Ryniver. Valthar était notre dernière chance. Si vous voulez vivre, le moment est venu de quitter la cité.

— Inconcevable, fit Morgan. Des portes aux embarcadères, la surveillance est plus étroite que le trou de mon cul. (Il tapota la nuque de la petite.) Mille excuses, Marina... Les tonneaux, les caisses, les ballots de tissu et les bottes de foin, tout est passé au crible.

— Alors il faudra trouver une vraie planque en attendant que passe l'orage, dit la guerrière.

— Je connais des endroits secrets dans le Fangeux, murmura Marina.

— Elle a raison, ce serait l'endroit idéal pour se cacher, admit Perceron. Mais avant, compagnons, il nous reste une carte à jouer.

Ryniver fronça les sourcils. Il poursuivit.

— La réunion de Lothories concerne à coup sûr nos conspirateurs. Si je parviens à m'y introduire, je serai aux premières loges pour réunir les preuves qui ont fait défaut à Valthar.

— Les Forains ne se laisseront pas abuser par un bouffon. Jamais tu ne parviendras à entrer dans leur tente. D'ailleurs, si tu t'avises de poser ne serait-ce qu'un pied à la foire, tu auras des surprises.

Il y a beaucoup d'intérêts en jeu, là-bas, et tout ce qu'il faut pour veiller dessus. L'endroit grouille d'espions et d'hommes d'armes à la solde des Sourgne. Plusieurs Veilleurs y sont probablement dissimulés et les lynx y pullulent autant que les marchands. Tu verras partout l'ombre de Malazur.

Perceron se leva si brusquement que sa chaise crissa. Le nom du bourreau avait trop longtemps sonné comme une menace.

— Cet homme n'est qu'une caricature bonne pour les folscènes ! Son registre est d'une indigence méprisable. (Il se plia pour imiter la démarche du bossu, et prit un ton si solennel qu'il confinait au grotesque.) *Je te découperai en dés si petits qu'ils passeront à travers un tamis ! Je les ferai frire dans mes énormes braseros et je donnerai tes rognures d'ongles en pâture à mes dogues !*

Ryniver le considéra avec dégoût.

— J'ai torturé pour lui. J'ai tué. Auras-tu aussi un bon mot pour moi ?

Il laissa tomber son imitation, posa ses mains à plat sur la table et planta son regard dans celui de la guerrière.

— Tu n'as rien de comparable avec lui. Cet homme t'a bernée. Et quand bien même il t'a fait miroiter la Fleur de renom, tu lui as préféré la petite fille. Je sais qui se cache sous ton masque de tueuse au cœur de pierre.

— Mon masque ? Et si nous parlions un peu du tien ? Notre horizon s'assombrit d'heure en heure, et tu te contentes de fanfaronner comme un bouffon à la folscène.

Perceron acquiesça, un sourire douloureux aux lèvres.

— Je n'avais pas ce masque lorsque j'ai pleuré mon fils. Ni lorsque j'ai goûté aux geôles de Malazur. Et pourtant, je peux te l'affirmer, Ryniver : la vie *est* une farce. Les dieux eux-mêmes se moquent de nous. Ils nous appâtent avec leurs étoiles avant de balayer nos rêves d'un revers de main. Ils nous offrent l'amour pour mieux nous déchirer, ils nous prennent ce que nous avons de plus cher. Ils nous poussent sur la scène et ils rient de nos infortunes. Les dieux veulent que je tremble ? Eh bien, je leur jouerai un tour ! À coups de pirouettes et de pieds de nez, je rirai plus fort à leur barbe que le tonnerre rugissant dans le ciel.

Marina buvait ses paroles.

— Il faudra plus que de l'inspiration pour contrer Malazur et les Forains, souligna Ryniver.

Le vaurien rectifia l'inclinaison de son chapeau et vida sa chope à grandes goulées sans quitter des yeux la guerrière.

— J'ai plus d'un tour dans mon sac. Avant d'être Perceron, j'étais comédien. Un de ces bouffons que l'on acclame aux folscènes. J'ai vécu dans le quartier de Moldar pendant près de vingt ans. Là où les Forains ont des accointances et des relations d'affaires, moi j'ai de vieilles amours et des amis authentiques. Quand ils marchent le nez en l'air entourés de leur cour, moi je disparaissais à la faveur du premier recoin d'ombre. Je connais mille gens, mille masques. Mille déguisements. Si la foire était un domaine régent, j'en serais le seigneur ! conclut-il avec un salut de son tricorne.

— Les mots d'un comédien, commenta Ryniver avec une pointe de lassitude.

— Quels seront ceux de la guerrière ? Nous avons une chance de sauver l'armée de Kan-Pang. Dix mille hommes attendent ta réponse, ceux-là mêmes que tu voulais mener à la gloire.

Elle se renfrogna, comme si les derniers mots avaient fait mouche.

— Et pour Marina ?

— Elle sera à l'abri chez Cassandra, une cartomancienne. Une femme que j'ai connue autrefois.

— Si le jeun'en vaut pas la chandelle ou si cela devient trop risqué, je t'abandonnerai à ton

bourbier. Est-ce clair ?

— Limpide.

— Je marcherai seule, à distance. Et il faudra que tu me trouves un heaume.

— Assurément.

— On se lèvera au point du jour.

— Puisse le Batelier veiller sur vous, dit Morgan. J'aimerais bien vous accompagner, mais je ne passe guère inaperçu en pleine lumière. Je serai plus efficace seul de mon côté, à fouiner en ville.

La conversation ne s'éternisa pas. La fatigue se faisait insistante et une longue journée les attendait le lendemain. Avant de partir, l'alchimiste quitta l'alcôve sur un clin d'œil à l'adresse de Perceron.

Dès l'aube, boitillant, encapuchonné, arqué sur sa canne et les joues couvertes de sa barbe d'emprunt, ce fut en faux cousin Queyniort que Perceron s'avança jusqu'au quartier de Moldar, nostalgique à la vue de l'arche ornée d'un angelot rêveur qui en marquait l'entrée principale.

Deux rues plus loin, capharnaüm étourdissant de musique, de cris et de couleurs, la foire, poumon de la cité noire, était déjà en effervescence. Sept lunardentes durant, le citadin y trouvait un exutoire à sa vie de misère, et les marchands venus des quatre coins des Terres de Jade y concluaient leurs contrats les plus lucratifs. Manants et puissants s'y côtoyaient dans un joyeux chaos, affairés autour des étals, des folscènes et des attractions les plus folles : château des illusions, toupies de bois géantes où le quidam voltigeait dans les airs, arènes remplies d'eau où des joueurs s'envoyaient boire la tasse à coups de lances, ménagerie de créatures légendaires... il y avait l'embarras du choix.

Le bruit courait même qu'un marchand avait réussi le tour de force d'attraper un scornal, non loin de Kan-Pang. La capture de la bête avait donné bien du fil à retordre, et on avait dû lui briser une aile pour l'empêcher de fuir. Ce détail mis à part, le fauve chimérique était intact et trônait en maître dans la dernière salle de la ménagerie, dans une cage sur mesure. Évidemment, quant à savoir pourquoi la créature se trouvait si loin des Terres de Légendes, cela restait un bien curieux mystère...

Perceron se contenta d'abord d'une brève incursion, histoire de rapporter un heaume à Ryniver, puis s'en revint, claudiquant de plus belle et cheminant vers la tente de la cartomancienne.

Il reconnut, de loin, quelques vieux compagnons sur la folscène où il s'était produit le plus clair de son existence, sous la fêrulerie de Galdo, le maître de guilde des folscènes qui l'avait congédié de manière fort cavalière. L'envie de s'y attarder le titilla, mais son plan devant bientôt l'y conduire, il prit son mal en patience et poursuivit jusqu'à la Grand-Place – où l'on ne pouvait manquer la reine des attractions : le *Bateau Volant*.

Le mât de cocagne avait fait son temps et, cette année, les plus grandes guildes marchandes s'étaient cotisées pour faire sensation. On avait perché une caravelle sur un poteau constitué de plusieurs troncs d'arbres. Le bateau était pourvu d'un seul mât aux proportions gigantesques, aux vergues truffées de pièges. Autant d'épreuves pour les candidats assez téméraires pour se lancer à l'assaut du *Bateau Volant*. Au sommet du mât, une corde tendue partait en direction de chaque point cardinal, jusqu'à des poteaux portant l'étendard d'une des quatre plus puissantes guildes marchandes. Décrocher un étendard rapportait plusieurs centaines d'écus – une fortune pour le commun des mortels, mais aussi une récompense à la hauteur des risques. Tous les coups étaient permis à

l'intérieur du bateau et, quand on ne se brisait pas un membre sur le pont savonné, on pouvait aussi passer par-dessus bord et finir au fond d'une fosse fort justement baptisée le *Trou Noir*, tout autour de laquelle on avait eu l'idée lumineuse de disposer le gros des latrines. Les vainqueurs se faisaient rares, et les badauds s'y pressaient comme autant de grappes de mouches.

On ne sait plus quoi inventer... marmonna Perceron, frustré de ne pouvoir s'illustrer par un haut fait de foire.

Il poursuivit bille en tête son chemin vers la tente de la cartomancienne, située derrière la grande ménagerie. Cassandra était un excellent point de départ. Au fait de tous les commérages, elle était aussi celle qui lui avait toujours témoigné le plus d'affection.

Tout en contournant la ménagerie, il se remémorait leurs instants de bonheur... quand son médaillon se mit à lui brûler la poitrine. Il n'eut pas le temps de prendre conscience de ce qui se passait qu'un choc l'ébranla, comme une faille déchirant tout soudain son esprit.

— *Entre. Rejoins-moi...*

Des images incompréhensibles déferlèrent : créatures chimériques, paysages saisissants de contrées inconnues, ainsi qu'un flot de sensations confuses, puissantes, mêlées de rage et de frustration. Cela n'avait a priori rien à voir avec sa folie passée, mais Perceron était terrifié à l'idée de perdre à nouveau la tête et de tout oublier. Il ôta son médaillon et le fourra au fond de sa poche, tentative désespérée pour conjurer le sort ; à son grand soulagement, le phénomène s'évanouit alors, comme un écho dans le lointain. Il s'ébroua, supposa qu'il s'agissait d'un contrecoup de ses retrouvailles avec la foire, et gagna au plus vite la tente de la cartomancienne.

Agrémenté de grelots, les rideaux en perles de bois tintinnabulèrent à son arrivée. La douce odeur de menthe qui s'échappait d'un encensoir le ramena plusieurs années en arrière. Une statuette du Reclus était posée sur une caisse ravagée de griffures, et un chat noir se prélassait sur la table jonchée de cartes derrière laquelle se tenait assise Cassandra, un châle sur les épaules et un pendentif de Valeciel autour du cou.

— Que puis-je pour vous, noble visiteur ? demanda-t-elle avec son accent chantant des Iles-aux-Perles.

En guise de réponse, Perceron se redressa, ôta sa barbe d'emprunt et rejeta sa capuche en arrière.

Elle porta une main à sa poitrine et resta coite un moment. Elle dut s'éclaircir la voix pour parler distinctement.

— Quand j'ai vu les affiches, j'ai su que c'était toi.

— Tu es resplendissante.

Cassandra baissa les yeux.

— Je n'ai plus touché à la belladone depuis ton départ.

— Fifrelin m'en avait fait part. Navré de ne pas être resté plus longtemps à tes côtés.

— D'autres seraient partis plus tôt.

Marina fit alors son apparition et vint se fourrer dans les jambes de Perceron.

— Je suppose que tu es l'enfant sur les affiches ? demanda Cassandra.

La gamine fit *oui* de la tête.

— C'est ta fille ?

— Une gamine des rues que j'ai tirée des griffes des lynx. Un épisode qui nous a d'ailleurs valu notre soudaine célébrité. Elle s'appelle Marina.

— Tu as toujours eu du mal à supporter l'injustice.

— Cassandra, j'aurais préféré te retrouver dans d'autres circonstances, mais le temps presse. Peux-tu nous aider ?

— De quoi avez-vous besoin ?

— De quelques informations et d'un abri provisoire pour la petite. Pas plus d'un jour ou deux.

La cartomancienne installa le chat sur ses genoux.

— Je prendrai soin d'elle. Qu'est-ce que tu veux savoir ?

— Galdo est toujours affilié aux Forains ?

— Il ne jure que par eux.

— Excellent.

Au cours de sa vie, Perceron avait pris bien des apparences, mais son imitation de Galdo restait de loin la plus convaincante. Un visage présentant quelques similitudes, un déguisement directement prélevé dans les affaires de l'intéressé et un maquillage ingénieux à base de pigments naturels lui permettaient de faire illusion à la perfection. En l'absence du maître, il avait un jour accompli l'exploit d'abuser ses propres compagnons de scène, le temps de quelques remontrances grotesques. Le tour était si brillant que, par la suite, les autres bouffons l'avaient plusieurs fois supplié de remettre le couvert, afin de se gausser du grincheux qu'ils détestaient tous. Jusqu'à ce que Galdo surprît le manège.

Le maître se montra si impressionné qu'au lieu de châtier le comédien, il décida de tourner l'affaire à son avantage : allergique à la foule, il l'employa comme doublure, le temps d'apparitions occasionnelles destinées à démontrer l'étendue de son dévouement envers ses précieux spectateurs.

Pour s'inviter au conciliabule des Forains, Galdo représentait l'imposture idéale. En bon rustre qu'il était, les autres maîtres de guilde n'appréciaient guère sa compagnie. Rares l'approchaient de près, aussi les risques d'être démasqué en étaient d'autant plus faibles. Il ne restait donc à Perceron qu'à empêcher le véritable Galdo de se rendre à la réunion, et à s'assurer que la méconnaissance d'un mot de passe ou d'un quelconque signe de reconnaissance ne viendrait pas lui gâcher la fête.

— On peut toujours le trouver dans sa roulotte ?

— C'est encore pire qu'avant. Il y passe ses journées entières. C'est devenu un terrier à courtisanes. Il n'en sort quasiment que pour ses réunions.

Perceron eut du mal à s'imaginer en train de convaincre Ryniver de jouer les dames de compagnie, si bien qu'il préféra changer d'angle d'attaque.

— Il lui arrive encore de monter sur scène ?

— Pas depuis ton départ, et plus personne n'ose l'appeler. Le dernier à s'y être essayé y a perdu ses dents.

— Il a toujours un garde du corps ?

— Son escorte s'est multipliée de concert avec ses gains. Galdo a désormais quatre mercenaires à son service.

— Bien trop pour une approche discrète... Les bouffons le portent toujours autant dans leur cœur ?

— On n'est pas loin de la mutinerie. Je ne sais pas ce que tu as en tête, mais une disparition soudaine du maître les réjouirait très certainement, Fifrelin le premier.

Perceron réfléchit quelques instants.

— Sais-tu où je peux trouver les garnements qui nous acclamaient si fort pendant les spectacles ?

— La bande à Petit-Bouc ? Fifrelin saura.

— Alors, nous avons peut-être une chance. Mille mercis, Cassandra. (Il l’embrassa sur la tempe à la dérobée et remit en place son déguisement.) Veille bien sur Marina, il est temps pour moi de monter sur les planches.

— Tâche de revenir entier, murmura la cartomancienne.

Il se précipita dehors et claudiqua aussi vite qu’il put en direction de la folscène, trop heureux de tenir enfin un plan. Il trouva le nain Fifrelin perché sur une pile de caisses, occupé à s’égosiller dans un porte-voix, aboyant des consignes aux esclaves cromleks chargés de transporter les décors en vue du prochain spectacle.

Quand Perceron lui révéla à voix basse son identité, le nain faillit lui sauter dans les bras. Mais pour qu’ils puissent causer en toute discrétion, le comédien l’entraîna aussitôt sous la scène : une cavité de douze pieds de profondeur, truffée de tunnels et de pièces débouchant sur les trappes des planches ou accueillant loges, accessoires et machineries de bois.

Ils en ressortirent une heure plus tard, en se donnant l’accolade. Avant de se quitter, Fifrelin indiqua à son vieil ami où celui-ci pourrait trouver Petit-Bouc. Perceron ne fut pas long à repérer le garnement au bord du *Trou Noir*, en train de scruter la fosse et de se tordre de rire.

— Hé, gamin !

Le garçon, un rouquin aux boucles folles, fit volte-face.

— Ça te dirait un petit travail ? demanda Perceron.

Sur ce, par un tour de passe-passe, il fit apparaître deux écus dans sa main.

— Approchez, mesdames et messieurs ! Aujourd’hui, pour vous, le légendaire Perceron revient des Terres de Légendes et risque sa vie dans la cité noire ! hurlait, une heure plus tard, Fifrelin dans son porte-voix.

En quelques appels seulement, une foule de tous les diables s’amassa devant la folscène.

Le nain souffla alors, à s’en faire éclater les joues, dans un petit sifflet en os, et Perceron apparut sur la scène, portant un masque blanc fendu d’un large sourire, dextre au pommeau d’une épée de bois. En fait de ceinture, il avait un harnais relié à une paire de filins qui disparaissaient dans les hauteurs sous le chapiteau du théâtre. De part et d’autre de la scène, d’imposantes tentures rouges dissimulaient une demi-douzaine de prestidigitateurs rompus à la manipulation d’un système complexe de poulies et de cordages.

Une première vague de bouffons masqués de noir se rua sur scène, pour figurer une attaque de brigands. Quelques passes d’armes et un chapelet de tirades plus tard, Perceron retrouva ses vieilles habitudes. Bondir dans les airs au-dessus de ses ennemis, courir sur les faux toits des décors, disparaître par une trappe, surgir par une autre en prenant les brigands à revers, déclamer des vers héroïques... il n’avait perdu ni la main, ni la mémoire. Il n’avait à déplorer qu’un poumon un peu rouillé, mais son masque dissimulait avantageusement la trogne exténuée qu’il devait se payer.

— Gare à lunardente ! poursuivit Fifrelin.

Depuis le fond du chapiteau, on déroula une tenture noire constellée de points jaunes. Deux globes luminescents surgirent d’une trappe, un petit rouge et un grand bleu, et un concert de clochettes se mit à teinter. Une nappe de fumée se répandit alors sur la scène, et quatre bouffons cachés sous le déguisement d’un serpent géant zigzaguerent autour de Perceron, qui s’empressa de faire battre en

retraite la parodie de Fossoyeuse, à coups d'épée de bois au derrière.

Cassandra avait rouvert boutique et elle tirait à présent les cartes à un marchand tout habillé d'hermine venu de Suzerain – célèbre pour ses fourrures et ses tissus.

Perdue dans ses pensées, Marina jouait avec des osselets au fond de la tente.

La tête lui tournait. On lui avait pris sa mère, et les dernières personnes auxquelles elle tenait en ce monde étaient parties se fourrer dans les ennuis avec le maître des folscènes, Perceron le conteur en première ligne.

Il l'avait cachée là et, une fois encore, était allé seul au-devant du danger. Marina aussi avait connu des situations périlleuses, et jamais elle ne s'était dégonflée. Jusqu'ici, elle avait eu trop de peine pour faire preuve de courage, mais peut-être que si Perceron savait ce qu'elle avait vraiment dans le ventre, il la garderait avec lui !

Elle tournait et retournait l'idée dans sa petite tête, ne sachant pas trop quoi en faire. Bientôt, l'envie d'aller à la rencontre du comédien commença à la tarauder.

Marina vérifia que le marchand était toujours accaparé par la cartomancienne, puis risqua un œil sous un pan de la tente.

À certains endroits, le tissu était plus lâche qu'à d'autres.

En rampant et en se tortillant, elle pouvait sans doute se faufiler dessous.

On applaudit bien un peu Perceron après qu'il eut mis en déroute la Fossoyeuse de pacotille, on rit, on commenta, mais cela restait encore tiède, trop tiède pour commencer à exécuter le plan.

Il était temps de sortir le grand jeu.

Le comédien échangea quelques mots avec Fifrelin et revint se placer au milieu du plateau.

— Mes amis, pour vous aujourd'hui, un numéro exceptionnel et sans filet servi par l'illustre Perceron : le *VOOOL DE L'ANGE* !

À quelques exclamations près, ce fut un silence respectueux qui domina dans les rangs des spectateurs. Le *Vol de l'ange* était un spectacle de choix, où un enfant jouait du pipeau, encordé à un acrobate qui s'élançait de trapèze en trapèze. Perceron connaissait bien le numéro pour l'avoir mis au point et pratiqué à de nombreuses reprises avec son fils défunt.

Un roulement de tambour, et l'on tendit une corde tout en haut du chapiteau, avec cinq trapèzes tout du long. Le comédien s'avança au bord de la scène.

— Dix écus à la clef pour le courageux qui viendra me rejoindre ! Un volontaire ?

Tous les spectateurs se figèrent, muets, de peur d'attirer son attention.

— Toi ? s'exclama-t-il en désignant au hasard un garnement aux oreilles décollées.

L'intéressé refusa, secouant la tête avec frénésie, et partit se fondre dans la masse. Perceron s'apprêtait à pointer du doigt Petit-Bouc... quand il vit Cassandra traverser la foire, au loin, éperdue, scrutant les alentours avec une inquiétude manifeste.

— Moi ! cria une petite voix.

— Qu'on aide notre volontaire ! répondit-il, trop préoccupé pour quitter des yeux la

cartomancienne.

On fit monter le galopin sur les planches et Perceron lui fit face, anxieux, bien obligé de terminer son numéro avant de pouvoir se soucier de Cassandra.

Il sursauta en reconnaissant Marina.

— Mortecouille ! Qu'est-ce que... ? Tu... tu es trop jeune ! bafouilla-t-il en désespoir de cause.

Des murmures outrés parcoururent la foule. Il risquait de perdre son public en persistant dans cette voie.

— Passons pour l'âge. Sais-tu qu'il n'y a pas de filet ?

— Vous avez peur, messire bouffon ?

La pique suscita l'hilarité de quelques spectateurs.

— De la vraie graine d'artiste ! Sais-tu au moins jouer du pipeau ? demanda Perceron en tendant à la fillette l'instrument en question, tout en priant les dieux pour qu'elle se plante en beauté.

Même avec son doigt tout enroulé d'étoffe, elle en tira un air si vif, si entraînant que la foule battit bientôt des mains en cadence.

— Ça va, ça va, on a compris ! lâcha-t-il, consterné, se consolant en songeant qu'au moins, la petite serait en sécurité, avec lui.

Il l'encorda dos contre son ventre et grimpa sans tarder le long d'une échelle de corde, jusqu'au premier trapèze.

— Joue, souffla-t-il en s'y agrippant.

Elle entonna l'air guilleret dont elle avait le secret et il prit son élan, se balançant d'avant en arrière, avant de se jeter dans le vide.

La réception fut parfaite, sauf qu'un bout de la chaîne de son médaillon pointa hors de sa poche. Au second saut, Marina lui parut peser un quintal, une douleur lui vrilla l'épaule et il commença à se demander s'il n'avait pas péché par orgueil.

Ce fut pire au troisième : il se reçut à l'extrémité du trapèze et ce dernier tangua plus fort qu'une coquille de noix prise dans les houles. En contrebas, la foule retenait son souffle.

Au dernier saut, les choses tournèrent mal.

À l'instant précis où Perceron lâcha le trapèze, il aperçut son médaillon pendouillant à moitié dans le vide, prêt à jaillir de sa poche. Par peur de le perdre autant que par réflexe, il attrapa son trésor en pleine pirouette, mais ne fut pas assez prompt à remonter son bras. Il ne lui resta qu'une seule main pour agripper le dernier trapèze. La réception fut si violente qu'il pensa se déchirer le bras. Une douleur aiguë irradiait de son épaule jusqu'à son poignet, quelque chose se froissa au creux de son coude.

— Accélère, souffla-t-il entre ses dents, en fâcheuse posture, un bras tremblant sur la barre.

Marina ne se laissa pas démonter et réagit au quart de tour, enchaînant les notes sur un rythme endiablé, comme pour accroître la tension de l'instant. La foule mordit à l'hameçon, et accueillit d'une salve d'applaudissements ce qu'elle prenait pour une prouesse faisant partie du numéro.

Perceron avait beau avoir encaissé le choc, ses doigts commençaient à glisser, le médaillon chauffait dans sa paume et les visions d'un autre monde se mirent à déferler.

Il songea que Marina ne s'en tirerait peut-être pas, s'il lâchait prise. Dans un sursaut de rage, il fourra le médaillon dans sa poche et mit son bras au supplice, tirant dessus, serrant les dents, donnant tout ce qu'il avait dans le ventre et pleurant des larmes de douleur dans la mentonnière de son masque, jusqu'à finalement poser son autre main sur la barre.

La dernière coudée de corde qui menait à la nacelle lui parut une bénédiction. On actionna les poulies depuis les coulisses. Ils atteignirent les planches sous les vivats tonitruants de la foule, et une pluie de pièces tinta autour d’eux.

Perceron salua gracieusement de son bras gauche, trop heureux de pouvoir dissimuler derrière son masque les rictus de douleur qui lui déformaient le visage.

Le moment était venu de conclure.

— Un spectacle offert par Maître Galdo en personne ! s’écria-t-il.

Les applaudissements redoublèrent.

— Gal-do ! Gal-do ! commença-t-il à appeler.

Cela suffit à doucher l’enthousiasme des spectateurs. Un spadassin du maître veillait au grain, et chacun semblait refroidi à la perspective de laisser son râtelier dans l’aventure. La ferveur populaire était en passe de retomber comme un vulgaire soufflé.

Mais la foule était une vieille maîtresse, et Perceron savait comment jouer sur la corde sensible. Avant que les derniers applaudissements n’aient cessé, il fit un signe dans le public. Petit-Bouc se mit à scander à tue-tête le nom du maître, aussitôt imité par toute sa bande de garnements. Fils de pauvres ou fils de marchands, les autres enfants suivirent en chœur, mettant la pression sur leurs aînés qui cédèrent à leur tour.

Les braises du *Vol de l’ange* couvaient encore, et ce furent autant d’étincelles qui ranimèrent bientôt une flambée rageuse dans les rangs des spectateurs. Les appels étaient innombrables, assourdissants, si bien que Galdo finit par s’extirper de sa roulotte avec force grognements, escorté de deux spadassins.

Il alla directement à la rencontre de Fifrelin, raclant le sol de ses sabots.

— Qu’est-ce que c’est que ce merdier ? rugit-il.

— Ils aiment votre spectacle.

— La scène, c’est pour les bouffons. Je suis maître de Guilde !

— C’est que notre réputation pourrait en pâtir. Si vous refusiez de contenter le public, la rumeur pourrait vite se répandre dans toute la foire. Un salut de votre part suffira amplement.

La foule l’acclama de plus belle.

Galdo cracha par terre, gratta son crâne dégarni tout en grignant, et dit finalement :

— Une courbette, et ensuite tu te débrouilleras avec eux.

Il se tourna vers l’assistance, servit un rictus qui se voulait un sourire, puis on l’aïda à monter sur les planches. Il vint se placer mollement entre Perceron et Marina, salua avec eux et, au moment de se redresser, tous les trois disparurent par une trappe.

Un trio de bouffons surgit alors sur scène et prit le relais du comédien.

— Galdo va te faire embrocher, promet un spadassin à Fifrelin.

— *Tsss*, il sortira discrètement par-derrière, ça lui évitera d’avoir à se coltiner le public.

Galdo se retrouva sous la scène, les fesses sur une botte de paille. On l’assomma avant même qu’il ait pris conscience de ce qui lui arrivait.

Quand il recouvra ses esprits, il se trouvait attaché à une chaise. Une chandelle timide éclairait à peine la pièce, et il ne discerna qu’un guerrier portant un heaume, debout devant lui, qui lui colla

aussitôt une gifle.

— Gardes !

— Allons, le vrai maître des folscènes sait bien que d'ici, on n'entendrait même pas un porc brailler à l'extérieur.

— Putain, t'es qui ? cracha Galdo, plein de haine et de peur.

Le guerrier lui envoya un coup de tête en pleine face. Avec le heaume, le nez du maître n'offrit guère plus de résistance qu'une noix sous un marteau.

— Je suis celui que Malazur envoie pour liquider les petites merdes dans ton genre, répondit une voix éraillée. Maintenant, tu la fermes. C'est moi qui pose les questions. (Le guerrier le prit à la gorge.) Alors, sale traître, depuis quand tu te fais passer pour Galdo ?

— Mais je suis Galdo ! Tu es en train de commettre une putain d'erreur, se lamenta l'intéressé d'une voix nasillarde, les mains en coquille devant son visage inondé de sang.

— Tu bosses pour le Guet ? Pour les Gordreg ? Qui t'a aidé à usurper son identité ?

— Foutreciel, vous écoutez ce que je vous dis ? Galdo, c'est moi !

À cet instant précis, un autre individu sortit des ombres et s'avança dans le halo de la chandelle.

Une copie conforme de lui-même, à l'exception des vêtements.

— Oh putain, lâcha modestement le maître, abasourdi par l'apparition.

— Finis le travail, guerrier. J'enverrai mes hommes ramasser les restes, dit son double avant de quitter la pièce.

En plus, l'imposteur se payait le luxe de contrefaire magistralement sa voix.

— Alors, convaincu ? demanda le guerrier.

— Ce type vous a mené en bateau. Je peux vous le prouver !

— Donne-moi le nom d'un complice, ou je te raccourci le crâne.

Le guerrier posa le tranchant d'une épée au-dessus de l'oreille du maître.

— Si vous vous gourrez, Malazur va très mal le prendre. Vous avez tout intérêt à me laisser une chance. Je sais des choses que seul le vrai Galdo peut savoir.

— Oublie, on sait déjà que tu es au parfum pour le complot. Ça commence à dater, comme information. Si tu avais vraiment du frais, je pourrais peut-être te croire. Mais je suis sûr que ça n'est pas le cas, alors...

— Attendez ! Je sais pour la réunion, aujourd'hui, à la foire. Je...

— Bien sûr, avec les maîtres de guilde, à la tente des Forains. Désolé, c'est un peu maigre à mon goût. Si tu m'avais dit un truc plus personnel, du genre comment tu comptais t'y introduire, je t'aurai peut-être cru, mais là j'ai tendance à penser que tu te fous de ma gueule.

D'un coup sec, le guerrier lui entailla l'oreille. Galdo hurla, de douleur autant que de panique.

— Fini de jouer. Maintenant, je veux le nom d'un complice.

— Enculé de reître, lança le maître entre deux grognements. Je l'ai, la réponse à ta foutue question ! Il faut se signer les yeux et la bouche, et porter la putain de bague que j'ai au doigt. Est-ce qu'il a la même, au moins, l'autre imposteur qui te l'a mis bien profond ?

Il était en train de poser cette question quand le souvenir d'un autre imposteur refit surface. Celui du comédien qui jouait Perceron comme pas deux... et qui l'imitait aussi à la perfection. Les affiches qu'il avait entraperçues en ville firent le reste, et ce fut en proie à un violent vertige qu'il devina le coup monté dont il était la dupe. Lentement, la tête bourdonnante de confusion, il leva les yeux vers le guerrier.

— Bougre de salope ! C'est toi, la putain de raclure sur les affiches ?

Perceron, qui entendait tout de derrière la porte, décida de revenir à ce moment-là.

— Nous n'en tirerons plus rien, dit-il.

Ryniver bloqua les cervicales de Galdo sous un coude, et lui brisa la nuque sans plus de cérémonie. Le maître avait toujours été un tyran, mais Perceron éprouva quand même un certain malaise à voir la carcasse du grincheux s'amollir sur la chaise. En même temps, ils n'avaient pas vraiment le choix. C'était ça où les condamner, eux et Fifrelin. Il restait à espérer que cette mort n'ait pas été vaine et que la réunion chez les Forains allait porter ses fruits.

Perceron enfila les habits de Galdo, sans oublier la bague en forme d'araignée que celui-ci portait au doigt, puis on rangea la dépouille au bout d'un tunnel, dans un coffre que Fifrelin leur avait indiqué à cet effet.

Le comédien convint avec Ryniver de ramener Marina chez la cartomancienne, puis il sortit de sous la scène, par derrière, où les deux gardes l'attendaient.

— Tout va comme vous voulez ? dit l'un d'eux.

— Lâchez-moi la grappe, et allez plutôt surveiller la caravane.

L'homme parut surpris, mais s'exécuta sans poser de questions. Sans doute en avait-il vu d'autres avec le grincheux.

Perceron rejoignit Ryniver un peu plus loin dans la foule.

— La réunion est censée commencer dans une heure. Je vais te suivre à distance et je garderai un œil sur la tente au cas où, dit-elle, avant d'ajouter : La fin du *Vol de l'ange*, c'était fait exprès ?

— Pas tout à fait, admit le comédien à contrecœur.

— Non, parce que je me disais, vouloir remettre un médaillon dans sa poche quand on se balance entre deux trapèzes, je trouvais ça quand même assez gonflé. Bordel ! Qu'est-ce qui peut être assez précieux pour risquer de foutre en l'air tout notre plan comme ça ?

— C'est tout ce qu'il me reste de mon fils.

Ryniver demeura silencieuse un instant. Quand elle ouvrit à nouveau la bouche, son timbre fut moins rèche que d'ordinaire.

— Tu ne peux pas le mettre autour du cou, comme tout le monde ?

— Plus maintenant. Je ne suis plus moi-même lorsque je le porte.

Elle l'avait déjà taxé de fou à *l'Ange Rouge*. En dire davantage ne ferait qu'aggraver les choses. Peut-être même qu'elle le planterait là, séance tenante. Perceron décida donc de remettre à plus tard de plus amples explications au sujet de son médaillon, et s'éloigna comme ils en avaient convenu, flânant parmi les étals de la foire.

Les étoffes soyeuses de Suzerain, le cuir de Manakil, les épices du désert d'Os, tout cela enchantait le quidam, mais le comédien connaissait ces produits depuis belle lurette, alors il n'y eut guère que l'étal d'un alchimiste manawa un peu farfelu, avec trois gosses pour tout public, qui retint son attention.

Vêtu d'une robe ocre, le manawa tonsuré, la prune enfiévrée, vantait les mérites d'une poudre prétendument capable de faire de tout homme un sorcier.

Perceron prit le temps d'assister à une démonstration ponctuée de paroles faussement mystiques.

L'alchimiste lâcha quelques grains de sa poudre au-dessus d'une bougie allumée, et une flamme abominable déchira tout soudain la cire, avec un violent bruit de soufflet.

Les enfants piaillèrent d'excitation.

Voilà qui ferait fureur dans une folscène, songea le comédien tout en s'éloignant, pour déambuler parmi d'autres étals.

Quand les cloches de la ville sonnèrent trois coups, il se trouvait devant la tente des Forains, à l'extrême sud-ouest du quartier, tout près de la butte aux allures de contrefort qui courait le long des remparts jusqu'au quartier du Port, et où foisonnaient par dizaines les campements provisoires des marchands.

Surveillée à l'entrée par deux gardes, écrue, large mais sobre, la tente se fondait dans le paysage. Seul un drapeau frappé d'une fleur de lys sur champ d'azur attestait qu'il s'agissait bien de la propriété des Forains.

De proche en proche, les maîtres de guilde firent leur apparition, le plus souvent accompagnés d'une escorte, si bien que l'endroit grouilla bientôt de sicaires surarmés qui se disséminèrent comme ils purent dans les contre-allées, à l'écart de l'agitation. Les maîtres entrèrent sans s'attarder, l'un après l'autre, se fendant tous d'un petit signe à l'intention des deux hommes en faction, juste avant de franchir le seuil.

Le maître des soies, celui des épices, la maîtresse des joailliers... Perceron reconnut même quelques Sourgne dans le lot : Rhaégir, meneur des Forains, au port altier et à la bouche mauvaise, et Halaster, avec son œil de reptile, son foulard mauve autour du cou, et son luxueux pourpoint de cuir céruléen.

Tout à l'heure, à la folscène, Perceron avait abusé son monde sans trop de difficultés. Mais c'était avec un masque, et en terrain connu, de surcroît. La veille, son propre plan lui avait paru lumineux, mais maintenant, vue d'ici, la tente avait l'air d'une fichue nasse remplie des plus gros poissons du coin, du genre voraces aux dents longues.

La tremblote s'empara de lui sans crier gare. Il plia et déplia ses doigts pour essayer de se calmer, essuya sur ses cuisses la sueur qui lui collait aux mains, et marcha vers la tente avec l'impression d'avancer droit vers précipice.

On lui jeta à peine un regard quand il se signa. À l'intérieur, on attendait debout, dans le plus grand silence, les deux Sourgne en maîtres de cérémonie. Perceron se plaça au bout de l'auditoire, à côté du maître qui lui parut le plus insignifiant : un homme qu'il n'avait jamais vu jusqu'ici et qui était arrivé sans escorte. Portant une fine moustache et un bouc discret, ce maître avait des yeux pareils à deux billes noisette, qui dévisagèrent le comédien avec une lueur de surprise inquiétante.

Aurais-je omis un détail dans mon déguisement ? Est-ce un ennemi de Galdo surpris de me voir à ses côtés ? Ou bien un ami que je dois saluer ?

Il comprit lorsque le maître suivant fit son entrée et adressa un salut respectueux aux Sourgne, geste de politesse que lui-même avait omis. Ce manquement à l'étiquette expliquait probablement l'étonnement de son voisin. Pas de quoi fouetter un chat, mais, pour ce qui était d'éviter d'attirer l'attention, c'était cuit. Le cœur de Perceron se mit à tambouriner si fort qu'il eut l'impression que cela suffirait à le faire remarquer davantage.

Un dernier maître entra, portant leur nombre à une vingtaine. Le garde à l'entrée fit un signe à Rhaégir, et le Sourgne partit dans une présentation absconse faisant état d'assouplissement de clauses juridiques liées à des contrats commerciaux consentis aux Forains par Tranche-Cime. À en juger par

la mine réjouie des maîtres, Perceron supposa qu'il s'agissait d'une forme de prime destinée à renforcer leur loyauté, mais craignit un instant de s'être rendu jusqu'ici pour rien. Fort heureusement, le discours qui suivit fut bien plus limpide.

— Les derniers convois sont aux portes de Kan-Pang. Encore cent cinquante invités et nous serons au complet pour notre petite fête. Ils arriveront par vagues au cours de la journée, et se présenteront à vous par groupes de quatre à sept personnes, s'annonçant comme des marchands intéressés par vos affaires. Tous ont la bague. (Perceron contempla la sienne, en forme d'araignée comme celles des autres.) Vous les renverrez vers les campements dont nous avons dressé la liste. Ils devront s'y rendre et donner le mot de passe « *Les moissons de Valeciel* » à ceux qui, sur place, portent la même bague.

Il déroula un parchemin, et énuméra les emplacements où chaque maître devait envoyer les hommes en question. Vint le tour du maître des folscènes :

— Maître Galdo, vos invités s'annonceront dans quelques heures. Vous les enverrez dans le sixième secteur, à l'angle des deux murailles...

Rhaégir passa au maître suivant. Quand il eut épuisé la liste, Perceron comprit que la moitié des secteurs qui s'étendaient sur les contreforts étaient concernés. L'idée qu'il se fit alors du nombre des complices lui donna le tournis.

— Des questions ? demanda Halaster.

Personne ne se prononça.

— En ce cas, cette réunion s'achève. Tenez ferme, la victoire est proche.

C'était déjà fini. Il n'avait fallu à Perceron que quelques minutes pour suer dans ses frusques à en être trempé, mais le cauchemar s'achevait et la petite assemblée prenait bel et bien le chemin de la sortie. La mascarade était couronnée de succès. Le butin était maigre, mais le comédien sentait qu'il touchait au but avec cette histoire d'invités et de campements.

Il s'autorisa une interminable goulée d'air à l'extérieur, quand une voix s'éleva derrière lui.

— Vous transpirez, Maître Galdo ?

Une question banale, formulée comme ça, presque à la légère. Mais quand Perceron se tourna vers le curieux et reconnut son voisin de sous la tente, avec ces prunelles noisette qui le fixaient d'un air faussement détaché, le ton badin résonna d'un écho inquisiteur propre à lui glacer les sangs. Avec les contre-allées grouillantes de spadassins, la fuite n'était pas une option. Alors, il alla chercher le Galdo qui sommeillait au fond de ses tripes, et balança :

— Tu veux aussi vérifier si je me suis bien torché le cul ?

Une réplique qui sembla contenter l'individu, assez en tout cas pour qu'il passât son chemin sans plus l'importuner.

Perceron quitta les lieux sans demander son reste, longeant les contreforts des murailles en direction du nord, jusqu'au château des illusions où Ryniver l'attendait.

— Tu y es donc parvenu, comédien.

— Je te l'ai dit. La foire, c'est mon domaine.

— Du nouveau ?

— Cent cinquante invités, du côté de nos comploteurs, arrivent en ville et doivent se rendre dans les campements provisoires en bordure des murailles, la bague au doigt. À l'évidence, tout se trame là-bas. Je suis à une supercherie près d'avoir le fin mot de l'histoire.

— Ou de te faire prendre...

— J’aimerais être assuré du contraire. L’ennui, c’est que je n’ai pas la moindre idée de ce à quoi ils ressemblent, ces invités. J’irais bien là-bas pour voir si j’en repère quelques-uns, mais un maître de guilde en train de rôder sans but dans leur antre, je crains fort que cela ne leur mette la puce à l’oreille.

Il grommela un juron entre ses dents, afficha un embarras pétri de dignité et, pour finir, la fixa avec l’œil du champion confronté à l’échec.

— Pas la peine de faire ton cirque, de toute façon on n’a pas le choix, fit la guerrière. Je vais faire un tour à l’ouest. Et après, tu iras jouer les invités au nord. Je resterai sur tes talons et je n’ai pas envie qu’on me voie deux fois au même endroit.

Ryniver gravit l’un des escaliers qui menaient sur les contreforts et avança, l’air de rien, entre les campements provisoires des marchands – une forêt de tentes qui se pressait jusqu’au pied des murailles, encombrée de tout un fatras de caisses et de ballots, et surplombant la foire d’une huitaine de pas.

Elle progressa sans hâte, faisant mine de connaître son chemin et tâchant de repérer les bagues que portaient les occupants des tentes, affairés à déballer la marchandise, grignoter un morceau ou même à jouer aux dés.

Des bagues, elle en vit peu, et encore moins en forme d’araignée. Elle poursuivit son manège jusqu’au fond du campement, tout près des murailles où se dressait une rangée de tentes plus trapues que les autres, cousues de peaux de bêtes. Il n’y avait pas âme qui vive aux alentours. Le repérage tournait en eau de boudin, et Ryniver songea à rebrousser chemin.

Elle n’avait pas fait dix pas en sens inverse qu’un groupe croisa son chemin. Cinq visages fermés. Cinq hommes silencieux, la plupart aux yeux clairs, larges d’épaules, la démarche assurée. Sous les chemises de lin, elle devina des bras faits pour manier l’épée. Et tous portaient la bague.

Elle se glissa derrière une pile de caisses, pour les suivre du regard. Ils filèrent droit vers les tentes en peaux de bêtes et s’arrêtèrent devant. L’un d’eux marmonna alors quelque chose, inaudible à la distance d’où les épiait la guerrière. Au bout d’un bref instant, un géant aux nattes blondes et à la barbe bouclée, maigre et torse nu, sortit de la tente.

Ryniver sentit ses tripes se nouer quand elle reconnut Gunnar, le mercenaire de Karsk. L’un des traîtres responsables de sa chute dans la neige et le sang face à Malazur.

En attendant le retour de la guerrière, Perceron tuait le temps à épier les lèvres des badauds, espérant glaner dessus quelque rumeur.

Il saisit des bribes d’information sur l’armée qui se préparait, puis se perdit dans une conversation oiseuse entre deux citadins évoquant les derniers malheureux qui avaient tenté leur chance au *Bateau Volant*, et s’interrompit en sursautant lorsqu’il avisa l’homme aux yeux noisette en train de gravir un escalier qui menait aux contreforts avant de s’enfoncer dans les campements.

Ryniver revint sur ces entrefaites.

— J’ai localisé le point de chute des invités. Ceux que j’ai vus se rendaient tout au fond du

campement, jusqu'à des tentes en peaux. J'y ai aussi croisé un vieil ennemi. Un mercenaire des plateaux de Karsk.

La guerrière avait un sérieux dans la voix qui ne disait rien qui vaille au comédien.

— Il t'a reconnue ?

— J'en doute : j'étais loin, et avec le heaume. En tout cas, cela ne sent pas très bon. Si les hommes de Karsk frayent avec nos comploteurs, ce n'est certainement pas pour négocier des contrats. Ces invités, combien tu as dit qu'ils en prévoyaient ?

— Cent cinquante.

— Cent cinquante, en tout ?

— Ils ont dit qu'il s'agissait du dernier convoi, lors de la réunion. J'imagine qu'il y en a eu d'autres.

— Les types que j'ai vus, ils avaient l'air de mercenaires. Des gars du Nord. S'il y a eu d'autres convois, cela peut représenter beaucoup d'hommes. Assez pour mener une guerre.

— Contre Kan-Pang ?

— Attaquer l'armée me semblerait présomptueux. En revanche, s'en prendre aux forces de réserve qui resteront à Kan-Pang après le départ de la troupe, ce serait bien plus plausible.

L'idée d'une cohorte ennemie en train de déferler sur la foire lui donna le vertige.

— Et si tu te trompais, Ryniver ? Après tout, tu n'as vu qu'un seul homme de Karsk. Et rien ne prouve que ces mystérieux invités soient tous des guerriers.

— En tout cas, ils n'ont rien de marchands.

— Si ce que tu dis est vrai, alors il faut à tout prix avertir notre armée. Les soldats sont déjà en train de se rassembler place Koreander.

— Sans preuve ? Nous n'irions guère plus loin que Valthar.

— Alors, il ne faut pas perdre un instant !

— Si tu essaies de te faire passer pour un mercenaire du Nord, je ne donne pas cher de ta peau.

Elle n'avait pas tort. Il n'avait ni la carrure de l'emploi, ni le temps de se déguiser. Il allait se présenter seul, alors qu'on attendait des groupes, et si on lui parlait en nordique, il serait fait comme un rat.

— Qu'à cela ne tienne ! J'irai déguisé en Galdo, et je trouverai un prétexte... (Il réfléchit un instant, puis dressa subitement l'index.) Je sais ! Je vais leur raconter que le groupe a eu un contretemps aux portes de la ville. Leurs hommes étaient éméchés, ils se sont battus avec des soldats Gordreg après les avoir menacés de mort, et tout ce joli petit monde attend à la capitainerie le temps d'éclaircir l'affaire. De quoi donner un bon coup de pied dans la fourmilière.

— Et ensuite ?

— Ensuite, j'improviserai. C'est encore là que je m'en sors le mieux. Allons, en route.

Sur quoi il se mit en chemin vers le contrefort et les tentes des Nordiques, décidé à en finir une bonne fois pour toutes avec les comploteurs. Ryniver le suivait à distance respectable.

Il se dirigea droit vers la muraille, et y trouva les abris de peaux cousues que Ryniver avait mentionnés. Une demi-douzaine d'individus étaient assis non loin, discutant à voix basse ou graillant la bouche ouverte. Il remarqua bien la bague à leur doigt, mais ne saisit pas un traître mot sur leurs lèvres, et supposa qu'il devait employer une langue étrangère. Il avança vers l'entrée de la tente qui correspondait à son secteur, à l'angle des deux murailles, et souffla :

— Les moissons de Valeciel.

Un pan de l'entrée s'ouvrit sur un roux aux cheveux longs qui, sans aménité, l'invita à entrer.

L'endroit était spacieux, agrémenté de tapis et traversé par une grande table jonchée de cartes et de plans. Perceron dénombra une dizaine de personnes à l'intérieur, prises dans une conversation animée à base d'un dialecte guttural qu'il soupçonnait être du nordique.

Aucun n'incarnait l'image de la tendresse. Plusieurs arboraient des cicatrices, qui au visage, qui sur la poitrine. Certains avaient des mains larges comme des battoirs, d'autres des barbes hirsutes, et deux d'entre eux avoisinaient la taille d'un cromlek.

Ils se turent à son arrivée, et tous les regards convergèrent vers lui.

— Bonjour à vous, je suis Galdo, maître des folscènes.

Il s'apprêtait à poursuivre quand une petite voix douceuse le coupa dans son élan.

— Heureux de vous revoir, Maître Galdo.

Au fond, sur sa droite, assis sur une simple chaise, l'homme aux prunelles noisette le fixait, impassible, une tasse en argile fumante à la main.

Un emblème familial brillait sur sa poitrine, si familier qu'à sa vue, Perceron crut qu'un étau lui écrasait le cœur.

— Ou plutôt devrais-je dire... Perceron ? acheva calmement « Œil de noisette ».

Ce fut comme si la tente entière s'écroulait sur lui, avec ses piquets, sa toile et toute la brochette de guerriers qui le dévisageait furieusement.

Les jambes flageolantes, il tenta de battre en retraite vers la sortie, avec l'insupportable impression de se mouvoir au ralenti.

Il eut à peine le temps d'écarter le pan de tissu que deux hommes étaient déjà sur lui. Il mordit la poussière, plaqué par quatre cents livres de guerriers du Nord. On le ramena en le traînant par les pieds, avant de le relever sans ménagement et de le pousser à quelques pas d'Œil de noisette.

— Vous souhaitez déjà nous quitter ? fit l'homme depuis sa chaise. Allons, je ne me suis même pas présenté. Melendel, quatrième Veilleur de Malazur, ajouta-t-il, inclinant la tête de manière imperceptible.

— Comment avez-vous su qui j'étais ?

— On ne peut plus simple. Vous êtes le seul à ne pas avoir salué les Sourgne lors de votre arrivée à la réunion, et vous m'aviez l'air anxieux en sortant. Cela a suffi à retenir mon attention. J'ai décidé de garder un œil sur vous, afin de m'assurer du bien-fondé de votre identité. Je vous ai suivi à votre insu, vous observant lorsque vous vous êtes arrêté pour discuter avec un mystérieux personnage au visage caché par un heaume. Tout comme vous, il se trouve que je sais lire sur les lèvres. Il m'a suffi d'observer les vôtres pour comprendre que vous n'étiez pas le vrai Galdo et que vous maniganciez quelque chose. Et lorsque vous avez appelé votre compagnon « Ryniver », faire le rapprochement avec vous s'est révélé un jeu d'enfant.

— Mais... je vous ai vu monter les escaliers avant le retour de Ryniver. Vous étiez trop loin pour voir quoi que ce soit !

Melendel prit un air dégagé.

— Oh, rien d'extraordinaire à cela.

Il sortit de sa poche un petit objet métallique, qu'il allongea en tirant dessus.

— Je dois ce petit tour à un objet couramment utilisé en navigation. Une longue-vue. Bel outil, n'est-ce pas ?

Melendel lui envoya la lunette dépliée comme on jette un os à un chien, puis avala lentement une

rasade de sa boisson fumante, s'essuya le coin des lèvres avec soin, et reprit la parole sans se départir de son inquiétante impassibilité.

— Au fait, ne vous attendez pas trop à voir surgir votre amie, Perceron. Un petit comité d'accueil l'attend dehors et j'ai bien peur qu'elle ne vous fasse faux bond. Maintenant, il ne manque plus que la fillette pour que notre petite famille soit au complet. Mais je suis sûr que vous allez nous aider à la retrouver, n'est-ce pas ?

Le roux dans l'entrée tira un long coutelas de sa gaine, tandis que Melendel s'envoyait une autre lampée de thé.

Ryniver se tenait accroupie une vingtaine de pas en retrait, occupée à décrotter les semelles de ses bottes, quand elle vit Perceron jaillir de la tente et se faire plaquer au sol par deux brutes du Nord.

Elle était à deux doigts de courir lui prêter main-forte, mais la raison l'empêcha de se lever. Cette part d'elle qui l'avait jusqu'ici maintenue en vie lui criait qu'elle n'aurait aucune chance contre autant d'ennemis. Pour survivre, il fallait rebrousser chemin.

Sans se presser, les Nordiques assis devant la tente – une demi-douzaine – se levèrent. Ryniver surprit le regard fugitif de l'un d'eux. Elle ne fut pas longue à comprendre qu'ils essayaient de se faire discrets. C'était pour elle qu'ils s'étaient redressés. Pour venir la chercher.

Elle bondit sur ses pieds quand ils commencèrent à marcher dans sa direction. Déjà prête à courir, elle tourna la tête vers les escaliers pour s'assurer que la voie était libre... et resta figée sur place. Les marches grouillaient de lynx en cottes de mailles noires. Ils rejoignaient le contrefort, menés par un Lysandrin qui tirait l'épée. Impossible de battre en retraite.

Fichue pour fichue, autant sortir avec les honneurs...

Cette fois, la raison n'avait qu'à aller se faire foutre.

Elle se rua droit vers la tente, sans réfléchir, prenant au dépourvu les hommes du Nord. Deux seulement furent assez prompts pour bondir vers elle. Le premier frôla son manteau avant de rouler par terre, le second s'agrippa à sa taille. Elle lui expédia un furieux coup de coude à la tempe, l'obligeant à lâcher prise, poursuivit sa course, dégaina une épée et fit irruption tête baissée dans la tente.

Le temps que les mercenaires présents sous l'abri de peaux ne réagissent, elle avisa le roux au coutelas qui se tenait près de Perceron, lui envoya un coup d'épée dans le crâne, attrapa la main du vaurien et cria : *COURS !* tandis qu'elle se ruait avec lui vers le fond de la tente.

Cette idée de se réfugier dans un cul-de-sac, ses ennemis durent la juger absurde. D'ailleurs, sur le coup, aucun mercenaire ne se précipita, chacun préférant aller ramasser une arme et avancer à pas comptés, attendant les autres pour faire front commun.

Mais quand elle se mit en tête de se frayer un passage dans la tente à coups d'épée, ils se ruèrent comme un seul homme. Soudain, l'évasion de leurs « invités » leur semblait moins improbable.

Ryniver poussa Perceron sans ménagement vers la brèche encore étroite, et ce dernier si faufila telle une anguille tandis qu'elle parait les premiers coups de leurs adversaires.

— Tu dois prévenir les Gordreg, lança-t-elle alors qu'il disparaissait par la trouée.

Melendel perdit tout à coup contenance. Il quitta sa chaise d'un bond, se rua hors de la tente.

— Perceron est en train de nous échapper ! rugit-il sur un ton qui frisait la démente.

Sans prise à laquelle se raccrocher, affolé, Perceron chuta à l'extérieur plus lamentablement qu'un sac d'oignons, comme vomi par la trouée, son front évitant de peu l'extrémité d'un piquet de bois. Un coup de rein suffit malgré tout à le rétablir, et déjà il détalait, la longue-vue de Melendel en main, aiguillonné par les cris d'une meute de guerriers du Nord à ses trousses.

La peur au ventre, il zigzagua comme un dératé dans la forêt labyrinthique des tentes, bondissant au-dessus des cordes tendues aux piquets, avec pour unique objectif l'escalier le plus proche.

Au détour d'un chapiteau, il percuta brutalement un lynx, entrapercevant derrière, au passage, une flopée de ses compères menés par le terrible Lysandrin. Il roula par terre, se releva dans le même élan et poursuivit sa course désespérée dans l'autre sens, sans même oser jeter un œil par-dessus son épaule.

Tant pis pour cet escalier ! Il se rabattait sur le suivant, même si le souffle commençait à lui manquer. Un point de côté lui vrilla les côtes alors qu'il apercevait, au loin, une autre volée de marches, tout au bout d'une longue rangée de tentes. Il ignora le feu dans sa poitrine et les élancements dans ses cuisses, longea la bordure vertigineuse du contrefort, distança encore de quelques foulées les lynx alourdis par leurs armures.

Les marches n'étaient plus très loin, une vingtaine de pas tout au plus, quand les hommes du Nord, en furie, surgirent au bout de la rangée, condamnant toute chance d'accéder au second escalier.

Perceron s'écroula à genoux, anéanti, à bout de souffle. En désespoir de cause, il tourna la tête vers le maquis des tentes, en direction de la muraille. Une kyrielle de mercenaires rappliquaient de tous côtés, en renfort, plus serrés que des chasseurs en pleine battue.

Il coula un regard désabusé en contrebas, où la foire battait son plein. Les tentes pouvaient toujours lui servir de filet mais, vues d'ici, elles ne paraissaient pas bien larges. Et si Perceron avait appris une chose en acrobatie, c'était qu'il ne fallait jamais hésiter.

Allons, tu as déjà fait plus spectaculaire aux folscènes !

Il se leva, replia la longue-vue avant de la fourrer dans sa poche, se prépara à sauter mais, au dernier moment, les pieds mordant au bord du vide, battant des bras pour conserver l'équilibre, il s'arrêta. Il venait d'aviser une tente plus large que les autres, à quelques pas de là. Alors il pivota, fit face aux lynx qui chargeaient, courut droit dans leur direction et, juste avant qu'on essaie de l'attraper, se jeta dans le vide, moulinant de tous ses membres.

L'impact sur le toit l'ébranla d'une énorme claque, vidant d'un seul coup ses poumons de leur air. Il entendit distinctement un support craquer, et l'édifice s'effondra un instant plus tard, dans un brouhaha indescriptible d'exclamations de surprise et de froissements de toile.

Quand il atteignit le plancher des vaches, son visage heurta quelque chose de dur. Il se redressa au milieu du fouillis mouvant des restes du chapiteau, avant de déguerpir sans se soucier des occupants, un goût de sang dans la bouche et un mal de chien à la mâchoire. Il s'arrêta un peu plus loin pour reprendre son souffle, scrutant avec anxiété les hauteurs du contrefort.

Personne n'avait osé l'imiter. Pas même le preste Lysandrin, qui donnait visiblement des consignes à ses hommes pour les envoyer à sa poursuite. Plusieurs gardes restaient là, à le pointer du doigt, lui ôtant tout espoir de se réfugier sous une tente et encore moins de rejoindre Marina. En tout

cas, pour le moment !

Le Veilleur se tourna ensuite vers la foire et exécuta une série de signaux inquiétants, comme s'il transmettait des ordres à quelque sbire dans la foule.

Perceron cracha le sang qui lui venait dans la bouche et se mit à courir vers les attractions, avec la ferme intention de fuir le quartier de Moldar. Il n'avait même pas dépassé le *Bateau Volant* que d'autres lynx surgirent, fendant la foule et lui barrant le passage.

Pris de panique, il fit le tour du *Trou Noir* pour trouver une échappatoire, mais se trouva confronté au même problème de l'autre côté. Les cottes de mailles noires affluaient de toute part et n'allaient pas tarder à l'encercler.

Pas le temps de réfléchir.

S'il parvenait aux cordes munies de poulies, là-haut, au sommet du mât, il pourrait traverser la foire en un clin d'œil et distancer pour de bon tous ses poursuivants. Il s'engagea donc sur la passerelle menant au poteau de chênes encordés qui traversait la coque perchée, et imposante, de la caravelle. Dans sa précipitation, il ignora superbement le forain chargé d'accueillir les candidats à l'épreuve.

— Hé, je dois d'abord vous consigner dans le registre !

L'homme héla en vain. Perceron courait toujours, les lynx sur ses talons. Puis il se sentit assailli par une odeur pestilentielle. N'osant songer à ce qui l'attendait s'il venait à tomber dans la fosse, le comédien attaqua l'ascension des troncs encordés. Pour un acrobate de sa trempe, cette première étape représentait un jeu d'enfant.

Deux concurrents se tiraient déjà la bourre sur le mât, se harcelant des coudes. L'un d'eux s'arrêta dès qu'il nota la présence de Perceron, et tenta de s'en débarrasser à coups de talon. Le comédien évita la jambe, se plaça à la hauteur de l'homme en se hissant sur le côté, et lui administra un savant coup de coude sous l'aisselle, tout en tirant d'un coup sec, dans la foulée, sur la ceinture de l'autre. Celui-ci lâcha prise et disparut dans le *Trou Noir* avec un long cri.

Peu désireux de subir le même sort, le second concurrent s'écarta du passage de Perceron.

Quelques tractions plus tard, le comédien atteignit le bateau. Sur le ponton, c'était la foire d'empoigne. Les concurrents glissaient de tous côtés sur les planches savonnées. Entre deux pugilats, les uns s'escrimaient à rejoindre le mât pour poursuivre l'ascension, tandis que les autres s'évertuaient à les en empêcher. Perceron ne dérogea pas à la règle. On le tira brutalement par les épaules et, en dépit de toute son adresse, son arrivée se résuma à une pitoyable glissade. Il chuta sur un coude. Une douleur fulgurante lui traversa le bras jusqu'à l'épaule. Serrant les dents, il se leva tant bien que mal et progressa à quatre pattes, tactique sans doute peu glorieuse mais somme toute assez efficace sur un plancher couvert de savon.

Il se baissa pour éviter un coup de pied. Son agresseur tomba à la renverse, déséquilibré par son propre élan. Perceron prit appui sur l'estomac de l'autre pour rejoindre la mêlée agglutinée contre le mât. En contrebas, il aperçut quelques lynx qui s'essayaient aussi à l'épreuve.

Usant de tout son savoir-faire, il se servit sans vergogne du tas de chair et d'os comme d'un marchepied, grimpant sur des cuisses, des bassins, un dos, tirant sur des cheveux, piétinant une épaule et, pour finir, deux ou trois visages hargneux.

Surtout, ne pas crier trop tôt victoire, songeait-il en atteignant la première vergue.

Il ne dénombrerait plus que deux concurrents d'ici à la vigie. Sans doute les plus coriaces ! Le premier était blessé au front. Du sang dégouttait jusque sur sa joue mais l'homme ne semblait pas

sans soucier, préoccupé qu'il était à chercher les pièges dont les vergues étaient truffées. Morceaux de verre, tâches d'huile, lacets, clous ou tapettes dissimulés dans les replis des voiles pullulaient là-haut, ralentissant la progression et nécessitant une attention de tous les instants. Quand il vit Perceron s'approcher, ce concurrent au visage ensanglanté tira un couteau.

— Un pas de plus et je t'éventre, lança-t-il en guise de salut.

Sur quoi, il glissa la lame entre ses dents, et entreprit d'escalader l'échelle de corde qui menait à la deuxième vergue. Un fil qu'il prit pour un cordage céda sous son poids, et une perche de bois jaillit de sous la voile, frappant le malheureux à la volée et l'envoyant culbuter dans les airs. Perceron ferma les yeux pour éviter de le voir se fracasser sur le ponton, avant de se lancer à son tour à l'assaut de l'échelle de corde.

Tous les concurrents s'effaçaient devant les lynx, et les plus habiles des mailles noires commençaient à gagner du terrain. Perceron se hâta, sacrifiant l'examen minutieux des voiles à la nécessité d'atteindre la vigie au plus tôt. Il s'en fallut de peu qu'il ne mît le pied dans un collet, il s'écorcha la main sur du verre, et, finalement, un filin claqua sous sa semelle. Il se baissa en catastrophe, la peur au ventre, une perche de bois sifflant au-dessus de son crâne.

Il soupira, se remit en chemin et atteignit la nacelle de la vigie en même temps que le dernier concurrent en lice : une femme à la peau tannée, prunelles d'obsidienne et cheveux ramassés sous un foulard rouge.

Quatre cordes descendaient du spacieux nid-de-pie, vers chacun des points cardinaux, toutes munies d'une poulie et d'un crochet pour atteindre les tentes de guilde d'une simple glissade dans les airs.

Entre eux, par terre, se trouvait un petit sac gonflé d'écus à craquer. Ils se figèrent, face à face, se jeaugeant du regard.

— Le sac est à vous. Je souhaite seulement accéder aux cordes...

D'un direct du droit, son adversaire lui témoigna toute sa confiance. Perceron se retrouva à plat ventre, sonné. Soudain, un bras lui comprima la trachée. La femme était habile et rusée, se tenant de côté pour éviter ses gesticulations, et surtout bien plus forte que lui. Il chercha dans sa poche, au hasard, tira sur la chaîne de son médaillon. De son autre main, elle lui ouvrit le poing et le lui arracha.

— Tu comptes me planter avec ça ? dit-elle sur un ton goguenard, lui fourrant la pièce de cuivre sous les yeux, pour mieux souligner sa stupidité.

Perceron vit distinctement le médaillon rougir. La prise de son adversaire s'amollit tout soudain, et il en profita aussitôt pour se dégager. Se massant le cou, il découvrit un curieux spectacle. La femme se tenait là, debout, immobile, les yeux révulsés, un filet de bave coulant sur son menton. La pièce rougeoyait entre ses doigts, incandescente, et commençait à lui griller les chairs.

Perceron décida de remettre à plus tard ses interrogations, accompagna la harpie jusqu'au bord de la nacelle, lui retira délicatement le médaillon de la main en tirant par un bout de la chaîne et, tandis qu'elle reprenait ses esprits, lâcha nonchalamment :

— Navré pour ce manque de courtoisie...

Une petite poussée de la paume, et elle bascula dans le vide, par-dessus la nacelle. Le comédien ramassa vivement le sac d'écus et se précipita ensuite vers chacune des cordes, scrutant les tentes de guilde avec une appréhension croissante. Nord, sud, est ou ouest, des gardes en faction l'attendaient déjà partout.

Ne sachant que faire, Perceron observa les lynx qui se rapprochaient en grimpant vers la nacelle. L'un d'eux tomba dans un piège pour finir dans le *Trou Noir*, le visage marqué par l'incrédulité. Maigre consolation pour le comédien car, tôt ou tard, d'autres mailles noires finiraient par le rattraper !

Il porta ensuite son regard en direction de la tente de la cartomancienne, cherchant un peu de réconfort dans l'idée qu'au moins, la gamine allait s'en tirer saine et sauve. Ce qu'il vit acheva de l'anéantir. À mi-distance, Lysandrin marchait d'un pas déterminé vers le *Bateau Volant*. Il portait sur l'épaule, comme un vulgaire sac, un enfant au crâne rasé, les mains liées dans le dos. Marina. Ce ne pouvait être que Marina !

La suite, Perceron la devinait. Lysandrin allait se servir d'elle pour le faire descendre de son perchoir. Il lui servirait de fausses promesses pour l'amadouer, ou alors il débiterait la fillette au pied de la passerelle, jusqu'à ce que le comédien se décide à se rendre. Ensuite il les tuerait, tous les deux. Il ne se priverait pas de torturer la gamine avant, et sans doute y prendrait-il du plaisir.

Cette pensée rendit Perceron fou de rage.

Alors, dans un geste désespéré, pour retarder l'inévitable, il fit la dernière chose qui lui sembla en valoir la peine.

Il prit le plus d'élan qu'il put dans la nacelle...

Et se jeta dans le *Trou Noir*.

Une estafilade au bras, la cuisse ouverte, Ryniver n'en menait pas large face aux dix mercenaires de Karsk. Elle avait frappé comme un ours, brisant une épée et le manche d'une hache, tranchant une main et fracassant un crâne. C'était loin d'être suffisant.

Dans sa position, dos contre la paroi, ils étaient en permanence quatre à pouvoir l'atteindre et, malgré toute sa vigueur, malgré toute la sauvagerie dans son cœur, sa garde se relâchait, ses ennemis gagnaient en assurance et les coups finissaient par passer.

Impossible de se faufiler par la trouée de la tente. Elle n'en aurait jamais le temps et mourrait en tournant le dos à ses adversaires. Non, ce combat, ce devait être le dernier. La mort à laquelle tout guerrier s'expose à force de croiser le fer.

Elle chercha des yeux un visage familier. Lorsqu'elle reconnut Gunnar, le traître, elle décida que ce serait lui qu'elle emporterait avec elle dans la tombe.

Elle abandonna sa garde, chargea avec l'obstination d'un bédard, ignorant un coup qu'on lui porta au flanc, et planta sa lame au fond de l'œil de sa cible, en poussant un long cri sauvage.

Les guerriers du Nord se ruèrent à la curée.

L'impact d'une massue dans le dos obligea Ryniver à mettre un genou à terre. On lui envoya un coup de pied au visage, elle s'effondra et sa joue claqua contre le sol. Une botte lui écrasa le poignet et on lui prit sa dernière arme. Sa main chercha un outil, un coup de talon sur les doigts lui fit sauter un ongle et un autre lui brisa le nez. Le goût du sang lui envahit la bouche, et tout ne fut plus que ténèbres.

Perceron acheva sa chute dans la pénombre, criant et soulevant une gerbe immonde de déjections alors qu'il s'écrasait avec une mollesse salubre dans l'endroit le plus singulier qu'il ait jamais connu.

L'odeur ne fut pas ce qui le frappa en premier.

Il se maudit copieusement d'avoir crié en tombant, car le pire, ce fut le goût. Ce goût atroce dans la bouche et l'arrière des fosses nasales. Sa première réaction fut de cracher, cracher, cracher encore, se racler la gorge à s'en faire vomir, se moucher dans ses doigts avec cette idée insupportable qu'il ne pouvait s'essuyer avec rien et que, de toute façon, ce genre de tentatives ne ferait qu'empirer les choses. Il pensa juste à dégager ses yeux des paquets qui lui collaient au visage et, pour l'heure ce fut bien suffisant. Il avisa le sac de pièces au milieu de la fange, constata qu'une partie s'en était échappée. La mort dans l'âme, il s'épargna la peine de partir à leur recherche, se contentant de ramasser le reste de son butin.

Il lui fallait maintenant sortir au plus vite de ce merdier, emprunter l'une des bouches d'égout qui partaient de là. L'instinct prit le dessus et l'issue du nord-est s'imposa à lui comme une nécessité vitale, droit vers le Port où il rêvait déjà de se plonger sous la jetée.

Sans crier gare, une ombre surgit à ses côtés et tenta de se jeter sur lui.

— Sale merde ! grogna douloureusement l'apparition, pas si loin que ça de la vérité.

Perceron esquiva avec une aisance qui le surprit lui-même, et comprit alors que son assaillant avait un sérieux handicap. De plus près, quand l'individu s'écroula dans la fange en geignant, il remarqua plusieurs choses. L'homme avait un bras cassé, le crâne ouvert... et il portait une cotte de mailles noire ainsi qu'un casque.

Cette vision le ramena plusieurs lunardentes en arrière. Il se revit soudain au-dessus du cadavre d'un Veilleur, dans la ruelle qui jouxtait *la Nuit Rieuse*, juste avant qu'il ne s'emparât de l'emblème. Et, de nouveau, une folle idée lui vint, plus hardie encore que la fois précédente.

Sans trop se poser de questions, il détourna le regard et enfonça la tête du lynx sous la fange. L'homme n'offrit guère de résistance. Perceron avait beau avoir la rage contre Lysandrin et sa clique, achever quelqu'un de cette manière lui donna la nausée. Il alla pourtant jusqu'au bout, se persuadant que si le lynx parlait, ses chances de sauver Marina seraient anéanties. Les derniers soubresauts furent à la limite du supportable. Quand tout fut terminé, Perceron éprouva une sensation intense de vide et de soulagement.

Il dépouilla le cadavre de son équipement, enfouit le corps sous les déjections, puis vomit tout à coup à s'en tordre les tripes avant de quitter au plus vite ce lieu de cauchemar.

Il progressa dans les égouts sans laisser divaguer ses pensées. Sa seule obsession : le Port. Il crachait dès qu'il avait assez de salive pour le faire. La traversée souterraine lui parut interminable. Enfin, les larmes aux yeux, il déboucha au milieu des vagues, sous la jetée, et se laissa fouetter de bon cœur par les embruns. Il se déshabilla entièrement, plaça ses affaires sur les croisillons de bois, et se frotta à s'en faire rougir la peau. L'eau était glacée mais il n'en avait cure. Il tremblait de froid et de soulagement, trop heureux de pouvoir se débarrasser enfin de toutes ces immondices. L'odeur de la mer, dont il ne raffolait guère d'habitude, lui parut une bénédiction. Il rinça ensuite son nouvel équipement à grande eau puis s'en retourna au tunnel des égouts, où il se laissa tomber comme une masse, frissonnant de la tête aux pieds et claquant des dents.

Combien de temps après ? Il n'aurait su le dire, mais il commença à reprendre ses esprits. La vision de Lysandrin emportant Marina comme du gibier vint le tourmenter. Il se redressa, passa les

habits du lynx, endossa la cotte de mailles noire. Puis il s'efforça de rassembler ses pensées, mu par une profonde soif de revanche. Il portait le déguisement parfait, et avait en tête une surprise flamboyante.

Passant ses doigts sur les anneaux de métal, il songea que jamais, jusqu'ici, il n'avait incarné de rôle si sombre, et, contemplant les vagues enragées qui frappaient sans pitié la jetée, il éprouva alors une furieuse envie de combler avec panache ce manque à son répertoire. Il allait jouer une nouvelle farce, mais celle-ci serait d'un tout autre genre. Ténébreuse et sanglante.

— Les gens qui prétendent que l'argent n'a pas d'odeur n'ont peut-être pas reniflé le vôtre, lui avait glissé le marchand de poudres manawa en se pinçant les narines.

Perceron avait peut-être décrassé son armure dans l'eau de mer jusqu'à la dernière maille, il ne pouvait en dire autant des pièces récoltées dans le nid-de-pie du *Bateau Volant*.

Il avait craint un instant que le bougre ne fît le rapprochement entre sa personne et le fou furieux qui avait plongé dans le *Trou Noir* en dépit d'une victoire assurée – histoire qui avait déjà fait le tour de la foire – mais le déguisement de lynx avait opéré comme un charme et le marchand ne s'était pas arrêté à ce détail, trop heureux de lui céder l'intégralité de son stock de poudre.

Fort du reste de ses emplettes – briquet à amadou, suie, bourses en tissu, tonneaux, cordelette, flasques d'huile, sable et torches –, Perceron avait ensuite dépensé ce qu'il lui restait dans l'achat d'un chariot et d'un âne, avant d'acheminer le tout dans le coin le moins fréquenté du quartier, tout au sud, place du Pénitent. Derrière les premières habitations, non loin d'un marché aux bestiaux où s'amoncelaient des montagnes de foin. Un coin à l'écart, où la musique de la foire se faisait discrète, agrémenté d'une statue de jade qui figurait un ancien héros posant un genou à terre à la gloire de la Chimère. Le monument était ceint d'un jardinet planté de massifs de fleurs et d'arbustes.

Deux heures de préparatifs plus tard, alors que l'après-midi tirait à sa fin, le comédien passa à la dernière étape de son plan : il envoya un mioche prévenir Lysandrin qu'il avait aperçu un certain Perceron traîner par là.

L'attente lui parut interminable. Un calme funeste régnait, comparable à celui précédant les plus terribles tempêtes. Une petite brise se leva, caresse fugitive sur sa peau trempée de sueur, poussant mollement des brins de foin à travers la place, jusqu'au pied des demeures silencieuses dont les tuiles de basalte se paraient des innombrables reflets d'un crépuscule à l'agonie.

Une fin de journée parfaite pour courtiser la Fossoyeuse.

Perceron s'épongea le cou d'un revers de manche et passa en revue, une dernière fois, son matériel. Les torches étaient allumées, plantées dans le jardinet près de lui. Les flasques d'huiles, bourrées de tissu en guise de mèche, s'alignaient comme des cierges dans un temple. Les bourses ventruées de poudre se cachaient parmi les fleurs.

Rongé par le trac, il inspira pour se calmer et rajusta sa cotte de mailles pour dégager son cou. Le contact des anneaux de métal noir fit taire son angoisse. Être aussi dur et sombre qu'un lynx, voilà tout ce qu'il devait garder en tête.

La troupe de Lysandrin se répandit sur la place comme une horde de blattes. Une vingtaine d'hommes au bas mot, arbalétriers, piquiers et porte-glaives, tous en alerte, le front dégoulinant de sueur. Minuscule, le teint blême, tenue en laisse au bout d'une chaîne, Marina se perdait au milieu de

la troupe.

Pourvu d'un casque à cimier de félin, un sergent se planta devant Perceron.

— C'est toi qui as vu le traître ?

Le comédien acquiesça.

— Il s'est réfugié dans cette maison, là-bas, coincée entre les deux échoppes, dit-il en désignant un point au fond de la place.

Le sergent venait à peine de se tourner dans la direction indiquée que Perceron le ramena contre lui en lui collant le tranchant d'un poignard contre la gorge.

— Restez sages ou bien je lui taille un nouveau sourire ! cria-t-il à la cantonade tout en se débarrassant de son casque.

S'ensuivit alors un brouhaha indescriptible de vociférations, de mailles cliquetantes tandis que l'on tirait partout des lames de leur fourreau.

Lysandrin approcha lentement.

— C'est bien beau de jouer les lynx, mais dis-moi un peu, qu'est-ce que tu vas faire à présent ?

Il claqua des doigts. Aussitôt, un de ses hommes attacha la chaîne de Marina autour de la jambe du Pénitent de jade, et deux arbalétriers la mirent en joue.

— Alors ? insista le Veilleur.

Tirant le sergent d'un pas vers le chariot, Perceron saisit une flasque, la passa sur une torche et la jeta dans un coin du jardinet, le plus loin possible de Marina. Le coup manqua de peu son but, l'huile enflamma un parterre de tulipes qui se trouvait tout près d'une bourse. Un piquier s'écarta prestement.

— Nous sommes plus de vingt, rappela Lysandrin en se grattant nonchalamment la paupière. J'espère que tu as prévu...

Une explosion à déchirer les tympan couvrit la fin de sa phrase, projetant trois gardes à terre et propulsant des mottes de terre partout dans le jardinet. Le seul à se relever tituba méchamment. Les autres lynx s'étaient figés sur place.

Une épaisse fumée noire se dissipa lentement autour d'eux.

La morgue de Lysandrin avait volé en éclats, remplacée par une expression confuse où l'arrogance blessée le disputait à l'incrédulité. L'espace d'un instant, on n'entendit plus que les bestiaux mugir derrière les habitations, et l'âne braire autant qu'il pouvait.

À voir tous ces hommes d'armes suspendus à ses lèvres, Perceron se sentit brusquement inspiré.

— Juste un avant-goût, à peine un amuse-gueule, voilà ce dont il s'agit, s'écria-t-il avec une assurance qu'il ne se connaissait que sur scène. Un petit aperçu de ce qui vous attend si vous persistez dans cette voie. (Il ramassa une torche à ses pieds.) Ce que vous voyez derrière moi, sur le chariot, ce sont sept tonneaux de poudre remplis à ras bord. L'un d'eux est en perçe. Qu'une flammèche s'approche un peu trop, et c'est la place entière qui partira en fumée.

Confirmant ses dires, un tonneau déversait un jet continu sur le bord des planches du plateau. La poudre grise glissait le long de la ridelle ouverte et achevait sa course sur des coquelicots.

Perceron poussa le sergent, attrapa une deuxième torche et se campa sur le chariot.

— Sauf que la petite y passera aussi, lança Lysandrin.

— Me crois-tu dupe à ce point, valet de Heaumenut ? Ce qui arrivera si tu joues les coqs effarouchés, je l'ai pesé en mon âme et conscience. Mais toi, peux-tu en dire autant ? Tes hommes sont-ils préparés ?

La peur qu'il lut dans les yeux de Marina l'aiguillonna de plus belle.

— Moi, je suis prêt. Je suis prêt à livrer mon dernier spectacle. Une pièce flamboyante. Ce qui était une farce pour les enfants à la foire, je vais en faire un cauchemar pour les grands. Aujourd'hui, Lysandrin, je suis sorcier et bourreau. Je suis le Malazur des faibles et des opprimés. (Il cala un pied sur un tonneau et prit un air de bravade.) Aujourd'hui, je viens t'apprendre que lorsqu'on tue le dernier espoir d'un homme, il ne lui reste plus que la folie et la haine. Tente-moi, Lysandrin, fais-moi ce plaisir. Je cesserai de courir, je cesserai d'avoir peur, et j'aurai ma vengeance. Allons, Veilleur, un petit effort, veux-tu ?

— Tu es complètement fou !

— Ou parfaitement lucide. Détache Marina avant de me pousser à bout.

— Et après ?

— Elle viendra avec moi. Dans le chariot.

Lysandrin le jaugea du regard. Longuement.

— Tu n'auras jamais les couilles de lui faire du mal.

Perceron visa la bourse la plus proche du Veilleur et lança une torche dans le jardinet. Plus puissante encore que la précédente, la détonation déchiqueta un lynx tandis que Lysandrin bondissait de côté, esquissant par réflexe un geste de défense contre la vague de terre et de chairs sanglantes qui lui gifla la figure, arrachant son tricorné au passage.

Il essuya sa joue et ramassa son couvre-chef. Sa main tremblait imperceptiblement.

— Tu joues avec ma patience, articula posément le comédien tout en boutant le feu à une flasque d'huile.

— Détachez-la, murmura le Veilleur avec une lassitude résignée dans la voix.

Un garde s'exécuta. Marina fondit en sanglots etcourut rejoindre Perceron sur le chariot. Il l'aida à s'asseoir et empoigna la bride de l'âne.

— Maintenant, on désarme les arbalètes. Et je vous préviens, si l'un de vous a la mauvaise idée de jouer les héros... il suffit que ma torche tombe dans le chariot pour repeindre le ciel avec nos tripes. Je crois que j'ai eu la main un peu lourde dans le dosage de ces poudres.

— Tu n'iras pas bien loin.

Sur un signe de Lysandrin, les arbalétriers désarmèrent.

Perceron donna une claque sur la croupe de l'âne et le chariot prit, cahin-caha, le chemin de la foire.

— Pas d'imprudence, ajouta-t-il lorgnant par-dessus son épaule. Je vous ai à l'œil jusqu'au bout de la place.

Il regarda les silhouettes immobiles des lynx rapetisser à mesure qu'il prenait le large. Cela dura un long moment, si long que le comédien songea que c'était sans doute la fuite la plus lente de son existence. Au tournant, lui et Marina sautèrent du chariot et détalèrent.

— Vous ! cria Lysandrin à ses hommes sitôt que le chariot eût quitté la place. Courez prévenir tous les sergents de la foire ! Suivez-le à distance ! Je veux qu'on lui coupe toute retraite ! Et s'il se débrouille pour sortir de la cité, je veux que l'on regroupe des tireurs capables de l'abattre à cent pas !

Comment diable a-t-il pu se procurer autant de cette poudre ?

Le Veilleur était en train de quitter la place à longues enjambées quand un terrible doute l'assaillit.

Il se figea, fit volte-face et courut vers l'endroit où le chariot s'était tenu dans le jardinet.

Quelques coquelicots étaient ensevelis sous un tas de poudre. Il en prit une pincée dans sa paume et l'examina de plus près.

Puis ferma les yeux et pesta entre ses dents.

— Du sable et de la suie... C'est tout ce qu'il y avait dans ces putains de tonneaux.

Il se tourna vers ses hommes et se mit à hurler :

— Ramenez-moi la tête de ce bouffon !

Perceron marchait aussi vite que Marina en était capable, avec cette sensation de ralenti insupportable propre à certains cauchemars. À cette allure, elle passait encore pour sa prisonnière, mais il brûlait d'envie de se mettre à courir, au risque d'attirer immanquablement l'attention sur eux. Ils croisèrent des lynx à plusieurs reprises et, à chaque fois, il verrouilla son regard sur ses pieds, le cœur cognant durement dans sa poitrine.

Pour alerter les Gordreg, il leur fallait encore traverser presque toute la foire, du sud au nord-est, où se trouvait la majestueuse folscène privée des seigneurs. Passer la ménagerie, l'aire des toupies de bois, puis les arènes des gladiateurs. Alors qu'il longeait le long chapiteau du zoo fantastique, il lui sembla que la voix d'outre-tombe murmurait à nouveau dans sa tête.

Son médaillon avait beau se trouver au fond de sa poche, c'était comme si l'appel mystérieux lui parvenait tout de même, assourdi, lointain écho envoûtant cherchant à l'attirer malgré lui. Un pas après l'autre, Perceron lutta pour ne pas céder à l'envie d'entrer sous le chapiteau. Il s'apprêtait à le dépasser lorsque des éclats de voix provenant des bâtisses au sud l'alertèrent.

Il reconnut aussitôt la silhouette : Lysandrin, lancé à leurs trousses. Les lynx s'adressaient des signes à distance, tiraient le fer et se rassemblaient par essaims un peu partout dans la foire. Des dizaines d'index accusateurs convergèrent dans sa direction. Perceron n'osait penser au sort que le Veilleur leur réserverait après l'affront qu'il venait de subir ! Comme une invitation à la chasse, les appels stridents de plusieurs sifflets en os s'élevèrent. Perceron suivit donc son instinct et se replia vers la ménagerie, avec Marina.

Deux cromleks aux allures d'ours, chargés de récolter les droits d'entrée, lui cédèrent le passage sans poser de questions. L'intérieur du chapiteau était traversé de palissades de bric et de broc. Le tout formait un petit dédale grouillant de badauds qui débouchait par intermittence sur de lourdes cages en métal. L'air était saturé de l'odeur des bêtes, et l'espace entier résonnait des cris les plus divers – piailllements, grognements ou feulements qui se répondaient à qui mieux mieux dans une parfaite cacophonie. Perceron se demandait comment il allait se tirer d'affaire quand tout ce chaos ambiant lui inspira une idée. Il revint précipitamment vers l'entrée et apostropha les gardiens, bras croisés sur sa cote noire :

— Les clefs, vite !

Un des gardiens s'exécuta avec empressement.

— Si vous voulez la garder en un seul morceau, fit ce dernier en désignant Marina, le mieux c'est

la cage des hiboux dorés. Je vais vous accompagner.

— Vous serez plus utiles ici. Ses complices risquent de rappliquer d'un instant à l'autre pour la faire évader. Que personne n'entre ici jusqu'à nouvel ordre.

Il s'en fut ensuite dans le dédale de bois, passant devant un lion des plaines qui le suivit d'un regard affamé, ignorant une panthère des neiges aux dents de sabre, ou encore un ours des cavernes qui poussait des rugissements haineux. Au beau milieu du zoo, Perceron déverrouilla une cage pleine à craquer de silatines, puis une autre de félignons.

Les créatures s'éparpillèrent, volant et bondissant dans toutes les directions. Quelques cris de panique retentirent, pour enfler très vite en un concert d'exclamations terrifiées. Gagnés par l'affolement général, les visiteurs se perdirent un peu partout dans le dédale, butant les uns sur les autres et entravant toute progression dans les allées. Priant le Batelier pour que ses poursuivants soient retenus assez longtemps, Perceron prit Marina par la main et l'entraîna à l'écart de la mêlée.

À l'autre extrémité du chapiteau, tout au fond de la ménagerie, derrière une cage où se tenait tapi ce qui ressemblait à un imposant lion des plaines, la sortie qu'il espérait trouver était condamnée par un amas inextricable de nœuds marins. Il s'escrima un instant dessus avec son poignard, mais les cordes étaient épaisses, trop épaisses pour lui laisser le temps de les trancher toutes avant l'arrivée des lynx. Puis il se rabattit sur la toile du chapiteau, essayant d'y tailler une ouverture comme Ryniver l'avait fait dans la tente des mercenaires de Karsk, mais sa lame à lui n'était pas d'adamant, et là aussi il dut renoncer. Il pouvait toujours escalader l'un des poteaux de soutien, mais il n'y avait pas assez de prises, en haut, pour atteindre les ouvertures qui laissaient filtrer le jour.

Il ferma les yeux et chercha désespérément une solution, redoutant un peu plus l'arrivée de Lysandrin à chaque battement de cœur. Mais plus ses craintes grandissaient, moins il parvenait à réfléchir.

Marina comprit sans doute son désarroi, car elle se jeta dans ses bras à ce moment-là. Et tandis qu'elle le serrait de toutes ses forces, l'appel mystérieux résonna de nouveau dans sa tête, insistant, plus impérieux que jamais.

— La bête, derrière... Regarde ! murmura alors Marina d'un timbre où l'émerveillement se mêlait à l'effroi.

Le monstre qu'il avait pris pour un lion des plaines s'était redressé, ébrouant sa majestueuse crinière. Colossal, il avoisinait la taille de deux chevaux au garrot. Son dos portait des ailes membraneuses repliées dont l'une était tordue, lacérée, et derrière lui traînait une lourde queue de scorpion.

Perceron avait bien entendu dire que le zoo comptait cette année un scornal, mais se retrouver ainsi confronté, en chair et en os, à la créature fantastique que son fils avait rêvé de contempler de son vivant, cette créature que lui-même n'avait vue jusqu'ici qu'en statue dans la Cour de Ralmorgh, c'était un peu... comme s'il entrevoyait les Terres de Légendes. L'espace d'un instant, il en oublia tout le reste.

Le monstre approcha à pas pesants, ses cornes de bélier tintant contre les barreaux de la cage.

Le plus frappant, c'était son visage. Mi-lion, mi-vieillard. Des traits rudes et parcheminés, comme taillés à la serpe. Son faciès avait la férocité d'une bête aux abois et la laideur des gargouilles perchées sur le temple de la Chimère. Pourtant, au fond de son regard, Perceron lut une expression familière, étrangement rassurante. Tout ce qu'il avait ressenti en portant le médaillon se reflétait dans ces larges yeux noirs pleins de noblesse. Cette voix qui l'avait appelé à plusieurs

reprises alors qu'il se trouvait dans la foire, c'était celle du scornal, il en eut alors l'intime conviction.

Ce fut presque naturellement qu'il prit le pendentif dans sa poche et le passa autour de son cou. La petite pièce de cuivre se mit à rougeoyer mais, cette fois, le comédien ne fit rien pour endiguer le flot d'émotions qui le submergeait. Ignorant la douleur, saisi d'une confiance insoupçonnée, il laissa entrer les pensées de la créature dans sa tête. Peu à peu, la chaleur devint supportable, et la voix s'imposa de nouveau, plus gutturale que le rugissement d'un loup, grave, profonde, sauvage et majestueuse à la fois.

— *Enfin je t'ai trouvé, porteur de foi.*

— Qui es-tu ? demanda Perceron, stupéfait, ignorant les ordres aboyés au loin par les lynx.

— *Je suis Typhon, envoyé du Batelier.*

« *J'ai traversé des milliers de lieux pour te rejoindre.*

Le comédien accusa le coup, abasourdi.

— Moi ? Pourquoi moi ?

— *Ton médaillon est tout ce qui reste de l'élu du Batelier.*

— Il appartenait à mon fils, Poulo. Est-ce de lui dont tu parles ?

— *Je l'ignore.*

« *Mais rares sont ceux qui peuvent utiliser l'objet que tu portes.*

« *Et, pour cela, tu dois venir avec moi.*

— Mais pour aller où ?

— *Dans le royaume que tes semblables appellent les Terres de Légendes.*

« *Notre monde se meurt.*

« *Les forêts s'enténébrent et des créatures de cauchemar s'éveillent.*

« *Nous avons besoin de toi, porteur de foi.*

Perceron s'aperçut que Marina le tirait violemment par la manche.

— Les lynx approchent, vite !

Il prit son courage à deux mains. En parlant ainsi à la créature, il se faisait l'effet d'un dément, mais l'occasion était inespérée, et pour rien au monde il ne la laisserait passer.

— Je te suivrai, peu importe ce qui nous attend là-bas. Mais d'abord, j'ai besoin de ton aide.

— *Ouvre la cage.*

« *Les hommes ont brisé mes ailes, mais je te porterai plus vite qu'un destrier.*

Le crâne de Perceron bourdonnait de pensées confuses. Était-il fou à nouveau ? Le scornal était-il vraiment en train de lui parler ? Il songea de manière fugitive que de toute façon, il n'avait plus rien à perdre, et qu'après tout, mieux valait mourir sous la dent de ce monstre plutôt que de la main de Lysandrin.

En dépit des protestations apeurées de Marina, il déverrouilla fébrilement la cage.

Typhon poussa la lourde porte de métal d'un coup de corne, sortit avec une souplesse surprenante pour sa corpulence et se coucha sur le sol, ployant l'échine.

— *Accrochez-vous à ma crinière.*

Perceron ne se fit pas prier. Ils étaient à peine juchés sur son dos que le scornal éventra le chapiteau en deux puissants coups de griffes, puis bondit à l'extérieur, traversant la foire à une vitesse étourdissante et semant le chaos dans la foule.

L'ARMÉE

Trônant sur son char au cœur de la place Koreander, Haardoth en personne supervisait les derniers préparatifs de l'armée.

Les écus gravés du nom des soldats miroitaient par centaines sous le soleil, éclaboussant de lumière les cuirasses, les pointes des javelots lestés de plomb et les casques à cimiers des officiers. Dix généraux haranguaient leurs troupes, relayés par des lieutenants à la poigne de fer. Conscrit, soldat de métier ou volontaire, chacun cherchait le rang qu'on lui avait attribué au sein de sa légion, les traits marqués de sentiments contradictoires. Les uns rayonnaient de promesses de gloire, d'autres étaient sombres car laissant leur famille derrière eux pour longtemps.

Neuf mille fantassins, plus de mille cavaliers. Il fallut deux bonnes heures pour instaurer le silence et mettre en ordre de bataille les dix légions au complet.

Surgie d'une ruelle, une petite fille en larmes traversa la place et sauta dans les bras d'un soldat pour une dernière étreinte. Puis les sifflets des lieutenants retentirent, sonnant le départ.

Les légions se mirent en branle dans un parfait ensemble et bientôt, la rue ne résonna plus que du bruit des bottes et du métal. Le char de Haardoth accompagna la marée de fer jusqu'aux portes de la ville, où pullulaient les lynx. Des ordres s'échangèrent, on fit ouvrir en grand les deux battants colossaux, et le seigneur gardien mit pied à terre pour saluer chacun des généraux qui franchissait les murailles de basalte.

Lentement, les légions s'éloignèrent dans la plaine, en direction des villages où les attendaient caravanes de vivres et animaux de bât.

Peu à peu, elles disparurent derrière une colline auréolée par le soleil.

LEEN

— Je ne sais comment c'est possible. C'est comme si plusieurs esprits étaient enfermés dans son corps...

— Vous pouvez l'aider ?

— Je vais m'y employer, Marl, mais il est encore trop tôt pour se prononcer. En attendant, elle a besoin de votre présence. Continuez à lui parler, faites en sorte qu'elle se sente pour le mieux.

Accroupie dans l'ombre de l'alcôve où se tenaient Marl et Colmen, Leen épiait leur conversation.

Depuis que Valthar lui avait rendu visite, la manawa y voyait un peu plus clair dans son esprit. La mémoire lui revenait par bribes, même si la confusion reprenait souvent le dessus. À présent, elle parvenait à comprendre ce qui se passait autour d'elle, et même à formuler ses pensées. Elle s'était d'ailleurs appliquée de son mieux, toute la journée durant, sur ce dernier point, impatiente d'exprimer au vétéran ce qu'elle éprouvait pour lui.

Un peu plus tôt dans l'après-midi, Marl l'avait conduite au temple de Valeciel pour lui faire rencontrer le prêtre Colmen. Ce dernier avait eu l'air affecté en la voyant, et pourtant, c'était à peine si elle l'avait reconnu. Il lui avait posé beaucoup de questions sur ce qu'elle ressentait, sur ses souvenirs, et puis on lui avait demandé d'attendre dans le hall tandis qu'on se retirait dans l'alcôve au fond du temple. Piquée par la curiosité, elle s'était approchée en silence.

— Elle a fait des progrès considérables depuis son retour, et je pense que Valthar y était pour quelque chose. J'ai peur de ce qui va se passer.

— Tôt ou tard, il faudra le lui dire, Marl.

— Son esprit est si fragile... Je ne peux pas. Pas maintenant, en tout cas.

— Vous préférez qu'elle passe chaque jour à l'attendre ? Vous voulez qu'elle se ronge les sangs en se demandant s'il tient vraiment à elle ?

Marl ne répondit pas.

Leen sentit une boule se former dans sa gorge.

Ce fut Colmen qui reprit la conversation.

— A-t-il souffert ?

— Lysandrin était armé d'une triple-arbalète. Sa mort a dû être rapide.

À ces mots, pareilles à des bougies soufflées par une bourrasque, toutes les petites pensées qu'elle avait eues pour Valthar s'en retournèrent brutalement au néant.

Seul un grand vide subsistait, glacial, vertigineux. Plus rien n'avait d'importance. Marl, Colmen... Tout cela ne signifiait plus rien.

Elle se leva avec une crispation douloureuse dans le ventre et gagna lentement la sortie du temple. En s'enfonçant dans les rues de Kan-Pang, elle n'avait plus que le nom de Lysandrin en tête.

LE NOUVEAU MAÎTRE

Après un intermède d'acrobaties et de cornemuses, les saltimbanques commencèrent à se retirer de la scène.

— Père, quel est le thème de la pièce suivante ? demanda Sandaril.

— *Le Nouveau Maître* ? Aucune idée. Je ne l'ai encore jamais vue jouer.

— Sûrement une histoire de vieille femme à dormir debout, grogna Raspone, un gradin plus haut, avant de se lever.

L'hémicycle de pierre où le héros se tenait était le dernier bâtiment avant le quartier du Port. D'ici, l'océan s'étalait sur l'horizon crépusculaire, au-delà de la rade où patrouillaient les navires de guerre censés prévenir toute attaque maritime. Le *Brisécume* était du nombre, et Raspone envoyait presque son cousin Hellsam qui n'avait pas à jouer les spectateurs dans une cage dorée aux allures d'amphithéâtre. Toutes ses pensées se tournaient vers le coup d'État prévu pour la nuit, et les facéties sans queue ni tête qu'on leur servait lui paraissaient de plus en plus absurdes.

Xenander, Kalansi, Gordreg ou Sourgne, la moitié des seigneurs de la ville, leur escorte et leurs courtisans se trouvaient là sur invitation de Haardoth, dans un simulacre destiné à rassurer le peuple et à lui montrer que ses dirigeants étaient assez confiants dans l'armée pour participer aux festivités de Moldar.

On avait préféré utiliser un ancien théâtre de pierre et en agrémenter les gradins de coussins plutôt que d'employer la folscène de Galdo, qui manquait de places assises et que l'on avait jugé par trop plébéienne. Soucieux de s'attirer les bonnes grâces des puissants en ce jour historique de départ pour la guerre, les Forains avaient fourni le vin, des serviteurs par dizaines qui s'affairaient au pied des gradins sur un rang de tables saturées de victuailles, et même une toute nouvelle troupe de théâtre venue du Nord.

Mais Raspone n'en avait cure. Il était fatigué de tous ces artifices. Il refusa pour la seconde fois un vin du Nord, qui circulait depuis une bonne heure dans les gradins, et se rassit, s'efforçant de retrouver son calme.

— Patience, mon frère. Une heure au plus et nous serons de retour à Roquacier pour d'autres projets, dit Wolfan à voix basse, flanqué du capitaine Redan, de Gilead « la donzelle » et du reste de la garde d'élite.

Alors qu'on disposait les décors de la pièce suivante – *Le Nouveau Maître* –, un dominien portant la toge verte de l'ordre pénétra dans l'enceinte du théâtre et rejoignit les Gordreg. Il s'épongea le front et prit la parole, ses bras croisés disparaissant sous les larges manches de sa soutane.

— Navré de vous déranger, Seigneur Wolfan. Mon nom est Suyadès. Le Dominium m'a chargé de vous dire qu'il souhaite vous rencontrer de toute urgence.

— Et pour quel motif ?

— Cela concerne certains agissements des Sourgne, murmura l'homme sur le ton de la confidence. Nous craignons le pire et nous voudrions passer un accord avec vous.

Wolfan se redressa pour jauger son interlocuteur.

— Vous arrivez un peu tard.

— Nous refuseriez-vous votre soutien ?

— Non, mais vous auriez pu vous manifester plus tôt.

D'un geste sec, il invita Suyadès à lui montrer le chemin. La garde d'élite au complet se leva de conserve pour l'escorter. Raspone voulut suivre le mouvement, mais Wolfan l'arrêta d'une main sur l'épaule.

— Je préfère savoir Sandaril avec toi. Et si l'envie te vient de boire ce vin du Nord, Légis pourra toujours te tenir compagnie.

Raspone se rassit en silence, rongé par son frein. Son frère avait à peine quitté le théâtre que Sandaril se tourna vers lui, lorgnant furtivement la place vide à ses côtés. Raspone sourit sous sa muselière avec ce qui lui restait de bouche.

Le même orgueil que son père.

À coup sûr, le petit n'osait avouer qu'il se sentait tout seul sur son gradin.

— D'ici, tu verras mieux, dit-il, soulevant son neveu par les aisselles et le posant à côté de lui avec une tape dans le dos.

Le garçon ne pipa mot, et Raspone reporta son attention sur la scène.

Les décors n'avaient rien du côté artificiel des folscènes bon marché qui abondaient dans la foire. À vrai dire, les sapins qu'on avait ramenés du grand nord par chariots, puis enduits d'une substance blanche poudreuse, figuraient de manière tout à fait réaliste une forêt couverte d'un manteau de neige.

Portant un masque de la Chimère, moitié gargouille, moitié angelot, une comédienne vêtue d'une toge à la blancheur d'albâtre se tenait sur un piédestal avec l'immobilité d'une statue. Dans la main droite, elle tenait une canne pourvue d'une poignée en corne de bœuf polie, avec cette forme caractéristique de la crosse de berger servant à attraper les moutons par le cou afin de les ramener dans le troupeau.

Des ménestrels dissimulés derrière les arbres se lancèrent dans un morceau aux accents lointains, un air de vieilles mystérieuses et de flûtes tristes, comme un écho de légendes anciennes. Le jeune Sandaril en fut si captivé qu'il resta tout du long la bouche entrouverte.

L'auditoire observa un silence respectueux et le personnage de la Chimère se campa sur son piédestal, les bras en croix.

La voix de la comédienne, plus tranchante qu'un silex, vibra dans l'hémicycle :

— Oyez, nobles seigneurs ! Oyez l'histoire du *Nouveau Maître*.

« Il y a plus de mille ans de cela, un berger menait à travers la steppe le plus grand troupeau des Terres de Jade.

Les vieilles s'agitèrent dans les aigus et un homme, vêtu d'une longue cape rouge qui traînait par terre, fit son apparition dans le théâtre, suivi d'une douzaine de moutons dociles. Il s'arrêta au pied du piédestal, joignit ses mains en prière et la Chimère lui offrit la crosse à la poignée en corne.

— Il vivait en harmonie avec ses bêtes, et les saisons s'écoulaient sans heurts. Jusqu'au jour où l'herbe se fit moins grasse et perdit de sa couleur, devenant plus pâle encore que le jade. Les bêtes rechignèrent à brouter cette maigre pitance. Quelques-unes se laissèrent mourir de faim.

« Le berger connaissait l'existence d'une grande plaine, au nord. On racontait que l'herbe y était plus verte et brillante qu'un champ d'émeraude. Pour atteindre cette plaine, il fallait traverser la sinistre forêt de Bois-Manteau, et le berger craignait d'y perdre trop de ses ouailles.

« Mais l'hiver arriva, et les bêtes commencèrent à s'égarer dans la steppe, cherchant meilleure nourriture. Chaque jour, le berger dut lutter plus péniblement pour rassembler son troupeau. De guerre lasse, il décida alors de tenter sa chance par la sombre forêt.

« Parvenu à l'orée de Bois-Manteau, il vit quatre créatures de la forêt se présenter à lui.

Sur un trille plaintif de flûte, de nouveaux personnages sortirent de derrière les arbres et s'avancèrent lentement vers le berger : une femme nue, le front ceint d'une couronne de fleurs et le corps recouvert de peintures sauvages, et trois hommes, chacun muni d'un casque taillé dans une tête d'animal. Il y avait là un ours borgne au poil blanc, un loup armé d'une hache – qui évoqua de manière fugitive à Raspone l'avatar du Rugissant –, et un renard grassouillet, chaussé de bottes vertes, une ceinture noire en bandoulière.

— Ce sont nos maisons ? souffla Sandaril.

— J'en doute.

Non seulement il n'en savait rien, mais surtout, il y avait un ou deux détails qui le chiffonnaient et ne lui donnaient guère envie de confirmer la supposition de l'enfant. Le loup portait des œillères et le renard s'appuyait sur son épaule avec une condescendance évidente. Si le loup symbolisait vraiment les Gordreg, le renard aux couleurs de Tranche-Cime aurait pu représenter les Sourgne, mais, vu sous cet angle, la mise en scène dénotait alors un parti pris injurieux à l'égard de Roquacier, qui assombrit un peu plus l'humeur de Raspone.

La femme nue parla la première au berger.

— De toutes les fées, je suis la reine. Suis-moi, noble voyageur. Je saurai rendre ta traversée agréable et j'userai de mon charme pour te mettre à l'abri des prédateurs.

— Elle ment, grogna le loup. Elle te perdra dans la forêt. Choisis-moi. En tant que seigneur des loups, je prendrai ma part sur le cheptel, mais tu repartiras avec la plupart de tes bêtes. En échange, je te protégerai. Ma meute sanguinaire n'obéit qu'à moi et tous tes ennemis fuiront devant elle.

L'ours garda le silence, et ce fut au tour du renard de prendre la parole :

— Je n'ai ni le charme des fées, ni la force du loup, mais je trouverai un moyen de te conduire à la plaine sans encombre. Avant de faire ton choix, suis plutôt mon conseil : laisse-toi le temps de la réflexion.

Le berger frappa le sol de son bâton.

— Qu'il en soit ainsi, créatures de la forêt. Je reviendrai demain à l'aube vous donner ma réponse.

On dressa une tenture noire mouchetée de points scintillants au-dessus des arbres, et les instruments chantèrent la musique de la nuit, accompagnés par un concert d'appeaux et l'imitation d'un cri de chouette.

Le loup, la fée et le berger quittèrent la scène.

— La nuit venue, le renard alla chercher l'ours, commenta la Chimère.

— Le bonsoir à toi, mon ami l'ours. Pourquoi n'as-tu rien dit, tout à l'heure ? Tu es pourtant plus fort que le seigneur des loups.

— Je peux le briser d'un coup de patte, mais je ne suis pas de taille contre sa meute. Si je m'en prenais à lui, j'y perdrais la vie.

— Et contre la fée ?

— J'ai osé un jour la regarder de trop près et je suis tombé, depuis, sous son charme. Jamais je ne tenterai quoi que ce soit contre elle.

Le renard tourna et vira, en proie à une intense réflexion. Puis il s'arrêta brusquement, émit un court ricanement en aparté et revint près de l'ours, pour lui passer un bras autour des épaules.

— Allions-nous avec la fée, veux-tu ? Demain, je convaincrai le berger de porter son choix sur elle.

L'ours grogna de satisfaction et quitta la scène, un peu plus tard remplacé par le loup.

— Le bonsoir à toi, mon ami le loup. (Le renard soupira et envoya rouler un caillou d'un coup de botte.) La peste soit de cette fée !

— Je lui ferais bien tâter de ma hache. Mais, si je m'approche de trop près, mes bras refuseront de soulever mon arme et c'est mon cœur qui se trouvera fendu.

— Et si je connaissais un moyen de briser son charme ?

— Je serais tout ouïe, mais qu'aurais-tu à y gagner ? Que désirerais-tu, en échange ?

— Un seul mouton me suffira.

— Un seul ?

— Si ma proposition ne t'intéresse pas, nous risquons fort de les voir tous nous passer sous le nez.

— Parle, rugit le loup.

— Ma foi, c'est fort simple. Fie-toi à ton seul odorat. Il suffit d'éviter de la regarder au moment de frapper.

Les deux compères vidèrent la scène. Les ménestrels jouèrent un air lugubre et l'on ôta la tenture représentant la nuit.

Des cris montèrent alors de sous les gradins, des cris de femme terrorisée. Puis une trappe s'ouvrit au milieu du plateau, et l'on hissa sur scène ce qui ressemblait à un grand sac blanc, dont la toile était souillée par une large tache rouge qui s'élargissait à vue d'œil.

À l'exception de la fée, tous les personnages étaient de retour sur scène. La Chimère descendit de son piédestal, se dirigea vers la forme blanche et retira d'un geste ample le drap qui la couvrait. La fée était attachée à un pieu, égorgée, la poitrine et le ventre dégoulinant de sang.

Quelques exclamations étouffées parcoururent les rangs des spectateurs.

— Ils l'ont réellement tuée ? demanda Sandaril.

— On trouve du sang dans n'importe quel abattoir, répondit Raspone, tout en se demandant par quel procédé ingénieux le sang coulait encore sur le corps de la comédienne.

Le quartier des Palais jouxtant au sud celui de la foire, rejoindre le Dominium ne fut l'affaire que de quelques instants pour la petite troupe. Suyadès pâlit à vue d'œil durant le trajet, ne cessant de s'éponger le front, et Wolfan en conclut que le sujet dont on voulait s'entretenir avec lui relevait de la plus haute importance.

Le Dominium, un manoir au toit de jade comptant plusieurs tourelles en encorbellement, était précédé d'une allée bordée de chênes centenaires.

Deux lynx se trouvaient en faction devant les larges portes de bois de l'entrée, dont chaque battant était sculpté d'un vieil homme assis en tailleur et doté d'un œil unique, symbole du Reclus.

Wolfan et son escorte pénétrèrent dans un hall de marbre où trônait un pupitre d'ébène derrière lequel un dominien patientait, le visage fermé. Suyadès lui adressa un signe du menton et conduisit le

groupe à travers un corridor en arche.

— Valthar disait vrai, à l'assemblée ? finit par demander le Gordreg.

— En effet. Mais je préfère laisser le soin à notre conseil de tout vous expliquer.

Ils passèrent une porte de bronze ouverte et débouchèrent sur une pièce fort haute de plafond, surplombée par un balcon intérieur qui donnait sur l'étage. Le sol était creusé d'un bassin où nageait un banc de carpes dorées.

— Attendez-moi ici, je vais prévenir le conseil de votre arrivée, dit Suyadès en refermant la porte de bronze.

Le capitaine Redan se rua trop tard à sa suite.

Le verrou cliqueta deux fois, et le bruit d'une lourde barre métallique que l'on déplaçait dans le corridor leur parvint. Wolfan chercha des yeux une issue. La pièce ne donnait que sur une autre porte de bronze, fermée elle aussi.

Des arbalétriers en cottes de mailles noires surgirent alors aux quatre coins du balcon intérieur, et les mirent en joue.

La garde Gordreg tira l'épée et s'immobilisa en protection autour de Wolfan, dans le plus grand silence. L'espace d'un instant, on n'entendit plus qu'un pas pesant et heurté à l'étage.

Malazur apparut parmi les lynx, un sourire mauvais aux lèvres.

— Qu'on en finisse, dit-il à voix basse.

— En défense ! hurla le capitaine Redan, faisant écran de tout son corps.

Les carreaux d'arbalète jetèrent le carnage dans les rangs Gordreg.

Wolfan tomba joue contre terre, renversé par les hommes mortellement blessés qui s'écroulaient sur lui. Le jeune Gilead était tombé le premier, un carreau en plein cœur.

À la fin, seul le capitaine Redan tenait encore debout, titubant. Son harnois d'ivoire avait arrêté la plupart des traits, mais sa joue pendait, à moitié arraché, et deux pointes le transperçaient, dépassant de son dos. Sa majestueuse armure blanche se couvrit bientôt de traînées écarlates.

Les portes de bronze s'ouvrirent brutalement et d'autres lynx firent irruption dans la pièce, glaive en main. De son épée bâtarde, Redan para un coup mais, trop affaibli, rata son assaillant. Celui-ci l'attrapa par les cheveux pour l'égorger. Dans un sursaut de rage, le capitaine lui brisa le nez avec le pommeau de son arme et lui enfonça son kriss dans la bouche, jusqu'à la garde, avant de tomber à son tour, massacré par la horde de lynx.

Wolfan s'extirpa en rampant de sous les cadavres de ses gardes, essaya de se relever et retomba.

Un carreau d'arbalète lui sortait de la cuisse.

Le corps disparut peu après sous la scène, comme avalé par la gueule du théâtre, et les ménestrels servirent aux spectateurs une mélopée en guise d'intermède.

Après un moment qui s'étira un peu trop dans le temps au goût de Raspone, la Chimère prit de nouveau la parole.

— Le lendemain, à l'aube, le berger s'en retourna devant la forêt.

« L'ours se lamentait sous un arbre, la tête entre les pattes.

— Qu'est-il arrivé à la fée ? demanda le berger.

— Hélas, nous l'ignorons, répondit le renard.

— C'était vers elle que portait mon choix. Maintenant, je ne sais plus que faire.

— Suis-moi, et il ne t'en coûtera presque rien, dit le loup avec entrain.

— C'est que j'hésite. L'ours n'a pas parlé, mais je sens bien que la perte de la fée l'affecte. Il me paraît sincère et j'aimerais lui demander son avis.

— Allons, laissons notre pauvre ami en paix, susurra le renard. Retrouvons-nous demain matin, le temps qu'il sèche ses larmes et que nous ayons tous repris nos esprits.

Le berger frappa le sol de son bâton.

— Tu parles avec sagesse, le renard. Qu'il en soit ainsi.

Et, de nouveau, on hissa l'étendard de la nuit au-dessus des sapins enneigés.

Cette fois, ce fut l'ours que le renard alla trouver.

— Je partage ta tristesse, mon pauvre ami. Moi qui voulais faire cause commune avec la fée...

— Laisse-moi, j'ai besoin d'être seul.

— J'ignore si cela soulagera ta peine, mais je pense savoir qui a commis ce meurtre odieux.

— QUI ? rugit soudain l'ours de toute sa fureur, tournant brusquement la gueule vers le renard.

— Le loup. Ce matin, j'ai vu des traces de sang sur le fil de sa hache.

— Comment être sûr qu'elle était sa victime ? Le loup tue chaque jour qui passe...

— En t'y prenant bien, tu pourrais obtenir ses aveux.

— Si tu dis vrai, je lui ferai payer son crime sur-le-champ ! Parle ! Dis-moi comment faire !

— Va trouver le loup. Prétends que tu es désormais libéré du charme de la fée et que c'est pour toi une bénédiction. Dis-lui que tu cherches à savoir qui de lui ou du renard est le plus fort, et que le premier de nous deux qui te prouvera sa supériorité sera ton allié. Va, et surtout, souviens-toi bien d'une chose : si tu dois lui faire payer son crime, fais-le de telle manière que sa meute en perde son sang-froid. Tu ne devras pas te contenter d'être cruel, mais d'une barbarie sans nom. De sorte qu'ils tremblent assez de peur pour perdre leurs moyens.

L'ours et le loup se retrouvèrent bientôt seuls sur scène. D'arbre en arbre, de gradin en gradin, la sinistre complainte des ménestrels enfla, et les comédiens se mirent à déclamer leur texte à tue-tête. L'ours répéta fidèlement les paroles que le renard lui avait soufflées, et, comme Raspone s'y attendait, le loup se garda bien de révéler que le renard lui avait expliqué comment vaincre la fée, craignant sans doute que l'ours ne remette en question sa supériorité. À la place, il partit d'un rire tonitruant, et récita sa dernière réplique :

— Ah ! Mais le renard ne fait pas le poids ! Car celui qui t'a délivré de ton envoûtement et que tu peux remercier, c'est moi !

Sur quoi, l'ours hurla sa colère, poussa le loup dans les arbres et disparut à son tour en bondissant derrière le décor de la forêt.

Les ménestrels se lancèrent dans une nouvelle mélodie.

Raspone haussa les épaules. Il s'étirait de lassitude, avisa deux seigneurs en train de somnoler, tout près des tables chargées de bonne chère en contrebas, quand un hurlement provenant de sous la scène le prit au dépourvu. Des cris, fussent-ils de rage, de douleur ou d'agonie, il en avait entendu sans broncher par centaines, peut-être même par milliers sur les champs de bataille. Mais cette fois, sans qu'il pût expliquer pourquoi, ce simple cri fit naître en lui un malaise indéfinissable. Cette troupe de théâtre savait-elle à ce point y faire, grattant sous l'écorce du guerrier jusqu'à atteindre le cœur de l'enfant qui jadis redoutait les ténèbres ? Raspone n'aurait su le dire, mais il sentait confusément que le conte cachait une morale putride, une fin des plus sombres, trop sombre pour le

jeune Sandaril – lequel s'était rapproché imperceptiblement de son oncle et lui serrait le bras, comme s'il appréhendait la suite du spectacle.

La mélopée se poursuivit, lancinante, avec la touffeur d'une fièvre insidieuse. Les hurlements reprirent, sourds, comme étouffés par un bâillon : ceux d'une victime hurlant et sanglotant de douleur. L'intermède s'éternisa, sans doute histoire de refléter toute la barbarie de l'ours occupé à tailler le loup en pièces. Ce fut si long que deux seigneurs finirent par quitter le théâtre. Si long que Raspone songea à les imiter, par égard pour Sandaril. Puis les cris se changèrent en plaintes ténues, de plus en plus espacées, pour finalement céder la place au silence.

Seule la Chimère était présente lorsque le cadavre, couvert d'un voile écarlate, fut hissé sur scène. Juste avant qu'elle ne soulève le drap trempé de sang, Raspone comprit pourquoi ces cris lui avaient remué les tripes.

Ces sons terribles, il ne les avait entendus que deux ou trois fois au cours de son existence, mais leur timbre était familial, *atrocement* familial, comme pouvaient l'être ceux d'un frère qu'il venait de laisser mourir sans rien tenter.

Car ce n'était pas le loup de foire qu'on exposait sur scène, à la vue de tous. Ce corps, c'était celui de Wolfan, empalé. Ou plutôt, ce qu'il en restait. Un visage aux traits figés dans la douleur, aux yeux crevés et à la langue arrachée. Un torse écorché, ruisselant d'un sang noir et épais, amputé de ses bras, de ses jambes...

— De la part de Nibélune, dit lentement l'actrice déguisée en Chimère.

La tête bourdonnante, Raspone essaya de se lever. Mais tout héros de Kan-Pang qu'il était, il chancela, cherchant un support derrière lui pour ne pas s'écrouler.

La suite ne fut plus qu'un cauchemar. Les comédiens, les ménestrels, et toute l'armée de serviteurs mise à disposition par les Forains se retrouvèrent, l'instant d'après, le poignard au poing. Ils prirent d'assaut les gradins, massacrant tout ce qui ne portait pas les couleurs de Tranche-Cime. Les Sourgne se joignirent aussitôt à la tuerie, et la trappe de la scène vomit un flot de guerriers du Nord armés de haches et de sabres, qui vinrent leur prêter main-forte.

Raspone était encore hébété par la mort de son frère quand il aperçut du coin de l'œil une vague d'ennemis déferler sur eux. Par réflexe, il plaqua Sandaril sous lui pour le protéger. Les coups de surin s'abattirent, taillant à travers son justaucorps de cuir. Une lame glissa sur le col et vint heurter sa muselière, d'autres s'enfoncèrent dans son flanc, percèrent son épaule, raclant contre la clavicule. La douleur réveilla en lui un torrent de haine.

— Visez la tête ! s'écria le comédien déguisé en ours qui les avait rejoints.

Raspone se retourna brusquement, heurtant du coude un visage, et envoya au jugé un coup de pied au ras du sol, fauchant un serviteur qui s'écroula sur un de ses comparses et laissa échapper son poignard. Deux autres frappèrent le Gordreg. Il perçut au dernier moment l'éclat d'un couteau filant vers son visage, esquiva de justesse et s'en tira avec une estafilade au crâne. Le deuxième coup l'atteignit en plein cœur mais se brisa sur son pectoral en adamant. Raspone attrapa le second adversaire par les cheveux, l'attira contre lui et l'assomma d'un revers de sa muselière en pleine tempe.

Le comédien déguisé en ours, celui qui l'avait blessé au crâne, se mit à le frapper avec frénésie, cherchant son visage. Raspone para avec son bras gauche comme il pouvait, une fois, deux fois, et tandis que le fer mordait sous le cuir de sa manche, il ramassa le poignard tombé au sol et le planta jusqu'à la garde dans le cou de son assaillant. Il eut à peine le temps de se relever que trois autres

tueurs fondirent vers lui.

Poussant un cri de rage, il balança son pied sur le premier d'entre eux. La cage thoracique craqua sous le talon de sa botte ferrée. Tandis que l'homme s'écrasait deux rangs plus bas dans les gradins, Raspone se baissa pour esquiver le tranchant d'une lame, et enfonça son poignard dans le plexus de l'assassin suivant. Le troisième s'écroula à genoux devant lui, un coutelas jaillissant de sa poitrine, sans même que le Gordreg n'ait eu à le toucher. Il vit alors Légis s'élancer à ses côtés, ses nattes battant ses joues, puis retirer son arme de l'homme qu'il avait abattu, tout en bloquant, de son bouclier de poing, le sabre d'un mercenaire de Karsk surgi de nulle part. Raspone attrapa le Nordique par les cheveux, lui planta sa lame au fond de l'orbite et lui confisqua son sabre.

— Ils sont trop nombreux, lâcha la Panthère.

— On se tire d'ici.

— Impossible de sauter du bord du théâtre, c'est trop haut.

— On va sortir par où on est entré.

— Dix arbalétriers attendent devant chaque issue !

— Prends Sandaril avec toi, et suis-moi à distance.

— Pour foncer tête baissée sur eux ?

— Oui, et c'est un putain d'ordre !

Ivre de douleur, Raspone prit la direction de la sortie ouest et dévala les gradins comme de vulgaires marches, invectivant les arbalétriers à pleins poumons. Un carreau siffla près de son oreille, un autre ricocha contre son pectoral et un troisième lui transperça le flanc de part en part. Il vacilla le temps d'un battement de cœur, cligna des paupières et reprit sa progression. Il approchait du banquet.

— Allez ! Tirez, bande de chiens !

Alors que sept autres arbalétriers s'apprêtaient à faire feu, Raspone souleva une table en grondant, la plaça devant lui comme un rempart et se précipita vers eux, hurlant et ignorant les blessures qui lui déchiraient les chairs à chaque foulée. Les carreaux crépitèrent contre le bois, l'un d'eux cloua sa main sur la table, mais Raspone tint bon et percuta de plein fouet le rang des tireurs, écrasant plusieurs d'entre eux sous le poids du meuble combiné au sien.

Quatre arbalétriers qui s'en étaient sortis indemnes s'avancèrent, la mort dans le regard, alors qu'il s'échinait à briser le carreau emprisonnant sa main ensanglantée. Légis lâcha Sandaril et se précipita pour intervenir, mais un mercenaire de Karsk lui barra le chemin, hache brandie.

Les lynx étaient en train de mettre Raspone en joue quand un rugissement de tous les diables explosa alors. Si retentissant que, jusqu'au plus froid des tueurs, tout le monde eut un temps d'arrêt dans le théâtre en proie au carnage. Les regards convergèrent par dizaines vers l'entrée.

Secouant nerveusement sa crinière, le pas pesant, un scornal fit son apparition, se glissa sous l'arche et rugit de nouveau, la gueule grande ouverte.

Plusieurs tireurs s'apprêtèrent à décocher leurs carreaux sur la bête, et d'autres les en empêchèrent, montrant du doigt le lynx juché sur son dos. Le cavalier en mailles noires murmura quelque chose à la créature.

Contre toute attente, le scornal envoya deux arbalétriers rouler à terre d'un coup de patte. Aiguillonné par un regain d'espoir, Raspone brisa le carreau qui retenait sa main, en enfonça la pointe dans la gorge d'un tireur, puis lui arracha son arbalète et la fracassa sur le crâne du dernier.

— Suivez-moi ! cria le cavalier.

Raspone ne se fit pas prier, rejoint par Sandaril ainsi que Légis, qui s'était débarrassé du mercenaire, et tous sortirent du théâtre. La Panthère courut vers la rangée de poteaux où l'on avait attaché les montures des convives, trancha deux cordes, aida Raspone à se hisser sur un destrier, et ils s'élancèrent tous au galop en direction de la garnison.

L'APPEL DE SIVALEK

Kroll émergea en sursaut d'un cauchemar, l'esprit brumeux et la gorge desséchée.

Comme à chaque réveil depuis le début de sa captivité, il crut d'abord se retrouver sur la paille du caveau de Rumstrot, avant de sentir le poids de l'acier sur ses poignets meurtris par les chaînes, et de renifler cette odeur vénéneuse de sable noir qui saturait l'atmosphère. En comparaison, le relent d'urine dont ses vêtements étaient imprégnés semblait une bénédiction.

Kroll avait passé les premières heures de sa captivité à hurler et à insulter Feyziye. Le fourbe avait fini par lui proposer de l'eau, lui révélant après coup qu'il y avait adjoint un somnifère à base de pavot, afin de l'aider à supporter l'attente. La drogue l'avait fait délirer un long moment, puis dormir d'un sommeil peuplé de cauchemars, et, à chaque fois qu'il avait repris ses esprits, Feyziye l'avait forcé à en boire de nouveau.

Sa tête lui sembla peser le poids d'une enclume quand il la tourna vers son ravisseur. Il voyait trouble, mais assez bien pour distinguer le barde qui se tenait là, à deux pas de l'autel, entouré de chandelles fondues et assis en tailleur, à psalmodier des prières incompréhensibles et lassantes en l'honneur de sa foutue divinité. Kroll lui aurait bien enfoncé ses pouces au fond des orbites, histoire de le faire taire.

— Je vois que tu es réveillé, dit Feyziye. Neuf bougies ont fondu, le temps du rituel est venu.

— J'ai soif.

S'il fallait mourir en affrontant l'enfer, Kroll préférerait de loin que ce fût en dormant.

— Tu m'en vois navré, mais Sivalek prendra d'autant plus facilement possession de ton corps que tu auras l'esprit clair.

Le barde se redressa et passa aux préparatifs de son rituel. Il prit une poignée de terre dans une besace et entreprit de tracer un pentacle autour de l'autel. En le voyant s'activer de la sorte, Kroll eut en tête l'image d'un bourreau en train de préparer une exécution, et, quand il prit enfin conscience que personne ne viendrait le tirer des griffes du sorcier, que les derniers instants de sa vie défilaient aussi vite que des grains dans un sablier, il fut pris d'une irrépressible envie de *savoir*.

— Pourquoi moi ?

— Je te l'ai dit, Kroll, tu es un élémentaire.

— Mais quand est-ce que tu t'en es rendu compte, putain ? C'était forcément avant que tu m'en parles à la nécropole, tu avais déjà tout préparé avant de m'amener ici ! Dis-le-moi. Dis-moi pourquoi je me retrouve aujourd'hui dans ce sanctuaire pourri !

— Si tu savais combien sont lourds à porter mes secrets... Jouer les confidents de passage ne changera rien à ton sort, mais après tout, pourquoi pas ? La vérité, Kroll, c'est qu'au début, tu ne faisais pas partie de mes plans. Tu es une occasion que j'ai saisie. Mon dessein premier était de trouver un moyen de remettre la main sur le kriss. Pour cela, il m'a suffi de mettre les Sourgne sur sa piste en les informant de sa localisation et de ses prétendus pouvoirs. Gagner leur confiance fut le plus délicat. Pour cela, il m'a d'abord fallu convaincre les Gordreg de mes talents d'amuseur, afin de m'introduire au plus près de leur cour. Ce qui m'a permis d'aller me présenter aux Sourgne avec des

informations de première main. J'ai préféré privilégier le camp le plus fortuné, pour commencer, et je dois reconnaître qu'avec un pied dans chacune des deux principales maisons, je disposais alors d'une vue idéale sur la scène politique de Kan-Pang.

« J'aurais pu tourner casaque en cours de route, mais une alliance intéressante avec Malazur, et un projet excitant visant à anéantir l'armée, m'ont convaincu de continuer à œuvrer pour Tranche-Cime. J'avais bien pensé, au départ, à semer le chaos dans Kan-Pang à l'aide du kriss, pour rendre justice à Sivalek... mais, grâce aux Sourgne, j'ai commencé à voir plus grand. Car diriger les spectres et prendre possession de l'armée, c'était l'occasion rêvée non seulement de laisser Kan-Pang sans défense, mais en plus de donner naissance à des légions éternelles. Des guerriers qui ne connaissent ni le froid, ni la faim, ni la peur, ni la fatigue. Qui n'éprouvent pas le besoin de dormir. Qui ne craignent ni les flèches, ni les lames. Des légions capables de faire tomber n'importe quelle forteresse. Une armée que je pourrai tourner contre la cité blanche pour libérer la Chimère.

— Tu veux me faire croire que des mortels ont réduit en esclavage une divinité ?

— Je le sais par la voix de Sivalek, sa sœur. Les maîtres de Nordane ont fait de la Chimère leur prisonnière.

Kroll se demanda s'il n'était pas en train d'écouter les délires d'un sorcier dément.

— Mais revenons à toi, cromlek. Quand on t'a ramené à Roquacier avec le kriss, ma première action a été de remplacer la relique par un faux de ma conception. Mais lorsque le kriss s'est mis à pulser, j'ai alors compris ce que tu étais, ce que je pouvais faire de toi, et j'ai su que je devais sauver la vie de Perceron, ce vaurien qui venait trouver refuge à Roquacier en promettant le testament de Payot. Donner la possibilité à Sivalek de s'incarner dans le corps d'un seigneur régent, c'était inespéré !

— Je suis le seul de mon espèce ?

— En réalité, je crois que vous êtes deux à Kan-Pang. Mais je n'avais guère le choix.

— Pourquoi ?

— Le second, dont j'ignore l'identité, est déjà habité par une divinité : la Fossoyeuse.

— Une *divinité* ?

— Et si je te disais que tous les dieux ont cette apparence ? Sous leur forme originelle, ce ne sont que des entités sauvages, des prédateurs voraces, assoiffés de chair et de sang. Qui se repaissent des hommes, obsédés par leur seul appétit et incapables du moindre calcul. Aussi, pour affirmer leur pouvoir, s'entourer de fidèles ou faire taire cette faim inextinguible, s'incarner dans un élémentaire leur est une nécessité.

— Alors pourquoi ne pas rester caché dans son élémentaire, à lunardente ?

— Sans doute parce que lunardente l'y oblige. Je n'ai pas de certitude à ce sujet, mais je sais que lorsque les lunes se confondent, c'est aussi le moment où le pouvoir de la Chimère est à son apogée. Peut-être s'en sert-elle pour révéler la véritable nature de cette personne ? Mais à quelle fin, je l'ignore... (Il s'avança d'un pas vers son prisonnier, tout près du fossé rempli de sable noir.) À présent, Kroll, assez de questions. Le moment est venu.

Le cromlek chercha désespérément une idée pour gagner un sursis.

— Les Sourgne voudront garder les légions éternelles pour eux. Ils refuseront de te rendre le kriss !

— Certainement. Surtout depuis que je leur ai appris comment s'en servir. Et peu importe ! Une fois Sivalek parmi nous, elle aura le pouvoir de commander au kriss à distance, et les petits sorciers

Sourgne seront impuissants.

— Et si Valthar ne votait pas pour les Sourgne ? Pourquoi ne pas attendre encore un peu pour en être certain ? Je ne risque pas de m'échapper.

— Vu l'arsenal de promesses et de pressions déployé par Tranche-Cime, le vote de Valthar me paraît presque une formalité. Et quand bien même nous jouerions de malchance, je suis convaincu que la déesse se contentera très bien de ton corps. Maintenant, il suffit.

Feyziye se campa sur ses deux jambes, écarta les bras bien haut, et marmonna des paroles d'un autre monde.

Son visage se couvrit de veines noires palpitantes, ses iris prirent la couleur de la nuit.

Il attrapa ensuite sa harpe aux allures de toile d'araignée, la brandit au-dessus de la fosse et, dans un geste qui sembla lui coûter, lâcha l'instrument. Celui-ci tomba sur le sable noir qui le dévora peu à peu, et une fine vapeur bleutée s'en échappa.

Cette fois, c'était sûr. D'une manière ou d'une autre, la sorcellerie du rituel était à l'œuvre. Kroll paniqua.

— Feyziye, je sais des choses que tu ignores. Des choses qui serviront ta divinité. Écoute-moi !

Mais le grand-prêtre de l'Ancienne resta sourd à son appel.

— Ô Sivalek, déesse de la nature et des arts, je t'offre en sacrifice cet instrument que tu as béni de ton sang. Par ce lien sacrifié, par ce sang rappelé, entends mon appel !

Au plafond de la pièce, le disque de jade aux serpents entrelacés disparut sous des volutes de fumée venues de nulle part, qui se rassemblèrent bientôt en un formidable vortex noir crépitant d'étincelles.

— Moi, Lydryss, premier de tes serviteurs, je t'implore de franchir le portail de la toile ! Entends mon appel, Sivalek !

Kroll perdit toute contenance. Pris de frénésie, il secoua ses chaînes à s'en arracher la peau des poignets, et abreuva le barde d'injures.

L'écho ténu d'un chant s'échappa de la nuée tourbillonnante.

Une complainte funeste, que l'on entendait à lunardente et qui lui inspira une terreur sans nom.

Kroll serra les dents et tira sur les chaînes à s'en faire mal au crâne, gémissant sous l'effort, mais ne parvint qu'à se déchirer un peu plus la peau des poignets sur les maillons.

Ce qu'il redoutait arriva, et la forme d'une immense scolopendre émergea peu à peu du vortex, ondulant deux pas au-dessus de lui. La chose n'avait pas tout à fait la même apparence que la Fossoyeuse mais, à l'évidence, elle appartenait à la même engeance. Plus trapue que cette dernière, ses couleurs différaient aussi, tirant tantôt sur un vert reptilien, tantôt sur le marron de l'écorce, et toute la surface de son corps se hérissait de centaines d'épines plus larges que les dents d'un requin.

— Ô Sivalek, je t'offre cet élémentaire comme nouveau réceptacle. Rejoins notre plan, recouvre ta gloire !

L'esprit du dieu tourna autour de Kroll et plongea brusquement, disparaissant en lui.

Son corps fut agité de spasmes si violents qu'il eut l'impression qu'on le rouait de coups de la tête aux pieds. Au bout de quelques instants, il cessa de s'agiter, l'esprit brumeux, et un feu commença lentement à le ronger de l'intérieur, comme si l'on avait fourré ses entrailles de charbons ardents. Il hurla plus fort qu'il ne l'avait jamais fait.

Alors un puissant choc ébranla tout son être, et, de nouveau, l'esprit du dieu apparut au-dessus de lui. Cette fois, la chose ondoyait à une allure folle, ses grands yeux noirs écarquillés. Elle semblait

habitée par une colère sans nom.

Elle poussa une plainte assourdissante, puis proféra quelques mots avec une voix d'outre-tombe :
— *En'skol Mashgul ! Skol Mashgul ! Barada kal dano denaïm fenraya Kimeria !*

La chose répéta ces paroles sous le regard terrifié de Feyziye, et, aussi vite qu'un feu s'éteint sous un orage, elle pénétra dans le portail tourbillonnant. L'instant d'après, le vortex s'évanouit dans un éclat de lumière aveuglant.

Une secousse ébranla le sanctuaire, puis le sol se mit à trembler. Partout autour d'eux, des blocs de pierre dégringolèrent des murs et du plafond.

Lorsque les tremblements cessèrent, une épaisse poussière flottait dans la pièce. Le sanctuaire comme l'autel étaient jonchés de dalles brisées et de rochers épars.

Feyziye gisait par terre, à moitié enseveli sous les décombres.

Kroll tira machinalement sur ses chaînes et, à sa grande surprise, il constata que son bras droit était libre : un rocher avait brisé un maillon. Il déchanta très vite en apercevant un autre bloc qui lui écrasait une jambe. Son mollet et son genou étaient comme engourdis, mais il pressentait que la douleur ne tarderait pas à se réveiller, qu'elle serait sans doute difficilement supportable et qu'il devait se dépêcher de se tirer de là avant qu'il ne soit plus bon qu'à geindre dans un coin à cause de la souffrance.

Kroll ramassa une grosse pierre sur l'autel et entreprit de défoncer un maillon de la chaîne qui retenait son autre bras, ahanant à chaque coup sous l'effort. Au bout de quelques instants, le tintement du métal cédant sous la pierre lui donna une bouffée d'espoir.

Les muscles de son dos lui firent un mal de chien quand il se redressa. Sans perdre de temps, il empoigna à deux mains le rocher qui écrasait sa jambe et le fit basculer dans le fossé. Son tibia était dans un sale état, fracturé en deux endroits au moins, mais, étrangement, il ne ressentait toujours aucune douleur. Et là où il aurait dû y avoir du sang, il ne vit que cette même croûte noire qui s'étendait ailleurs sur son corps, ce que Feyziye prétendait être du basalte.

Kroll prit appui sur son autre jambe, se mit debout sur l'autel et s'élança pour franchir le fossé. Le saut n'avait rien de spectaculaire mais, vu son état, il mordit la poussière avant de se relever pour rejoindre le barde.

Ce dernier respirait encore, ses boucles blondes empoussiérées, un filet de sang en travers du front. Son bras droit et ses jambes étaient coincés sous des amas de roches. Kroll lui administra une paire de claques pour le réveiller. Quand le Feyziye reprit connaissance, une stupeur abattue se lut sur ses traits.

— On dirait que ton putain de monstre n'aime pas la viande de cromlek, cracha Kroll avec une méchante envie d'achever le barde.

— Incomplet... Tu es incomplet... marmonna Feyziye, le regard perdu dans le vide.

— Tu délires, pauvre fou.

— Un rituel de lunardente a déchiré l'élémentaire. Tu n'en constitues qu'une partie, poursuivit le barde avec ce même hébètement pitoyable qu'il affichait depuis qu'il avait repris conscience.

Il tendit son bras libre et s'accrocha à Kroll, le regard suppliant.

— Avec qui as-tu accompli ce rituel ? Dis-moi, qui est l'autre partie de l'élémentaire ?

— Tu espères remettre ça avec ta déesse ? C'est fini, Feyziye, tu as échoué.

Kroll s'agenouilla près de lui et l'attrapa par le cou pour l'étrangler.

— Attends ! implora le barde. C'est une révélation dont tu ne mesures pas la portée. Un fait qui

peut expliquer bien des choses. Tu n'as plus rien à craindre de moi. Je suis à ta merci, et Sivalek ne pourra jamais s'incarner dans un corps incomplet. J'ai répondu à tes questions, tout à l'heure, quand tu voulais savoir. Accorde-moi cette dernière volonté !

— Fais-vite, lâcha Kroll.

— Quand est-ce que le rituel s'est déroulé ? Quand ?

— Il y a eu un accident, quand j'étais plus jeune. Le jour où le feu a pris mes mains à Pomawok.

C'était peut-être ça.

— *Quand ?*

— Une quinzaine d'années, à lunardente.

Feyziye le fixa avec le regard d'un illuminé, si intense que le cromlek en eut froid dans le dos.

— Alors, c'était ça...

— C'était ça quoi ?

— Il y a justement quinze ans que la source s'est dérégulée. C'est là que la magie est devenue plus dangereuse, que la Chimère a commencé à faiblir, et que la Fossoyeuse est apparue pour la première fois. J'y vois clair, à présent. Tout est lié. (Il était exalté.) En arrachant l'élément du volcan, vous avez déchiré l'âme de la déesse aux deux visages ! Vous avez séparé la gargouille de l'angelot, et vous avez donné naissance à la Fossoyeuse. Voilà ce qu'elle est, aujourd'hui je sais ! Vous avez maudit la Chimère, et c'est sa part sombre qui se manifeste à lunardente !

— Foutaises ! Cette merde de sable noir existait bien avant l'accident, tu l'as dit toi-même !

— Oh, le mal a toujours existé. Mais si la Fossoyeuse est bien ce que je crois, alors ce mal n'est rien en comparaison de ce qui peut encore advenir.

— Tu veux me faire la morale ? Toi, le fanatique qui a sur les mains le sang de milliers d'innocents ? Toi qui veux faire de toute l'armée une horde de morts-vivants ?

— C'est le prix des guerres. Mais moi, je me bats pour le triomphe de Sivalek. Pour que jamais le sable noir ne vienne souiller les forêts des Terres de Légendes, ces terres où j'ai grandi. Et toi, pour quoi te bats-tu, Kroll ? Que vas-tu faire, maintenant que tu sais ?

— Navré, je crois que j'ai vu assez de scolopendres pour cette vie. Je vais me tirer de cette maudite cité, voilà ce que je vais faire. Les sorciers se débrouilleront très bien sans moi avec la Fossoyeuse.

— Tu dois rallier Nordane. Tu es lié à la Chimère par un rituel, elle saura quoi faire pour vous délivrer et restaurer l'équilibre. Je vous aiderai à vous rendre là-bas. Je te l'ai dit, tu n'as plus rien à craindre de moi désormais. Ni... Ao.

Un instant, Kroll s'était surpris à peser le pour et le contre. Mais quand il entendit le nom d'Ao, quand il comprit que Feyziye pouvait encore le leurrer et qu'il chercherait par tous les moyens un stratagème pour compléter l'élémentaire afin de l'offrir à Sivalek, le contre alourdit brutalement la balance.

— C'est bien elle, n'est-ce pas ? reprit le barde. Celle à qui tu veux rendre la vue. La Naïme rescapée, comme toi, de Pomawok, là où s'est déroulé ton accident... C'est elle, l'autre partie de l'élémentaire ?

Kroll ne vit en Feyziye qu'un prédateur se délectant de sa prochaine cible. Il ne lui en fallut pas davantage pour exploser.

— Ta gueule ! grogna-t-il entre ses crocs, la bave aux lèvres, serrant les mains pour étrangler.

— Je peux encore... la sauver. Je sais tout des Terres... de Légende. Là-bas... les miracles

existent.

Feyziye plaqua sa main sous le menton de Kroll, pour essayer de le repousser. Le barde avait une poigne de fer, mais le cromlek le surpassait encore en force. Pour ne plus être gêné, Kroll cala les doigts de sa victime par terre, les écrasa sous sa botte et reprit son ouvrage de plus belle.

— Foutaises !

— Cette fois, c'est... vrai.

Un serpent, voilà ce qu'il est !

Un serpent qui mentirait jusqu'à son dernier souffle.

— Cette fois, tu meurs !

Feyziye essaya d'articuler encore, malgré ses traits déformés par l'asphyxie. Le cromlek serra plus fort et, finalement, le barde s'éteignit.

Assoiffé, affamé, Kroll arracha le sac de Feyziye de sous un rocher. Mais ce dernier ne contenait ni eau, ni nourriture. Uniquement la gourde d'eau droguée qu'il balança avec regret, deux torches, de l'amadou, et un livre écrit dans une langue inconnue.

Il se redressa tant bien que mal, harassé, et se dirigea vers la galerie que le barde avait creusée. Le tunnel était complètement effondré. Inaccessible. La seule autre issue du sanctuaire était un passage saturé de vapeur : le couloir qui tournait, un peu plus loin, vers la chute de lave.

Il avait beau ne pas souffrir encore de la chaleur, ou même savoir qu'un lien étroit l'unissait à l'élément du feu, bondir à travers un rideau de lave pour franchir un précipice lui parut tout à coup suicidaire. Et pourtant, il n'avait pas d'autre choix.

Alors, pour se rassurer, il décida de tester d'abord le feu sur lui, à plus petite échelle. Il prit une chandelle, remonta sa manche et plaça la flamme sous son bras. Il ressentit bien quelque chose, toutefois ce fut à peine plus douloureux qu'une morsure d'insecte. En tout cas, rien à voir avec l'ardeur qui aurait dû le faire hurler. Il poursuivit l'expérience, étrangement fasciné. Au bout d'un moment, sa peau noircit, grésilla, craquela et, finalement, Kroll retira la chandelle, surpris par l'absence de souffrance.

Il y arriverait peut-être. Passer à travers la lave. Il n'en sortirait probablement pas indemne, mais il y arriverait peut-être.

Il avança prudemment dans le couloir chargé de vapeur, et parvint sans encombre à quelques pas de la cascade de roche en fusion. Arrivé là, ébloui par l'incandescence du phénomène, l'alternative lui parut limpide. C'était mourir ici de soif, ou bien tenter sa chance à travers le rideau de mort.

Ne réfléchis pas, se dit-il.

Il sentait que s'il se mettait à penser, jamais il ne trouverait le courage d'y aller.

Ne réfléchis pas.

Il courut aussi vite que son tibia blessé le lui permettait, replia un bras devant ses yeux pour les protéger, et, tenant le sac de l'autre main, poussa un cri alors qu'il s'élançait, juste avant d'entrer en contact avec la lave.

Le saut fut bref et la réception brutale. Le choc le laissa étourdi, la hanche et le crâne meurtris. Un instant, il se crut tiré d'affaire. Il s'apprêtait à se relever quand une effroyable douleur lui parcourut alors le corps, comme si des guêpes s'acharnaient soudain sur lui par centaines. Avec horreur, il prit conscience que des plaques de lave lui collaient à la peau et que sa chair cuisait littéralement par endroits. Il hurla, impuissant, s'échinant d'abord en vain à frotter de ses paumes les parties les moins épargnées, avant de frapper le sol à coups de poings en désespoir de cause, priant pour que la

douleur cessât au plus vite.

La torture se prolongea, excessive, et puis, peu à peu, le mal finit par s'estomper, le laissant finalement là, gisant ventre contre terre. Exténué, il resta dans cette position un bon moment, à reprendre son souffle et à se convaincre que le plus dur était passé.

Il effleura ensuite sa tête du bout des doigts pour mesurer l'étendue des dégâts, et frissonna de dégoût. Son crâne était recouvert de lave en train de sécher, ainsi que ses joues, son cou et une partie de ses oreilles. Ses tympans n'étaient pas obstrués et, hormis quelques projections autour des lèvres, sa bouche et son nez étaient presque intacts. Sans son bras pour se protéger, il aurait probablement perdu ses yeux.

Il finit par trouver la force de se redresser. Du sac de Feyziye, il ne restait plus qu'un bout de torche, qu'il alluma à même un morceau de lave.

Puis il rassembla ses esprits pour se remémorer le trajet, et alla chercher un rocher dans le tas d'éboulis condamnant désormais la galerie creusée par le barde.

Lesté de son fardeau, il prit le chemin du retour, avançant machinalement, le pas boiteux et l'esprit vide, animé par la seule volonté de sortir du temple.

Il remonta la fosse à l'aide du treuil, le vent sur ses joues lui offrant un maigre répit, puis poursuivit péniblement sa progression. Il hésita à de nombreuses reprises et se perdit plus d'une fois. Finalement, après un temps qu'il n'aurait su déterminer, il se retrouva face à la paroi pourvue d'une torchère marquant l'emplacement du passage secret. Kroll s'évertua à actionner le mécanisme, sans succès. Perdant patience, il empoigna solidement le rocher qu'il avait emporté avec lui et le cogna durement contre la paroi, entamant une brique.

Il frappa, frappa et frappa encore. Et les briques se fissurèrent, s'effritèrent puis s'effondrèrent. D'un dernier coup rageur, il fit s'écrouler assez de la cloison pour pouvoir se glisser dans la pièce attenante. Il reprit ensuite sa progression poussive et, un long moment plus tard, la lumière du jour filtra enfin au bout d'un corridor. Il hâta le pas, pris d'un fol espoir, et retrouva la rangée d'armoires qui jouxtait la porte de bronze donnant sur l'extérieur du temple. Il ouvrit l'un des meubles, attrapa un bâton de marche et une épaisse toge noire à capuche, qu'il enfila. Puis il avança jusqu'à la sortie et tambourina sur la porte de bronze, à coups redoublés.

Kroll songea avec nervosité qu'on ne le laisserait peut-être pas sortir si facilement. Aussitôt qu'on eut entrebâillé la porte, il flanqua dedans un coup de pied magistral et se précipita dehors.

Une des deux sentinelles cuirassées se trouvait à terre, en train de se relever. L'autre pointa une pique vers lui et s'écria :

— Halte ! Qui va là ?

Kroll rabattit sa capuche en arrière.

— Je suis le seigneur régent de la nécropole.

L'autre eut un mouvement de recul, sans doute à cause de ces vilaines croûtes noires qu'il avait un peu partout sur le corps. La seconde sentinelle le rejoignit et dégaina un glaive.

— Vous avez été reconnu coupable de meurtre. Veuillez lâcher votre arme et nous suivre. Nous allons vous conduire auprès de Malazur

— Coupable de meurtre ? lâcha Kroll, interloqué.

Il s'attendait bien à quelques surprises après trois jours d'absence, mais certainement pas à ça !

— Vous avez été confondu, ainsi que vos complices, en pleine assemblée, par le premier conseiller, pour l'assassinat de miliciens. Lâchez votre arme, maintenant, insista le piquier sans

baissier sa garde.

— Le bâton me sert à marcher. Je suis blessé.

— Votre arme !

La sentinelle au glaive s'approcha et tenta de lui prendre le bâton.

Kroll refusa de se soumettre et de lâcher prise. Était-ce à cause de l'épreuve qu'il venait de traverser ? Il n'aurait su le dire. Mais il comprit à cet instant que plus jamais personne ne lui dicterait sa conduite. Il abattit féroceement son poing sur le casque de l'homme. Le métal plia sous l'impact avec un bruit sourd, et le garde s'effondra.

Kroll contempla sa main, incrédule. Que ce fût lié au rituel ou non, son corps avait encore changé.

Le piquier s'élança sans crier gare, l'atteignit au ventre. La pointe crissa contre une plaque de basalte et dévia de sa trajectoire. Kroll empoigna la hampe, arracha l'arme des mains du garde et le projeta au sol. Puis il posa un pied sur la poitrine de l'homme et glissa la pointe de la pique sous son gorgeret.

— Je te déconseille de te relever.

La sentinelle ne bougea pas d'un pouce.

— Où sont Ao, Valthar et Perceron ?

— Qui ça ?

— Je ne me répèterai pas ! grogna-t-il.

— Le... le vaurien est recherché par la moitié des miliciens de la cité. Ao est prisonnière à Tranche-Cime. Valthar a été... abattu à l'assemblée.

Kroll poussa un rugissement, crocs serrés, son cri brisé par les larmes et la haine qui montaient en lui.

Sans hésiter, il plongea la pique dans la gorge de la sentinelle.

FLAMMES

Après s'être jeté avec voracité sur les rations des sentinelles, Kroll avait pris la direction du Port.

Il remontait l'avenue de la Foire quand il vit les premiers habitants fuir le quartier de Moldar. L'écho d'une clameur lui parvint par-dessus les toits, et ils vinrent ensuite de plus en plus nombreux, paniqués, comme des fourmis au nid piétiné grouillant dans la confusion. Il y avait du grabuge à la foire.

Intrigué, Kroll interpela deux fuyards sans succès. Il empoigna un troisième par le col et demanda :

— Qu'est-ce qu'il se passe ?

— C'est la guerre ! répondit le citadin, apeuré.

— Qui nous attaque ?

— Ça vient de partout... Les Sourgne, les lynx, et même des hommes du Nord. Ils ont abattu les seigneurs à la folscène privée... Les hommes de Roquacier et les marchands du Guet se font massacrer partout dans Moldar !

L'homme se dégagea et disparut dans une rue voisine.

Kroll tourna à l'angle et risqua un œil vers la foire. Un groupe de lynx et de guerriers blonds armés de haches était en train de tailler en pièces deux hommes portant le tabard des Gordreg.

Il poursuivit son chemin avec une détermination renforcée, appuyé sur son bâton de marche.

Sur le port, on courait aussi. La rumeur se répandait, agitant la jetée et alarmant les quais. Les artisans sortaient la tête hors de leurs échoppes, la capitainerie était en émoi.

C'était la cohue devant les navires amarrés dans la rade. Marchands ou voyageurs affolés cherchaient désespérément à embarquer, tenus en respect par des cordons de lynx menaçants.

Au loin, le chantier naval n'était pas en reste, lui aussi secoué par une vague d'agitation.

Kroll entra par l'aire où se dressaient les carcasses d'une caravelle et d'un galion, montées sur des cales de construction. Il contourna les bâtiments peuplés de cromleks comblant les coutures d'étope, puis s'avança jusqu'à l'allée coincée entre une montagne de bois de coupe et une ribambelle d'ateliers en plein air où se pressaient calfats, cordiers, maîtres de haches et fabricants de voiles. La plupart des ouvriers avaient cessé leur activité, observant une minorité d'entre eux occupée à vociférer au bout de l'allée devant le corps d'un cromlek gisant à terre, au pied de l'estrade où campaient le sinistre Banthor et sa clique.

Kroll reconnut la vieille Kalimsha en train de coudre une voile. Il marcha à sa rencontre.

— Dame Kalimsha, fit-il en ôtant sa capuche.

Elle marqua un temps d'arrêt.

— Vous ? souffla-t-elle, surprise. Ces traces noires... Que vous est-il arrivé ?

Il n'eut pas le temps de répondre qu'elle lui remit sa capuche.

— Personne ne doit vous reconnaître, Seigneur. On vous recherche.

— Je ne compte pas me cacher.

— On vous a fait du mal ?

— J'ai survécu. (Il désigna les agitateurs d'un geste du menton.) Vous n'allez pas soutenir vos ouailles ?

Comme en réponse à sa question, des contremaîtres armés de fouets – sans doute ce que le port comptait de gros bras les plus teigneux – affluèrent de toute part en direction des rebelles. Quelques-uns battirent discrètement en retraite avant leur arrivée.

— Ce n'est qu'un feu de paille. Ils ont manqué le coche...

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— Regardez-les, ils partent déjà la queue entre les jambes, dit-elle en haussant les épaules. Un jeune ouvrier a voulu quitter le chantier naval pour rejoindre les siens. Avec le futoir qui règne en ville, il voulait s'assurer que sa famille se portait bien. Évidemment, Banthor a refusé. Le jeune l'a insulté en lui disant qu'il quittait son poste, et les spadassins du maître lui sont tombés dessus. C'est celui qui est étendu, là-bas, devant l'estrade. Je ne sais même pas s'il vit encore.

Elle essuya une larme.

— Personne ne s'occupe du jeune ?

— Banthor a promis le pire au premier qui viendrait l'aider. C'est pour ça que certains ouvriers se sont emportés. (Elle sécha une autre larme et refoula sa peine, comme désabusée.) Un innocent tombé pour rien. Les ouvriers les plus révoltés se bornent à protester. Aucun d'eux n'ira plus loin. Ils ne sont qu'une minorité de braves, mais ils ne feront rien si les autres ne sont pas avec eux. Or les autres ont peur pour leurs familles. Peur pour leur solde, pour ce qui les attendra ensuite. Ils ne savent même pas ce qui se passe en ville. On prétend déjà que les Forains sont derrière tout ça. S'ils sortent vainqueurs des affrontements, les cromleks qui auront osé se révolter finiront au bout d'une corde ou sur un bûcher.

Formant une ligne face à la douzaine d'agitateurs qui vociférait encore, les contremaîtres menaçaient de châtier ceux qui ne reprendraient pas céans leur besogne.

— Je suis venu les aider à secouer leurs chaînes, dit Kroll.

Kalimsha le jaugea longuement de son œil unique.

— Ils étaient prêts à suivre un seigneur, pas un hors-la-loi. Il est trop tard, désormais.

— Il fut un temps où vous étiez plus combative.

Elle haussa les épaules.

— Il fut un temps où je croyais en vous.

Kroll accusa le coup.

— Très bien, finit-il par dire, hochant la tête, armé d'une sombre résolution. Faites comme vous voulez, je ne vais pas laisser ce jeune se vider de son sang.

— N'y allez pas, Seigneur, ils vont vous tuer ! Ou pire, vous finirez dans les geôles de Malazur !

Kroll ignora ses dernières paroles et s'engagea dans l'allée en direction de l'estrade, appuyé sur son bâton.

Il sentait peser sur lui le regard de dizaines d'ouvriers, comme un troupeau de bœufs regarde passer une caravane marchande. Qu'y avait-il vraiment, dans leur tête ? Avaient-ils seulement envie de changer les choses ? Kroll l'espérait de toutes ses forces, car sans soutien, son plan tomberait à l'eau aussi sûrement que sa tête.

Les contremaîtres attachèrent à des poteaux les cinq derniers agitateurs qui n'étaient pas rentrés à temps dans le rang, et s'en retournèrent entre les ateliers, claquant du fouet pour remettre au travail

les ouvriers distraits.

Sur l'estrade, comble de l'arrogance, Banthor et ses sbires avaient repris leur conversation comme si de rien n'était, pavoisant autour d'une table entourée de caisses et de matériel de chantier. Le crâne luisant, puissant, gras et presque aussi grand qu'un cromlek, le maître du chantier naval riait à gorge déployée, ses lèvres épaisses dégoulinant du vin que venait de lui amener une esclave manawa. À ses côtés se tenait un archer au teint hâlé, ceint d'un turban, et un homme à la peau d'ébène, au torse nu, armé d'un cimeterre. Une femme en train de chiquer tout en taillant un bout de bois au coutelas, et un blondin portant moustache et rapière complétaient le tableau des acolytes de Banthor.

Kroll marcha jusqu'au cromlek étendu à terre et l'examina. Il saignait abondamment de la tête, mais respirait encore.

Une voix impérieuse résonna depuis l'estrade.

— Retourne à ton atelier si tu tiens à la vie, lança l'homme à la peau noire, brandissant son cimeterre dans la direction du seigneur des Danker.

— Je ne suis pas un ouvrier du chantier.

— Alors, tu n'as rien à faire ici. File, avant que je te fasse fouetter.

De nouveau, Kroll ôta sa capuche.

— Tu es trop paresseux pour le faire toi-même ?

L'homme eut un temps d'arrêt. Peut-être l'avait-il reconnu. Le Danker avait beau être coupable de meurtre, il n'en restait pas moins un seigneur qui avait reçu les honneurs de Haardoth.

Banthor, lui, ne s'arrêta pas à ce détail. Enragé de voir son autorité ainsi bafouée, il envoya sa coupe de vin rouler dans l'allée et, le regard en furie, tendit vers l'importun un index menaçant.

— Tu n'aurais jamais dû mettre les pieds ici, tueur de lynx ! (Il attrapa une corde sur une caisse et la lança à sa comparse en train de chiquer.) Viconia, Gulmesh, attachez-moi ce foutu criminel. Je suis sûr qu'on pourra en tirer une belle prime.

L'homme à la peau noire et la femme au coutelas sautèrent en souplesse au bas de l'estrade. Gulmesh s'approcha le premier, glissant la pointe de son cimeterre sous la gorge du cromlek.

— Tourne-toi.

Kroll laissa tomber son bâton et referma sa main couverte de basalte autour de la lame.

Avec un sourire cruel, Gulmesh tira dessus d'un coup sec pour lui tailler les doigts et lui faire lâcher prise. En vain.

Le Danker tenait le bout du cimeterre plus fermement qu'un étau, grâce à sa peau de pierre insensible au tranchant du fer. Alors que l'homme à la peau noire tirait de plus belle, incrédule, Kroll le ramena soudain à lui d'une traction, et lui asséna un formidable coup de tête.

Gulmesh ne s'était pas encore effondré que Viconia bondit, fouguese, frappant de haut en bas avec son arme. Instinctivement, Kroll replia le bras pour se protéger. Le coutelas ripa sur le basalte avec un crissement. Son assaillante avait baissé sa garde dans sa précipitation, et il en profita pour lui percuter le ventre de son poing gauche. Viconia tomba au sol, le regard exorbité. Pliée en deux et cherchant son souffle.

L'homme au turban avait déjà bandé son arc.

— Un pas de plus, enfoiré, et je suis prêt à faire une croix sur ma prime ! s'écria Banthor.

Kroll s'immobilisa, verrouilla son regard sur l'arc et y concentra sa colère. Une flammèche apparut, juste sous les doigts du tireur. Ce dernier jura, souffla dessus ; l'instant d'après, ce fut toute

la corde qui s'embrasa. L'archer jeta son arme comme si elle s'était changée en serpent, et prit le large.

En quelques enjambées, le Danker se retrouva sur l'estrade.

Le blondin sauta au-dessus d'une caisse pour le rejoindre et se fendit, rapière en avant. Le coup atteignit Kroll au défaut de sa cuirasse de basalte et lui perça l'épaule. Il ressentit à peine la douleur, et riposta d'un crochet du gauche que le jeune bretteur évita d'une flexion du buste. Avec un temps de retard, le cromlek aperçut Banthor à la lisière de son champ de vision. Un Banthor qui courait vers lui, soulevant une caisse qui heurta Kroll de plein fouet dans le dos. Sous le choc, il s'écroula à genoux. Le blondin poussa son avantage et lui porta un coup de rapière au visage. Le cromlek esquiva par réflexe, s'en tirant avec un bout d'oreille arrachée, puis leva son poing de roche et l'abattit avec férocity sur le pied du bretteur. Ce dernier tomba à la renverse avec un cri de douleur, mais un choc sur la tête envoya Kroll rouler sur le flanc, des étoiles dansant devant ses yeux. Banthor avait troqué sa caisse contre une masse à ailettes. Alors qu'il levait son arme pour achever le cromlek, celui-ci tendit instinctivement le bras et poussa un rugissement. Jaillissant de sa paume, un tourbillon de feu frappa le maître du chantier naval en pleine face. Il lâcha sa masse, plaqua les mains sur son visage en beuglant, recula de quelques pas, paniqué, puis chuta durement de l'estrade et perdit connaissance.

Kroll se redressa, le souffle court, et tâta son crâne. La croûte de basalte avait absorbé le gros de l'impact. Le poing toujours en feu, il se tourna vers l'allée où affluaient en silence des groupes d'ouvriers. Les contremaîtres qui s'étaient avancés pour prêter main-forte à Banthor restaient figés, rongant leur frein en attendant de voir dans quel sens allait souffler le vent.

— Et maintenant ? s'écria un vieux cromlek au milieu de l'attroupement d'ouvriers.

— Il y a un jeune entre la vie et la mort, à vos pieds, et cinq des vôtres ligotés à des poteaux comme de vulgaires criminels, constata Kroll en reprenant haleine.

Kalimsha s'approcha du blessé et deux ouvriers l'aidèrent à le soulever. Pendant ce temps, l'un des agitateurs qui s'étaient défilés plus tôt entreprit de délivrer ses compagnons.

— Et *après* ? insista le vieil homme avec une virulence inattendue. Tu es fort, mais que feras-tu lorsqu'ils enverront un contingent de lynx ? Que feras-tu quand les seigneurs s'en mêleront ? Ils nous mettront aux fers. Peut-être même qu'ils brûleront certains d'entre nous pour l'exemple. (Il s'adressa à la foule.) Nous en viendrons à envier le joug de Banthor, je vous le prédis ! Livrons-le à Malazur avant qu'il ne soit trop tard !

— Il a raison, reprit une voix.

Une rumeur d'assentiment parcourut la foule.

— Pauvres fous ! rugit Kalimsha, le teint si violacé que Kroll pensa un instant qu'elle s'étranglait. Vous auriez bu la pisse de Banthor s'il l'avait exigé ! Vous n'avez donc aucune dignité ?

— Il nous ignorait quand Haardoth lui tapait dans le dos, et maintenant qu'on le recherche pour crime, il ramène les lynx droit sur nous ! rétorqua le vieux cromlek.

— C'est vrai, lança Kroll, les flammes autour de son poing s'évanouissant.

Ces trois mots firent taire la foule. Kalimsha ne fut plus que consternation.

— Je n'ai jamais pris le temps de vous écouter... J'étais trop occupé à jouer les seigneurs. Vous voulez me livrer à Malazur ? Allez-y ! (Il s'avança au bord de l'estrade, défiant du regard la foule muette.) Cela ne changera rien à ce qui vous attend. Savez-vous ce qui se passe, là-bas ?

Il pointait le doigt en direction de la foire, d'où parvenaient par intermittence les échos des tueries. Personne ne répondit.

— Sourgne, Forains et lynx ont trahi la cité. Ils ont profité du départ de l'armée pour lâcher leurs hordes de mercenaires.

— Il dit vrai. On ne parle que de ça sur les quais, affirma, essoufflé, un ouvrier qui revenait du port avec une caisse.

Kroll poursuivit, élevant le ton.

— En ce moment même, ils massacrent tout ce qui ne porte pas leurs couleurs ! J'ai assisté au conseil des seigneurs. J'ai vu Tranche-Cime de près. Pour eux, nous ne valons pas mieux que des bêtes. S'ils prennent le pouvoir, alors tu auras raison, vieil homme : vous en viendrez à regretter le règne de Banthor. Amèrement. Restez ici à vous cacher et demain, ils feront de vous des esclaves. Ils prendront vos femmes et vos enfants pour les sacrifier dans leurs rituels. Allez-vous abandonner la cité entre leurs mains sans rien faire ? Regardez-vous ! Vous êtes plusieurs centaines. C'est assez pour infléchir le cours de la bataille !

— Nous ne sommes pas des soldats ! lança une voix.

— Nous sommes plus solides que les hommes ! reprit Kroll. Plus forts ! Ils nous disent violents parce qu'ils nous craignent !

— Ils ont des armes ! protesta un autre.

— Des armes ? (Kroll eut un rire féroce et bref.) Il n'y a que ça, ici. Haches, marteaux. Ciseaux à bois. Masses, herminettes, bûches, pierres. (Il tourna son regard vers un contremaître.) Fouets.

Comme en réponse à un signal, les agitateurs que l'on avait détachés marchèrent vers les hommes pour leur arracher leurs fouets. L'un d'eux fit claquer sa lanière de cuir, menaçant quiconque oserait s'approcher. Par dizaines, les ouvriers se regroupèrent autour de lui. Il disparut derrière les silhouettes des cromleks, criant et gesticulant, et, tout teigneux et robustes qu'ils étaient, les autres contremaîtres firent profil bas, quittant le chantier en rasant les carcasses des navires.

Kroll appela dans son esprit le serpent de feu. De nouveau, les flammes voletèrent autour de son poing.

— Il est temps de noyer l'injustice dans le sang !

Il descendit de l'estrade, ramassa son bâton et prit la direction des quais. La foule s'écarta sur son passage.

Kalimsha empoigna un marteau et marcha dans ses pas.

Résolues, les fortes têtes se joignirent à eux, attrapant tout ce qui leur passait sous la main pour s'équiper. De plus en plus nombreux, les ouvriers suivirent le mouvement. Le chantier naval résonna alors d'éclats de voix guerriers, et ce fut bientôt une marée de cromleks en armes qui envahit le Port.

— Aux baraquements ! cria Raspone sur sa monture lancée au galop, serrant les dents à cause de la douleur.

L'armée de réserve était leur seul espoir. S'ils faisaient assez vite, ils avaient peut-être une chance de mobiliser les troupes avant que les insurgés n'atteignent le palais de Haardoth.

Au sortir de Moldar, ils gagnèrent le quartier des Palais et en franchirent les larges avenues en direction du sud, leur chevauchée ponctuée de *Place !* tonitruants envoyés aux badauds qui restaient pétrifiés à la vue du scornal.

Ils s'engagèrent à bride abattue dans l'allée déserte où se trouvaient les baraquements – un

bâtiment sombre aux allures de cachot gigantesque.

La rue grouillait d'individus.

Plusieurs avaient au poing des torches allumées. Tous portaient des cottes de mailles noires. Au fond, à l'autre bout de l'allée, une foule de guerriers blonds et roux s'avavançait à leur rencontre.

Raspone tira violemment sur les rênes, arrachant un hennissement douloureux à sa monture et manquant tomber de selle. La rue résonna de cris d'alerte.

Juste avant de tourner bride, il aperçut une montagne de fagots contre les portes des baraquements, le tout calé par d'épaisses barres de fer destinées à empêcher quiconque de sortir.

Un carreau siffla près de son oreille. Frappé de plusieurs traits, le cheval de Légis se cabra, envoyant son cavalier à terre. La Panthère amortit sa chute par un roulé-boulé, se rétablit dans le même élan et, sous un déluge de tirs, fila se mettre à couvert à l'angle de la rue, avec le reste du groupe.

— Ces raclures veulent enfumer la garnison ! lâcha Raspone en donnant un coup de pied dans la façade.

— Sans l'armée de réserve, nous pouvons dire adieu à Kan-Pang, dit Légis.

— On va chercher ce qui reste de Gordreg à Roquacier, et on revient ici.

— Nous n'avons même pas cent hommes à la forteresse. Ça va être une boucherie. Ils sont quatre fois plus dans la rue, et la moitié avec des arbalètes.

— Si on perd la garnison, on perd la ville. On n'a pas le choix.

Raspone tendit la main à Légis pour le prendre en selle derrière lui et ils repartirent au galop, le scornal dans leur sillage.

Appuyé sur son bâton, Kroll guidait sa troupe à travers le quartier des Palais. Des ouvriers envoyés en reconnaissance avaient fait état de groupes de mercenaires de Karsk en train de s'enfoncer vers le sud.

Il s'arrêta sur une place voisine de l'allée de la garnison, où un éclaireur vint s'entretenir avec lui à voix basse.

Le Danker se tourna vers son armée de fortune.

— Nos ennemis sont à cent pas d'ici, à deux rues de cette place. Nous allons les prendre à revers. À mon signal, nous irons tous ensemble au contact. Criez comme les bêtes qu'ils craignent, et ils trembleront devant nous !

Kroll traversa la Place comme dans un rêve, ivre d'une excitation insoupçonnée, porté par l'écho des pas de quatre cents cromleks en colère qui battaient le pavé derrière lui.

Quand il approcha de l'allée grouillante de guerriers, les premiers visages du Nord se tournèrent, surpris. Et quand il brandit son poing de flammes, poussant un cri de guerre repris par un chœur tumultueux, ce fut comme si un vent glacé soufflait sur les rangs des mercenaires.

Il partit en tête avec son bâton, mais nombreux furent ceux qui arrivèrent au contact de l'ennemi avant lui. Ébranlé par la terrible charge, le front de Karsk creva de toute part. Des guerriers s'effondrèrent sous l'impact, des os se brisèrent et les premiers cris de douleur retentirent. Quelques haches de vétérans nordiques répondirent avec hargne mais, poussés par leur avantage, les cromleks redoublèrent de fureur et repoussèrent la mêlée, fauchant leurs adversaires comme de la mauvaise

herbe. Ce fut la confusion chez l'ennemi. Des sifflets retentirent, on aboya des ordres, et les hommes du Nord se replièrent au pas de course vers le rideau de fumée qui s'échappait de la garnison aux portes enflammées.

Kroll exhorta ses troupes à pourchasser l'adversaire.

Quand il vit les premiers cromleks s'effondrer devant le mur de fumée noire, le corps hérissé de viretons, l'assaut vira au cauchemar.

Il eut beau hurler aux autres de rebrousser chemin, de fuir, il était déjà trop tard. Ses appels, couverts par le tumulte de la bataille, se perdirent dans le vide. Emportés par leur élan, les cromleks les plus braves s'étaient enfoncés trop loin dans les lignes ennemies. Il comprit avec horreur que la retraite de Karsk était concertée et que sa propre troupe était tombée dans un piège. Que derrière l'écran de fumée, une horde d'arbalétriers les attendait de pied ferme et faisait un carnage. Kroll se précipita vers les siens, criant aussi fort qu'il pouvait, à l'oreille des quelques meneurs cromleks, de se retirer.

Il y eut alors comme un flottement. Les vétérans de Karsk, qui attendaient une meilleure position, repartirent à la charge, se frayant un chemin à coups de haches. Quelques cris de panique retentirent et soudain, ce fut la débandade parmi les cromleks. Frappés dans le dos, transpercés de carreaux, ils s'écroulèrent par dizaines dans le chaos de la fuite.

Plus lent que les autres, Kroll se trouva percuté à plusieurs reprises par les fuyards. Il perdit l'équilibre, s'étala à quelques pas de l'angle de l'allée. On le piétina, on lui marcha sur le crâne. Il sentit le sol tanguer sous lui. Sa vue s'obscurcit. Sa tête pesait excessivement lourd quand il la leva pour regarder en arrière.

Il aperçut les tireurs franchir le rideau de fumée et poser un genou à terre pour cracher leurs traits mortels. Lui-même, encore trop sonné, ne parvint qu'à s'agenouiller malgré ses efforts.

Il pensa fugitivement qu'il ne pouvait en être autrement. Que les dieux le punissent pour toutes ces vies de cromleks qu'il venait de perdre par orgueil. Des ombres l'avaient déjà rejoint. Il discerna les bottes ferrées d'un guerrier. L'éclat d'une armure. L'ennemi les avait-il pris en tenaille ? L'homme leva quelque chose vers les cieux avant de l'abattre tout près de lui. Un choc retentissant martela alors le pavé, comme une herse de fer dont on aurait brisé les chaînes, et une pluie métallique crépita sur un épais pavois, le sauvant d'une mort certaine.

Doté d'une force peu commune, le guerrier le traîna par le col jusqu'à l'angle, comme un vulgaire sac d'oignons. Kroll cligna des yeux et reconnut la muselière. Derrière lui se tenaient plusieurs douzaines de Gordreg aux armures sculptées de crânes grimaçants, armés d'arcs et d'épées, un bouclier accroché dans le dos. Sur le côté, vision ahurissante, un scornal monté par Perceron se dressait fièrement.

— Hais-moi tant que tu veux mais, je t'en conjure, rappelle tes cromleks, fit Raspone. Fais-le et, par le Rugissant, j'honorerai ma promesse pour aider Ao.

Kroll en resta sans voix, l'esprit envahi de sentiments contradictoires tandis que les Gordreg lâchaient une pluie de flèches dans l'allée, avant de se rencogner aussitôt dans l'angle.

— Nos arcs vont passer l'envie à ces chiens de nous charger pendant quelques instants, reprit Raspone. (Il prononça la suite à voix basse tout en aidant le Danker à se relever.) Les pertes sont toujours un crève-cœur. Mais tes cromleks sont encore nombreux, ils ont seulement peur. Place-les derrière nous. Nous serons leur rempart avec nos boucliers et, quand nous aurons assez avancé dans la ligne ennemie avec ce qu'il me reste de Roquacier, tu pourras les lâcher sur les tireurs pour leur

rendre la monnaie de leur pièce.

La haine, la gratitude, tout se mélangeait dans l'esprit de Kroll.

Il prit une profonde inspiration et décida de mettre ses états d'âme de côté. Le Gordreg avait commis l'irréparable à Pomawok, mais il pouvait infléchir le cours de la bataille. Et, en cet instant, c'était bien tout ce qui comptait.

Sans un mot, Kroll rejoignit la foule éparse des fuyards qui s'étaient rassemblés sur la place. Il réunit les ouvriers les plus teigneux encore en vie, et leur répéta les paroles de Raspone. Le bruit que le héros de Kan-Pang et qu'un scornal allaient marcher en tête se répandit bientôt comme une traînée de poudre.

Des exclamations revanchardes fusèrent. Les rebelles de la première heure reprirent à grandes enjambées le chemin de la garnison, et la masse entière se mit finalement en branle.

Au signal de Raspone, les Gordreg lâchèrent une nouvelle volée de flèches dans l'allée, puis troquèrent en un éclair leur arc contre leur bouclier. Abritée derrière une muraille de pavois, la masse de guerriers en armure noire entonna alors un chant de guerre et s'engagea en un ensemble parfait dans l'allée de la garnison, une horde de cromleks vindicatifs sur ses talons.

Ryniver reprit conscience avec la désagréable impression d'avoir pris la place de Galdo sous la folscène.

Elle se trouvait dans une tente portant les armoiries de Heaumenut, les poignets attachés aux accoudoirs d'un fauteuil, les pieds ligotés entre eux et un goût de sang dans la bouche. On l'avait frappée à coups de poings pour la réveiller.

Debout devant elle, Lysandrin tirait sur son gant de cuir vert maculé de sang, pour le rajuster.

— Bien reposée ?

Il la détailla de la tête aux pieds avec son regard de reptile.

Elle compta trois hommes en plus du Veilleur : trois lynx portant la cape bleu nuit des officiers, avec, en bandoulière, de lourdes arbalètes à répétition. Ses liens étaient solides, mais elle aperçut une craquelure dans l'accoudoir de gauche, comme si un prisonnier avant elle s'était déjà débattu comme un forcené.

— Fascinant, poursuivit-il. Tes plaies se sont déjà refermées. Un don unique ! Et pourtant, quel gâchis ! Tout ça pour jouer les traîtresses de bas étage et t'acoquiner avec une misérable mioche et un vaurien de bouffon. Mais tu sais, au fond, aujourd'hui ton petit don me réjouit : le plaisir n'en durera que plus longtemps.

— C'est ça, fais durer. Comme ça, j'aurai la satisfaction de voir ta gueule quand les Gordreg viendront sous la tente.

— Les Gordreg ? Navré de te décevoir, mais ce nom appartient déjà au passé.

— Tu vends bien vite la peau de l'ours.

— À vrai dire, non. J'ai bien peur que Wolfan et Raspone ne soient plus de ce monde, victimes d'un spectacle à couper le souffle. Quant à l'armée de réserve, nos troupes sont en train d'enfumer leur garnison comme un vulgaire terrier.

— Foutaises !

— Peu importe que tu me croie ou pas, je ne t'ai pas amenée ici pour discuter le bout de gras.

— Hé quoi ? Des couilles te sont poussées et tu comptes te mesurer à moi en combat singulier ?

— Tes idéaux de bravoure sont pathétiques. Tu te crois une guerrière, n'est-ce pas ? Détrompe-toi. Ici, sous cette tente, je vais te retailler. Je vais t'arracher ton déguisement sauvage morceau après morceau, jusqu'à ce que tout le monde ici voie la petite fille pleurnicharde que tu as toujours voulu cacher.

Elle cracha un jet sanguinolent sur les bottes de cuir vert. Lysandrin la gifla à la volée.

— Tu oublies les bonnes manières, Ryn. Un dogue, un vulgaire dogue, voilà tout ce que tu es. Et à ton avis, comment fait-on pour mater un dogue ? (Il empoigna une tenaille sur une tablette jonchée d'instruments de torture, et l'invita d'un geste à donner une réponse.) Tu ne sais pas ? On lui enlève les crocs.

Il claqua des doigts. Deux officiers l'empêchèrent de se débattre, le troisième lui enfourna un mors entre les dents et lui écarta les lèvres.

Lysandrin ouvrit sa tenaille, et une canine ensanglantée alla rejoindre sa sœur dans un plateau de fer posé sur la table de torture.

— On va se garder les autres pour tout à l'heure, commenta-t-il avec une petite tape sur l'épaule de Ryniver.

Avec le mors dans la bouche, elle s'était mise à souffler comme un bœuf. Le sang ruisselait en filets sur son menton et gouttait sur le col de son double manteau. Sa mâchoire déchirée était en feu et la douleur la lancinait dans tout le crâne.

Un des officiers décrocha son mors et un flot de bave rouge s'échappa de ses lèvres.

Elle s'était démenée tant qu'elle avait pu pendant qu'on la maintenait, tirant de toutes ses forces sur l'accoudoir branlant. Le bois avait un peu bougé, mais il fallait encore appuyer un grand coup dessus pour le faire céder. Pour ça, elle devait remonter sur le fauteuil ses pieds ligotés, et pousser de toutes ses forces du côté gauche. Elle n'aurait droit qu'à une seule tentative, et, même si elle réussissait, elle serait loin d'être tirée d'affaire. Sauf qu'ils étaient tous autour d'elle et qu'elle était forcée d'attendre un meilleur moment. Un moment qui n'arriverait peut-être jamais.

Lysandrin la dévisagea avant de grimacer.

— Entre nous, tu sais, j'ai contemplé des minois plus agréables.

— T'inquiète, enfoiré. La séduction, ça n'a jamais été mon truc.

— Voilà bien une remarque de bouffon. Il semblerait que ta fréquentation du le vaurien t'ait laissé quelques séquelles.

— Un bouffon qui s'est bien foutu de ta gueule, Veilleur de folscène.

De rage, Lysandrin attrapa un coutelas sur la table et, le poing tremblant, se retint au dernier moment de frapper Ryniver au visage. Il inspira calmement avant de reposer l'arme.

— Je suis loin d'en avoir terminé avec toi. Tu n'as pas idée de...

Il fut interrompu par un lynx qui venait de faire irruption sous la tente.

Le milicien paraissait complètement désorienté. Il avait cet air hagard qu'ont les hommes lorsqu'ils sont confrontés à l'inconnu.

— Dehors... Nos hommes vont se faire massacrer !

— Calme-toi. De quoi est-ce que tu parles ?

— C'est un démon ! Il a une... une aile brillante qui lui sert de faux, et une griffe qui déchire la maille !

— Ce gros lion à tête de vieillard fait encore des siennes ?

— C'est autre chose, c'est...

On entendit dehors des exclamations accompagnées du chant de l'acier.

C'était le moment où jamais pour tenter sa chance !

Ryniver prit appui sur ses coudes et, l'instant d'après, leva ses pieds ligotés, se déhancha à se tordre le bassin et les cala brusquement sur l'accoudoir, donnant tout ce qu'elle avait dans les cuisses. Le bois céda avec un craquement interminable, attirant inmanquablement l'attention des occupants de la tente. Mais son bras gauche était libre. Elle tenta aussitôt de détacher l'autre, la main tremblante, ses gestes alourdis par l'accoudoir toujours attaché à son poignet.

Plus prompt à réagir que ses camarades, un des officiers se rua vers elle. Alors qu'il se penchait pour la maîtriser, elle lui balança son bras en pleine face, lui brisant le nez avec le bois de l'accoudoir, et s'acharna de nouveau à défaire ses liens.

Mais les autres officiers l'assaillaient déjà. On l'immobilisa, on lui passa un coude sous la gorge, et sa tentative d'évasion tourna court. Échauffé par l'épisode, Lysandrin poussa du pied une caisse à côté de l'accoudoir arraché, et ordonna à l'officier au nez brisé de plaquer la main de Ryniver dessus. Puis, levant bien haut son coutelas, il la cloua d'un seul coup sur le couvercle de bois.

Prise au dépourvu, Ryniver laissa échapper un cri et faillit tourner de l'œil. Elle ravala ses plaintes aussi vite qu'elle put, étouffant des gémissements entre ses dents meurtries, haletante, obsédée par ce besoin viscéral qu'elle avait de cacher sa souffrance pour mieux tenir tête.

— Maître Veilleur ? insista le lynx apeuré, jetant des coups d'œil nerveux en direction de l'entrée de la tente.

— Vous deux, allez faire tâter à cet animal de vos carreaux empoisonnés. Toi, tu restes avec moi, ordonna Lysandrin.

Épaulant leurs arbalètes à répétition, deux des officiers sortirent de la tente en compagnie du lynx. Dehors, de plus en plus proches, les éclats de voix s'étaient multipliés et l'acier claquait à une vitesse étourdissante.

— Et maintenant, petite fille ? J'abrège tes souffrances, ou on poursuit le calvaire ?

Fils de pute.

— Parce que tu avais commencé ? lança Ryniver en le défiant du regard.

Lysandrin s'assit avec nonchalance sur le rebord de la table de torture.

— Tu as la langue bien pendue. Un peu trop, même. Par chance, j'ai ici de quoi remédier définitivement à cet inconvénient.

Ryniver s'efforça de ne plus écouter ses paroles. Le cœur battant, elle se répéta mentalement qu'il ne fallait pas qu'elle cède et qu'elle devait rester forte. Des tortures, elle en avait déjà infligé à d'autres. C'était sa pénitence et elle ne devait rien lâcher. Se battre jusqu'au bout. Surtout, ne pas lui donner ce qu'il cherchait.

Ne pas crier. Ne pas pleurer.

Lysandrin reprit sa tenaille rougie de sang.

— Fais-moi donc voir cette langue de vipère, dit-il au dernier officier présent.

Avec un zèle féroce, ce dernier écrasa ses pouces dans les joues de la prisonnière, pour l'obliger

à ouvrir la bouche. Puis il tira sur la langue, centimètre après centimètre.

Et, subitement, il suspendit son geste, comme intrigué.

Lysandrin tourna lentement son regard vers la sortie. À l'extérieur, soudain, tout n'était plus que silence. Aucune voix, aucun son ne trahissait plus la présence de la troupe de lynx qui s'était tenue en faction toute la journée à deux pas de là.

Alors, des pas heurtés approchèrent, traînants, et un des officiers s'effondra à peine entré. Lysandrin tira sa rapière et sa dague. Une femme fit son apparition et s'avança sous la tente, sans faire un bruit. Ses cheveux noirs étaient en bataille, son front couvert de mèches folles. Sa peau avait le grain doré de celle des manawas, avec un teint plus clair, pâle comme l'aube. Elle tenait contre elle comme une aile de métal repliée, une immense aile d'ange couverte d'éraflures, qui la cachait à moitié.

Les traits insondables, elle marcha vers le Veilleur.

— Tire, dit simplement Lysandrin.

L'officier épaula son arbalète à répétition en toute hâte. L'intruse fondit vers lui alors qu'il appuyait sur la détente. Deux coups, ce fut tout ce qu'il put tirer, même en reculant. Et, à chaque fois, la manawa dévia les carreaux de son aile de métal, avant de la déplier, d'un revers fugitif, pour trancher la gorge du lynx.

Mais au moment où elle se retournait, le Veilleur, qui s'était approché par-derrière, la frappa en plein cœur, enfonçant sa lame jusqu'à la faire ressortir dans le dos de la femme.

— Ça fait tout drôle, pas vrai ? siffla-t-il avec un sourire.

Elle le fixa avec intensité, cligna les paupières.

— Je suis Leen. Et je suis déjà morte.

Avec une vivacité animale, elle lui plongea sa double griffe à la base du cou. Incrédule, Lysandrin recula gauchement, tentant de contenir le flot de sang qui jaillissait de sa gorge. S'effondra, rampa vers la sortie et, lâchant un dernier gargouillis ténu, s'immobilisa.

La manawa se détourna de sa victime et s'approcha de Ryniver.

Un frisson glacé remonta tout le long de l'échine de la prisonnière.

Elle était la prochaine, tous ses sens en alerte le lui criaient. Prise de panique, elle se pencha vers la caisse, referma ses mâchoires douloureuses sur la garde du coutelas et tira dessus à s'en briser les autres dents. La lame vint, petit à petit, entaillant sa chair dans l'autre sens. D'un dernier coup, sec et cuisant, elle libéra sa main, ouvrit la bouche pour laisser choir le coutelas et referma ses doigts dessus comme elle put.

À peine l'arme fut-elle dans sa paume crevée que la manawa parvint à ses côtés.

Doucement, tout doucement, Leen posa ses mains autour du poing blessé. Elle en retira le coutelas, sans effort. Le lâcha par terre. Et du bout de ses griffes de métal, rapide, précise, elle trancha les liens qui entravaient Ryniver. De près, le visage de la manawa était livide, ses yeux cernés de crevasses, et un sang noir et épais couvrait son corps percé et entaillé. Était-elle un de ces possédés asservis au kriss infernal ? Qu'était cette créature ?

— Qui êtes-vous ? demanda la guerrière à voix haute.

La femme mystérieuse la dévisagea d'un air indéfinissable, chaos de tendresse et d'incompréhension. Puis se détourna, caressant de la pointe de son aile d'ange l'épaule de Ryniver – par mégarde ? Sans faire de bruit, elle quitta la tente à la manière d'un songe évanescent.

Cette fois, de soulagement, les larmes que la guerrière avait ravalées jusqu'à la nausée

s'échappèrent. Cela ne dura qu'un instant, le temps de se remémorer les paroles de Lysandrin.

S'il avait dit vrai, l'armée de réserve était en péril. Alors Ryniver se leva, banda sa main blessée, récupéra ses armes dans un coin de la tente. Elle glissa l'une de ses épées dans son fourreau, garda l'autre au poing, et ramassa au passage un bouclier pour son bras gauche, avant de sortir. Dehors, les cadavres d'une vingtaine de lynx gisaient autour de la tente.

Elle contempla un instant la silhouette de la manawa qui s'éloignait d'un pas égal vers le Port, prit une inspiration et s'élança au pas de course en direction des barraquements de l'armée de réserve.

Le combat faisait rage dans l'allée de la garnison.

Le bâtiment vomissait de lourdes volutes de fumée noire par ses rares ouvertures, ce qui laissait présager le pire pour ses occupants. Ça et là, Ryniver distingua des soldats qui tentaient leur chance par les fenêtres, mais les téméraires faisaient une cible de choix pour les lynx et basculaient inmanquablement dans le vide, criblés de carreaux.

Elle pressa l'allure, ignorant la douleur qui lui enfonçait des pointes dans les gencives à chaque foulée. Au-delà de la masse des cromleks, elle distinguait les armures noires de Roquacier derrière la rangée de boucliers. Les Gordreg tâchaient de tenir leur position. Une tête au-dessus de la mêlée, Raspone était là, en vie, féroce, taillant de gauche et de droite dans les rangs Karsk.

Ryniver sentit une terrible colère lui monter du fond des tripes. Emplie d'une fureur soudaine, elle se fraya un chemin jusqu'à son père, à coups d'épaules, et s'engagea de force à ses côtés, bousculant Légis au passage.

Raspone tressaillit en l'apercevant. Ses yeux s'écarquillèrent de stupeur. Un mercenaire profita de son hésitation pour prendre appui sur le pavois et tenter une attaque en traître. Lançant un regard haineux à son père, Ryniver intercepta l'homme en plein élan, d'un coup d'épée dans la poitrine.

— Va-t'en d'ici ! tonna le héros sous sa muselière.

Il la repoussa sans ménagement et se mit à frapper comme un sourd sur la ligne adverse, défonçant un crâne, tranchant un bras, perdant toute retenue. Une lame passa sous sa garde et claqua sur son épaulière, une pique se fraya un chemin entre les boucliers, crissa sur l'acier et perfora sa braconnière, lui entaillant la cuisse. Ryniver revint à la charge, s'exposant plus que de raison pour atteindre le piquier, auquel elle coupa la main. Un mercenaire hirsute contre-attaqua d'un coup de hache, et cette fois ce fut Raspone qui prêta main forte à sa fille, bloquant l'arme de son adversaire contre son pavois et lui déchiquetant le visage en retour.

Il venait à peine de riposter qu'il tourna le dos à la mêlée, plaqua son gantelet sous le menton de Ryniver et la força à reculer. Elle s'agrippa comme elle put à son bras, s'arc-bouta, mais la puissance de son père surpassait la sienne et elle ne fut pas longue à céder d'un premier pas.

Un coup de masse dans les reins obligea Raspone à lâcher prise. Il fit volte-face et frappa de sa hache à la volée, ratant de peu son ennemi et brisant au hasard l'épée d'un autre.

Légis le frappa sur son pavois pour attirer son attention.

— Tu es prêt à mettre en jeu notre défense ? Oublie-la, maintenant ! hurla-t-il pour couvrir la mêlée.

— Je ne perdrai pas une deuxième fille ! vociféra Raspone, sa voix de stentor se fêlant à demi.

Ryniver resta interdite.

Les hommes se battaient tout autour d'elle, acharnés, et, l'espace d'un instant, abasourdie par ces mots, elle ne perçut plus rien du tumulte.

Elle était donc là, l'humble vérité que le héros, muselé par l'orgueil, n'avait jamais osé lâcher ? Cette vérité qui, par une ironie cruelle, lui avait forgé un destin de souffrance ? Nulle haine, au bout du compte. Juste la peur d'un père pour sa fille...

Perceron avait raison, la vie était une farce.

— Tir à gauche ! cria brusquement Raspone, s'élançant vers elle.

Ryniver leva instinctivement son bouclier. La pointe d'un trait d'arbalète en transperça le fer, jaillissant à un pouce de son avant-bras.

Ses tresses voletant autour de son visage, Légis pivota et propulsa un javelot dans les airs. Un tireur s'écroula et elle vit un scornal courir sur les toits, s'élancer vers un autre arbalétrier qui tentait de prendre la fuite. Elle crut reconnaître le vaurien perché sur la bête. Le spectacle était insolite, saisissant, et si inespéré qu'elle en conçut tout soudain un regain de bravoure. L'écu en avant, elle se planta aux côtés de Raspone.

— Contente-toi de couvrir mes arrières. Je suis ici pour me battre, pas pour mourir.

Il la fixa avec intensité, la pupille vacillante, et finit par détourner le regard, reportant son attention sur la mêlée.

— Forme le rang, Gordreg.

— À tes ordres, lança Ryniver.

— La ligne ne tiendra plus très longtemps, lança Légis.

— Il faut mettre tout ce qu'on a, dit Raspone. À mon signal, on pousse tous ensemble.

Il se campa sur ses deux jambes, rectifia la position de son pavois. Et se rua au contact dans une charge terrible.

— Avec moi, cromleks ! Poussez !

La ligne fit bloc de concert. Les guerriers en armure noire poussèrent sur leurs appuis, serrant les dents.

— Poussez !

Conjuguée au poids des cromleks, la muraille de fer gagna quelques pas vacillants sur la ligne de Karsk.

— POUSSSSSEEEEEZ !

Plusieurs guerriers furent soulevés de terre, pris dans l'étau. L'ennemi recula encore vers les portes de la garnison, mais le nombre fit la différence et le rapport de forces s'équilibra à mi-parcours.

— Il faut briser leur unité. Légis, appelle-moi Kroll !

La Panthère ne fut pas longue à revenir avec le seigneur dont la main s'ourlait de flammes.

— Ton feu, tu peux faire mieux que ça ? demanda Raspone.

— Pourquoi ?

— Il nous faut une diversion. De quoi mener une percée avec mes guerriers pendant que tes cromleks pousseront jusqu'à la garnison sur le flanc gauche. Tout ce qu'on aura à faire, c'est tenir le temps de quelques battements de cœur.

Kroll prit une inspiration, plongea son regard dans l'incendie qui ravageait les portes de la garnison et posa son poing enflammé contre son front. La colère déforma ses traits, ses lèvres

s'étirèrent sur un cri silencieux. Il tendit les bras, l'échine courbée, un tourbillon de feu s'élargissant à vue d'œil autour de ses pognes.

Ryniver écarta au dernier moment un guerrier placé sur la trajectoire, et le cromlek libéra un torrent flamboyant qui embrasa le camp adverse, sur vingt pas.

— Légis, tour d'archers sur le flanc droit ! Fantassins, avec moi ! Cromleks... poussez ! Par le RUGISSSSAAANT ! explosa Raspone, les yeux exorbités de furie.

La Panthère aboya des ordres. Aussitôt, trente guerriers superposèrent leurs boucliers, par paires. Une quinzaine d'archers se hissèrent sur les marchepieds de fortune au-dessus de la mêlée, et concentrèrent leurs tirs sur la première ligne adverse du flanc gauche, ébranlée de conserve par la charge cromlek.

Kroll s'effondra à genoux, vidé de ses forces, et Raspone, quarante Gordreg dans son sillage, se rua dans la brèche jonchée de mercenaires brûlés qui fendait à présent la marée ennemie.

Tenir quelques battements de cœur, se répéta mentalement Ryniver.

De part et d'autre, pareils aux mâchoires d'une hydre aux têtes innombrables, les murs de guerriers Karsk se refermèrent sur eux.

La guerrière se retrouva dos à dos avec son père, jambes fléchies pour mieux se couvrir de son bouclier. Les premiers coups frappèrent, d'abord épars. Puis ce fut la grêle d'acier.

Pas de précision, pas de tactique. Juste l'instinct. Endurer ces chocs sourds qui mettaient bras et tympan au supplice. Tenir la position dans la tempête. Trancher, percer le moindre quartier de viande qui passait assez près, repousser le métal et tenir, tenir ce bouclier qui lui semblait plus lourd après chaque coup encaissé, tenir malgré la douleur qui lui vrillait la main, cette pointe de pique qui lui entailla le bassin, ce manche de hache qui lui défonça l'arcade sourcilière, et ce sang qui lui brouilla la vue mais qu'elle n'avait pas le temps d'essuyer.

Une clameur emplit soudain l'allée.

Les coups finirent par s'espacer et Ryniver osa risquer un regard vers le front. Les cromleks n'étaient plus qu'à quelques pas de la garnison. Derrière eux, fièrement campé sur son destrier, le seigneur gardien en personne avançait au pas, revêtu de son armure majestueuse, encadré par sa garde d'honneur et suivi du scornal.

Dans son dos, Ryniver sentit distinctement plusieurs chocs, suivis d'un hurlement d'acier tordu. Un grognement étouffé, puis un gémissement auquel répondirent des cris enragés d'hommes du Nord. Raspone vacilla. Son talon heurta le mollet de sa fille et elle comprit qu'il titubait. Elle fit volte-face pour voler à son secours. Le pavois de Raspone gisait à terre, en pièces. Bosselée, son armure était en piteux état. Il avait la tête en sang et un piquier lui transperçait le flanc de part en part. L'homme appuyait de tout son poids sur la hampe, pour immobiliser le Gordreg et le forcer à ployer le genou, pendant qu'un mercenaire de Karsk se démenait à coups de hache sur la cuirasse de Raspone.

Ryniver percuta le visage du Nordique d'un coup de bouclier, lui ouvrit la gorge d'un revers d'épée et enfonça sa lame dans le ventre du piquier.

— Tire d'un coup sec, murmura Raspone, désignant la hampe du menton.

Les mains tremblantes, la guerrière essuya le sang qui lui brouillait la vue, prit une inspiration et s'exécuta.

Au loin, encadré par ses hommes, Haardoth brandissait une main face au brasier, doigts écartés, faisant ondoyer une nappe d'énergie bleutée devant laquelle s'évanouirent bientôt les flammes. Puis il marmonna des mots de pouvoir, leva les bras vers les cieux, et l'air tourbillonna alors au-dessus

de lui, de plus en plus vite, chassant peu à peu la fumée, en même temps que les troupes de la garnison se déversaient dans l'allée, archers, fantassins, le visage enturbanné d'étoffes noircies de fumée.

Les chefs de Karsk hurlèrent à leurs hommes de battre en retraite, et la marée ennemie reflua bientôt dans les rues de la cité noire. C'était loin d'être terminé, Ryniver le savait. L'adversaire se retrancherait ailleurs, les affrontements dégénéreraient en guérillas meurtrières...

Pour autant, ils venaient de remporter une bataille capitale.

Raspone, assis, riait, aussi blême que feu Wolfan. Son armure pleurait du sang sur son torse et ses cuissardes, et lui riait à gorge déployée, enivré par la victoire. Une hilarité folle.

Ryniver le débarrassa de sa cuirasse, déchira un pan de son manteau et confectionna un garrot pour contenir l'hémorragie.

— Tu tiendras le coup ? demanda-t-elle.

— La Fossoyeuse attendra.

— Tu as perdu beaucoup de sang...

— Aide-moi à me relever, je vois le seigneur gardien qui arrive.

Accompagné de sa garde d'honneur, de Kroll et du scornal, Haardoth les rejoignit, sa longue cape rouge enroulée autour de son bras.

— Le héros a encore frappé, déclara-t-il, appréciateur.

Raspone tenait à peine debout contre l'épaule de Ryniver. Un guérisseur accourut pour lui faire boire un philtre.

— Le conflit va s'enliser si nous ne leur portons pas le coup de grâce. Faites tomber Tranche-Cime, et les troupes ennemies rendront les armes, articula péniblement le Gordreg.

— Vous avez raison. C'est impératif, général. Mais si Valthar disait vrai à propos du kriss, il nous faut aussi rejoindre l'armée au plus vite, avant que le pire n'advienne.

— Je me charge de Tranche-Cime, annonça Kroll avec fermeté.

Haardoth acquiesça et se tourna vers le scornal.

— D'Oustreval, combien cette créature peut-elle transporter de personnes ?

Perceron se gratta la tête.

— C'est que je ne suis pas sûr qu'elle obéisse à quelqu'un d'autre que moi.

— Alors, vous ferez partie du voyage. (Le comédien se décomposa.) Alors, combien ?

— Quatre.

— C'est peu face à ce qui vous attend peut-être là-bas, souligna Raspone.

— Le scornal est de loin ce que nous avons de plus rapide, rétorqua Haardoth. Chaque instant compte. Si nous arrivons à temps, là-bas nous aurons l'armée avec nous contre une poignée de traîtres.

— Et si vous arrivez trop tard ?

— Envoyez cent guerriers de plus, au nord, sur nos traces. Si l'armée n'est plus, nous attendrons les renforts avant de châtier les félons. Raspone, vous resterez ici avec la garnison. Inutile de discuter, vous tenez à peine debout. Je prendrai vos deux meilleurs hommes.

— Légis est le plus expérimenté. Et...

— Je suis en état, le coupa sa fille, cherchant son regard.

Raspone marqua un temps d'arrêt, les traits crispés.

Il lui en coûtait, manifestement, de finir sa phrase.

— Et Ryniver, marmonna-t-il sous sa muselière.

DÉLIVRANCE

Nibélune se brossait si fort les cheveux devant son miroir qu'elle se les arracha bientôt par touffes, le regard perdu.

Il fallut les larmes coulant sur ses joues pour qu'elle prît conscience du mal qu'elle s'infligeait. Elle posa alors la brosse sur le secrétaire, tout près du stylet au manche en corne torsadé qui lui servait de coupe-papier.

— *Va te farder et arrange-moi cette coiffure. je veux que tu sois parfaite pour le banquet.*

Voilà les premiers mots que son père lui avait soufflés la veille, sitôt de retour à Tranche-Cime, juste après avoir abruti Ao de brisâme pour ensuite l'expédier au cachot. Sa poupée de fille se devait d'être bien sage, de faire bonne figure devant la famille Sourgne réunie au complet afin de célébrer le résultat du vote. Le conseil avait été un enfer, la jeune Naïme était en péril, et pourtant Nibélune s'était exécutée, mécanique, l'esprit vide, soumise par la pesanteur de l'habitude, jouant son rôle à la perfection lors du repas.

Elle n'avait pas trouvé le sommeil, cette nuit, hantée par l'image d'Ao et par une terrible question : sans son amante, aurait-elle encore la force d'endurer cette vie de pantomime ? Depuis le matin, enfermée dans sa chambre, le goût de l'amertume ne l'avait pas quittée.

Tout ce qu'elle voyait dans le miroir, sous les artifices du maquillage, c'était le reflet d'un être creux et servile. Le reflet d'un pantin. L'envie l'effleura de céder à un coup de folie, de se tailler les cheveux à la diable pour atteindre son père, lui faire perdre son insupportable sang-froid.

À la place, de rage, elle attrapa le stylet et fit crisser la pointe sur la surface du verre, jusqu'à briser sa propre image.

Puis elle glissa le coupe-papier dans sa manche et quitta précipitamment sa chambre, traversa les corridors où soufflaient les vents démentiels qui hantaient le pic, marchant droit vers le laboratoire de son père.

Elle l'y trouva en plein travail.

— Tu es donc, finalement, sortie d'un ton terrier, dit-il d'une voix morne, versant un liquide laiteux dans une cornue.

À en juger par l'odeur d'amande amère, il préparait une potion de brisâme particulièrement concentrée.

— Un excès de drogue pourrait diminuer Ao de manière permanente, commença-t-elle.

— Tu es venue m'enseigner l'art des potions ?

— Non, Père. Je suis venu te dire que la Naïme peut nous être utile.

Raven tiqua.

— Celle que tu appelles la sauvageonne ?

— Elle est plus que cela, Père. Du sang de sorcier coule dans ses veines.

— Sorcière ou pas, ta protégée fait partie du camp des traîtres.

— Valthar l'a manipulée, elle ne savait rien.

— C'est *elle* qui t'a manipulée ! répliqua sèchement Raven. La garce t'a charmée comme une

vulgaire courtisane et tu n'y as vu que tu feu. Même reléguée au fond d'un trou obscur, droguée, à baver plus copieusement qu'un vieillard sénile, elle a toujours l'ascendant sur toi.

— Je peux la contrôler.

— Tu ne peux rien ! Trêve de mensonges, Mélusine a assisté à notre petite conversation, à ton insu. Son talent pour démêler le vrai du faux a fait des merveilles.

Nibélune fit appel à tout son sang-froid pour ne pas accuser le coup.

— J'ignore ce qu'elle a pu te dire. Je sais seulement que Mélusine est prête à tout pour prendre ma place, y compris mentir.

— Tu te trompes. Sa servilité n'a d'égale que sa loyauté à mon égard. La vérité, c'est que tu as cherché à me cacher les pouvoirs de la Naïme ainsi que tes sentiments envers elle. Et comme si cela ne suffisait pas, tu t'es fourvoyée sur l'intention de vote des Danker. Cette petite histoire aurait pu nous coûter excessivement cher.

Nibélune resta muette.

Elle en avait vu des Sourgne faillir à leur devoir, avant de tomber dans la toile de son père pour connaître une fin atroce, et voilà précisément qu'elle se retrouvait à leur place.

— N'aie crainte, dit Raven sans pour autant se départir de son air sévère. Tu es ma fille, je suis prêt à te pardonner ces écarts. (Il interrompit sa tâche et s'essuya consciencieusement les mains.) Tout cela est arrivé par la faute de la Naïme. Elle seule mérite d'être châtiée.

Le métal froid du stylet au creux de son bras parut soudain glacé à Nibélune.

— Laisse-lui une chance, implora-t-elle.

— Délicat. Les accusations de Valthar au conseil ont mis Malazur sur les nerfs, et il veut la soumettre à la question pour en faire un exemple.

— Il va la mettre en pièces ! lâcha-t-elle, horrifiée.

— Elle fait partie du camp adverse.

— Elle est innocente... Empêche-le, père, je t'en conjure. Fais-le pour moi ! Je serai reconnaissante.

Elle voulut se maudire d'avoir prononcé ces mots, mais il était trop tard pour faire machine arrière.

Raven observa un long silence, aussi froid qu'un serpent.

— Je ne vois guère qu'un moyen.

— Lequel ?

— Demander à Malazur de gracier ta sauvageonne serait un coup d'épée dans l'eau. Non, il faudrait s'y prendre autrement. La solution serait de l'exiler en cachette, et de faire croire à sa mort. Je pourrais prétexter qu'elle a été victime d'une de tes crises et qu'elle est tombée du haut du pic. Mais je dois aussi m'assurer que Malazur n'apprenne jamais la vérité.

— J'y veillerai personnellement.

— J'en suis convaincu, mais je crains que ce ne soit insuffisant. Pour en être vraiment certain, il faudrait que jamais personne ne puisse la reconnaître.

— Qu'as-tu en tête, au juste ? demanda Nibélune, mi-perplexe, mi-inquiète.

— Un philtre d'altération.

Raven prit un flacon en plomb sur une étagère, le posa sur sa table d'alchimiste, et poursuivit :

— Une potion dont très peu de monde connaît l'existence. Les effets sont définitifs, et plutôt aléatoires. Le corps subit des changements instantanés et radicaux qui affectent l'apparence. La

pigmentation, la couleur des cheveux, leur texture. La voix. La couleur des iris peut virer à des teintes jaunâtres ou boueuses, mais voilà au moins un aspect dont Ao n'aura pas à souffrir.

Le prix à payer était élevé, beaucoup trop élevé aux yeux de Nibélune. Mais, en cet instant, elle était prête à tout pour sauver la Naïme des griffes de Malazur, y compris faire croire à son père qu'elle acceptait sa proposition, le temps de trouver une échappatoire.

— S'il n'y a pas d'autre solution... commença-t-elle, tendant une main vers le philtre.

Raven éloigna le flacon.

— À vrai dire, j'hésite encore à te le donner.

— Pourquoi ?

— C'est une décision qui n'est pas sans conséquence. Une part de moi serait prête à prendre le risque, mais tu t'es montrée si distante, ces derniers temps...

Il alla fermer la porte du laboratoire et vint se planter devant elle, effleurant sa joue du revers des doigts avant de les laisser descendre le long de son menton puis de sa gorge.

— Je ne demande qu'une petite marque d'affection, rien de plus. Personne ne viendra nous déranger...

Mais Nibélune ne voulait pas. Ne voulait plus.

Un *non* douloureux lui échappa.

Elle secoua la tête. Et recommença, encore et encore, signifiant tout son refus, son dégoût, sa révolte, à celui auquel elle avait toujours obéi.

Et ce faisant, lentement, elle tira le stylet de sa manche et en plaça le tranchant sur son poignet.

Raven utilisa aussitôt son pouvoir et l'obligea à le lâcher.

— Livre-leur Ao et je recommencerai sitôt que tu auras le dos tourné, souffla Nibélune, sa main tordue par la force mentale de son père.

— Tu reprendras bientôt tes esprits. D'ici là, des gardes affectés jour et nuit à ta surveillance t'en empêcheront.

— D'ici là, la maison Sourgne au complet sera informée de ce que tu m'obliges à faire en échange de certain remède !

Il esquissa un sourire dépourvu de douceur.

— Toute notre famille sait que ton esprit est malade. Ils me plaindront d'avoir une fille qui invente pareilles histoires.

— Nous verrons bien ce qu'ils en penseront lorsque j'aurai usé de mon charme sur eux. Quant à toi, tu n'obtiendras plus jamais rien de moi !

Raven perdit alors son calme souverain.

Il envoya voler à travers la pièce une pile de livres qui se trouvait sur un guéridon, et commença à ôter son ceinturon.

— Maintenant, il suffit. Ce que je veux, je le prends. Tourne-toi !

Et pivota contre son gré, mue par la seule volonté de son père.

Le dégoût, cette vieille sangsue qui lui rampait au creux de l'estomac chaque fois qu'il abusait d'elle, elle avait cru l'appriivoiser, avec le temps. D'habitude, elle n'avait qu'à fermer les yeux, attendre, supporter ces quelques instants d'inconfort en écoutant les plaintes murmurées par les vents, pleine de cette mollesse coupable qui la rongait de l'intérieur.

Mais jusqu'ici, Raven n'avait jamais usé de son pouvoir sur elle, et elle en conçut une telle humiliation que, cette fois, elle se surprit à souhaiter la mort de son père.

— Quand j'en aurai fini avec toi, tu pourras repartir avec ton philtre.

La force mentale l'obligea à se pencher, à s'agenouiller, puis à coller sa joue par terre.

Nibélune n'était plus qu'instinct.

Lorsqu'elle l'entendit ôter ses vêtements, elle sentit la pression se relâcher sur son dos – l'espace d'un battement de cœur, peut-être deux. Sans même réfléchir, elle referma sa main sur l'un des livres tombés près d'elle, et, d'un seul geste, se retourna en frappant au jugé.

Elle atteignit son père en pleine tempe.

Raven bascula en arrière, son crâne heurta l'établi et il glissa au sol, immobile.

Nibélune demeura un instant stupéfaite, le livre à la main, puis la peur l'aiguillonna, et un irrépressible besoin de fuir s'imposa. De fuir loin, très loin avec Ao. Le plus loin possible de ce lieu de cauchemar.

En toute hâte, elle attrapa une besace posée dans un coin et y fourra ce qui passait à sa portée : un antidote contre la brisâme, un puissant philtre de guérison, et même la potion d'altération qui se trouvait sur l'établi. Elle ramassa ensuite sa dague, fila vers sa chambre pour y récupérer le flacon d'argent qui contenait le remède contre ses crises, et prit en courant le chemin des geôles.

LA TEMPÊTE

Par l'Exaltée, réveille-toi...

Ils seront là...

D'un instant...

La voix de Nibélune l'appelait par bribes. Paniquée, suppliante, perçant peu à peu le voile de son demi-sommeil.

Rien d'autre depuis que l'assemblée avait viré au cauchemar, à part la vague conscience de son corps gisant sur la pierre nauséabonde, et le souffle glacé du vent qui hurlait autour d'elle. Un goût laiteux dans la bouche, Ao reprenait ses esprits.

Les sensations lui parvinrent soudain avec une telle clarté qu'elle porta une main à sa tempe, étourdie.

— On t'a inoculé de la brisâme. Je viens de te faire boire un antidote. Tu vas bien ? Parle-moi !

— Valthar... Où est Valthar ?

Le timbre épuisé de sa propre voix ne la réconforta guère.

Nibélune demeura silencieuse un instant avant de la serrer contre elle. Elle se mit à pleurer.

— Ils l'ont tué, Ao. Je suis désolée, tellement désolée. Je ne savais pas, je te le jure sur tout ce que j'éprouve pour toi. Mais je t'en prie, lève-toi, vite, viens !

Sous l'effet conjugué de la drogue et de la terrible annonce, la Naïme crut qu'elle allait défaillir lorsque Nibélune l'aïda à se redresser. La tête lui tourna dès le premier pas, au point de lui donner la nausée. Elle sentait à peine le sol sous ses pieds engourdis.

— Je me sens mal. Je n'arriverai pas à marcher.

— Fais tout ton possible, Ao, il faut sortir des cachots avant qu'ils n'arrivent.

Malgré sa torpeur, l'aveugle perçut des bruits, devant elles.

Des cris. Des pas.

— Oh non ! Non... Ils sont déjà là ! s'écria Nibélune.

Elles firent demi-tour précipitamment. Ao sentit sa hanche râper contre un mur. La Dame la déposa par terre avec autant de précautions que le permettait la situation, et claqua une lourde porte de métal derrière elles. Des clefs cliquetèrent à la va-vite. Elle entendit Nibélune ahaner, pousser un cri bref, puis plus rien. La Sourgne était de retour auprès d'elle.

— J'ai brisé la clef dans la serrure, ils n'entreront pas tout de suite.

— Qu'est-ce qu'il se passe ?

— Mon père avait prévu de te livrer à Malazur. Il sait, pour nous. J'ai cru que j'allais te perdre. Et puis il a voulu recommencer avec moi, comme les autres fois... Je crois que je l'ai assommé. (Elle marmonna la suite indistinctement, comme si elle se mordait la main.) Il doit être dans une rage folle. Je n'aurais jamais dû...

— Tu as fait ce qu'il fallait, Nibé, déclara Ao dont les pensées commençaient à s'éclaircir.

On frappa à coups redoublés contre l'huis du cachot.

— Ouvre, dépêche-toi ! lança Raven à travers la porte. Il faut fuir ! Je suis prêt à te pardonner ce

que tu as fait. Les cromleks ont investi Tranche-Cime, tu m'entends ? Ouvre !

Les doigts crispés autour du bras d'Ao, Nibélune ne proféra pas un son. *Elle doit être pétrifiée*, songea l'aveugle.

— Je vais me servir de mon don, Nibé.

— Mon père est puissant, chuchota la Sourgne. Il n'aura aucune pitié.

— Moi non plus, répondit la Naïme. Es-tu vraiment prête à cela ?

— Fais-le, lui fut-il répondu dans un souffle.

Ao prit une longue inspiration.

Elle s'efforça de faire abstraction du martèlement sourd contre la porte et chercha aussitôt à trouver un élément sur lequel reporter son attention. Ce fut l'air, d'emblée. Ici, le vent criait de sa voix propre. On était loin de la complainte, fantomatique et artificielle, obtenue par la science des hommes, qu'exhalaient les pièces à vivre de la forteresse.

Le vent sauvage, oui. Son haleine mordante embrassait la peau d'Ao, lui froissait les cheveux. Peu à peu, un lien se tissa entre elle et lui, puissant, intime. Elle le sentit grandir en elle, au creux de ses poumons. Elle sut qu'il y avait plusieurs ouvertures au fond de la pièce, larges, par lesquelles il s'invitait. Que dehors, il hurlait sa soif de liberté, et qu'il régnait en maître, depuis toujours, sur les hauteurs vertigineuses du pic de Tranche-Cime. La sensation de hauteur, de vide l'assaillit, puis l'effroi, et elle sentit l'élément se retirer.

— Le vent... J'y étais presque, dit la Naïme. Mais j'ai eu peur de tomber...

Nibélune lui prit les mains et chuchota contre son oreille. Sentir son souffle chaud réconforta l'aveugle.

— Écoute-moi. Tu *dois* tomber pour le dompter. Abandonne-toi, accepte-le, et tu ne feras qu'un avec lui.

La Sourgne l'enveloppa de ses bras, plaça son front contre le sien, et cette fois, rassérénée par ce contact, Ao se laissa entièrement aller.

Le lien avec le vent se rétablit en un battement de cœur. Elle décida de se perdre dans ses courants, de se laisser transporter par ses cris. Elle se sentit chavirer à l'extérieur.

— Ao, ne t'arrête pas.

Il y eut une sensation de chute, fugitive, et puis des contours, des formes, des *images*.

Elle flottait tout près du plafond du cachot, éclairé par une torche. La porte de métal vacillait sur ses gonds, ébranlée par des chocs puissants. Mais elle, Ao, n'était plus que souplesse, liberté. Et désir de vengeance.

— Cette porte ne me résistera pas longtemps, Nibélune ! s'exclama Raven. Fais-nous gagner du temps, ouvre !

Cédant à une pulsion orageuse, la Naïme se propulsa sous l'interstice de la porte et jaillit au beau milieu du couloir envahi de gardes. Tous se pétrifièrent à sa vue, Raven y compris.

Dans sa rage envers le seigneur, elle voulut pousser un cri. Aussitôt, une rafale assourdissante balaya le couloir. Ao vit l'ombre dans les yeux des soldats, celle d'un nuage tentaculaire agité de tourbillons démentiels. La même ombre qu'elle avait cru voir, en cauchemar, dans le regard terrifié de Yorek.

Leur peur affermit son assurance et elle laissa libre cours à sa colère, s'abattant sur eux de toute sa masse. Les hommes tombèrent sous ses bourrasques, projetés contre les murs avant de retomber inertes, désarticulés, autour d'elle. Soufflés l'un après l'autre. À l'exception d'un seul, Raven, qui se

tenait encore debout au cœur de la tempête, les pans de sa robe de velours claquant furieusement.

Nulle trace de peur, nul doute dans le regard du Sourgne. Seule la farouche détermination d'un sorcier doté d'une maîtrise ancienne. Le seigneur gardait près de lui ses mains crispées comme des serres, comme pour tenir l'air à distance. Il écarta lentement les bras, une expression de concentration intense sur ses traits, et Ao, impuissante, se sentit repoussée. Elle eut beau se concentrer sur sa haine envers lui pour mieux lui résister, il la força à reculer toujours plus loin dans le couloir. Elle chercha à se dégager, à battre en retraite dans le cachot, mais elle parvint à peine à se déplacer d'une coudée. Ses mouvements se figèrent sans qu'elle pût rien y faire. Une force invisible la dominait, étirant son être dans toutes les directions, dispersant inexorablement son souffle. Raven esquissa un geste et, tout à coup, Ao sentit l'air lui manquer.

À nouveau, il n'y eut plus que les ténèbres.

Elle s'effondra sur le sol du cachot, écrasée par une cruelle sensation de pesanteur, et le goût de la bile dans la bouche. Le vent criait dans ses oreilles, désormais étranger.

— Ao... murmura Nibélune.

Un bruit à écorcher les tympanes résonna du côté de la porte. Le hurlement de l'acier qui ploie, le crissement du métal qui se déchire. Un silence, bref, et puis des pas, à l'intérieur du cachot.

La Naïme gisait, vidée de ses forces, incapable de bouger le moindre muscle. Totalement terrorisée, Nibélune lui serra la main à l'écraser.

— Tu n'es pas de taille à m'affronter, sauvageonne, lança Raven, implacable.

De la garnison aux portes de la ville, des dizaines d'hommes et de cromleks vinrent spontanément grossir les rangs de la foule, poussés par les appels au meurtre tonnant contre Tranche-Cime.

Les lynx avaient déserté depuis longtemps la muraille, et la troupe quitta sans encombre la cité noire, droit vers Monfournaise, le volcan voisin des terres Sourgne.

On longeait les carrières de basalte plongées dans la nuit lorsque Kroll reconnut Morgan qui s'avancait vers lui.

— Il semblerait qu'on ait fait du chemin depuis notre dernière rencontre, dit l'alchimiste.

— Peut-être plus que vous ne le croyez. Mais il reste encore une ombre au tableau, fit le cromlek en avisant le pic de Tranche-Cime, qui se découpait sur l'horizon à la faveur des lunes.

— Je me ferai un plaisir de saccager l'endroit et de trancher quelques gorges parmi ces assassins de Payot. J'ai bien peur, toutefois, que s'inviter dans leur petit nid douillet n'ait rien d'une partie de rigolade.

— Vous craignez de vous salir les mains ?

— Non, juste de finir sous un grand tas de cadavres avant même d'avoir pu poser l'orteil dans leur vestibule.

— Nous perdrons forcément des hommes.

— Mais si vous n'essayez pas de la jouer fine, vous les perdrez tous. Ce n'est pas pour rien si les Solarkiens ont évité Tranche-Cime pendant la Guerre de Cendre. L'entrée est truffée de pièges, vous n'avez pas d'archers et aucun engin de siège... Là-bas, vous pouvez être sûr qu'ils auront de quoi nous recevoir.

— Le gros de leurs forces est dans l'armée ou bien coincé dans la cité. C'est l'occasion où

jamais ! Je ne rebrousserai pas chemin.

— Et je ne vous demande pas de le faire.

— Alors qu'est-ce que vous voulez ?

— Les cromleks ici présents sont ouvriers de père en fils. Peut-être que l'un d'entre eux saura quelque chose sur cette forteresse. Un élément qui nous permettra de ne pas courir au suicide.

Kroll acquiesça et fit part de l'information à ses lieutenants. La horde passa le reste du chemin à se donner le mot, prise dans des conversations fiévreuses au sujet de la construction de Tranche-Cime.

On entamait l'ascension du pic lorsque les premières informations affluèrent.

L'un confirma les dires de Morgan sur l'abondance des pièges. Un autre parla de la conception de l'entrée, dont les portes de métal étaient forgées dans un alliage d'adamant. Nombreux firent ensuite état de détails insignifiants, jusqu'à ce qu'un jeune cromlek, neveu de Kalimsha, leur rapportât l'histoire d'un vieil oncle dont le trisaïeul avait participé aux travaux d'acoustique des lieux. D'après lui, il existait une sente, dissimulée quelque part derrière un mur en ruine. Une sente qui conduisait à l'un des flancs du pic creusé de vieux tunnels. Un chemin périlleux, malmené par de terribles rafales, sur lequel les hommes, trop légers, finissaient emportés par les bourrasques. C'était d'ailleurs précisément la raison pour laquelle, autrefois, on avait préféré recourir aux cromleks, dont le poids limitait les risques d'accidents.

Sitôt qu'on parvint aux ruines précédant la forteresse, les recherches commencèrent. Tout le monde s'y mit et l'on finit par découvrir une sente embroussaillée qui menait à un éboulis. Dix paires de bras cromleks vinrent à bout de l'obstacle en un tournemain. Derrière, dissimulé par les mauvaises herbes, l'étroit chemin serpentait vers les hauteurs.

La foule s'agita, excitée par la perspective de prendre l'ennemi par surprise, et s'engagea en file indienne sans plus attendre. On gravit ensuite le flanc nu du pic battu par les vents, jusqu'à atteindre une paroi percée de larges orifices dont dépassaient de gigantesques tuyaux de verre horizontaux, comme si l'on avait planté dans la roche un orgue taillé pour des dieux.

De plus près, Kroll reconnut du cristal de Nyamarch.

Un à un, pareils à des fourmis rejoignant leur terrier, les cromleks s'engagèrent dans l'un des tunnels.

Au fil de leur progression, ils constatèrent que la taille des tuyaux se réduisait. Peu à peu, les accents déchirants du vent formèrent une étrange musique vibrante, douce, presque maternelle, mais aussi profondément sinistre. Le chant d'une âme en peine. Certains cromleks dressaient l'oreille, fascinés, quand d'autres rentraient la tête dans les épaules, blêmes.

Le tunnel qu'ils avaient emprunté s'acheva en cul-de-sac sur une paroi de cristal d'où partaient d'autres tubes, beaucoup trop étroits pour y glisser ne serait-ce qu'un bras.

Perplexe, le premier rang des émeutiers se tourna vers le Danker. Celui-ci fendit la foule, regardant droit devant lui, s'arrêta juste devant la paroi et balança dessus un puissant direct de son poing rocheux. Le cristal de Nyamarch se fendilla sous l'impact. Aussitôt, les cromleks les plus forts le rejoignirent, armés de haches et de massues, et la paroi céda sous un déluge de coups.

Kroll fut le premier à passer de l'autre côté. Il posa le pied sur un sol de marbre, bouillant d'une joie sauvage.

Ils l'avaient fait. Ils étaient à l'intérieur de la forteresse. Les arrogants Sourgne croyaient n'avoir rien à craindre, à l'abri de leur citadelle... mais désormais, en cet instant, ils n'étaient plus que de

simples hommes à la merci des cromleks.

Une servante tomba nez à nez avec eux au détour d'un couloir, et lâcha son plateau dans un fracas de vaisselle avant de s'enfuir en criant.

Kroll se tourna vers la horde.

— Épargnez les serviteurs. Tuez tous ceux qui résistent.

Les premiers gardes Sourgne surgirent et se replièrent presque aussitôt, complètement dépassés par le nombre.

Des exclamations paniquées retentirent quand Tranche-Cime bascula dans le chaos. Les cromleks se déversèrent comme un torrent dans les corridors de la forteresse, laissant éclater toute la fureur accumulée au cours de leurs vies de brimades et de misère. Bientôt, la musique du vent s'effaça derrière les hurlements et les râles d'agonie.

Kroll se rua sur le premier Sourgne qu'il aperçut – un laquais recroquevillé dans un coin – et le souleva en l'attrapant par la gorge.

— Conduis-moi aux geôles, si tu veux vivre !

À genoux dans le cachot, Nibélune serrait Ao contre elle, la suppliant à mi-voix de se relever.

Sans la Naïme, elle ne pouvait plus rien contre son père !

Raven esquissa un geste et l'aveugle lui fut arrachée des bras de son amante, puis traînée sur le sol par la seule force de la volonté du sorcier.

— Cesse de t'apitoyer, Nibé. Nous allons en finir une bonne fois pour toutes avant de partir.

Il leva l'index, et le corps de la Naïme fut soulevé dans les airs. Raven allait la propulser contre le mur quand Nibélune se jeta sur lui, la dague à la main.

Cette fois, le Sourgne n'eut pas besoin d'avoir recours à son pouvoir. Il attrapa le poignet de sa fille, le tordit. Nibéline finit par lâcher son arme. Alors, Raven donna un coup de pied dedans, pour envoyer le stylet de l'autre côté du cachot, où il atterrit avec un tintement sonore.

Sa fille essaya de le griffer. Il la gifla avec assez de force pour la jeter à terre, la lèvre en sang, et elle resta, là, prostrée, interdite, certaine de son impuissance et attendant l'inéluctable.

Ao non plus n'avait pas la force de se relever. Elle se tenait à quatre pattes, une main tremblante tendue devant elle.

— Qu'est-ce que tu essaies de faire ? demanda Raven, acerbe. Si tu te voyais... Tu n'es même plus capable de soulever une plume, dans ton état.

Il la rejoignit et commença à l'étrangler.

— Une mort de sorcier serait encore trop honorable pour une putain de ton acabit.

La Naïme poussa un râle et prononça un mot indistinct, sa main toujours tendue comme si elle quêtait de l'aide.

Il y eut une dernière bourrasque dans la pièce, accompagnée d'un bruit métallique, et puis son bras retomba faiblement.

Emporté par la rafale, un objet avait raclé le sol, jusqu'à Nibélune.

La dague. Ao était parvenue à déplacer la dague !

Sans réfléchir, La Sourgne ramassa l'arme, bondit vers son père sans un bruit et, tandis qu'il s'échinait encore à arracher son dernier souffle à l'aveugle, elle la lui planta dans le dos, jusqu'à la

garde.

Il relâcha sa proie et se retourna, livide, les yeux écarquillés. Fit un pas vacillant vers sa fille. Et lui griffa la joue de son doigt prolongé d'un dard avant de s'écrouler, inerte.

Nibélune se jeta sur Ao. Lorsqu'elle vit que son amante respirait encore, elle la serra dans ses bras, lui caressant le dos et chuchotant des paroles de réconfort à son oreille. Elles restèrent là un long moment, blotties l'une contre l'autre, et finalement, l'écho lointain d'un tumulte guerrier alerta la dame. Jusqu'où les cromleks avaient-ils poussé leur assaut ?

Elle s'ébranla, la peur au ventre.

— Quittons ces lieux maudits. Il faut que tu marches, je vais t'aider, dit-elle, passant en toute hâte un bras sous l'épaule de la Naïme.

Elle sentit sa propre paupière cligner. *Probablement à cause de l'effort*, songea-t-elle.

Mais, quand elle eut atteint le couloir des geôles, elle papillota de plus belle.

L'angoisse lui coupa le souffle.

Avec Ao dans les parages, une crise de démence était le pire qui pouvait lui arriver. Elle extirpa avec frénésie le flacon d'argent de sa besace et but d'un trait le remède à ses crises.

Le goût de l'eau dans sa bouche lui arracha un cri étouffé.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? murmura l'aveugle.

Nibélune n'osa répondre. Effondrée, elle s'adossa contre la paroi du couloir, une crampe terrible à l'estomac. Le pressentiment de la catastrophe imminente lui fit mal, si mal qu'elle fondit en sanglots.

Elle se remémora la griffure que Raven lui avait infligée dans le cachot, juste avant de tomber, et une terrible intuition acheva de l'abattre.

Cette crise, c'était lui qui l'avait déclenchée.

Et combien d'autres, avant celle-ci ? Le dégoût l'assaillit, vertigineux. Combien de ses crises devait-elle à son père ? Combien d'années avait-elle été son jouet ?

Elle réfréna à grand-peine l'envie de retourner dans le cachot pour se déchaîner sur le cadavre de Raven.

— Nibélune ?

Elle devait fuir au plus vite, le plus loin possible d'Ao, mais déjà son esprit s'emmêlait et des pulsions envahissaient sa conscience.

— Je suis désolée... balbutia-t-elle, confuse, étreignant l'aveugle avant de s'éloigner.

Elle retourna au cachot, arracha la dague de la dépouille de son père et revint à la Naïme avec de sombres pensées. Elle leva son arme... mais suspendit son geste alors que son regard se posait sur Ao.

Il y avait comme une étincelle, au fond de son âme enténébrée. Une lueur douce, précieuse, qu'elle voulut préserver.

À tout prix.

Lentement, sa main tremblant sous l'effort, Nibélune résista aux ténèbres et retourna la pointe contre sa propre poitrine.

Sa tête bourdonna de fureur, mais elle refusa de céder.

Ce n'est pas mon esprit.

Du sang goutta de son nez, elle eut la sensation que ses tempes lui rentraient dans le crâne, mais elle lutta encore, obstinément, prête à enfoncer la lame dans son corps à la moindre faiblesse.

Je peux le contrôler.

La douleur, elle, était réelle, mais, de toute son âme, la Sourgne résistait. Elle gémissait, les dents serrées...

Et, peu à peu, l'étrange impression de dominer l'obscurité s'installa.

L'étincelle se mit à croître, lentement, de plus en plus lumineuse, jusqu'à chasser les ténèbres.

Nibélune lâcha alors son arme et, épuisée, laissa couler des larmes de soulagement.

En déboulant dans le couloir des geôles, Kroll fut frappé par une vision d'horreur.

Ao gisait à terre, immobile, Nibélune debout à côté d'elle, en train de lâcher un poignard à la lame rougie.

Dans son esprit, aucune place au doute : la Sourgne démoniaque avait poignardée la Naïme !

Son sang ne fit qu'un tour. Une terrible bouffée de haine le prit à la gorge et ses poings se couvrirent de flammes.

— Va en enfer, sorcière ! hurla-t-il, fou de rage, avant de se ruer sur elle.

— Oh, non... fit Nibélune, les yeux exorbités.

Kroll était déjà sur elle.

Ao balbutia quelques mots indistincts.

Elle vivait encore, mais la faiblesse de sa voix décupla la haine de Kroll envers la Sourgne.

— Je l'ai aidée ! s'écria celle-ci, terrorisée. Tu ne peux pas faire ça ! Tu te trompes ! Je t'en conjure, écoute-moi. Juste un instant !

Mais Kroll refusait d'entendre. Nibélune n'était qu'hypocrisie, intrigues et faux-semblants. Sous son masque, elle ne portait que d'autres masques.

— Ce sera ton dernier mensonge.

— Attends !

Des images d'une cruauté inouïe traversèrent l'esprit du cromlek.

Il empoigna la Sourgne par la tête, une main de chaque côté du crâne, et la souleva du sol, ramenant son visage contre le sien pour mieux contempler sa souffrance.

Les cheveux de Nibélune s'enflammèrent et elle se mit à pousser des hurlements hystériques, griffant en vain les pognes rocheuses pour tenter de se libérer.

Sa peau grésilla, fuma. Des cloques boursouflèrent sa peau.

Ses joues se fripèrent, noircirent puis se craquelèrent, et toujours elle criait, le visage dévoré par le feu.

Kroll sentit une main se refermer sur son mollet.

Ao avait trouvé la force de ramper jusqu'à lui. Elle parla, et sa voix se brisa sur un sanglot.

— Arrête... suppliait-elle, désespérée.

Kroll l'ignora, persuadé que la douleur la rendait confuse.

Des chairs brunes se tordaient sur le visage de Nibélune. La malheureuse commençait à s'amollir, prise de spasmes.

Ao se redressa sur un genou, tremblant sous l'effort. Sa bouche avait un pli haineux.

— ARRÊÊÊTE !

Kroll sentit un courant d'air le gifler. Soudain, une bourrasque venue de nulle part souffla les

flammes.

Il lâcha Nibélune, abasourdi, et une autre rafale l'emporta, infiniment plus violente, l'arrachant de terre et le propulsant contre un mur.

Il vit Ao s'effondrer, puis il perdit connaissance.

Au bord de l'évanouissement, agitée de convulsions, Nibélune parvint à mettre la main sur le philtre de guérison qu'elle conservait dans sa besace.

L'effet fut immédiat. La douleur s'estompa en quelques battements de cœur. Elle était encore là, au fond de ses chairs, cuisante mais supportable.

La Sourgne resta là un moment, à reprendre son souffle et ses esprits, abattue, puis osa effleurer sa joue, son crâne... et retira ses doigts, répugnée par le contact des boursouflures et des croûtes de chair brûlantes et fendillées.

Ao gisait, inconsciente, et Nibélune était bien trop faible pour la porter. Titubant de fatigue, la dame serra les dents et s'empessa de quitter les geôles.

Elle passa une pelisse à large capuche qui traînait sur un coffre, puis ne tarda pas à trouver quelques serviteurs réfugiés dans les bas-fonds. Des cuisiniers, un laquais... et le guérisseur Shaskaf.

Elle eut beau baisser la tête sous sa capuche pour ne rien lui laisser voir de ses blessures, Shaskaf accourut près d'elle, la mine sombre.

— Laissez-moi voir ça, Dame Nibélune.

— Plus tard. Suivez-moi.

Kroll n'avait toujours pas repris connaissance quand le groupe arriva dans le cachot. Le laquais hissa Ao sur son dos et de retour à l'étage, ces rescapés entreprirent la traversée de la forteresse en proie au chaos.

Trop occupés à achever les soldats ou à piller les richesses des Sourgne, les cromleks ne vinrent pas leur chercher querelle.

Nibélune fila vers les écuries et ordonna à son cocher personnel de les conduire au plus vite jusqu'au Port.

SOMBREVAL

Sous les cieux ensanglantés du crépuscule, la horde des spectres s'écoulait en rampant à l'orée du bois. Semblable à une marée de brume enténébrée, elle évoluait docilement derrière le porteur du kriss, obscurcissant les frondaisons depuis le début du jour dans le sillage de l'armée.

Ivre de puissance, Rhimos se délectait de la pulsation de l'arme au creux de sa paume. Une pulsation pareille à un cœur palpitant, dont chaque battement promettait la soumission prochaine des légions de Kan-Pang.

Le Sourgne avait profité des rues désertes de la dernière lunardente pour attirer les spectres au-dehors de la ville. Sous le couvert des bois environnants, il avait ensuite attendu patiemment que l'armée passât au loin, avant de la suivre à distance.

Le maître sorcier Halaster l'avait rejoint, ainsi que les sept meilleurs archers de Tranche-Cime. C'était bien assez pour parer au moindre imprévu tout en restant discret. Rhimos avait fait usage de son pouvoir de téléportation pour s'assurer que rien n'entravait leur route, s'évanouissant dans l'ombre et réapparaissant selon son bon vouloir en n'importe quel lieu où portait son regard. Après une escale dans les champs voisins de la cité, où des caravanes de vivres et des animaux de bât avaient rallié le convoi, l'armée avait passé la journée à traverser la plaine en direction des plateaux neigeux de Karsk.

Rhimos avait prévu de mettre son plan à exécution lorsque les légions auraient établi leur campement pour la nuit. Ce fut au bout de Sombreval que les troupes firent halte. Un lieu hanté par de vieilles croyances, où les premières neiges blanchissaient les escarpements de Karsk juste avant les grands froids. Un chaos rocheux envahi de Faux par centaines – ces arbres tortueux, aux branches tombantes, auxquels les superstitieux prêtaient de sombres intentions, affirmant qu'il s'agissait de créatures démoniaques attendant la nuit pour s'animer et rôder, en quête de proies à dévorer.

Tapis dans les hauteurs surplombant le val, les Sourgne observaient les soldats déballer leur équipement, planter leurs tentes ou préparer les flambées destinées à réchauffer leurs gamelles.

Immobiles, sans un bruit, les espions attendaient que la veillée s'achève. Plus tard dans la nuit, quand il n'y aurait plus dehors que les sentinelles en poste pour leur tour de garde, des complices allumeraient des torches pour signifier qu'ils portaient leurs boules de cire, et que le moment était venu de lancer la horde à l'assaut de l'armée assoupie.

Une heure suffit, au scornal lancé au galop, pour remonter la piste des légions.

La nuit était tombée depuis qu'ils avaient laissé Kan-Pang derrière eux. On était à la veille de lunardente et les lunes formaient un halo commun qui éclairait généreusement le chemin. Sous la pâleur vespérale, la chevauchée avait quelque chose de fantastique. Toute la plaine assoupie se parait de nuances mauves, et l'allure vertigineuse de leur monture donnait l'impression de voler. Mais Perceron ne goûta guère au charme du trajet. Il ruminait les paroles de Marina au sujet des

légions éternelles, se persuadant que leur expédition risquait de virer au cauchemar. La vue des premiers Faux dégingandés ne contribua guère à le rassurer.

Plus loin, Sombreval résonnait du chant des insectes nocturnes. Le scornal ralentit la cadence en s'engageant dans le chaos rocheux, mais trébucha alors qu'il essayait de gravir les premiers éboulis, évitant la chute de justesse.

Surpris, déséquilibré, Perceron dut poser sa main derrière lui pour se maintenir en selle. Il rencontra le poignet de Haardoth, et ce qu'il ressentit alors lui fit froid dans le dos. La peau du seigneur gardien était glacée, dure comme le bois. Pareille à la dépouille de son fils qu'il avait abandonnée sur le temple de la Chimère. Perceron rompit aussitôt le contact et décida de faire comme si de rien n'était, empoignant fermement les rênes.

— J'ai bien peur que ce terrain soit impraticable pour notre compagnon, constata Haardoth.

Le scornal dérapa encore et, finalement, recula de quelques pas.

— *Je ne peux franchir ce lieu sans mes ailes. Ceux que vous cherchez sont au bout du chemin, je peux sentir d'ici le fumet de leur repas*, formula mentalement la créature par le truchement du médaillon.

Perceron se laissa glisser à terre.

— En ce cas, nous le rejoindrons au retour.

— De toute façon, les légions ne doivent plus être très loin, ajouta Légis.

Le petit groupe se mit en branle, Haardoth en tête. Il avançait sans coup férir malgré la nuit, sans même trahir le moindre signe de fatigue en dépit des innombrables tas de pierres instables qui guettaient le marcheur dans l'ombre.

Perceron ne s'était jamais aventuré aussi loin de la cité. Le spectacle des arbres tordus lui inspirait une appréhension croissante. Plusieurs fois, il se surprit à observer le ciel pour s'assurer qu'on était bien à la veille de lunardente, et pas le soir funeste.

— Personne ne sait où se cache la Fossoyeuse... Et si c'était ici ? interrogea-t-il tout à trac.

— J'en doute, Perceron, j'en doute, fit Haardoth sans se retourner.

Le comédien se sentit tout à coup stupide, et se promit de remuer sa langue dans sa bouche avant de reprendre la parole en présence du seigneur gardien.

Ryniver faillit dire un mot, se ravisa puis se lança enfin, amère.

— Je n'ai rien vu venir, Seigneur. Et pourtant, j'étais dans l'ombre des traîtres.

— N'y voyez pas un manque de discernement de votre part, Ryniver. Ces fourbes savent y faire.

Ils sont du genre à ne donner à chacun de leurs pions que les informations nécessaires à leur tâche. Ils se sont joués de moi dans les plus infimes détails, allant jusqu'à détruire sous mes yeux une réplique du kriss. À votre avis, combien de fois Malazur a-t-il abusé ma confiance ?

Perceron se retint de donner un chiffre, évitant de peu de se couvrir de ridicule. La voix d'Haardoth était empreinte d'une profonde gravité. Son ton forçait le respect. Et pourtant, alors même que le seigneur gardien formulait ses paroles, le comédien devinait, dans la pénombre, un sourire indéchiffrable accroché aux lèvres du maître. Était-ce un signe de fierté imputable à son rang ? Un secret qui lui permettait de garder confiance ? Ou bien sa manière d'affronter le destin, comme Perceron le faisait lui-même ? Il n'aurait su le dire.

— Croyez-vous que tout était faux depuis le début ? poursuivit Ryniver.

— Y compris la menace de la guerre, acquiesça Haardoth sans se départir de son sourire énigmatique. Mais cette fois, quel que soit celui qui tire les ficelles de cette machination, j'ai l'intime

conviction que nous le trouverons au fond de ce val. Et il ne nous attend pas. Nous avons encore une chance de faire échouer ses plans. Hâtons-nous.

Il pressa l'allure, progressant dans le chaos rocheux comme s'il se fut agi d'un confortable chemin pavé. Très vite, seul Légis parvint encore à le talonner, ahanant alors qu'il dévalait les tas de pierres. L'écart ne tarda guère à se creuser entre eux. Ryniver, qui marchait à mi-distance, attendit Perceron pour avancer à ses côtés.

— Je te dois une fière chandelle pour ton coup d'éclat à la foire. J'ai bien cru que tu allais y rester, dit le comédien.

— Moi aussi, j'ai bien cru. Au fait, où est Marina ?

— Elle est à l'abri à Roquacier, avec Sandaril.

La guerrière esquissa un demi-sourire et acquiesça sans un mot.

— Allez, Perceron, il faut se dépêcher avant de les perdre.

Le comédien fit un effort pour accélérer le pas.

— Haardoth paraît infatigable...

C'était le moment de remettre sur la table le sujet qui le préoccupait.

— Quand le scornal a perdu l'équilibre, tout à l'heure, j'ai effleuré son bras par mégarde. J'ai cru toucher un cadavre.

— La sorcellerie altère parfois la chair.

— Je persiste à croire que ce n'est pas normal, même chez un sorcier.

— Pour l'instant, je trouve que ton cadavre est foutrement rapide. On ferait mieux de la fermer avant d'y perdre notre souffle.

Désormais, le seigneur gardien commençait même à distancer Légis.

Sans les lunes qui éclairaient le val, Haardoth aurait probablement fini par les égarer, songea Perceron. Il courait au-devant du danger comme s'il ne souciait même plus de leur présence, sautillant de rocher en rocher. Dans la pâleur du soir, sa silhouette évoqua à Perceron celle d'une âme en peine. Tout à coup, il se sentit terriblement loin de la cité noire, perdu au milieu d'un passage maudit menant droit vers l'enfer.

Il frissonna, de peur et de froid, et s'efforça de chasser ces noires pensées en coulant un regard vers Ryniver. La présence de la guerrière à ses côtés était bien la seule chose qui le réconfortait au milieu de tous ces satanés Faux.

Haardoth n'était plus qu'une tâche feutrée dans la nuit quand il obliqua vers un escarpement du val. Il y rejoignit une sente en pente raide et disparut dans un tournant qui s'élevait vers les hauteurs, Légis sur ses pas, visiblement à la peine. Perceron et Ryniver empruntèrent un peu plus tard le même chemin puis, en nage, finirent par déboucher sur un contrefort surplombant le val. Les coassements de crapauds les accueillirent. Il y avait là une mare tout en longueur bordée de saules, une petite étendue herbeuse, et enfin un large bosquet touffu qui précédait l'à-pic situé à l'autre extrémité.

La Panthère se tenait assis devant les premiers arbres.

— Où est le seigneur gardien ? demanda Ryniver.

— Au fond du bosquet, pour scruter le val. Il a demandé de l'attendre ici.

Haardoth ne fut pas long à revenir. Le curieux sourire avait déserté ses traits, et Perceron devina dans ses yeux la détermination d'un prédateur.

— Les traîtres sont là, tapis dans une futaie à l'est du campement. (Il se débarrassa de sa cuirasse.) Je vais y aller seul.

Ryniver fit un pas en avant.

— Je viens avec vous.

— Vous allez rester ici tous les trois. Et quoi que vous entendiez, ne vous avisez surtout pas de me suivre et encore moins d'observer : les spectres peuvent détecter l'éclat d'un regard à des centaines de pas. Risquez ne serait-ce qu'un œil en bas, et vous y perdrez votre âme. Bien. Cela pourra prendre du temps. Restez près de la mare tant que je ne suis pas revenu.

— Et si vous ne revenez pas ? risqua Légis.

— Quittez ce lieu au point du jour, acheva le seigneur gardien, qui s'enfonçait déjà dans le bosquet.

Perceron trouva un chicot près de la mare pour y poser ses fesses. *Quelle ironie !* se disait-il, un poing sous le menton. Il avait imaginé le pire tout le long du chemin et, maintenant que le danger semblait écarté, il éprouvait un petit pincement de frustration à l'idée de rater le spectacle.

Ils parlèrent peu, harassés par cette terrible journée, préférant se laisser bercer par les coassements, le regard perdu entre les nénuphars et le vol des libellules. Ryniver piquait du nez par intervalles.

— Prends un peu de repos. Je veille, dit la Panthère.

Perceron se dégourdit un peu les jambes avant de se rasseoir. L'idée d'aller jeter un œil au fond de ce bosquet le tenaillait, mais, pour une fois, il avait décidé de ne pas tenter le diable. Alors il rongea son frein, s'efforçant de résister à la furieuse envie de roupillon que lui inspirait Ryniver, endormie contre une souche.

Ses paupières étaient presque closes quand une démangeaison à la poitrine le sortit de sa torpeur. Le médaillon refaisait des siennes. Quoi que Haardoth ait projeté d'accomplir, cela se déroulait maintenant, au fond du val caché par le bosquet, Perceron en était persuadé.

Tout ce qu'il avait à faire, c'était respecter la consigne du seigneur gardien. Attendre son retour. Ignorer l'instinct qui le harcelait pour qu'il aille voir ce qui se passait derrière la haie d'arbres. Cette petite voix qui l'avait tant de fois poussé à épier les puissants, en quête d'informations à monnayer, pendant ses années d'égarement. Il avait beau se dire qu'il n'était plus le vaurien de naguère, sans cesse elle revenait à la charge, rusée, opiniâtre. Elle lui soufflait qu'il était habile, furtif, assez discret pour ne pas attirer l'attention. C'était facile, et il n'aurait même pas Ryniver sur le dos pour l'en empêcher !

Il secoua la tête, agacé, plaquant les mains sur ses oreilles. Et s'il y avait un danger ? s'entêtait la voix. Un imprévu susceptible de faire échouer Haardoth ? Après tout, le médaillon l'avait déjà prévenu de semblable manière, par le passé. Il devait en avoir le cœur net. C'était seulement l'affaire d'un coup d'œil...

Perceron se leva, prit son air le plus naturel et se dirigea vers le bosquet.

— Où vas-tu ? demanda Légis.

— La nature m'appelle. Je ne serai pas long.

— Tu feras encore plus vite en restant ici, près de la mare.

— Certes... Au risque de rendre notre attente plus pénible qu'elle ne l'est déjà. N'ayez crainte, je ne m'aventurerai pas au-delà des premiers arbres. Je ne suis pas fou.

La Panthère n'insista pas davantage et Perceron s'engagea sous le couvert des Faux. S'y déplacer se révéla une tâche ardue. Les branches aux longs doigts tordus accrochaient sa cotte de mailles, griffaient son visage, et les troncs étaient parfois trop serrés pour laisser passer un homme,

l'obligeant alors à rebrousser chemin pour contourner des amas de végétation inextricables. Cinquante pas de détours et il se retrouva au bord de l'abîme sur lequel s'achevait le plateau.

Au fond du val, on distinguait à peine les tentes mangées de ténèbres, éclairées çà et là par les lueurs lointaines de quelques torches.

Le médaillon chauffa de plus belle contre sa poitrine et Perceron nota alors un détail étrange à l'est du campement. L'obscurité s'agitait au pied du mont Karsk, comme parcourue par une nuée de chauves-souris. Sauf qu'à cette distance, il ne pouvait s'agir d'aussi petites créatures.

Il s'allongea avec précaution et déplia la longue-vue de Melendel, scrutant le phénomène. La horde grouillante de spectres déferlait droit vers les tentes, sans un bruit. Perceron cessa de respirer, de peur d'attirer l'attention.

Mais où est Haardoth ? se demanda-t-il, saisi d'une soudaine angoisse.

Il balaya le val de sa longue-vue, à la recherche désespérée d'un signe de vie de la part du seigneur gardien. Derrière la horde, un groupe d'hommes avançait. L'un était plus petit que les autres, avec un cou disproportionné. À la faveur des lunes, Perceron devina qu'il s'agissait de Rhimos. L'ennemi parvenait aux portes du campement quand le comédien identifia une autre silhouette, près d'un rocher, trente pas au sud, à l'affût. Ce pouvait être le seigneur gardien, mais rien ne l'assurait. Haardoth était-il tombé dans une embuscade ? Était-il même encore en vie ?

La suite ne fut qu'un cauchemar.

Avant même que Perceron n'ait eu le temps de se demander s'il devait avertir ses compagnons, la horde s'abattit sur l'armée endormie. Les sentinelles lâchèrent leurs torches et ce fut la débandade. Partout dans le campement, on entendit les chevaux hennir et les ânes braire de terreur, tandis que les spectres disparaissaient par centaines sous les tentes, en un ballet macabre et silencieux.

Perceron se sentit terriblement seul, perdu au sommet du plateau. Abattu. Le froid de la nuit referma ses mâchoires sur lui et il frissonna de la tête aux pieds.

C'était la fin. Le dernier spectre s'engouffra sous un abri de toile. L'armée n'était plus, l'ennemi avait triomphé, et le seigneur gardien avait disparu.

La mort dans l'âme, le comédien allait se lever pour prévenir les autres quand l'homme derrière le rocher sortit de sa cachette pour avancer vers le groupe des traîtres. Cette fois, à découvert dans le val, sous la pâleur des lunes, Perceron reconnut la silhouette sans l'ombre d'un doute : Haardoth.

Le comédien aurait dû en concevoir un regain d'espoir. Pourtant, tout ce qu'il ressentit en cet instant précis se borna à la confusion.

Une question envahissait peu à peu son esprit, terrifiante : pourquoi ?

Pourquoi le seigneur gardien était-il resté là, caché, à attendre que l'assaut des spectres prît fin ? Pourquoi avait-il *laissé faire* ?

À mesure que Haardoth avançait vers l'ennemi, Perceron sentait grandir en lui un obscur pressentiment. Il resserra ses doigts sur la longue-vue, incapable de détourner son regard du spectacle.

Le maître étendit les bras, et un globe de lumière bleue se forma autour de lui. Translucide, mouvant, glacé.

L'ennemi passa à l'offensive. Des soldats bandèrent leur arc. Les traits filèrent droit vers Haardoth, et se brisèrent telles des échardes de givre projetées sur un mur d'acier. Le seigneur gardien tendit la main, et des éclairs céruléens aux traînées poudreuses pétrifièrent l'un après l'autre les hommes, comme autant de statues de glace.

Rhimos s'évanouit dans l'ombre, pour surgir derrière Haardoth l'instant d'après. Le Sourgne fit jaillir une nappe de liquide sombre vers le globe, qui s'échoua comme une vague sur la grève sans inquiéter le maître, avant de se dissiper sous la forme d'une fine couche neigeuse.

Le seigneur gardien fit volte-face et répliqua d'un éclair, mais Rhimos avait de nouveau disparu. Surgi de l'ombre, un autre sorcier Sourgne s'élança, mains en avant. La terre gronda, le sol se craquela et une crevasse déchiqueta tout soudain le val sur deux douzaines de pas, s'ouvrant juste sous Haardoth. Mais son globe protecteur demeura suspendu au-dessus du gouffre, et, en réponse, un éclair bleuté statufia le Sourgne décontenancé.

Le seigneur gardien s'écarta de la crevasse en lévitant. Au moment où il posait pied à terre, l'ombre de Rhimos apparut brusquement tout contre lui, *à l'intérieur* de la sphère de lumière froide. Ce qui s'ensuivit, Perceron ne put clairement le distinguer, mais il perçut que les deux hommes se livraient une lutte acharnée.

Un battement de cils après, Rhimos réapparut quelques toises plus loin. Il vacillait. Une partie de son corps était raidie, et Perceron devina qu'un rayon glacé avait dû l'atteindre. Arraché lui aussi à son globe, Haardoth se trouvait à genoux. Son bras semblait avoir souffert. Peut-être même l'avait-il perdu.

Dans le campement, de tous côtés, les silhouettes de porteurs de torches convergeaient vers le seigneur gardien. Probablement d'autres traîtres. Qui aurait pu survivre, sinon, à la vague des spectres ?

Alors que Rhimos paraissait reprendre son souffle, Haardoth leva la tête vers les lunes...

Puis se trouva brusquement agité de soubresauts. Des convulsions si terribles que son corps n'évoqua bientôt plus qu'une vulgaire marionnette de bois ballottée par un mioche capricieux. Une fumée brumeuse s'échappa lentement de sa bouche. Quand les contours de la forme se précisèrent peu à peu, Perceron sentit ses propres lèvres frémir sous le coup de la terreur. Lourde, poisseuse, la vérité lui souleva le cœur et, au fond de lui, il sut que jamais il n'aurait souhaité la connaître. Il sut pourquoi le maître avait exigé d'eux de ne pas s'aventurer au-delà du bosquet. Pourquoi sa peau était si froide, si rigide. Pourquoi on racontait que Haardoth se barricadait dans sa chambre à chaque lunardente. Cette chose qui l'habitait, c'était la Fossoyeuse, et elle ne faisait qu'un avec le seigneur gardien.

La créature fondit sur Rhimos. Cette fois, sans doute à cause de son corps partiellement gelé, le sorcier n'eut pas le loisir de s'évanouir dans les airs. La Fossoyeuse le terrassa sans lui laisser aucune chance. Le monstre se tourna ensuite vers les porteurs de torches qui fuyaient en tous sens, et les avala, les uns après les autres.

Perceron aurait dû s'enfuir, prévenir ses compagnons du danger qui les menaçait. Au lieu de cela, il assistait, éveillé, au cauchemar, pétrifié par l'horreur du spectacle.

Quand la Fossoyeuse en eut terminé avec les sentinelles, elle retourna se plonger dans le corps inerte de Haardoth. Le seigneur gardien se ranima, se redressa, alla ramasser un objet près du corps de Rhimos...

Puis se tourna vers le plateau où se trouvait Perceron. Et se figea brusquement, comme un fauve qui vient de repérer une proie, avant de soudain léviter, droit dans la direction du comédien.

Celui-ci eut un sursaut. Il faillit rester là, cloué au sol par la terreur, mais finalement bondit sur ses pieds et se mit à fuir comme un dératé au travers du bosquet.

Les Faux lui parurent plus effrayants que jamais. Innombrables, mauvaises, leurs branches tordues

entraient à chaque pas sa progression, tels des complices de la Fossoyeuse, déterminés à lui couper toute retraite. Il s'écorcha les mollets, les mains, le front, haletant, luttant et brisant tous les rameaux qu'il pouvait pour se frayer au plus vite un chemin.

Au bout d'un moment qui lui parut infiniment long, il déboucha en sang de l'autre côté du bosquet et se rua vers la mare en hurlant :

— FUYEEEEZ !

Ryniver se réveilla en sursaut. Légis était déjà debout, le nez en l'air. Il regardait derrière Perceron. Ce dernier jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et, dans sa précipitation, tomba à la renverse en apercevant Haardoth qui le rejoignait déjà, lévitant au-dessus de lui dans son globe de glace luminescent.

— Je vous avais dit de ne pas observer, fit-il en se posant lentement parmi eux.

Ses traits étaient tirés. Son bras gauche avait souffert des sortilèges de Rhimos et ressemblait à un vague sarment racorni.

— Dis-moi que tu n'as pas fait ça, Perceron, marmonna Ryniver, la voix pâteuse, sourcils froncés.

— Ne l'écoute pas. C'est... la Fossoyeuse. Il a laissé l'armée entière se faire anéantir par les spectres ! dit-il, se relevant et s'esquivant à reculons.

— J'étais loin. Vous avez pris une illusion pour la réalité, répondit Haardoth.

Le comédien était complètement aux abois.

— Oh non... Non, Ryniver, crois-moi ! J'avais ma longue-vue ! s'écria-t-il, brandissant l'objet et implorant la guerrière.

Le regard de celle-ci oscilla entre Haardoth et Perceron, comme si elle essayait de démêler le vrai du faux. Finalement, elle tira un empan d'acier hors de son fourreau et fixa le seigneur gardien.

— Je préférerais que vous ayez raison, mais la vérité, c'est que j'ai confiance en Perceron.

Haardoth prit une profonde inspiration.

— Vous auriez pu revenir en héros à mes côtés. Au lieu de cela, vous préférez vous condamner... Son ton s'était durci, lourd d'une froide colère.

Le comédien recula de plus belle, longeant la mare comme un perdu. Sans un mot, le maître tendit la main et un éclair bleuté en jaillit. Perceron esquaiva de justesse, effectua un roulé-boulé et se retrouva derrière un rocher, au bord du vide.

Un second trait fusa. La pierre se couvrit de givre mais tint bon. Le comédien essaya de fuir, mais son pied gauche refusa de bouger. Horrifié, il comprit que ce n'était pas le rocher que Haardoth avait visé, mais sa jambe qui dépassait de la cachette.

Du pied au tibia, il n'y avait plus qu'un grossier bloc de glace mêlé au sol.

Des deux guerriers, Légis fut le plus prompt à réagir. Il projeta un javelot sur le seigneur gardien, mais l'arme se désagrégea comme une boule de neige lancée sur un mur, et, en retour, un éclair bleuté atteignit de plein fouet la Panthère.

Il se changea aussitôt en statue de glace, figé alors qu'il esquissait un mouvement pour se protéger derrière sa targe, son autre main posée sur la gaine de son coutelas.

Ryniver leva son épée d'adamant et l'abattit féroce sur le champ d'énergie bleutée. La lame se brisa dessus comme du verre, et elle recula d'un pas, stupéfaite, tandis que Haardoth avançait droit sur Légis.

Le globe entra en contact avec la statue, la pulvérisant dans une gerbe d'éclats cristallins.

— Putain... lâcha Ryniver avant de tourner les talons et de plonger dans la mare.

— Tu viens de choisir ton tombeau.

Haardoth posa sa main sur l'eau, et la surface entière gela en quelques battements de cœur.

Perceron savait qu'il était le suivant. En contrebas, dans le vide, à flanc de paroi, il crut discerner la pointe d'une racine affleurante. C'était maigre, mais c'était aussi tout ce qu'il avait, sauf que sa jambe était clouée au sol. Alors, comprenant qu'il ne restait plus qu'une solution pour sauver sa peau, il fit ce dont il ne se serait jamais cru capable. S'efforçant de ne pas réfléchir, il ramassa une pierre et se mit à frapper sur son tibia gelé, juste sous le genou.

Une fois, deux fois. Plus fort ! Trois, puis quatre encore... et la glace craqua, céda. Et il roula sur le côté pour tomber dans le vide, juste avant que Haardoth ne déboule derrière le rocher. Les épaisses racines jaillissaient deux pas plus bas sur le flanc du plateau, et Perceron parvint à s'y rattraper en parfait acrobate, ravivant aussitôt la douleur à l'épaule dont il avait hérité lors du *Vol de l'ange*. Il hurla un grand coup pour donner le change, comme s'il faisait le grand saut, avant de se taire tout aussi brusquement.

Puis il resta là un moment, accroché, espérant que le seigneur gardien, convaincu de sa mort, s'en retournerait vite au campement de l'armée, mais se demandant aussi si lui-même aurait encore la force de remonter, et de le faire assez tôt pour pouvoir venir en aide à Ryniver.

Enfin, il tenta l'ascension. Privé de son pied gauche et avec son épaule meurtrie, les deux pas qui le séparaient du sommet furent l'épreuve la plus éprouvante de toute sa carrière. Il atteignit le plateau les muscles ankylosés et la respiration sifflante.

Sa jambe amputée ne lui causait toujours aucune douleur, mais il n'osait penser à celle qui l'assaillirait sitôt que la glace aurait fondu. Il se redressa tant bien que mal et rejoignit la mare à cloche-pied, scrutant désespérément l'eau figée.

Une forme s'agitait en dessous, heurtant la surface qui commençait à se fendiller. Perceron tira une dague de sa ceinture, se laissa glisser à plat ventre sur la croûte gelée et frappa comme un forcené pour élargir la fissure. La glace crissa, creva, et la tête de Ryniver en sortit, aspirant goulument l'air. Affaiblie, la guerrière s'extirpa de la mare, aidée de Perceron, et rampa jusqu'à la terre ferme en pestant.

— Où est passé cet enfoiré ? demanda-t-elle.

— Parti, pour l'instant.

Elle frissonnait déjà de la tête aux pieds. Quand elle vit l'état de la jambe de Perceron, elle cessa de fulminer.

— Il faut bouger. Viens sur mon dos, fit-elle en l'aidant à s'y hisser.

Ryniver trembla tout le temps du trajet, claquant des dents, et grognant pour se donner du courage. Ils s'effondrèrent à plusieurs reprises sur les éboulis, et se relever se révéla une épreuve toujours plus pénible.

À mi-chemin, les renforts Gordreg que Haardoth avait demandés à Raspone passèrent au loin sans les voir, galopant vers le fond du val. Les deux compères abandonnèrent très vite l'idée de les rejoindre, persuadés que si le seigneur gardien attendait là-bas, leurs voix ne pèseraient pas grand-chose face à la sienne.

Ryniver était exténuée quand ils retrouvèrent enfin le scornal.

— Je t'en prie, Typhon, ramène-nous une dernière fois à Kan-Pang, souffla Perceron. Nous partirons ensuite pour ton royaume.

— *Qu’il en soit ainsi, porteur de foi.*

La guerrière confectionna un garrot de fortune autour de la jambe du comédien, se plaça derrière lui et l’enlaça pour le retenir, car il perdit connaissance dès que la créature s’élança en direction de la cité noire.

BRISÉCUME

— Par le Rugissant, qu'est-ce qui s'est passé là-bas ? s'écria Raspone, déboulant devant les portes colossales de la ville.

Ryniver et Perceron se trouvaient au pied de la muraille en compagnie du scornal, emmitouflés l'un et l'autre dans des peaux de bêtes et entourés de soldats en armure. Le comédien était assoupi, un guérisseur à ses côtés.

— Il faut quitter Kan-Pang, lança la guerrière entre deux frissons.

— Tu as perdu l'esprit ?

— C'était l'enfer, à Sombreval. Les légions éternelles sont en marche.

Elle crut que son père allait sortir de ses gonds, mais il afficha à la place un air grave, profondément déterminé.

— Les Sourgne ont massacré Wolfan. Jamais je ne leur abandonnerai la cité.

— Rhimos est mort. Les Sourgne ne sont plus la pire menace.

— Qui, alors ? tonna Raspone.

— Haardoth.

Il accusa le coup.

— Est-ce que tu te rends compte de ce que tu dis ?

— Il a laissé l'armée tomber sous le joug du kriss avant de défaire l'ennemi. Il voulait les légions éternelles tout en récoltant la gloire. Cet homme est un démon.

— Comment oses-tu parler ainsi du seigneur gardien ?

— Perceron a vu qui il était en réalité, et il a voulu tous nous tuer pour ça. Il a réduit Légis en miettes. Perceron a perdu sa jambe et j'en ai réchappé de justesse.

— Comment cela, *qui il était en réalité* ?

— Haardoth et la Fossoyeuse ne font qu'un.

Le Gordreg resta d'abord interdit.

Et puis, ce qu'elle craignait arriva, et le regard de son père se fit soupçonneux. La vérité était trop dure à encaisser pour le héros de Kan-Pang. Il aurait donné sa vie pour le seigneur gardien, cela, Ryniver l'avait toujours su. L'honneur et la défense de la cité, voilà ce qu'il avait toujours chéri le plus. Elle-même était dans la balance, mais sans doute avait-elle passé trop de temps du côté de l'ennemi pour peser assez lourd.

— Ne me regarde pas comme ça, commença-t-elle.

— Tu étais prête à trahir Haardoth, il n'y a pas si longtemps...

Ces mots sonnèrent à ses oreilles comme une sentence.

Elle retrouva avec angoisse toute l'obstination bornée qu'elle avait toujours détestée chez son père. Elle connaissait ce ton, ce regard. Essayer de le raisonner ne servirait à rien. Elle devait lui parler avec le cœur si elle voulait avoir une chance, mais, pour ces choses-là, elle ne savait pas y faire. Elle préférerait mille fois le champ de bataille. Le temps d'un souffle, elle pensa à tirer sa lame pour lui montrer une bonne fois pour toutes ce qu'elle avait dans le ventre. Et abandonna finalement

l'idée, trop écœurée par ce père qui refusait de lui accorder sa confiance.

Le timbre éraillé de la guerrière se chargea d'une tristesse glacée.

— Je l'étais, oui. J'ai œuvré pour les Sourgne. Parce qu'on m'avait trompée. Mais j'ai compris. J'ai fait ce que tu aurais dû faire à Pomawok : j'ai refusé. Et pour cela, j'ai perdu Meowur, mon apprenti. J'ai perdu la gloire et j'ai souffert. On m'a torturée. Lysandrin m'a arraché plusieurs dents à la tenaille. Il m'a cloué la main sur une caisse et battue à mort. Parce que j'ai refusé de trahir Haardoth, parce que j'avais finalement compris ce qui attendait l'armée. Je suis venue me battre à tes côtés, père. J'étais prête à mourir avec toi devant la garnison. Ça ne veut rien dire, pour toi ?

Raspone proféra un juron et se détourna.

Il garda le silence le temps de quelques battements de cœur. Et puis sa voix résonna sous sa muselière, étranglée au début.

— Nous étions... si près du but.

— Nous aurions tout perdu si Perceron n'avait pas percé Haardoth à jour.

— Je ne baisserai pas les bras.

— Moi non plus. Mais si nous voulons encore livrer bataille, il faut prévenir la cité blanche avant qu'il ne soit trop tard.

— Je peux tenir ici un moment avec l'armée de réserve...

— Ce serait un suicide, pas même un baroud d'honneur. La parole du seigneur gardien l'emportera sur la tienne. Tu passeras pour un félon aux yeux des habitants et de la garnison avant même d'avoir pu tenter quoi que ce soit.

— Tu te rends compte de ce que tu me demandes ?

Elle acquiesça lentement, sans le quitter du regard.

Raspone leva sa muselière au ciel et scruta un moment les lunes, comme s'il attendait une réponse des dieux.

— Fichue entêtée, finit-il par dire à mi-voix.

— J'ai de qui tenir.

Il secoua la tête, las, un sourire amer aux lèvres.

— Combien de temps avons-nous ?

— Quelques heures tout au plus.

Le Gordreg poussa un soupir et se tourna vers l'un de ses lieutenants.

— Allez chercher Hellsam. Qu'il appareille *Le Brisécume* et *Le Goéland*. Nous monterons à bord du *Brisécume* avec trente guerriers volontaires, pour rallier la cité blanche. Réunissez Sandaril, Rekhan, Marina et ce qui reste de notre famille sur *Le Goéland*, et faites voile vers les Îles-aux-Perles. Ils seront en sécurité, là-bas. (Sur le point de partir, il se ravisa.) Et une dernière chose : libérez Dragan, le chasseur naïme. Nous n'avons plus de raison de le retenir à Roquacier.

Les préparatifs allèrent bon train. Plus la nuit avançait, plus on se hâtait sur le pont des navires.

Trois heures plus tard, sanglé dans ses glorieux habits de capitaine, Hellsam aboyait des consignes depuis le gaillard d'avant. Les guerriers avaient troqué leurs armures contre la coquille des marins et s'affairaient dans les gréements en toute hâte.

On embarqua assez d'eau et de nourriture pour tenir l'aller et le retour, puis on manœuvra le cabestan pour remonter l'ancre, avant de l'arrimer sur la coque. Les Gordreg les plus agiles grimpèrent à l'assaut des vergues où les attendaient les voiles ferlées.

On était une heure avant l'aube quand un cavalier fit irruption sur le quai, au triple galop.

— Ils arrivent ! cria l'éclaireur avant de mettre pied à terre devant la passerelle et de les rejoindre au pas de course, blême, suant de fatigue et de peur.

Il parlait d'une voix forte et agitée.

— Ils seront là dans moins d'une heure. Je les ai vus... Par les dieux ! Un sorcier flotte au-dessus d'eux dans un globe de lumière ! Ils n'ont plus rien d'humain ! Et ils sont des milliers dans la plaine, à courir comme des bêtes enragées !

Raspone franchissait déjà le ponton, pour prévenir Hellsam de mettre les bouchées doubles, quand, du haut du bastingage, il aperçut un carrosse Sourgne.

L'agitation était telle aux portes de la ville que dans la nuit, le carrosse de Nibélune pu y pénétrer sans encombre. Des caravanes marchandes et des habitants fuyaient la cité. En sens inverse, tout un flot de petites gens venues des fermes voisines se précipitaient dans Kan-Pang pour y trouver refuge. Nibélune repéra bien quelques Gordreg au loin, mais ils ne la remarquèrent pas, occupés à courir elle ne savait trop où.

Ce fut en traversant les rues qu'elle mesura l'ampleur de la défaite de sa Maison. Ce n'était pas seulement Tranche-Cime qui était tombée, mais aussi les forces mobilisées contre l'armée de réserve. Lynx, soldats au tabard sable et sinople ou mercenaires du Nord avaient failli et se balançaient désormais au bout de cordes suspendues aux balcons.

Les quolibets se multiplièrent sur leur passage, accompagnés de lancers de fruits blets. Plusieurs citadins, armés qui de bâtons, qui de couteaux, se mirent à galoper derrière le carrosse en gueulant des menaces de mort.

Shaskaf était pâle comme un linge, Ao demeurait inconsciente et Nibélune se rongait les sangs. Les émeutiers les avaient pris en chasse, il était désormais trop tard pour rebrousser chemin et tenter de fuir par la plaine. Tout ce qu'elle espérait, c'était trouver un navire marchand pour s'y mettre toutes les deux à l'abri et fuir ces lieux maudits aussi loin que possible. Elle priait pour que le vent de haine qui soufflait dans la rue n'ait pas encore gagné le port.

Le cocher s'arrêta non loin de la jetée, au pied d'une caravelle au pavillon frappé de l'emblème des Forains reconnaissable sous la pâleur des lunes – une fleur de lys sur champ azur. L'équipage en effervescence avitaillait le bâtiment, tandis qu'une cohue de marchands se pressait devant la passerelle, criant et levant bien haut leur bourse pour se faire accepter à bord.

Nibélune ôta son collier qui valait une fortune, sa bague aux armoiries de Tranche-Cime, et demanda au cocher d'aller négocier leur place tandis qu'elle restait à attendre dans la voiture.

Son serviteur se frayait avec peine un chemin dans la foule quand la Sourgne avisa le profil de l'imposant *Brisécume* à cent pas de là, éclairé par un fanal, sa proue sculptée de gigantesques haches entrecroisées.

Et, dessous, la silhouette d'un homme.

Un homme en train de courir dans leur direction.

Un Gordreg qu'elle ne connaissait que trop et qu'en dépit de la distance, elle identifia très vite à la faveur du fanal : Raspone.

Le sang de Nibélune se figea dans ses veines.

Il serait sur eux avant qu'elle n'ait pu rappeler le cocher. Elle n'aurait pas non plus le temps

d'atteindre l'attelage et, de toute façon, n'entendait rien à la conduite d'un carrosse. Si Wolfan n'était plus de ce monde, ainsi que Raven s'en était vanté, alors la haine de son frère serait sans limites. Le fait qu'elle fût défigurée n'y changerait rien, le guerrier à la muselière ne manquerait pas de la reconnaître. La teinte unique de son regard la trahirait infailliblement !

Le temps de compter jusqu'à dix, c'était tout ce qu'il lui restait à vivre. Elle se sentit paralysée, comme une proie acculée par un prédateur.

Ce fut l'instinct qui prit le dessus.

Un, deux, trois...

Sa main avait attrapé le philtre de transmutation.

Quatre, cinq, six...

Elle déboucha la fiole, en avala le contenu d'un trait.

Sept, huit, neuf...

— Appelle-moi Allia, je suis une esclave, dit-elle à Shaskaf alors que d'étranges fourmillements envahissaient ses yeux, sa peau, sa gorge.

Dix...

Le temps d'un battement de cils, et la porte du carrosse s'ouvrit à la volée, si fort qu'un de ses gonds craqua.

Nibélune n'osa regarder.

Elle sentit qu'on l'attrapait par un bras, et qu'on l'attirait à l'extérieur en la traînant sur la banquette. On la souleva de terre, et elle se retrouva littéralement nez à nez avec Raspone.

— Qui es-tu ? tempêta le guerrier.

— Une esclave. Réfugiée de Tranche-Cime.

Le timbre était étrange, feutré. Elle ne reconnut pas sa propre voix.

Sa capuche bascula en arrière, révélant son visage.

Raspone eut un mouvement de recul.

Shaskaf profita de l'hésitation du Gordreg pour se manifester.

— Je suis le premier guérisseur de Tranche-Cime. La pauvre Allia est mal en point, elle a subi de graves brûlures. Et nous sommes avec Ao, l'amie du seigneur Kroll. Elle était l'otage des Sourgne...

Nibélune loua intérieurement la présence d'esprit de Shaskaf.

Avec une gaucherie confuse, Raspone la reposa à terre.

— J'ai vu le carrosse. Je vous ai pris pour mes ennemis.

— La chute de Tranche-Cime est une bénédiction pour nous, glissa la prétendue Allia.

— Si les dieux ont voulu qu'Ao soit dans ce carrosse, alors elle sera du voyage. J'ai une parole à honorer. Venez si tel est votre souhait, un guérisseur nous sera utile. Qui conduisait l'attelage ?

— Le cocher nous a abandonnés. Il est parti de son côté, dit Nibélune en signifiant discrètement à Shaskaf de se taire.

Raspone prit Ao dans ses bras et repartit sans tarder vers *le Brisécume*.

La Sourgne jeta des coups d'œil furtifs vers la cohue pour s'assurer que le cocher ne risquait pas de les repérer, puis pressa le pas pour arriver à hauteur de Raspone, soudain rongée par la curiosité.

— Ao et moi sommes amies. Quelle est donc cette parole que vous devez honorer ?

— Je vais lui rendre la vue.

Le pas de Nibélune s'alourdit, et tout remonta. La fatigue, la conscience de son corps perdu, meurtri, altéré, le soulagement d'avoir trouvé un refuge, et ce remords inattendu qu'elle éprouvait

soudain vis-à-vis de Raspone... Tout se mêla, éclata, et elle pleura en silence durant le reste du trajet jusqu'au *Brisécume*.

À bord du navire, elle entraperçut une ombre se faufiler derrière une caisse. Peut-être un chien, mais elle n'y prêta guère plus d'attention, abattue qu'elle était, et, dès qu'elle en eut l'occasion, elle s'enferma dans la cabine qu'on leur désigna.

Le Brisécume quitta bientôt le port. bercée par le roulis, elle tomba de sommeil aux côtés d'Ao, pour une nuit sans rêve.

L'OMBRE SUR LE TRÔNE

Haardoth était assis dans la salle du conseil, un serviteur en livrée pour seule compagnie.

D'un geste ample, il avala une dernière lampée de sang-dragon, une pointe soyeuse de mûre en bouche, et reposa sa coupe sur la longue table de réunion.

À l'exception d'un détail, son plan était couronné de succès.

La veille, lors de son retour à Kan-Pang, le peuple lui avait réservé un accueil triomphal.

Soucieux de ne pas effrayer la population, il s'était bien gardé de parader en ville avec les légions éternelles, et avait posté ces dernières aux abords de Monfournaise.

Sitôt arrivé, la foule sur ses pas, Haardoth s'était empressé de prononcer un discours solennel sur la place Koreander, annonçant la perte tragique de l'armée, la défaite de Tranche-Cime, et l'existence d'un complot dont les artisans se terraient jusque dans la cité blanche.

Les familles des dix mille soldats avaient exigé réparation dans un tumulte de tous les diables, et Haardoth, plein de fougue, avait juré d'honorer la mémoire des légions tombées pour Kan-Pang. Il avait promis que leur sacrifice ne serait pas vain, et que, puisque les comploteurs se trouvaient à Nordane, il retournerait leur propre machination contre eux. Il porterait le fer là-bas, à la tête des légions damnées, leur assurant une juste vengeance même par-delà la mort.

Haineux, déchiré par la perte de ses enfants, le peuple avait acclamé sans réserve sa décision, et dans la foulée, Haardoth s'était arrogé les pleins pouvoirs, se proclamant seul maître de la cité noire.

Les bardes chantaient déjà ses exploits par les rues, racontant l'histoire du seigneur gardien qui avait défait l'ennemi à Sombreval, exploit relayé par les cent Gordreg venus lui prêter main-forte et qui n'avaient trouvé sur place que les cadavres des traîtres Sourgne.

Les marchands du Guet s'étaient jetés sur les richesses des Forains comme des vautours à la curée, et Haardoth avait procédé à une liste de nominations longue comme le bras, pour consolider les bases de son nouveau pouvoir. Au nombre des promus, on comptait Morgan Mophus, en qualité de maître de guilde des apothicaires.

On rapporta que Perceron et la famille Gordreg avaient inexplicablement pris la fuite, et Haardoth y vit officiellement la conséquence d'un coup d'État opportuniste avorté : la cité s'était retrouvée affaiblie, et la clique avait tenté de profiter de l'occasion pour le renverser, avant de prendre le large à bord du *Brisécume*.

Haardoth avait néanmoins assuré que cette trahison n'était le fait que de quelques-uns, ce qui ne remettait pas en cause la loyauté exemplaire des combattants de Roquacier. Il avait aussitôt confié les rênes du pouvoir Gordreg au plus gradé des soldats rescapés, un dénommé Melchior, afin de s'assurer la fidélité des derniers guerriers de la ville.

Haardoth jouissait désormais de la force et de la légitimité nécessaires pour régner sans partage sur la cité noire et partir à la conquête de la cité blanche afin de supplanter la Chimère. Une ambition née quinze ans plus tôt, lorsqu'il était venu au monde, craché par le néant, et avait pris possession du seigneur gardien dont il portait aujourd'hui le nom.

Quelque part dans les Terres de Jade, par une nuit de lunardente, une force inconnue avait mené

un rituel ancien, créant une faille dans la source, ce qui l'avait séparé de l'essence de la Chimère. Il avait jailli du globe de pouvoir suspendu dans la cour du palais, et avait commis un massacre avant de trouver d'instinct une enveloppe dans laquelle s'incarner : celle du véritable Haardoth.

Le lendemain de son apparition, on s'était aperçu que la Chimère était entrée en stase.

Elle captait toujours le flux de la source, et les sorciers pouvaient encore recourir à leurs rituels, mais la Chimère demeurait figée, assise en tailleur, muette, le regard fixe.

Le nouvel Haardoth se doutait que la stase était liée à sa naissance, mais il savait aussi que la source était presque tarie sur le site de Kan-Pang. Des voix dans son entourage commencèrent à s'élever, estimant que l'on approchait de la fin d'un cycle.

À ce moment-là, il craignait qu'il ne lui arrivât malheur si elle demeurait dans cet état, sans assez d'énergie pour se renouveler. Non seulement il redoutait d'en souffrir, mais il éprouvait aussi une forme de respect pour elle – qui, d'une certaine manière, lui avait donné naissance.

Il eut finalement l'idée de prétendre que la Chimère était entrée en contact avec lui, désignant Nordane comme nouvelle terre d'élection. Nordane, un des lieux saints des Terres de Jade, réputé se trouver à la croisée de plusieurs courants de la source.

Il pensait alors la sauver et, peut-être, se sauver lui-même.

Tout s'était passé pour le mieux au cours de cette période, à l'exception des soirs de lunardente où il était incapable de rester dans son enveloppe charnelle pendant plusieurs heures. Sa puissance était grande sous sa forme originelle, mais il était alors pris d'un insatiable appétit de chair humaine.

La population avait appris très vite à se barricader. Lui se réveillait épuisé lorsqu'il ne pouvait pas se nourrir à sa faim. Il avait alors eu l'idée de mettre aux voix la décision de donner tous les défunts en pâture à la créature, réglant ainsi le problème une bonne fois pour toutes.

Peu à peu, ses pouvoirs avaient gagné en intensité. Avec le temps, les rapports faisant état de dysfonctionnements de la magie se multipliant, il s'enhardit au point d'estimer que la Chimère était devenue faible, et qu'il avait la puissance nécessaire pour lui succéder.

L'ironie du sort fut qu'on voulut le précéder dans cette voie. Avides de pouvoir et le croyant incapable de trahir la déesse, les Sourgne avaient initié une cabale avec l'appui de Malazur, afin de conquérir la cité noire et s'émanciper de la Chimère.

Ce que les comploteurs ignoraient, c'était que les dés étaient pipés avant même la partie entamée ! Haardoth partageait avec la Chimère un pouvoir secret : jusqu'à cent lieues de distance, il était capable de savoir où se trouvait chacun des suivants de la déesse. Il fut ainsi rapidement au fait des premières rencontres secrètes entre Malazur et les Sourgne, ce qui avait suffi à lui mettre la puce à l'oreille. Quand son premier conseiller vint lui soumettre l'idée de l'épreuve du kriss, il eut des soupçons, et ces mêmes soupçons se transformèrent en convictions lorsque les frères systes qu'il avait employés en secret lui révélèrent les pouvoirs de la lame sacrificielle.

Après mûre réflexion, Haardoth avait gardé ces découvertes pour lui et laissé ses ennemis avancer leurs pions, anticipant peu à peu chacun de leurs mouvements. Il avait tout à y gagner : s'octroyer une armée invincible, passer pour un héros et obtenir le soutien du peuple, tout cela en laissant la cabale faire le travail à sa place.

Au final, Malazur ainsi qu'une poignée de Sourgne lui avaient échappé, mais, en réalité, cela n'avait guère d'importance. Isolés, ils ne constituaient plus de véritable menace. La seule ombre au tableau, c'était la petite bande de rebelles embarquée sur le *Brisécume*. Ceux-là étaient encore capables de lui réserver des surprises, ce dont il préférerait se passer.

Il sentait encore leur présence au loin, infime, et devait envoyer sans tarder de quoi leur barrer la route avant que leur bateau n'atteigne la cité blanche. Une tâche dont il ne pouvait s'acquitter lui-même, car il s'apprêtait à conduire les légions éternelles à travers les Terres de Jade. Et puis la voie maritime étant une affaire bien trop délicate pour sa nouvelle armée. Il lui fallait un chasseur prêt à poursuivre *le Brisécume* jusqu'aux confins des royaumes connus. Et, en l'occurrence, il estimait que Kroll, maniant l'art du feu, remplirait ce rôle à la perfection. Plusieurs espions s'accordaient à dire que le cromlek avait un faible pour la jeune aveugle, et il entendait bien tourner l'information à son avantage.

Ce fut sur ces pensées qu'il ordonna de convier le seigneur des Danker, lequel patientait dans le corridor.

— Heureux de vous revoir, Kroll, fit Haardoth avec un geste amical. Prenez un fauteuil.

Le cromlek s'exécuta, les traits tirés.

— À vous voir, on croirait que l'ennemi a triomphé, reprit le seigneur gardien.

— La victoire a été trop cher payée, à mon goût.

— Croyez bien que je partage votre avis. Mais le peuple a besoin de dirigeants qui relèvent la tête, pas d'hommes qui se laissent abattre. Il faut souvent cacher ses sentiments quand on gouverne.

— Au moins, maintenant que plus rien ne sera voté, je n'aurai pas ce genre de contrainte.

— Refuseriez-vous une place à mes côtés ?

Kroll marqua un temps d'arrêt.

— Moi ? Un cromlek ?

— Je ne compte pas vous laisser dans l'ombre, Kroll. Les temps changent. Les réprouvés de la veille sont aujourd'hui des héros. N'étiez-vous pas là pour sauver la garnison des flammes ? N'était-ce pas vous, encore, qui avez fait tomber Tranche-Cime ?

— Je n'étais pas seul.

— Certes, mais vous avez mené les troupes. Que vous le vouliez ou non, vous êtes devenu un symbole pour Kan-Pang.

— Qu'est-ce que vous avez en tête ?

— Il y a une place de premier conseiller vacante. Châtiez les derniers renégats en fuite, et elle est à vous.

Une lueur incrédule passa dans le regard du cromlek.

— C'est un honneur considérable, mais qu'est-ce qui vous fait croire que je serais meilleur qu'un autre pour rattraper ces fuyards ?

— Il y a une personne chère à votre cœur, à bord de ce navire.

— De qui parlez-vous ? demanda le cromlek, les sourcils froncés.

— Ao. Je me suis laissé dire qu'il y avait quelque chose entre vous.

Il crut que Kroll allait bondir de son fauteuil.

— Elle est en vie ?

— Je peux vous l'assurer. On m'a rapporté qu'elle avait embarqué à bord du *Brisécume*, en compagnie de la Sourgne et des autres renégats.

— Si c'est le cas, vous faites fausse route. Ao m'aurait tué pour sauver Nibélune. Je ne signifie rien pour elle.

— C'est vous qui faites fausse route. Réfléchissez. Raspone, fuir avec Nibélune et Ao ? Vous n'y voyez rien d'anormal ? Les Sourgne ont massacré Wolfan sous les yeux de son frère, à la foire. Quant

à Ao, vous savez mieux que moi ce qu'elle doit éprouver pour le Gordreg !

— Alors quoi, il y aurait des prisonniers à bord ?

— Non. La vérité, je vais vous la dire. Il n'y a qu'une seule raison qui explique cette union contre nature : la sorcellerie. Tous sont sous l'emprise de la Sourgne.

Kroll demeura un instant silencieux, en proie à une intense réflexion. Haardoth devina une lueur d'espoir dans ses yeux.

— Ce charme, vous pouvez le briser ? demanda le cromlek.

— Hélas, sa magie est puissante. Il ne disparaîtra pas avec la mort de la sorcière, et je ne peux défaire le sortilège que si sa victime est en ma présence.

— Si Ao est en vie, je la ramènerai.

— Vous verrez, Kroll, une fois délivrée de son envoûtement, je suis sûr qu'elle reviendra vers vous. Vous aurez tous les atouts nécessaires pour accomplir cette mission. Un équipage exceptionnel qui, j'en suis sûr, vous étonnera, une flotille et même le *Kraken*, mon vaisseau personnel. Le plus rapide d'entre tous, et de loin ! Une fois hors de la cité noire, vous aurez tous pouvoirs pour agir en mon nom. Mais je dois vous prévenir : vous devrez vous salir les mains et durcir votre cœur. Vous devrez être impitoyable. Quand bien même vous auriez le loisir de leur parler, n'oubliez jamais qu'ils sont tous ensorcelés. Aucun ne vous laissera approcher Nibélune, aucun n'entendra vos arguments, et ils auront recours aux prétextes les plus fallacieux vous essayer de vous démontrer que vous êtes dans l'erreur. Vous débarrasser d'eux sera le seul moyen pour retrouver la véritable Ao.

UN PEU PLUS LOIN SUR LES FLOTS

Finies les acrobaties, soupirait Perceron, appuyé contre le bastingage, contemplant la quille de bois qui lui tenait lieu de nouvelle jambe.

La douleur était moins pénible qu'il ne l'avait imaginé. Elle lui faisait bien l'effet d'un coup de poignard au genou quand il ne s'appuyait pas assez sur sa béquille, mais se bornait à un tiraillement s'il ne commettait pas de maladresse. Assurément, le guérisseur Gordreg connaissait son métier. À la longue, la perte de sa jambe lui pèserait peut-être davantage mais, pour l'heure, il s'efforçait de penser à la chose comme à un trait tiré sur sa vie de folscènes.

Aujourd'hui, une page se tournait et il faisait voile vers un nouvel horizon.

Et quel horizon ! Un vent doux et salé caressait ses joues comme un chaud baiser. Dans la lumière de l'aube, le ciel entier se parait d'or et de rose, voilé çà et là de traînes cotonneuses pareilles à des bouffées de tabac divines.

Au-delà des crêtes célestes des monts Karsk qui se dessinaient sur la Côte de Cendre, la cité blanche constituait le dernier avant-poste de l'homme avant les Terres de Légendes.

Perceron serra le médaillon de cuivre dans le creux de sa paume.

Cette fois il y était, en route vers son destin. Et pas à dos de baudet ! Cingler vers Nordane sur un navire pareil, avec un scornal pour compagnon... Si Poulo avait pu voir ça !

Dans la mâture, avec force cris, les Gordreg reconvertis en gabiers larguaient le hunier pour profiter du vent à pleine puissance, tandis que la proue fendait en douceur les eaux rosâtres encore assoupies.

Perceron emplît ses poumons du bon air marin.

Il éprouvait un petit pincement d'avoir dû quitter ainsi Marina, sans même avoir pu lui faire ses adieux. Mais, tout compte fait, la savoir bientôt à l'abri dans les Îles-aux-Perles avait quelque chose de réconfortant. Car Perceron n'était pas dupe. Il savait que le voyage vers Nordane promettait d'être périlleux. Lorsqu'il apprendrait leur retour en ville, Haardoth ne les laisserait pas gentiment faire route vers la cité blanche. Et les témoins ne manqueraient pas, pour l'informer de leur départ à bord du *Brisécume*.

Le comédien chassa d'un soupir ces mauvaises pensées, pour reporter son regard vers les cimes de Karsk, plantées au loin, sur la côte, comme les crocs d'une créature titanesque.

Quels mystères attendaient là-bas, au-delà de cette mâchoire de glace prête à se refermer sur les cieux ?

Les Terres de Légendes étaient-elles aussi vastes qu'on le prétendait ? Les fées étaient-elles vraiment à la sylve ce que les sirènes sont à l'océan ? Entendrait-il le chant des premières forêts ? Verrait-il les jardins de cristaux, les lacs d'airain miroitants ? Étaient-ce des terres de rêves ou bien de cauchemars ?

Toutes ces questions, et bien d'autres encore, il se les posait, le cœur battant, sur le point d'ouvrir le carnet de voyage de Payot qu'il avait emporté avec lui... quand un bruit, en provenance des dernières caisses entreposées sur le ponton, le tira brusquement de sa rêverie.

Il eut le temps d'apercevoir une ombre se faufiler derrière le chargement, puis plus rien. Jusqu'à ce que le haut d'un petit minois dépassât de derrière une caisse, avec sa paire d'yeux rieurs et farouches.

Une chose était sûre, Marina n'était pas à bord du *Goéland*.

— Mortecouille ! jura Perceron, s'envoyant une claque sur la hanche.

COPYRIGHT

Éditions Asgard est propriété de Lokomodo

Collection Reflets d'ailleurs
Sous la direction de Thomas Riquet

Copyright © SARL Lokomodo 2011
Tous droits réservés
© Asgard 2011

Illustration de couverture : Pascal Quidault
Mise en page intérieure : Thomas Riquet

ISBN : 978-2-919140-68-8

SARL Lokomodo
4, impasse du Nord - 78510 Triel-sur-Seine

Courriel : contact@editions-asgard.com
Site internet : <http://www.editions-asgard.com>

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle